

LÉON BLOY

—

Le Vieux de la Montagne

POUR FAIRE SUITE AU *Mendiant Ingrat*
A *Mon Journal*
A *Quatre Ans de Captivité à Cochons-sur-Marne*
ET A *l'Invendable*

1907-1910

PRÉFACE PAR ANDRÉ DUPONT

Evomenda et cacanda. (*Précis de l'histoire contemporaine.*)



PARIS
MERCVRE DE FRANCE
XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

LE VIEUX DE LA MONTAGNE

DU MÊME AUTEUR :

LE RÉVÉLATEUR DU GLOBE (*Christophe Colomb et sa Béatification future*). Préface de J. Barbey d'Aurevilly (*épuisé*).

PROPOS D'UN ENTREPRENEUR DE DÉMOLITIONS (Stock).

LE PAL, pamphlet hebdomadaire (les 4 numéros parus) *épuisé*.

LE DÉSESPÉRÉ, roman.

CHRISTOPHE COLOMB DEVANT LES TAUREAUX (*épuisé*).

LA CHEVALIÈRE DE LA MORT (*Marie-Antoinette*).

LE SALUT PAR LES JUIFS (Crès).

SUEUR DE SANG (1870-1871) (Crès).

LÉON BLOY DEVANT LES COCHONS (*épuisé*).

HISTOIRES DÉSOBLIGEANTES (Crès).

LA FEMME PAUVRE, épisode contemporain.

LE MENDIANT INGRAT (Journal de Léon Bloy).

LE FILS DE LOUIS XVI, portrait de Louis XVII, en héliogravure.

JE M'ACCUSE... Pages irrespectueuses pour Emile Zola et quelques autres. Curieux portrait de Léon Bloy (Bibliothèque des Lettres françaises).

EXÉGÈSE DES LIEUX COMMUNS.

LES DERNIÈRES COLONNES DE L'ÉGLISE (*Coppée. — Le R. P. Judas. — Brunetière. — Huysmans. — Bourget, etc.*).

MON JOURNAL (Dix-sept mois en Danemark), suite du *Mendiant Ingrat*.

QUATRE ANS DE CAPTIVITÉ A COCHONS-SUR-MARNE, suite du *Mendiant Ingrat* et de *Mon Journal*. Deux portraits de l'auteur.

BELLUAIRES ET PORCHERS. Autre portrait (Stock).

L'ÉPOPÉE BYZANTINE ET G. SCHLUMBERGER (*épuisé*).

LA RÉSURRECTION DE VILLIERS DE L'ISLE-ADAM (*épuisé*).

PAGES CHOISIES (1884-1905). Encore un portrait.

CELLE QUI PLEURE (Notre-Dame de la Salette), avec gravure.

L'INVENDABLE, suite du *Mendiant Ingrat*, de *Mon Journal* et de *Quatre ans de captivité à Cochons-sur-Marne*. Deux gravures.

LE SANG DU PAUVRE.

LE VIEUX DE LA MONTAGNE, suite du *Mendiant Ingrat*, de *Mon Journal*, de *Quatre ans de captivité à Cochons-sur-Marne* et de l'*Invendable*.

VIE DE MÉLANIE. *Bergère de la Salette*, écrite par elle-même. Introduction par Léon Bloy.

L'AME DE NAPOLÉON.

EXÉGÈSE DES LIEUX COMMUNS (Nouvelle série).

SUR LA TOMBE DE HUYSMANS (Laquerrière).

LE PÈLERIN DE L'ABSOLU, suite du *Mendiant Ingrat*, de *Mon Journal*, de *Quatre ans de captivité à Cochons-sur-Marne*, de l'*Invendable* et du *Vieux de la Montagne*.

JEANNE D'ARC ET L'ALLEMAGNE (Crès).

AU SEUIL DE L'APOCALYPSE, suite du *Pèlerin de l'Absolu*.

MÉDITATION D'UN SOLITAIRE EN 1916.

DANS LES TÉNÈBRES.

LEON BLOY

Le Vieux de la Montagne

Pour faire suite au *Mendiant Ingrat*
a *Mon Journal*
a *Quatre Ans de Captivité à Cochons-sur-Marne*
et a *l'Invendable*

1907-1910

Préface par André Dupont

Evomenda et cacanda. *Précis de l'histoire contemporaine.*

CINQUIÈME ÉDITION



PARIS
MERCVRE DE FRANCE
XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

MCMXIX

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE :

Trois exemplaires sur Japon impérial, numérotés de 1 à 3 et vingt et un exemplaires sur papier de Hollande, numérotés de 4 à 24.

JUSTIFICATION DU TIRAGE :

A HENRI BARBOT

Je vous offre cette cinquième roue du carrosse de mes lamentables Mémoires. S'il était en ma puissance de vous faire un cadeau trois mille fois plus précieux, je l'estimerais encore indigne de vous et voici pourquoi :

Vous avez été, par mystérieuse prédestination, l'instrument de Marie Douloureuse, l'outil de choix et de précision le plus obéissant et le plus humble que j'aie jamais vu ; ayant accompli pour Elle, avec simplicité, des choses véritablement impossibles qu'aucun autre homme n'eût été assez fou pour entreprendre.

Je vois votre cœur dans Sa main toute pleine des Epines arrachées du Front de Son Fils et je vous supplie en pleurant, comme font les vieux pauvres, d'être mon intercesseur auprès d'Elle.

LÉON BLOY.

Montmartre, fête de la Nativité
8 septembre 1910.

LÉON BLOY ET L'ARGENT

> Il y a du sang muet et du sang qui crie ; le sang des champs de bataille est bu en silence par la terre ; le sang pacifique répandu jaillit en gémissant vers le ciel.
>
> *Mémoires d'Outre-Tombe.*

I

On devrait, après tant et de si hautes œuvres, n'avoir plus besoin de tirer l'épée quand on parle de Léon Bloy.

Il le faut, les chiens crient toujours et les tremblants admirateurs craignent de jeter un cri d'encouragement, fût-ce comme une aumône.

Après trente années de misère et d'insuccès, il s'est pourtant gardé tout pur et tout vibrant, le grand Pauvre.

Isolé parmi les écrivains de ce temps, il dresse une haute figure de moine guerrier.

Des grands et des nobles êtres qu'il a connus et qui eussent pu lui être secourables, les uns ont fermé leurs lèvres et aveuglé leur conscience — les autres ont poussé un cri d'admiration — un seul, et sont partis en abandonnant à jamais le gladiateur déchiré.

Il chemine « en avant de ses pensées en exil dans une grande colonne de silence ».

De loin en loin, à l'apparition d'un livre de Bloy, un tâcheron à plume sale, désireux d'aérer sa bêtise, s'assied dans son papier, époussète l'effigie de Benoît Labre pour faire voir à quel point elle ressemble à Bloy, et ramène en une période qui se veut cruelle le souvenir d'Ezéchiel, qui croquait des ordures.

Ces deux clichés, un peu déformés et encrassés pour avoir circulé dans tant de mains de journalistes, continuent à servir.

Quand on a sous la main un styliste, on lui permet quelques enjolivements : Bloy est une âme basse, un cerveau stérile, un mendiant qui pour extorquer quelques sous, fait, aux badauds, visiter son âme douloureuse comme un musée.

Il est, tambourine-t-on, incapable de tout, sauf d'éjaculer des injures.

Seul le suit le groupe des âmes fortes que la

vie a blessées, qui « aiment la Beauté et la Justice jusqu'à en mourir » et, levées à sa parole, marchent plus intrépides et plus brûlantes à travers les sentiers pleins d'épines affreuses.

Bloy est infiniment plus heureux, infiniment plus glorieux de ce résultat sur les âmes qui veillent que des quelques articles de bravoure qui lui furent décernés par certains prétendus vivants.

Ce n'est pas un rhéteur qui souffle des paradoxes, ou un styliste qui joue de l'orgue ; c'est un chrétien en sang qui espère et qui prie.

« Persuadez-vous, écrivait-il, que je suis exactement un chrétien pauvre et humilié, rien de plus. Il a plu à Dieu de m'affubler de littérature et d'art à tel point qu'il m'a fallu devenir presque un vieillard pour que je reconnusse mon âme triste sous ce travestissement. »

Il a la certitude que nul ne peut rien pour lui sans la volonté de Dieu. Aussi est-ce là la récompense qu'il demande à ceux qui sont montés vers lui : une prière du fond de leur cœur.

« Mais, à l'exception de quelques très rares malheureux, qui donc m'a fait l'aumône de lui-même ? En d'autres termes, qui a voulu prier pour moi ? confesser ses péchés ? faire péni-

tence, communier pour moi ? pleurer d'amour devant un autel sans art en se souvenant de moi ? »

Et voilà le Léon Bloy terrible, un homme souffrant qui fait l'aumône de son cœur aux hommes de bonne volonté qui sont fatigués de traîner leurs pieds meurtris dans la poussière des routes.

Il sait d'ailleurs la cause profonde de cette haine qui grogne loin de lui.

S'il n'avait été qu'un pamphlétaire, après avoir hurlé sous les claques, on se serait habitué à la « petite secousse », peut-être eût-on éprouvé quelque fierté d'avoir étrenné une main aussi vigoureuse. Après la période d'étonnement et d'hostilité sourde à laquelle sont en butte tous les vrais écrivains, les journaux l'auraient accueilli, et se seraient sentis tout fiers d'être Français en regardant son nom dans leurs colonnes.

Mais ce dont on ne veut à aucun prix, c'est d'un homme d'Absolu, ainsi que Bloy l'écrivait jadis :

« Avez-vous remarqué la haine infinie, la haine d'exception tragique et surnaturelle, intradaisible même en patois carthaginois dont l'huma-

nité généreuse rémunère tout promulgateur d'Absolu?

« La vipère noire se déroule avec fureur aussitôt que vient à passer la boule de flammes où s'est condensé le tonnerre.

« Nous n'aurions jamais attaqué personne que l'exécration dont nous honorent, l'un et l'autre, les contemporains serait identique. Un homme peut avoir du génie et n'être pas universellement abhorré.

« Mais si quelque lueur d'Absolu se manifeste en n'importe qui à propos de n'importe quoi, les cailloux ou les blocs de marbre dont toute âme humaine est pavée s'insurgeront à la fois contre le pauvre mortel assez férocement élu du Seigneur pour colporter sur notre fumier ce néfaste rayon mourant du septième ciel. »

C'est chose entendue, Léon Bloy ne sera jamais un homme de génie.

Quand, à soixante ans, un écrivain n'a pas encore agrafé le million, que sa poitrine ne se cambre pas sous une passementerie multicolore, et qu'il ne s'est pas conquis, à n'importe quel prix, l'immortel honneur de collaborer dans un fauteuil au dictionnaire, il « décourage les meilleures volontés ».

L'enthousiasme et l'indignation, toujours ridicules, ne sont tolérables qu'avant le service militaire, après cela ils détournent et attristent comme la vue d'un vieillard poussant un cerceau.

On consent qu'un écrivain se refuse à mettre une rallonge à des histoires d'adultère, ou à trousser une femme à toutes les fins de chapitre ; mais, alors, qu'il rafle d'honorables suffrages en modelant ces romans qui peuvent être mis « entre toutes les mains » et dans lesquels sont décrites les vertus aimables des jeunes filles du monde et le parfum surnaturel qui se dégage de l'âme de leur papa. On peut encore, sans être lapidé par des encriers vertueux, ficeler soigneusement un roman policier où, pour déjouer les « complots des méchants », Jupiter tonnant emprunte l'uniforme d'un sergot.

Tous ces emplois étant distribués, même en double, la maison des lettres, pleine à craquer, se refuse à héberger un mendiant plein de menaces et de prières.

Les patrons seraient furieux si on parlait de lui, même à l'office : « Il comprend alors que c'est le bon plaisir de Dieu qu'il soit seul parmi les tourments et il va seul dans l'immensité noire

portant devant lui son cœur comme un flambeau. »

Quelle œuvre cependant, tour à tour mystique, lyrique, vocifératrice ! Il l'a composée dans les tribulations, par des tempêtes de misère.

Depuis plus de vingt ans, presque chaque année, il jette un de ses livres, cri d'alarme du dernier veilleur qui veille tout seul sur le royaume de Dieu.

Son premier livre fut, en 1884, *le Révélateur du Globe*. Il nous y montrait Christophe Colomb comme un apôtre magnanime, errant sur les mers à la recherche d'une terre nouvelle, pour apprendre à ses habitants idolâtres qu'un Dieu s'était fait crucifier pour racheter l'âme de chacun d'eux.

Avec *le Pal*, Léon Bloy exécute la danse du scalp autour des gloires pourries de notre littérature. Puis il les déshabille de leur peau et en fait des tambours pour y tambouriner ses phrases.

Le Désespéré, cri d'angoisse et de rage d'un Samson lié de cordes, tourmenté par les Philistins.

Le Salut par les Juifs, couronne d'or tachée de sang qu'il posa sur le front d'Israël.

Dans *la Femme pauvre*, il nous raconte un

sombre épisode de son histoire ; l'hallucinante nuit d'horreur dans la lugubre maison de Montrouge pendant l'agonie de son fils André.

Clotilde résiste à tout. Marchenoir lui aura sans doute parlé « de l'étonnant pouvoir d'un seul homme qui déploie son âme » !

« Elle ressemble à une colonne de prières, la dernière colonne d'un temple ruiné par les cataclysmes... Silencieuse comme les espaces du ciel, elle a l'air, quand elle parle, de revenir d'un monde bienheureux situé dans un univers inconnu. »

. . . .

« Vous devez être bien malheureuse, ma pauvre femme, lui disait un prêtre qui l'avait vue tout en larmes devant le Saint-Sacrement exposé, et qui, par chance, était un vrai prêtre.

« Je suis parfaitement heureuse, répondit-elle. On n'entre pas dans le paradis, demain, ni après-demain, ni dans dix ans, on y entre *aujourd'hui*, quand on est pauvre et crucifié. »

Tel est ce livre, un des plus beaux de notre littérature, qui vous tombe sur le cœur comme une pluie de grandes larmes tièdes, et fait battre votre enthousiasme comme un drapeau claquant dans le vent.

L'Exégèse des Lieux communs, un de ses livres les moins connus, et certainement l'un de ses plus originaux, nous le montre sous ses trois aspects de mystique, de lyrique et de pamphlétaire.

Il saisit un lieu commun et le fait, à coups de poing, avaler à un bourgeois.

Le bourgeois devient fou ou crève.

Il démontre ainsi que ce lieu commun, que des générations de propriétaires roulaient dans leur salive comme une pastille, est un poison qui suscite la folie ou la rage.

Dans *les Dernières Colonnes de l'Église*, tour à tour bedeau et maçon, il entreprend le nettoyage de l'édifice. Il déménage les belles dames qui encombraient la nef et donne leur place aux pauvres qu'on reléguait loin de l'autel dans les courants d'air.

Puis il gratte furieusement les colonnes qu'un architecte de cataclysme a proposées comme soutiens de cette église. Il constate que l'une de ces colonnes s'effrite, une autre est trop courte, une troisième est souillée comme une borne courtisée des chiens.

Debout au seuil du Temple, un mendiant farouche crie désespérément : « Seigneur Jésus,

j'aimerais mieux que vous n'eussiez pas de maison. Regardez ces colonnes qui ne permettent même pas qu'on vous aperçoive de loin sur votre autel.

. . . .

« Donnez-moi la force d'un Samson pour jeter une bonne fois par terre cette caverne de voleurs et d'imbéciles plus impitoyables que des assassins. Votre maison sur ces colonnes, derrière ces colonnes, ô douloureux Maître ! »

Partant en guerre contre un puisatier qui avait le délire des grandeurs, Bloy écrivit : *Je m'accuse,* fortifiant ses biceps en fessant le gros Zola avec des phrases extraites de la plus lourdement fétide de ses œuvres.

Il offre à la Vierge en larmes sur la montagne de la Salette, *Celle qui pleure,* un livre d'hymnes magnifiques, et fait l'aumône de sa justice aux deux enfants martyrisés pour elle.

Il y a enfin les quatre volumes de son *Journal*, du *Mendiant Ingrat* à *l'Invendable*, livre curieux où il y a de tout, des brefs comminatoires aux propriétaires, aux huissiers et aux raseurs ; de grandes et nobles prières qui montent vers Dieu toutes droites, et des poèmes en prose somptueux et rouges.

On remarquera, dans les derniers volumes, une attirance chaque jour plus grande vers l'histoire en général, et celle de Napoléon en particulier. L'Empereur passe dans ces livres, au milieu du fracas du canon, dans une poussière de gloire.

« L'Histoire de Napoléon, c'est la Face de Dieu dans les ténèbres. »

Léon Bloy, après sa vie terrible, après son œuvre grandiose, continue à marcher seul et pauvre vers son Dieu.

Il n'a même pas de rancune, pour ceux de ses amis qui, ayant vécu de sa vie, sont partis en claquant la porte, le jour où leur orgueil s'est rencontré avec son Absolu.

Il « attend tout de Dieu et rien des hommes ».

« Je suis ma voie comme je peux, en souffrant. Je prépare ou je rêve de beaux livres, comme le pommier fait ses pommes, sans savoir si on les lira ni qui les lira, mais assuré d'accomplir ainsi mon destin. »

Le succès de tels livres à une époque où « les âmes pendent si bas » n'est plus qu'un beau rêve, et un désir de justice.

« On me trouvera les poings rongés dans une citadelle sans porte ni barbacanes qui se

nomme le Manque d'Argent et qu'on ne peut ni prendre ni défendre, étant bloquée par une circonvallation et une contrevallation de charognes. »

II

Chrétien pauvre et persécuté, Léon Bloy a une longue et terrible expérience de ce qu'est l'argent.

« L'Argent, dit-il, c'est le sang du Pauvre. »

Pour écrire son nouveau livre, il n'a eu qu'à écouter ce que grondaient à ses oreilles ces années maigres et féroces qui l'ont accompagné si longtemps, alors qu'il errait seul à la recherche de son âme.

Le Sang du Pauvre est écrit « dans une volonté absolue de haine et d'exécration pour les riches...

« Tout homme qui s'enrichit vend le Christ. On ne peut être riche qu'en vendant le Corps et le Sang de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Et c'est pour cela que Jésus-Christ a prononcé cette parole terrible : « Væ divitibus ! »

Les prêtres mondains qui lisent l'Evangile

chez Ponce Pilate et « retrousseraient leur soutane pour entrer dans l'Étable de Bethléem » ne veulent ni perdre un dîner, ni choquer un client. Ils ont une explication toute prête, qui agira comme une pommade sur l'âme ulcérée du monsieur tout en or.

« Jésus n'a voulu parler ici que des mauvais riches. Les bons riches, au contraire, lui sont agréables. Voyez les richesses dont il a comblé Salomon. »

« Le mauvais riche, répond Léon Bloy, c'est celui qui donne, parce qu'il gâte le métier. »

Les mauvais riches, d'ailleurs, ceux qui poussent aux malheureux les moins utilisables de leurs croûtes, sont rares dans la corporation.

Ceux-là ont la « concupiscence des yeux ».

« Ils remplacent le décor de la richesse par celui de la misère. » Il leur faut le pauvre en guenilles, qui ressemble à un petit saint Jean-Baptiste dans sa jeunesse et à un père éternel vers la fin, modèle d'atelier pour rapin sentimental.

Les riches, quelquefois, fatigués d'être bêtes, éprouvent le lancinant besoin de l'être plus encore. Au son d'une grosse caisse battue par une main de fille ou de duchesse, ils recrutent

des clients pour des fêtes dites de charité où des cabots viennent braire des sentimentalités propres à humidifier les âmes de ces dames. On soûle le Pauvre avec la sueur des danses.

En opposition avec ce mauvais riche, le bon riche, lui, est surtout mis en appétit par le Désir des Pauvres.

« On peut combler toute mesure de prévarication et mettre bas, tous les jours, contre soi-même, une ventrée de fureur, il ne faut pas toucher au désir des Pauvres, qui est la pupille de l'Œil de Dieu, la Plaie du Côté par où jaillissent les dernières gouttes du dernier ruisseau du Sang de son Fils. »

Mais ce jeu est, pour ainsi dire, sans danger : le pauvre souffre et, s'il rage, c'est au fond cadenassé de son cœur.

Si le riche, par maladresse ou prodigalité, s'est oublié jusqu'à reproduire, son enfant, propriétaire avant le Baptême, sera élevé dans une complète ignorance du Pauvre. Des maîtres choisis et consciencieux le châtreront de ces idées généreuses qui gênent parfois les meilleurs des hommes.

« Mécanique à volupté jusqu'à son dernier jour, la Pauvreté lui sera aussi inconnue que la

théologie mystique ou l'histoire universelle et, quand la mort le réveillera de ses imbéciles songes, il faudra lui essuyer les yeux avec des tessons brûlants pour qu'il aperçoive enfin cette Compagnie de Jésus-Christ. »

Le riche équilibré n'est pas en perpétuel appétit de Pauvre. Il est saisi parfois d'un désir exhibitionniste de montrer sa tendresse.

Si son chien vient à crever, de dégoût, par exemple, pour lui avoir trop sucé les mains, il suivra sa carcasse en pleurant de lourdes larmes et la fera enfouir sous un sarcophage dont le prix assurerait la subsistance de vingt pauvres. Des inscriptions « bêtes comme l'Himalaya » rayent certaines tombes et Tola Dorian confie au marbrier ses alexandrins, risée des typos.

Voici « Linda, morte d'attachement, de fidélité, d'intelligence et d'*originalité* ».

Seuls sont expulsés de ce pourrissoir chic les chiens chantés par Baudelaire, « les bons chiens, les pauvres chiens, les chiens crottés, ceux que chacun écarte comme pestiférés et pouilleux, excepté le Pauvre dont ils sont les associés, et le Poète qui les regarde d'un œil fraternel ».

La richesse est le but unique de l'Existence,

affirme le Bourgeois faisant risette à sa Caisse.

Le commerce, étant le métier qui fait suer le plus d'argent, deviendra le plus honorable. Les marchands de cassonade ou les métreurs d'étoffes auront des clients pour les peindre ou pour les chanter, et ils n'auront pas assez de pieds pour tant de lèvres.

« Le désir exclusif de s'enrichir est, sans contredit, ce qui peut être imaginé de plus abject. A supposer qu'il fût possible de confronter réellement, c'est-à-dire dans l'Absolu, un artiste et un commerçant, ce serait une expérience à faire crier les gonds de la terre. D'un côté un homme cherchant la Beauté, la Lumière, la Splendeur libératrice, de l'autre un esclave contraignant son âme à fouiller dans les ordures. »

Tout deviendra commercial, la littérature, l'art, la musique. Tel romancier endetté galopera ses quatre romans à l'année, tel pseudo-poète, gourmand de réclame, fera, pendant de longues années couver par une poule aux œufs d'or les innombrables chevilles de son poème.

On consent donc à s'enrichir par tous les moyens, à faire avec le gotha des étiquettes de bouteilles de champagne. On consent à tout, mais il ne faut pas que l'horreur de ce trafic

soit aperçue par les yeux de ces pauvres qui ne savent pas comprendre.

Il fallait un dérivatif aux haines populaires, une carcasse à planter aux crocs des chiens.

On se cotisa pour construire un bonhomme immonde qu'on habilla des vices les plus voyants. Les finauds lettrés du Parti avertissaient par une étiquette que cet individu avait pour habitude de siroter la sueur des travailleurs en attendant de vendre la France.

C'était le Juif.

La trouvaille était heureuse. Les catholiques, sous la conduite de niais ecclésiastiques, s'élancèrent en avant suivis par un grand nombre de pauvres aux tripes hurlantes qui se figuraient marcher à l'assaut d'un coffre-fort ; quelques Israélites, soucieux de la considération de leur valet de chambre, s'imaginèrent que frapper sur leurs frères était le plus sûr moyen de cicatriser leur coupure.

Et il ne s'est trouvé presque personne pour s'écrier avec le grand poète Juif Morris Rosenfeld, splendidement nommé par Léon Bloy « l'Avoué du Saint-Sépulcre » :

Un peuple qui baigne toujours dans les larmes,
Que chacun frappe et torture avec joie,
Qui erre des milliers d'années dans les déserts,
Et n'a pas encore perdu courage !
Pour prononcer le nom d'un pareil peuple
Il vous faut essuyer vos lèvres. A genoux devant lui,
[nations !

Dans son *Salut par les Juifs*, Léon Bloy a exprimé son dégoût et son étonnement de voir des prêtres traîner leur soutane en cette chienlit de croisade.

« Nul d'entre eux ne paraît s'être avisé de savoir s'il n'y aurait pas quelque danger grave pour un cœur sacerdotal, à pétitionner ainsi l'extermination d'un peuple que l'Église Apostolique Romaine a protégé dix-neuf siècles, en faveur de qui sa Liturgie la plus douloureuse parle à Dieu le Vendredi Saint ; d'où sont sortis les Patriarches, les Prophètes, les Évangélistes, les Apôtres, les Amis fidèles et tous les premiers martyrs ; sans oser parler de la Vierge Mère et de Notre Sauveur lui-même, qui fut le Lion de Juda, le Juif par excellence de nature, — un Juif indicible — et qui, sans doute, avait employé toute une éternité préalable à convoiter cette extraction. »

La question de savoir pourquoi les Juifs sont, en grande partie, les dépositaires de la Richesse du Monde est infiniment plus profonde. Cette richesse semble s'être abattue sur eux comme un châtiment et comme un signe.

« On a fort écrit sur l'Argent. Les politiques, les économistes, les moralistes, les psychologues et les mystagogues s'y sont épuisés. Mais je ne remarque pas qu'aucun d'eux ait jamais exprimé la sensation de mystère que dégage ce mot étonnant. L'exégèse biblique a relevé cette particularité notable que, dans les livres sacrés, le mot Argent est synonyme et figuratif de la vivante Parole de Dieu. D'où découle cette conséquence que les Juifs, dépositaires anciens de cette Parole, qu'ils ont fini par crucifier, en ont retenu, postérieurement à leur déchéance, le simulacre pour accomplir leur Destin et ne pas errer sans vocation sur la Terre.

« C'est donc en vertu d'un décret divin qu'ils posséderaient la plus grande part des biens de ce monde. »

Les Juifs ont crucifié leur Dieu, que feront-ils de son simulacre? « Ils le crucifieront » aussi; « crucifier l'argent, c'est l'exalter sur la potence ainsi qu'un voleur; c'est le dresser, le mettre

en haut, l'isoler du pauvre dont il est précisément la substance ».

Le riche, par ignominie, souille l'argent, le Juif, par la malédiction de Dieu, le confisque.

Que les pauvres attendent, comme l'auteur du *Sang du pauvre*, qu'ils attendent, avec un désir infini, l' « Indignation de Dieu ».

Écoutez Léon Bloy :

C'est vrai qu'il y a des refuges : l'ivrognerie, la prostitution des corps, le suicide ou la folie. Pourquoi la danse ne continuerait-elle pas?

Mais il n'y a pas de refuge pour l'Indignation de Dieu. C'est une fille hagarde et pleine de faim à qui toutes les portes sont refusées, une vraie fille du désert que nul ne connaît. Les lions au milieu desquels elle a été enfantée sont morts, tués en trahison par la famine et par la vermine. Elle s'est tordue devant tous les seuils, suppliant qu'on l'hébergeât, et il ne s'est trouvé personne pour avoir pitié de l'Indignation de Dieu.

Elle est belle pourtant, mais inséductible et infatigable, et elle fait si peur que la terre tremble quand elle passe. L'Indignation de Dieu est en guenilles et n'a presque rien pour cacher sa nudité. Elle va pieds nus, elle est tout en sang... Ses yeux sont des gouffres sombres et sa bouche ne profère plus une parole. Quand elle rencontre un prêtre, elle devient plus pâle et plus silencieuse, car les prêtres la condamnent, la

trouvant mal vêtue, excessive et peu *charitable*. Elle sait si bien que tout est inutile désormais! Elle a pris quelquefois des petits enfants dans ses bras, les offrant au monde, et le monde a jeté ces innocents dans les ordures, en lui disant :

— Tu es trop libre pour me plaire ! J'ai des lois, des gendarmes, des huissiers, des propriétaires ! Tu deviendras une fille soumise et tu paieras ton terme.

— Mon terme est proche et je le paierai fort exactement, a répondu l'Indignation de Dieu.

Le Sang du Pauvre, ce livre terrible d' « un Justicier obéissant » contribuera peut-être à rafraîchir les douloureuses blessures de certains pauvres, et sera, espérons-le, pour les bouffis de richesse, un levain de terreur.

Et puis, la puissance des œuvres de Léon Bloy sur certaines âmes est si grande qu'elle pourrait transformer un riche lourd de malédictions en un de ces pauvres, qui selon le mot du Dante « se cachent dans la lumière ».

André Dupont.

(*Mercure de France*, 16 février 1910).

1907

Septembre

9. — A M. Bloud éditeur :

Monsieur, j'ai l'honneur de vous offrir mon nouveau livre, *Celle qui pleure* (Notre Dame de la Salette). C'est un ouvrage apologétique et polémique tout à la fois, qui ne manquera pas de produire une vive sensation dans le monde religieux, laïque ou ecclésiastique, s'il lui est suffisamment présenté.

On sait combien ce monde est divisé au sujet de la Salette, depuis plus d'un quart de siècle, c'est-à-dire depuis la publication, par Mélanie elle-même, de son Secret. Je suis de ceux qui pensent que ce Secret est de provenance divine, infiniment vénérable par conséquent, et l'objet de mon livre est, sinon de le démontrer, du moins de le faire paraître tout à fait croyable. Je m'appuie constamment sur l'approbation tacite ou formelle de Pie IX et de Léon XIII contre le mauvais vouloir ou la désobéissance d'une grande partie du clergé français.

La chose est grave puisque le Secret de Mélanie

est la plus importante révélation ou prophétie relative au temps actuel. Ma réputation déjà ancienne de polémiste catholique doit vous faire pressentir d'avance la vigueur d'une telle campagne dont le succès semble devoir être fort bruyant, mon livre étant attendu et *sollicité* depuis des années. Mais je pense, monsieur, qu'il faudrait agir avec résolution et promptitude. Une *Notre Dame de la Salette* par Léon Bloy, convertisseur autrefois de Huysmans, serait une réponse imprévue et très singulière aux *Foules de Lourdes*, à condition de paraître la même année. Je vous prie donc de me répondre de la manière la plus précise et dans le plus bref délai.

15. — L'ignoble et grotesque Président Fallières a gracié Soleillant, l'assassin exécrable d'une petite fille, préalablement violée. Impopularité certaine. Paris gronde de fureur et demande la tête du criminel et la démission du Président. Le droit de grâce, privilège des rois de droit divin, est absurde, attribué à un Président de République. S'il y avait encore du sang français, cette affaire pourrait avoir des conséquences.

17. — Réponse de Bloud : Le livre que je lui offre « rentre dans une catégorie de publications dont il cherche à s'écarter de plus en plus. Les nécessités de l'heure présente l'obligent à cher-

cher sa voie dans une autre direction ». Tiens! tiens! si je lui apportais un volume de sport ou de pornographie, je le rencontrerais peut-être dans sa voie.

21. — Pour couper court aux louanges d'une dame :

« Je suis un mendiant qui aurait reçu plus que les autres et qui n'aurait rien de mieux à faire que de s'en montrer confus. »

23. — A Philippe Raoux qui semble avoir peur de la dévotion à Marie recommandée par Grignon de Montfort :

...On pourrait croire qu'une chose dangereuse vous est proposée; mais, mon cher Philippe, il ne s'agit pas d'un groupement, d'une affiliation, d'une agrégation avec des vœux, des engagements, des liens. C'est bien autrement *spirituel*. C'est Marie elle-même qui vous dit au cœur : — Mon cher fils, mon doux bien-aimé Philippe que j'ai enfanté si douloureusement, donne-toi tout à fait à moi. Je voudrais faire de toi un saint, tu m'entends bien, un vrai saint du Paradis ; mais, pour cela, j'ai besoin que tu m'appartiennes comme un *esclave*, c'est-à-dire que tu n'aies d'autre volonté que ma volonté, ni d'autre amour que mon amour. Alors tu seras, sans le savoir, beaucoup plus que les empereurs et quand viendra le prochain jour de mon Règne, tu auras l'éblouissement d'être

avec moi, tout près de moi, pour écraser la Tête du Monde.

La prédiction de Grignon de Montfort confirmée à la Salette, a eu le sort de toute parole d'Absolu. On l'a écartée deux siècles. Elle revient aujourd'hui accompagnée du tonnerre et les plus sourds seront forcés de l'entendre.

Octobre

9. — Achat d'un poêle. Occasion de parcourir ces odieux magasins Dufayel, outrage et défi permanent à la vie surnaturelle.

10. — Je me demande quelquefois s'il faut partir. Je commence à devenir une espèce de vieux. La plupart des ennemis que je me suis faits à l'époque du *Désespéré* sont morts. Je vais me trouver *sans ennemis,* situation nouvelle, incompréhensible, insoutenable. En faire d'autres à mon âge, c'est trop demander. Il est vrai que *Celle qui pleure* pourrait être l'occasion d'un nouveau registre fort copieux.

12. — On me dit qu'un libraire de Paris a catalogué 7 francs un *Révélateur du Globe* et on s'indigne de ce prix en regard de ma misère. Réponse :

Cet exemplaire doit être défectueux. L'ouvrage ne se vend pas moins de 20 francs, quelquefois plus cher. Ayant été tiré à deux mille, il y a vingt-trois ans, on peut dire que ce livre pour lequel je n'ai pas touché un centime de droits d'auteur a pu déterminer un mouvement commercial de 20 à 30.000 francs.

15. — Un fumiste me vole. Rien de plus nal. Une demi-heure après le règlement, irruption de la femelle hors de ses gonds, comme venue au galop pour se plaindre d'avoir reçu une pièce de 5 francs mauvaise. C'est une pièce excellente où l'on s'est amusé à grêler la figure de Louis-Philippe. Occasion nouvelle d'observer le prodigieux changement dans les physionomies et les attitudes, aussitôt que l'intérêt est en question. Le prodige est dans la promptitude, la soudaineté. Une commerçante est polie et même affable. Menacée de perdre 50 centimes, elle devient une tigresse, *en une seconde.*

Jeanne paie le terme. Je ne peux plus. La vue d'une quittance de loyer et l'action de verser un argent qui nous serait si nécessaire dans la main d'une concierge étant désormais au-dessus de mes forces.

17. — Défaveur de la Salette à Rome. Pour que triomphât la vérité, il faudrait un pape du

Moyen Age, un grand pape ayant assez d'énergie pour briser d'un coup les Congrégations romaines qui sont la honte et la misère de l'Église depuis deux ou trois siècles. En ce qui regarde la Salette, l'honneur de Marie, pour ne rien dire de l'honneur de la Papauté, exigerait qu'on mît par terre à jamais la Congrégation de l'Index, celle des Rites et peut-être aussi celle du Saint Office, dite Inquisition. Mais Pie X n'est peut-être pas *désigné*. Mélanie, avant son élection, l'avait prédit : « Le successeur de Léon XIII *ne parlera pas.* » On ignore, dans le monde catholique, l'oppression terrible exercée sur les Papes par les Congrégations. Pie IX et Léon XIII en ont gémi, mais pas un, depuis des siècles, n'a osé l'extermination de ces strélitz en soutanes, de ces simoniaques invincibles dont les anges sont épouvantés.

18. — Plus que jamais je suis dans le désir de voir venir quelque chose ou quelqu'un. Un individu devrait se présenter à moi de la part de Dieu, ne fût-ce que pour éditer *Celle qui pleure*. Ainsi passe misérablement cet autre jour de captivité et d'exil, ajouté à plus de vingt-deux mille jours.

Niveau d'une âme religieuse. Jeanne est à la

Basilique et s'approche d'une pauvre femme qui fut sa garde-malade en 1905. Celle-ci la présente ainsi à une religieuse : — Voici la dame que j'ai soignée. — Je serais heureuse, dit Jeanne, de vous soigner à mon tour. Parole de la religieuse s'adressant à Jeanne : — Oh ! madame n'a pas de rentes pour vous payer !... Jeanne aurait pu répondre qu'elle ne soignait pas les riches qui ont des mercenaires à leur service et que les pauvres seuls ont droit aux soins des chrétiens. Mais cette vilenie devant le Saint Sacrement l'avait glacée d'horreur.

19. — On me parle de Marie-Julie, la stigmatisée de Blain. Réponse :

Le cas de Marie-Julie m'est inconnu. Je n'ai eu aucune occasion de l'observer et certains témoignages m'ont déplu. Je demande seulement ceci : Interrogez ou faites interroger ainsi votre stigmatisée : « Que pensez-vous de la Salette et du Secret de Mélanie ? » La réponse, ne fût-elle que de quelques mots, me suffira. Je saurai tout de suite si cette personne est de Dieu ou du démon.

22. — Commencé l'*Invendable*, IVe volume de ce journal.

23. — On m'envoie une carte postale, un coin

du *Cimetière des chiens* à Asnières. Sur une pierre entourée de fleurs on lit : « Sapho et Djerid, amis de Tola Dorian », et au-dessous :

Si Ton Ame, ô Sapho, n'accompagne la mienne,
O chère et noble Amie, aux ignorés séjours,
Je ne veux pas du Ciel ! Je veux, quoi qu'il advienne,
M'endormir comme Toi, sans réveil, pour toujours.

A l'envoyeur :

Merci pour le document. Je croyais cette momie de Tola Dorian dans quelque hypogée lointain. Ses vers fortement chevillés ne m'apprennent pas grand'-chose de plus. Impiété banale et cordonnière. Mais nommer Sapho une petite chienne pour laquelle on eut des sentiments tendres et dont les caresses valurent mieux que le ciel, est une idée venue ostensiblement de Mitylène. S'il y avait lieu de rire en l'occurrence du Blasphème, on pourrait admirer le culot d'une vieille gueuse qui dit ne pas vouloir du ciel que nul n'a jamais pensé à lui offrir.

24. — Quels cantiques Dieu fait avec nos péchés et nos souffrances !

26. — Lu de vieux articles sur le mariage de Talleyrand. Je comprends mieux Anne-Catherine Emmerich qui voyait de si lourdes et si ef-

frayantes ténèbres sur la Cour de Rome, sur Consalvi. Les dessous du Concordat sont affreux.

27. — Encore Talleyrand. Cet ouvrier du Concordat a dû étonner le diable et son édifiante mort, certifiée par Dupanloup, m'épouvante. Les coulisses de l'histoire ne seront connues qu'au Jugement dernier et c'est un cri d'horreur universel qui éteindra les mondes.

Novembre

2. Jour des Morts. — A 6 heures, réveillé par un cri horrible que n'avait proféré aucun vivant.

Je voudrais que Dieu fît brûler mon cœur.

3. — Lettre de faire part de la mort d'Alfred Jarry, auteur de *Ubu roi*, « décédé hier, à l'hôpital de la Charité, à l'âge de 33 ans ». Les obsèques auront lieu à Saint-Sulpice. Bien, mais comment est-il mort et après quelle vie ? Je pense au cri affreux entendu hier et qui m'a jeté en bas de mon lit.

On parle du procès scandaleux de Berlin où ont été si copieusement dévoilées les mœurs immondes des grands seigneurs prussiens sous le patronage supposé de Guillaume II lui-même, le prédicateur de vertu.

4. — Histoire des « Almogavares » par Schlumberger. Quelle autre *Epopée Byzantine* que le

récit des expéditions de ces routiers sublimes et féroces qui firent la conquête de Byzance et de l'Asie *en espadrilles*, qui se battaient un contre cent et étaient toujours vainqueurs !

5. — Pourquoi la persécution sanglante ne se déchaîne-t-elle pas encore ? Parce que le démon ne peut pas se décider. Il sait que sur dix ou vingt mille apostats dont il est sûr, il y aura *un martyr* et cela lui fait peur.

8. — De Jeanne : Genèse XXII, 17, « multiplicabo semen tuum sicut stellas et velut arenam quæ est in littore maris ». Au chapitre XIII, « faciam semen tuum sicut pulverem terræ ». Les étoiles et le sable ou poussière. Voilà donc la Race d'Abraham partagée en deux. Les saints hébreux qui sont des luminaires célestes et les autres qui sont foulés aux pieds.

9. — A l'abbé L. :

Me pardonnerez-vous de vous dire que votre lettre m'a comblé de tristesse ? Non seulement vous ne viendrez pas demain, mais votre visite, la semaine prochaine, n'est que probable. Telle est la misère de cette vie. *Amara potio bibentibus.* Ne vous aurai-je connu que pour être supplémentairement tourmenté du désir de votre présence ?

Prêcher à Asnières, n'est-ce pas répandre des perles

devant des truies? A propos du *Feu*, vous rappelez-vous l'étonnant psaume 28 : « Vox domini intercidentis flammam ignis »? Voici quelques notes rapides sur ce psaume...

Pour ce qui est du psaume 11, rappelé seulement dans le *Salut par les Juifs*, vous avez raison de dire que j'aurais dû insister sur « argentum igne examinatum ». Sans doute, mais le *Salut* est moins un livre que le sommaire d'un livre. Si j'avais dit tout ce qui était dans ma pensée, il aurait fallu plusieurs volumes que personne n'aurait lus. Je craignais surtout de compliquer ma démonstration, et la difficulté était indicible. N'était-ce pas énorme déjà de parler de l'Argent? Si j'avais entrepris de parler en même temps du Feu, j'étais perdu.

Vous avez écrit à cette personne. Je doute qu'elle réponde, sinon par une aumône dérisoire qui se fera longtemps attendre. Les riches sont ainsi. *Ils ne méritent pas de donner* et c'est leur châtiment effroyable.

Donc, *Celle qui pleure* attend toujours. *Expandi manus meas... Non est qui consoletur eam.* De toute mon âme saturée de crainte, je plains ceux qui pourraient agir pour l'honneur de Notre Dame de Transfixion et qui ne veulent pas. J'ai fait ce que Dieu me demandait, un plaidoyer pour la Reine où je me suis beaucoup dépensé. D'autres paraissent désignés pour la publication de cette œuvre. Si ceux-là sont infidèles, leur situation est réellement à faire peur. Rien n'est plus facile que de jouir de mes livres comme on jouit d'un amant ou d'une prostituée qui

ne coûte pas cher. C'est très facile aussi d'en recommander la lecture. Mais si on s'en tient là, voici l'Evangile : *Esurivi, hospes eram et, nudus, et infirmus, et in carcere* ; *et* NON. Ce serait une charité d'avertir.

13. — Termier se décide à payer l'édition de *Celle qui pleure.*

14. — A Termier :

...On m'avait dit que la comtesse de... « ferait l'impossible ». On m'avait servi ce lieu commun. Comment aurais-je pu — étant l'auteur de plusieurs livres d'imagination — ne pas me mettre à la place du monsieur disant à la dame : « Je ne vous demande pas l'impossible, je vous demande de vous donner vous-même tout simplement »? *Se donner*, c'est l'idée qui ne vient presque jamais.

J'étais donc triste et résigné, attendant que la volonté de Dieu se manifestât, plein de l'idée qu'un livre tellement *voulu* ne pouvait pas ne pas être publié, mais totalement impuissant. Ma situation était bien nette. La Souveraine avait exigé telle chose. En ce qui me concernait, j'avais obéi, j'avais fait ce qui m'était demandé, ce que j'étais seul à pouvoir faire. Que les autres, après cela, eussent à obéir à leur tour.

Le cas est absolument unique. La Mère de Dieu en a assez du mépris de sa parole et de ses avertissements. Son ultimatum c'est le livre d'un mendiant,

étant Elle-même une Reine mendiante. Il serait très dangereux de vouloir ou de permettre que ce livre fût étouffé. D'autre part c'est une sorte de blasphème et un aveuglement infini de sacrifier la Salette à Lourdes, comme tout le monde fait depuis si longtemps. C'est exactement l'action barbare et insensée de couper la tige d'une fleur. Il a plu à la grande Reine de vous choisir, vous Termier, pour être l'excitateur et le confortateur de son très petit prophète. A cela vous ajoutez de votre plein gré le buccin des anges. On ne peut que vous féliciter amoureusement.

15. — A Mlle Eugénie N. :

Savez-vous, chère amie, que vous êtes sous le patronage de saint Eugène, évêque de Carthage et martyr au commencement du VIe siècle, pendant l'atroce persécution des Vandales. L'histoire la plus authentique a consigné un miracle très spécial aux chrétiens d'Afrique persécutés à cette époque par les hérétiques ariens. Ceux-ci leur coupaient la langue jusqu'à la racine pour les empêcher de parler et ceux-là parlaient tout de même. De ce nombre fut votre patron. Je n'oublierai jamais que vous avez pu parler pour moi, précisément le jour de sa fête, bien que vous eussiez la langue coupée par d'imbéciles convenances.

Entendu un sermon sur le mariage. L'orateur n'est pas sot, mais enfermé dans la prudence

ecclésiastique, prison pour dettes qui ne s'ouvre jamais. Il ménage les adoratrices du Sacré-Cœur pour lesquelles il parle spécialement... [Une bienveillance excessive m'a fait raturer ici quelques épithètes.]

19. — Trouvé dans la *Semaine religieuse* un prospectus de cette maison Bloud qui a refusé *Celle qui pleure*. Annonce-réclame pour un volume de « morceaux choisis (!) » de Barrès. En guise d'aperçu on promet des pages de *Sous l'œil des barbares*. Que penser de cette librairie catholique et de cette semaine religieuse faisant une telle publicité à des livres totalement, radicalement, insurpassablement impies ?

20. — Mlle Eugénie N..., à qui j'écrivais il y a cinq jours, a été hier chez Mme de Roch... qu'elle ne connaît pas, se flattant d'obtenir de cette pieuse personne un secours important qu'elle eût été heureuse de m'apporter. Mais on se trompe toujours quand on compte, sur l'intelligence ou la générosité des riches. Cette baronne qui a le train d'une princesse et qui vit au fond d'un palais gardé par des domestiques nombreux, a fait longtemps attendre la pauvre fille qui n'était pas venue en auto et qui n'était peut-être pas vêtue avec faste.

Ayant daigné la recevoir enfin, la voleuse des pauvres lui a fait l'honneur de lui dire que j'étais un pamphlétaire faisant à la religion plus de mal que de bien et par conséquent, ne devant pas être encouragé. Elle avait lu la *Femme pauvre*, a-t-elle prétendu, et ce livre lui avait déplu. — « C'est que vous n'y avez rien compris », lui a répondu la visiteuse qui est partie, poussée vers la porte par cette réprouvée qu'attendait une grondante automobile. Me voilà donc, une fois de plus, jugé et exécuté par une de ces personnes dont le mérite éblouissant consiste à jouir toute leur vie d'une opulence qui représente la mort de beaucoup de pauvres et qui ne leur a rien coûté.

23. — Henri Barbot, un des meilleurs hommes que Jésus ait rachetés, rédige, en punition de ses fautes, un petit journal de province et dispose d'une imprimerie très pauvre. Je lui offre d'être l'imprimeur de *Celle qui pleure*.

24. — Léon Bloy, qu'espères-tu ? J'espère ce qu'il est raisonnable d'espérer, à savoir que Dieu ressuscitera la France qui est le royaume de sa Mère et dont il a besoin, mais après une mort affreuse *qu'elle ne peut plus éviter*.

Bonne sottise de Léon Daudet, digne fils de

son Alphonse de père, dans une chronique dominicale. Il nomme les vices contre nature « infractions au sixième commandement de... l'Église !!! » C'est sur de tels docteurs que comptent nos prêtres pour refaire une France chrétienne.

25. — Sainte Catherine auxiliatrice. A un prédicateur :

Si j'avais à faire un sermon sur les Vierges, martyres ou non, je développerais simplement, mot à mot, la divine épître de la messe de sainte Catherine : *Confitebor*... en demandant à cette sainte prodigieuse qui n'a pu avoir d'autre lieu de sépulture que le fumant Sinaï (in medio ignis non sum æstuata), de me donner le secours promis à tous ceux qui lui rappelleront son martyre.

Journée horrible. Le soir, je relis des pages de *Quatre ans de Captivité* et cette lecture de douleur me met en agonie.

27. — Barbot accepte. Sens de sa réponse : La chose que vous me demandez est absolument impossible, mais elle se fera. C'est une âme extraordinaire, genre Florian (Voir *L'Invendable*, p. 282).

Décembre

6. — Napoléon après Wachau. Note :

Thiers dit la perplexité de l'Empereur à la pensée des 170.000 Français qu'il allait être forcé de laisser dans les places du Nord pour battre en retraite. Pourquoi les abandonner ? Pourquoi, au contraire, ne pas marcher vers eux, les recueillir tous et ne pas se retirer ensuite sur Hambourg, au lieu de Mayence ? Quel étonnement, quel trouble infini pour la coalition et quelle épouvante pour cette crapule de Bernadotte ! Comment une idée aussi simple ne s'est-elle pas présentée au génie de Napoléon ? Ah ! s'il avait été un homme religieux, la bonté seule l'aurait poussé vers le Nord.

10. — Henri Houssaye. Waterloo. Documentation précise et probablement aussi exacte que possible en ce qui regarde les préliminaires, la mise en scène de ce drame immense ; mais la

bataille elle-même est peu distincte. Quelques mots vigoureux et c'est tout. Il faudrait un visionnaire. Thiers ne l'est certainement pas. Pourtant son Waterloo m'avait mieux contenté. Je sais bien que Napoléon était déchu à cette époque douloureuse, mais je m'impatiente de ne pas voir, une dernière fois, le grand capitaine.

11. — Mot de notre concierge femelle gueulé dans la cour : « Ce sont de sales jésuites, je ne mange pas de ce pain-là. » C'est de nous qu'il s'agit, naturellement.

12. — Aux Maritain :

Je vous ai dit les correspondances, les corrélations qui me lient, depuis ma naissance, au Miracle de la Salette et *dont je ne connais qu'une partie.* Vous savez que mon livre avait été pressenti, prévenu, il y a bientôt trente ans, alors que vos chères âmes étaient encore dans le cœur de Dieu. La survenue de Termier a tout décidé. J'ai obéi péniblement, douloureusement, sachant que j'aurais à souffrir, très probablement. Si Marie veut que mon livre ne soit pas étouffé, je dois m'attendre au plus beau déchaînement de la rage catholique et surtout ecclésiastique. On me fera tout le mal qu'on pourra et il y a bien des manières. Mais aussi quelques belles âmes viendront à moi.

14. — Reçu *Le Mystère de la Miséricorde*, Evangile!!! en 3 actes et en vers, par Jacques Debout. Mauvais. Sentimentalité intolérable. Défiguration des Textes sacrés. Est-ce donc avec cela qu'on pense donner des hommes à Dieu? Les citations seraient écrasantes.

16. — On annonce qu'une flotte immense, une Armada infiniment redoutable part aujourd'hui de l'un des ports atlantiques des États-Unis pour aller à San Francisco en doublant le cap Horn. Voyage énorme, armement gigantesque pour l'intimidation des Japonais sur le Pacifique. Une nouvelle guerre d'extermination est donc à prévoir dont les conséquences probables sont à épouvanter tous les peuples. Depuis longtemps j'examine avec attention tous les événements de quelque importance, espérant toujours en voir sortir Dieu et sa foudre.

[Espoir malheureusement déçu. La suite a montré que les Américains de M. Roosevelt sont des gens paisibles, à la manière de nos Provençaux, quels que soient leur force et leur nombre, quand les mauvais coups à recevoir leur apparaissent dans la lumière d'une certitude invincible. Mai 1910.]

19. — Une personne achète, un jour, au Sacré-

Cœur, un cierge de 0 fr. 50 et, l'ayant allumé, veut le placer elle-même au premier rang. Indignation de la vendeuse : — Madame, c'est ici la place des cierges à *un* franc !

21. — Lu, dans le *Figaro*, des choses plus que misérables sous ce titre : *L'esprit* (*sic*) *de Maurice Donnay*, le nouvel académicien reçu hier par Paul Bourget dont la sottise a déployé des ailes d'une grandeur étonnante. Ce Donnay, ancien du *Chat noir*, donne l'étage actuel de l'Académie. C'est incroyable.

24. — On a un arbre de Noël qui nous a donné du souci. Ce grand végétal en pot menace de tomber à chaque instant. Il me faut le caler avec peine et nous voilà très encombrés. Je n'aime pas les arbres de Noël, tradition païenne qui nous est venue des protestants du Nord. A l'époque de mon enfance et plus tard, cette coutume était ignorée dans mon pays. Aujourd'hui, sans doute, cette ignorance a pris fin, en même temps que la foi simple de nos pères.

Mais voici M. Jaurès et son *Humanité* :

Avenir Social de Saint-Denis. Les coopérateurs de l'*Avenir Social* ont organisé, ce soir, un Noël laïque pour leurs enfants. Divertissements comiques, pres-

tidigitation, etc. La propagande éducative n'est pas oubliée et un conférencier parlera sur un sujet *approprié à la circonstance* et à l'auditoire...

29. — Aujourd'hui, dimanche, on a les peintres dans l'escalier, en sorte qu'on ne peut monter ou descendre sans danger pour les vêtements. Rien à dire. Les ouvriers presque irresponsables à force d'ignorance et de bêtise, diraient qu'il faut bien manger le dimanche et le propriétaire ferait observer que ne travaillant pas lui-même, sa conscience est en repos.

Nous voyons tout à l'envers, dans un miroir, *per speculum.* Voici un voleur et un volé. N'est-ce pas ce dernier qu'il faudrait arrêter ?

1908

Janvier

1er. — De Jeanne :

En rêve. Passant le long d'un chemin, j'aperçois une vieille femme assise sur le bord. Elle me dit qu'elle a un très bel objet qui ferait plaisir à mon mari pour le jour de l'an. Je lui réponds que je n'en veux pas, flairant je ne sais quel danger, si j'acceptais. Mon mari arrive. Je commets l'imprudence de lui raconter cet incident. Il prend l'objet *avec curiosité* et, à l'instant, la vieille jette sur lui quelques pétales de fleurs pour exercer sa magie. Je me réveille en criant : « Vite, de l'eau de la Salette ! » J'ai compris que nul objet n'est nuisible en soi, mais que la curiosité livre l'homme au démon. Je vois que la curiosité, c'est de chercher à connaître l'*original* au lieu de se contenter de l'image...

La règle de n'agir que par une pureté d'intention absolue m'apprend que toute loi est spirituelle. Si je prends un médicament par obéissance, il ne me fera aucun mal, mais si je le prends par le désir

d'être soulagée dans ma souffrance, je suis dans la main du démon. Pour la nourriture, même chose. Manger pour se soutenir est bien, manger pour son plaisir est mal et là les chutes commencent.

6. — Un abbé ou père Gaffre a imaginé une *Croisade sociale* aussi ridicule que son nom — à lui. On me propose de collaborer à cette croisade. Réponse :

Impossible : 1° parce que je manque de goût pour les mascarades ; 2° parce que je suis très persuadé que toutes les œuvres de ce genre sont inutiles ; après soixante ans de désobéissance formelle et vraiment diabolique à la Sainte Vierge, *tout* ce que les chrétiens entreprennent est, d'avance, frappé de stérilité. On peut encore agir sur quelques âmes isolées, quand on est exceptionnellement béni, mais non sur des groupes et encore moins sur des multitudes. *Le mal est désormais sans remède.* Il n'y a plus que des châtiments épouvantables et des désespoirs infinis. Il n'y a plus que le *Bras pesant*. Il n'y a plus que la réprobation ou le martyre.

8. — Vu chez un ami une vieille idole trouvée à Java, fort curieuse, fort belle même et d'une singulière antiquité. Puis des photographies nombreuses d'un colossal et très vieux

temple javanais. L'imagination est accablée. Quelles furent les civilisations capables d'un tel art et pourquoi faut-il qu'aucun livre, aucune tradition même, n'en ait gardé la mémoire? Je suis stupéfait, confondu de cette magnificence et de cette énormité que je savais exister dans l'Inde, mais non ailleurs. Pour tout dire, cet art vivant encore, toujours vivant, est infiniment supérieur à l'art mort des Grecs. C'est l'art des hommes récemment expulsés du Paradis et qui se hâtent d'en fixer le souvenir altéré déjà.

Lettre d'un fanatique de la Survivance qui « proclame que c'est Notre Seigneur Jésus-Christ en personne qui monterait sur le trône de France avec Jean III ». J'ignore ce Jean III aussi profondément que son prédécesseur hypothétique Jean II qu'aucune histoire ne mentionne. Depuis la bataille de Poitiers et le traité de Brétigny, je ne connais que des jean-foutres.

Le client de Gaffre, raseur terrible, s'indigne et s'offense de n'être pas reçu chez moi à toute heure diurne ou nocturne. Réponse :

*

... Mes plus anciens amis, ceux qui m'ont accompagné dans mes souffrances et qui m'ont donné des

preuves de dévouement, depuis des années, ont seuls le droit de venir fréquemment. Tout de suite vous avez voulu l'intimité... Si les 30 ou 40 personnes qui m'ont déclaré leur admiration venaient chez moi seulement tous les quinze jours, à tour de rôle, je ne pourrais y consentir qu'en renonçant à ma vie littéraire, en cessant de lire et d'écrire.

9. — Je trouve mon cher sculpteur Brou écrivant un livre de *médecine!* Savant en botanique et même en chimie, il paraît étrangement doué pour guérir. Son mépris pour les médecins en général n'a d'égal que sa haine pour leurs drogues mortelles tirées ordinairement du règne minéral. Son livre serait un effort de restitution des simples. Je l'ai écouté souvent avec l'intérêt le plus vif. Il a ajouté ainsi quelque chose à mon sentiment pour lui.

12. — Messe. Évangile des Trois Jours d'Absence. Je prie Marie de me chercher comme Elle a cherché Jésus enfant.

13. — Michelet. *Ma Jeunesse.* L'horrible menteur ! Page 115, il raconte qu'après le 3 mai, date de l'entrée de Louis XVIII, à Paris, en 1814, immédiatement après, Napoléon, « ayant mis sa femme et son fils en sûreté, conçut le projet de bombarder Paris ». Or on sait que le

4 mai, Napoléon débarquait à l'île d'Elbe. J'ai été forcé de relire ça trois ou quatre fois.

16. — A mes filleuls, Jacques et Raïssa:

Je pense à vous beaucoup et fort amoureusement et je ne vous écris jamais. Expliquez cela. Ce matin surtout, à la messe, votre souvenir m'a visité avec une force extraordinaire. Que faisiez-vous donc et où étiez-vous à 7 heures? J'ai eu comme la sensation de me chauffer à vous en pleurant de tendresse. Je ne suis plus capable que d'une seule prière, d'un seul désir pour ceux que j'aime et pour moi : *Faites de nous des Saints!*

Celle qui pleure que mon fidèle Barbot imprime avec un soin pieux, ce cantique de guerre que Marie me demandait, il y a trente ans, et qu'il a fallu trente ans de douleurs pour me mettre en état d'écrire, va peut-être changer ma vie. Oh! mes bien-aimés, demandez cela pour moi : le changement de ma vie morale pour que je ne sois plus un lâche chrétien et le changement de ma condition matérielle pour que je cesse d'être un captif. Cette grâce ne sera pas refusée à mes chers enfants spirituels.

Les circonstances de toute sorte qui ont favorisé ou préparé la confection littéraire et typographique du livre me donnent le droit de croire que la Mère de Dieu a été, trente ans, la mendiante de Léon Bloy, seul capable de parler pour Elle et de la venger, en tout cas bien désigné pour cet office. Comment alors se pourrait-il que mon livre fût étouffé ou obnubilé

comme les autres par la malice ou la vilenie des contemporains ?

Le retentissement qu'il faudrait paraît dépendre de la volonté d'un individu. Aussitôt le livre fini, je l'avais proposé à Bloud, éditeur catholique très important. Je lui expliquais mon dessein avec clarté. Refus immédiat et prévu. Deux mois plus tard, après la trouvaille de Barbot, Bloud se ravise, m'écrivant qu'il a réfléchi. Je réponds qu'il est trop tard, mais que je lui donnerai volontiers la préférence pour le dépôt et la marque d'éditeur. Dieu voudra peut-être que cet homme accepte. Ses catalogues vont partout et atteignent les plus obscures soutanes dans les séminaires ou presbytères les plus lointains. *Celle qui pleure* serait aussitôt et universellement connue. Vous auriez alors un parrain fameux.

18. — Versailles. Revue dans le brouillard. J'ai eu plus de tristesse que de plaisir à voir ces soldats. Enthousiasme bien impossible. Où sont les mines guerrières d'autrefois ? Plus un vieux soldat dans le rang, les lois nouvelles l'ont fait disparaître. Quant aux officiers, ils sont pitoyables d'aspect et savent à peine marcher. Une telle armée semble vaincue d'avance.

Visite mélancolique du Château. L'énormité et l'extrême misère d'art de ce palais me glacent le cœur. Quant au Musée, comment en par-

ler? Trouverait-on, parmi ces commandes innombrables, un tableau sur cent méritant qu'on le regardât?

19. — A Léon Bellé qui m'a imprimé des cartes de visite : « Je vais m'en servir pour ma correspondance en me félicitant de ce que l'exiguïté du carton me forcera à ramasser ma pensée, en même temps que je ramasserai mes contemporains. »

22. — A Termier qui m'a envoyé un discours prononcé par lui, le mois dernier, à un banquet :

Je l'aime beaucoup, votre « fantaisie ». Vous m'avez fait passer une demi-heure très douce. Ce discours est exquis, d'une bonhomie amoureuse que je crois n'avoir vue nulle part. Vous aimez la Géologie et la Minéralogie comme on aime de très belles dames, quand on a dix-huit ans, une santé de fer et qu'on est exceptionnellement généreux. Vous avez trouvé moyen de me faire intervenir, de me citer. Vos « chers camarades » ont dû s'étonner de mon nom si nouveau pour eux. Vous êtes délicieux avec « la très bonne et très accueillante Minéralogie » qui vous consola d'avoir entrevu « la hideuse Exploitation ». Je ne me représente pas du tout des capitalistes à votre conférence.

25. — A un ami :

Je pense vous connaître assez pour être sûr que vous ne comptez pas sur ma présence à votre messe de mariage. Je hais ces cérémonies purement mondaines où *personne* ne prie, pas même les intéressés, surtout les intéressés ; où on va par curiosité, ou désœuvrement, l'esprit plein de pensées imbéciles ou salopes ; où se donnent des poignées de main infâmes et se débitent, des vœux stéréotypes à faire vomir des tapirs. Vous savez que je vous aime. Tout ce que je peux faire, c'est de prier pour vous, mais non pas dans cette cohue.

30. — Un monsieur de Lyon m'envoie un petit paquet de prophéties d'une stupidité étonnante avec timbre pour l'affranchissement d'une réponse. J'envoie ma carte avec un mot de cinq lettres : *Mer-ci.*

31. — A un père de famille qui m'a fait l'honneur de me consulter :

... En pareil cas un avis est nécessairement un conseil. Or un conseil *c'est ce qu'on ferait soi-même.* Rien de plus simple. S'il pouvait être question de mariage pour l'une de mes filles, je lui laisserais la liberté absolue de son choix, plein de respect pour ses répugnances, me réservant uniquement de l'avertir avec la plus grande tendresse, au cas où je *verrais* qu'elle se trompe sur les mérites ou les défauts du prétendant. Et voilà tout. L'autorité des parents ne peut pas aller plus loin. C'est l'extrême limite.

Vous savez que la matière du Sacrement de mariage, l'essentiel, pour un théologien, c'est le mutuel et parfait consentement, c'est-à-dire l'*amour*. Ce qu'on appelle, chez les bourgeois, mariage de convenance, est une horreur, une impiété, une prostitution sans excuse. Les débuts de la vie conjugale, la prise de possession pour parler net, si on la suppose hors de l'amour, — cas tout à fait ordinaire dans notre jolie société chrétienne — est une abomination dont la vie entière peut être empuantie et qui doit contaminer spirituellement les enfants à naître. Rien ne saurait être plus grave.

Il y a la source d'illusions : le désir d'assurer le bonheur de sa fille. Vœu absurde et antichrétien. Les anges de Noël n'ont pas annoncé le bonheur sur terre, mais la *paix*, rien que la paix aux hommes de bonne volonté. PAX *in terra*, FELICITAS *in cœlestibus*. Tout ce qu'il est permis de souhaiter à ceux qu'on aime, c'est la paix en ce monde, fût-ce dans la souffrance, et cette paix n'est possible que par l'amour, ne le savez-vous pas ?

Quelle rage avez-vous de márier votre fille ? Savez-vous seulement si c'est sa vocation, car chacun de nous a la sienne? Il y a d'excellentes filles qui ne sont pas appelées à la vie du cloître et qui ne sont pas non plus appelées à la vie conjugale ou qui n'y sont appelées que fort tard. Laissez donc agir Dieu tout seul.

Mort du Cardinal Richard. Fin d'une vie pontificale très médiocre.

Février

1er. — Lu le *Voyage en Tartarie* de Huc, ma suprême ressource quand je meurs d'ennui.

2. — Notre boucher s'est coupé la gorge hier, ce qui n'empêche pas la boutique de rester ouverte — comme la gorge — et le commerce de fonctionner. Ces gens, d'ailleurs, s'affirment chrétiens.

J'apprends l'assassinat du Roi de Portugal, le gros mangeur, et du prince héritier, tués, hier soir, à Lisbonne à coups de fusil. Le métier de roi moderne, jusqu'ici simplement malpropre, deviendrait-il honorable à force d'être dangereux ?

Le cardinal Richard, enterré hier, laisse, dit-on, cent mille francs de *rentes* à ses neveux. Son successeur le proclame *saint*, probablement par l'effet bien sacerdotal de l'éblouissement que cette richesse lui procure. Un prêtre

de mes amis ayant eu l'occasion de parler à ce nouvel archevêque, a pu recueillir de sa bouche d'or, l'assurance précieuse que la Salette est une imposture et le Secret de Mélanie un abominable tissu de mensonges. Voilà un joli pasteur pour la brebis que je suis !

Je m'endors sur une page de l'histoire de la Prusse qui est bien certainement la plus ignoble histoire du monde.

5. — Je suis souffrant de corps et d'âme, énormément triste et las. Tout ce que je vois et entends blesse en moi le sentiment de la justice à d'extrêmes profondeurs. Je suis un mourant de soif qui n'aurait autour de lui que des ruisseaux de vif-argent ou des rivières de plomb fondu, dans un avril du Purgatoire.

Mgr Amette, archevêque actuel de Paris, mais surtout archevêque du Paris actuel, a publié une lettre pastorale où il exprime son opinion (respectable autant que sincère) que le décédé *n'a pas besoin de prières !* Dans les deux jours que le corps de ce saint fut exposé, on m'assure que quarante mille personnes ont fait toucher des objets, peut-être dans l'espérance de les voir convertis en or. Mais je n'ai entendu parler d'aucun miracle.

Je pense à l'accueil qui pourra être fait à mon livre dans un tel monde. Vraisemblablement le premier geste sera de l'étouffer sous les soutanes. Il se pourrait toutefois que le Miroir de Justice ne le permît pas. Alors quel spectacle ! Quels miaulements de chacals!

12. — A un ami : « Ecce quem amas acerbissima egestate cruciatur. Nonne vides, in finibus tuis, mandarinum aliquem celeriter occidendum ? »

13. — On annonce que les cendres (!) de Zola seront transférées au Panthéon le 2 avril, semaine de *Lætare* et que ce charroi de précieuse ordure coûtera 40.000 francs. On m'avait dit en vain que les Carnot voulaient empêcher la cérémonie, en déclarant leur intention de *déménager*, ayant horreur de voir situer la charogne de Zola dans le voisinage de leur putréfaction familiale et ce geste m'amusait. Hélas ! rien de beau n'est plus à espérer.

14. — A Jacques et Raïssa :

... J'ai cette idée que ceux qui m'aiment, qui sont avec moi, n'ont rien à craindre. Seulement il ne faut rien accorder au démon, *rien*, pas même un cheveu. Si les prêtres ont perdu la foi, au point de ne plus croire à leur privilège d'exorcistes et de n'en

faire aucun usage, c'est un horrible malheur. C'est une prévarication atroce par laquelle sont irréparablement livrées aux pires ennemis les prétendues hystériques dont regorgent les hôpitaux. Car vous savez que le diable est un effroyable galant qui recherche surtout les femmes. Mais nous autres laïques, nous ne pouvons rien directement et nous ne devons rien tenter. Entreprendre l'expulsion d'un diable serait pour nous aussi téméraire que de nous jeter dans un gouffre, en comptant sur les anges pour nous soutenir. Nous n'avons que la prière dont la puissance est incalculable, infiniment plus que la distance de la terre aux imperceptibles étoiles. Il faut vous en tenir là, mes bien-aimés, et vous garder attentivement d'aller où vous n'avez que faire. Votre parrain de la Butte qui est un bonze plein de sagesse insiste particulièrement sur ce point. Et maintenant je retourne comme le chien de saint Pierre à mon *Invendable* qui est une espèce de vomissement.

15. — A Philippe Raoux :

... Vous parlez fort bien de « Notre Dame que ce monde faisait déjà pleurer, il y a soixante-deux ans... alors qu'il était certainement moins laid qu'aujourd'hui ». Oui, sa laideur visible est épouvantable, mais sa laideur *invisiblé*, sa vraie laideur, qui la pourrait dire? Songez que la foi est morte, que le christianisme est enterré. Comment voudrait-on qu'il n'arrivât pas d'énormes malheurs? Les catholiques sont si profon-

dément infidèles, dénaturés, idiotifiés, *surtout dans le Clergé*, qu'ils se croient des paratonnerres, alors qu'ils ne peuvent être que les aimants de la foudre. Si Dieu leur fait grâce, ce dont je doute infiniment, ce ne sera pas, comme à Sodome, à cause d'une dizaine de justes qui ne furent même pas trouvés, mais en considération d'une inconsciente foule de crapules. Mille chrétiennes irréprochables et vomies de Dieu seront peut-être épargnées, par égard pour une pauvre putain qui aura été trouvée capable de miséricorde. Notre-Dame a dit tout cela d'une manière à peine différente et c'est ce qu'on ne lui pardonne pas.

20. — Lu, dans le *Matin*, ces jolies lignes de M. Harduin [aujourd'hui crevé] :

A quoi bon fourrer dans la tête des enfants des idées fausses et les faire vivre dans une fiction hypocrite qui leur ménage de cruelles désillusions ? Ne vaut-il pas mieux, devant affronter la lutte pour la vie, qu'ils sachent que *l'argent est la synthèse de tout*. On doit leur dire que *c'est la seule chose qui vaut la peine d'être acquise...*

Pratique de cet enseignement. Un instituteur de Rœux, commune voisine d'Arras, avait, l'autre jour, apporté en classe une somme de 520 fr. en billets, en or et en argent, dans le but d'ex-

pliquer à ses élèves la valeur des billets et l'alliage des pièces.

Les écoliers, vivement intéressés, furent très attentifs aux démonstrations du maître. Le cours terminé, celui-ci plaça l'argent dans son bureau et, le soir, il oublia de le reprendre. Cette distraction n'avait pas échappé à trois élèves qui, durant la leçon, avaient montré une application particulièrement soutenue. Peut-être n'avaient-ils pas très bien compris et voulaient-ils se donner à eux-mêmes un supplément de démonstration. D'un commun accord, ces citoyens de onze ans, revinrent à l'école pendant la nuit, pénétrèrent dans la classe par une fenètre, et firent main basse sur les 520 francs de l'instituteur qu'ils se partagèrent, d'ailleurs, avec loyauté.

L'esprit de M. Harduin planait sur eux. [Cette petite histoire m'a été contée par Henri Barbot.]

24. — Un peintre français se fait naturaliser Anglais. — Pourquoi avez-vous fait cela ? lui demande-t-on. Réponse : — Avant, j'avais perdu la bataille de Waterloo. Depuis je l'ai gagnée.

Le *Mercure de France* déplore la survenue, dans l'histoire, de « la malencontreuse Jeanne d'Arc », alléguant que « sans Jeanne d'Arc, il

est *presque* certain que le monde entier serait aujourd'hui acquis à la culture française ». Cela sous la signature de Louis Dumur, calviniste et Génevois, si je ne me trompe.

26. — Réouverture de Saint-Pierre, notre nouvelle église paroissiale enfin restaurée. Illusion d'être loin de Paris, dans une très vieille église presque déserte où beaucoup de siècles ont prié.

Mars

4\. — Mercredi des Cendres. Remarqué, à la Bénédiction, l'antienne « Immutemur habitu... » et je suis saisi de cette idée que telle pourrait bien être l'origine des travestissements du Mardi-gras, la constante pratique du Diable étant de singer et d'avilir.

Essayé de relire un roman, très vieux souvenir de mon adolescence que j'ai voulu rafraîchir. Chose bien vaine. Autant remuer la poussière des morts. *Evomenda et cacanda.* Tel pourrait être le titre d'une histoire générale de la littérature moderne.

Reçu de mon ami, le grand violoniste Eugène Borrel, la lettre suivante :

Je suis dans une rage inexprimable. Vous avez pu voir, dans les journaux, qu'une Mlle Rita Santos,

s'était brûlée et était morte à Cannes, en faisant sa toilette ! Je la connaissais très bien. Or le fait en lui-même n'a rien d'anormal, mais ce qui m'exaspère, c'est qu'on a appelé aussitôt deux médecins et qu'on n'a fait venir le prêtre que lorsque la jeune fille était tombée en syncope — *de peur de l'impressionner...*

Et voilà ce qui est effroyable. Demain je peux être écrasé dans la rue et, pour m'éviter une impression qui n'aurait rien que de réconfortant pour moi, on me privera de la seule présence qu'on doive souhaiter en un pareil moment. Décidément le Démon ou le Bourgeois, c'est bougrement pareil.

Mais ce qui est affreux et innommable, c'est le sort des pauvres êtres envoyés à l'hôpital. Qu'ils soient généralement bien soignés, je veux le croire, mais quand ces malheureux, dont beaucoup sont trop faibles pour parler, appellent de tous leurs vœux à leurs derniers moments, un prêtre que leur refusent la généreuse tolérance de l'État, le matérialisme des médecins (*délire mystique*, disent-ils) et le je m'en-foutisme des larbins, que doit-il se passer dans ces pauvres âmes ? Et les malheureux qui succombent sur la voie publique... On a tout prévu. Le prêtre seul est exclu, n'étant pas réglementé.

D'ailleurs j'ajoute que forcé de borner son zèle aux âmes précieuses des riches, le prêtre ne se dérangerait probablement pas, ce qui solutionne la question, comme on dit à la Chambre.

Ah ! quelle sale époque !

5. — « A la Résurrection, disait hier notre curé, nos corps seront intégralement restitués.» Oui, nos corps, mais non pas leurs difformités ou leurs laideurs, suite du Péché incompatibles avec la Gloire. Nous ressusciterons avec nos corps *véritables*, tels qu'ils furent éternellement dans la pensée divine, sans les déformations horribles de la Chute, différenciés, *personnalisés* à l'infini, d'après le même Type adorable.

6. — Lettres de Huysmans publiées dans une revue belge. Médiocrité affreuse et glaçante. J'y suis désigné sans nom par ceci : « L'homme sombre, blafard et haineux. » Sombre, je ne dis pas, mais pourquoi blafard ?

8. — Brou me raconte ceci : Un pauvre homme vient à l'atelier, proposant quelques images aussi misérables que lui. Un millionnaire anglais se trouve là. Il daigne choisir trois ou quatre de ces images. Dépense d'une douzaine de sous, mais pas de monnaie. Le millionnaire tire de sa poche un billet de cent francs que Brou met aussitôt dans la main du malheureux qui balbutie, éperdu. — Prenez, prenez donc, dit Brou, monsieur vous le donne. N'est-ce pas, W..., que vous le lui donnez ? Affirmation du millionnaire pris au dépourvu. Un quart d'heure

après, retour du pauvre homme, le billet au bout des doigts : — C'est bien vrai, dit-il, que vous me le donnez ? Ce n'est pas une blague ? Brou le jette dehors.

Quinze jours après, réapparition du malheureux venant chercher son carton d'images qu'il avait laissé. Il a la tète entourée de linges et semble plus minable que la première fois. — C'est vrai, dit-il, que je suis tombé étant saoul. Mais, monsieur, j'en ai eu pour l'argent ! C'était la première fois de ma vie que je tenais cent francs, songez donc ! J'ai pu manger à ma faim, dormir dans des lits, faire la noce, quoi ! Arrive ce qui pourra, *j'aurai connu la vie*, une bonne fois !

— Moi aussi, ajoute Brou, j'aurais eu un terrible besoin des cent francs que j'avais procurés à ce miséreux. Mais la joie qu'il exprimait ainsi valait cela. Moi aussi j'en ai eu pour l'argent !

9. — Le curé me présente un de ses vicaires, personnage froid et sentencieux comme la lune. Un mot de lui, irréparable, me le met tout à fait par terre : « Notre Dame de la Salette est touchante, peut-être, mais *son costume est peu* ARTISTIQUE ! »

10. — Lettre horriblement douloureuse de

Florian, nous donnant des détails affreux sur la mort de Polák, qu'on croit avoir été empoisonné. Les détails sont démoniaques. Ce pauvre prêtre qu'on avait eu soin d'exiler préalablement, à l'extrémité orientale de la Moravie, dans un lieu sauvage, est mort abandonné, surtout de son curé qui, par malice ou négligence criminelle, l'a laissé sans sacrements, livré à une mercenaire infâme qui, non contente de l'assassiner, a troublé ou voulu troubler ses dernières heures par des démonstrations impudiques, etc. On se demande ce que faisait Dieu. Je pense que le pieux et généreux Polák avait fait pour quelqu'un le sacrifice de sa vie, au point de solliciter des tourments, à son retour de la Salette.

Le 17 août 1906, reconduisant mes deux amis moraves qui repartaient, jusqu'à l'endroit où on cesse de voir la Basilique, je me rappelle bien que nous eûmes, Josef Polák et moi, une dernière conversation — en latin — où il fut parlé de la joie suprême qu'est le martyre. Quelle effrayante immolation! [*Invendable*, pages 204-206, 296, 300.]

Quelques conversations avec Polák m'avaient appris qu'il ne voyait rien au-dessus de moi et j'ai su par Florian que l'impossibilité de me con-

férer un majorat de prince d'empire désolait ce simple cœur.

13. — Toutes les fois que Josef Florian, qui est un pauvre parmi les pauvres, trouve quelques francs, il me les envoie. C'est à pleurer de voir ce que fait cet indigent, contre ma volonté et malgré ce que j'ai pu lui dire. Il m'a répondu, en diverses lettres prodigieuses, que le fait de me donner ce qu'il possède est pour lui une manière de gagner sa vie et d'assurer l'abondance dans sa maison. En lisant ça, on se sent à plusieurs milliards de lieues des chrétiens modernes.

15. — Un prêtre, d'ailleurs excellent, parlant de la Transfiguration, évangile du jour, fait observer que le mot de saint Pierre : « Bonum est nos hic esse » eût été mieux placé au Calvaire. Il est blessant pour la foi et contraire à la raison de supposer un seul mot préférable à ceux que l'Esprit-Saint a dictés, ou *mieux placé* à un autre endroit que celui qu'il a choisi. Cela est absolu. Mais on peut en être tenté. Il y a beaucoup d'abîmes qu'on ne soupçonne pas.

Mandement plus que médiocre de notre Archevêque, à propos du cinquantenaire de Lourdes. Dénombrement des manifestations de la

Sainte Vierge depuis cent ans et plus. *La Salette est soigneusement écartée.* Mgr Amette me favorisera peut-être assez pour défendre la lecture de *Celle qui pleure*, ce qui la ferait beaucoup lire. Style de ce pontife : « Marie nous démontre par une continuelle *leçon de choses...* »

16. — Quelqu'un me dit : « Si tu devenais riche, si tu faisais bâtir, si tu voyageais en auto, on dirait que tu es un *converti* et on ne parlerait que de tes livres. » C'est pourtant vrai.

17. — Le Métropolitain recommence ses farces. Il paraît que la place de la Concorde s'affaisse et que l'obélisque est en péril. Un jour on verra les maisons de tel ou tel boulevard descendre sous terre.

18. — La Sainte Vierge a pleuré à la Salette, peu de temps après ma naissance. Il y avait de quoi.

19. — A Philippe Raoux :

...Termier a déjeuné mardi chez moi en compagnie de mon ami dévoué, l'imprimeur de *Celle qui pleure* dont je lui avais annoncé la venue. Termier voulait le connaître et il en a été ravi. On a passé quelques heures très douces. Vous manquiez, hélas ! Auteur, dédicataire et imprimeur ont été manifestement élus par Notre Dame de la Salette pour sa défense ou sa

réhabilitation. Leur rencontre et leur concert est un autre miracle. Lorsque Barbot, imprimeur ou plutôt gérant d'une imprimerie pauvre et mal outillée, a reçu la lettre où je lui proposais *Celle qui pleure*, il a tout de suite vu que c'était pour lui une entreprise absolument impossible. Mais voici. Il venait justement, sans rien savoir, d'achever une neuvaine à Notre Dame de la Salette pour obtenir d'être à son service. Ma lettre était la réponse à cette neuvaine. Alors il m'a écrit : « Ce que vous me demandez est strictement infaisable. Je n'ai ni caractères, ni papier, ni ouvriers, ni argent, mais je marche. » Et tout ce qui manquait lui est venu.

Détail. Le typographe unique est un protestant *scrupuleux*. Eh ! bien, il ne souffrirait pas qu'un autre s'occupât de mon livre et son travail est parfait. Il aura fallu du temps, mais le résultat sera beau, vous verrez.

Quant à l'*Invendable*, je n'espère pas l'avoir fini avant l'automne. « Rester, partir », dites-vous, « qu'importe ? » Mais cela importe beaucoup et je suis ennuyé de vous entendre parler ainsi. Tout n'est pas « vain », comme vous dites encore et votre « véritable existence », aussi bien que la mienne ou celle des autres, dépend singulièrement des contacts et des milieux. Il est sûr qu'on se sent plus véritablement exister que partout ailleurs dans le voisinage de quelques individus jugés lamentables qui ont retrouvé le Paradis terrestre au fond de leur cœur.

Revue Napoléonienne de Lumbroso publiée à Rome ! Article sur la capitulation de Baylen. J'y trouve ceci :

Le général Dupont, voleur émérite, aussi bien au Ministère de la Guerre d'où il fut chassé pour malversations qu'à Cordoue, ayant épousé la fille d'un autre coquin, le comte Bergon, en eut un fils et une fille. Mlle Dupont épousa en 1837, Hippolyte Carnot, fils de Lazare. De ce mariage naquit à Limoges, en 1838, Saadi Carnot, futur Président. Mais on ne sait pas si l'illustre Lazare fut réellement l'aïeul de Saadi. Hippolyte Carnot et son épouse étaient deux personnes dignes l'une de l'autre. Pendant de longues années Mme Carnot a été la maîtresse d'Eugène Durieu (du Ministère de l'Intérieur) tandis que Carnot était l'amant de Mme Durieu. Ce ménage à quatre vivait en très bonne intelligence.

20. — Séance d'hier à la Chambre où Barrès a protesté contre le transport de Zola au Panthéon. Les amis de Zola sont imbéciles et abjects. Barrès ne l'est pas moins, mais il est hypocrite par-dessus le marché. Le misérable sait ou doit savoir ce qu'il faudrait répondre aux pourceaux qui veulent cette apothéose, mais il s'en garde bien, parce qu'il faut se conformer à la multitude parlementaire, aussi bien qu'à la mul-

titude électorale ou à la multitude académique. Il ne faut pas bouder le trottoir. Alors on s'arrange pour discerner je ne sais quel mérite en Zola, on cite respectueusement Anatole France, on admire Victor Hugo et Berthelot, les offrant comme repoussoirs plus ou moins favorables à ce compagnon nouveau de leur voirie du Panthéon. On parle de pornographie, de vilenie littéraire, etc., sans toutefois dépasser la juste mesure ; mais la seule chose à dire, l'offense à Dieu et à la nation chrétienne, le reniement effroyable signifié par l'ignoble et grotesque cérémonie qui se prépare, on est attentif à n'y pas faire la moindre allusion, d'abord parce qu'on ne croit pas même à l'existence de Dieu, ensuite et surtout parce qu'on ne veut pas être ridicule et ruiner sa popularité. Alors on est tous ensemble, votants ou opposants, un vaste troupeau d'animaux puants, d'une égale et irrémédiable puanteur.

22. — Sur un exemplaire des *Histoires désobligeantes* :

A mon ami Félix Raugel. Qu'est-ce que le Paradis ? C'est un endroit où il n'y a jamais de poussière Ce livre n'est donc pas le Paradis.

23. — Achat d'un chapeau. C'est un des événements remarquables de ce présent lustre. [Il dure encore, 1910.]

25. — Nouvel obstacle à la translation de l'odieuse charogne de Zola. Le duc de Montebello actuel, héritier de Lannes, mis au Panthéon en 1810, déclare qu'il ne veut pas de ce voisinage et qu'il épuisera toutes les juridictions.

29. Dimanche de *Lætare*. — A Barbot à qui j'avais demandé une chose difficile :

Je suis content de votre obéissance mais pourquoi « bouillonner de rage ». *Lætare*, au contraire. C'est de joie que vous devriez bouillonner. Comment ne voyez-vous pas, borgne que vous êtes des deux yeux, que la persécution dont vous vous plaignez à tort est une preuve de votre élection bienheureuse ? Vous être *choisi*, comment faut-il vous le dire ? et choisi par Marie pour cette mission de réhabiliter la Salette. Termier, vous et moi, voilà ce qu'il faut regarder quand on veut voir un trio d'élus. De quoi vous plaignez-vous ? je le répète.

Je sais trop que je ne peux pas compter sur ma patience, mais il me semble que si quelqu'un me disait : « Tu veux glorifier la Salette, reçois cette gifle pour ta peine » ; eh ! bien, oui, je crois qu'à la même seconde, je recevrais, sur l'autre joue, un baiser de la bouche de Notre Dame et que j'en aurais pour toute la vie à jouir de ce baiser. Comprenez-vous cela, ô enviable et bienheureux insensé ?

Avril

2. — Réponse de Barbot :

Votre lettre est pleine de délices. Vous avez cent fois raison, je suis stupide de ne pas me réjouir. Mais je ne puis pas me réjouir *de cela* sans pleurer et je n'ai pas le temps de pleurer.

Que voulez-vous que je devienne, avec les vingt métiers que j'exerce chaque jour : imprimeur, rédacteur, correcteur, instituteur, père, mari, jardinier, bonne d'enfants, cuisinière, laveuse de vaisselle, etc., si je me mets à pleurer de joie avec Florian en travaillant dans les « Mines de la Sainte Montagne » ?

Quand je lis votre lettre qui me semble remplie de ces belles roses qui ornaient les souliers (puisque souliers il faut dire) de Notre Dame à la Salette, je me vois immédiatement comme un forçat attelé à d'interminables besognes. Quand est-ce que nous pourrons voir, comme dit Mélanie, « les Yeux de la Belle Immaculée qui sont comme la Porte de Dieu » ?

4. — Conférence de notre curé. Je lutte contre le sommeil. Parmi les misères déplorables ou honteuses de l'éducation des séminaires, il y a le mépris de la voix humaine en tant qu'instrument de la parole. Pourquoi ne pas instituer, dans ces maisons où on prétend former des prédicateurs, des professeurs de diction ? En général les prêtres en chaire ne savent que roucouler ou vociférer, sans transition. Notre curé, plein de charitables désirs, n'a fait que s'agiter en poussant des cris et sa voix, n'étant atténuée ni répartie à aucun instant, ses cris montaient les uns sur les autres, si monstrueusement que, dès le début, j'ai cessé de pouvoir saisir deux mots sur dix.

5. — Lettre de l'*Association générale des Étudiants de Paris, reconnue d'utilité publique(!)*.

Le « bibliothécaire général (encore), interprète de ses camarades, accepterait de ma générosité le *Mendiant ingrat, Mon Journal* et *Quatre Ans de captivité à Cochons-sur-Marne.* » Réponse :

Messieurs les étudiants. Quand j'avais votre âge, j'aurais jeûné volontiers pour acheter les livres d'un

auteur dont l'extrême pauvreté m'eût été connue. Même, dans tous les cas, j'aurais considéré comme une injustice de ne pas payer un plaisir quelconque, surtout un plaisir intellectuel. Mais à cette époque lointaine, on ignorait l'automobilisme et il y avait encore un peu de noblesse parmi les jeunes. Mes soixante-deux ans vous saluent.

6. — La volupté infinie, éternelle, ce ne sera pas de voir Dieu, mais de *revoir* Dieu. Cette idée nous met tout en larmes.

Dédicaces à la main de Barbey d'Aurevilly, éditées avec luxe par un des grands brocanteurs de la librairie. Honteuse publication à la gloire d'une racleuse de tiroir, héritière de l'écrivain, et à la honte du pauvre d'Aurevilly de qui presque toutes les dédicaces sont ridicules. Pour comble d'ignominie, notice préliminaire de Jean de Bonnefon!...

6. — Raoul Narsy s'était entremis pour obtenir de Bloud qu'il devînt le dépositaire de *Celle qui pleure* dont Barbot achève héroïquement l'impression.

Bloud exige l'*imprimatur*. A Raoul Narsy :

Donc, il n'y a rien à faire. Solliciter l'*imprimatur* de l'Archevêché, en la circonstance, autant prier Fallières de souscrire pour la forte somme à un ouvrage

illustré en faveur de la peine de mort ou provoquer une discussion parlementaire sur l'urgence de l'abolition du suffrage universel. Je l'avais écrit à peu près à Bloud qui aurait pu être un *homme*, un chrétien et même un éditeur indépendant : — Mon livre est un plaidoyer chaleureux à ma manière *pour* Notre Dame de la Salette *contre* ses bons ennemis, à savoir la plupart des Évêques de France et une puissante armée de prêtres français commandés ou influencés par les Pères de l'Assomption depuis environ trente ans. En vain Pie IX et Léon XIII ont voulu que Mélanie fût écoutée. *On* a *voulu* ignorer leur volonté, les ordres formels du second, et les Congrégations de Rome ont prêté la main à cette quasi universelle conspiration du silence. Je suis informé que Mgr Amette est parmi les opposants. Communiquer mes bonnes feuilles à Bloud ! Pourquoi ? Ne s'empresserait-il pas de déflorer ma publication en les faisant lire à d'ambiantes soutanes sulpiciennes ? Vous savez que le grief irrémissible, chez ces gens, après celui d'être en vie, c'est d'*écrire*. Encore une fois, rien à faire. Je cherchais un éditeur chrétien pour l'honneur de la Sainte Vierge, horriblement bafouée et outragée, depuis soixante-deux ans, dans la personne infiniment humble de sa confidente Bergère. Il n'y a plus que des domestiques. Soit. J'irai donc aux éditeurs profanes et ceux-là feront, comme ils pourront, la Volonté adorable. Les chrétiens sont vomis de la bouche de Dieu pour leur lâcheté et leur implacable bêtise. Il y a vingt ans que je l'écris et cela se vérifie de plus en plus.

8. — A Raoul Narsy :

Avant tout, je veux vous exprimer ma reconnaissance pour votre surprenante sollicitude. J'y suis peu habitué et si Dieu voulait que, dans ma vieillesse, on se précipitât amoureusement vers moi, j'aurais quelque peine à y croire.

Alors que je croyais tout fini, vous m'écrivez qu'il y a lieu de rechercher ce qu'il y a à faire encore ??? L'*imprimatur* — que je méprise en l'espèce, infiniment éloigné de le désirer — n'est plus exigé. Bien. Mais il reste ce que vous me dites : « l'*injustice* de demander de l'héroïsme à un éditeur ». Objection étrange. Ainsi donc il y aurait certaines catégories de chrétiens à qui l'héroïsme ne serait pas demandé. Prodigieux !

Je suis donc bien inouï ! J'ai choisi, il y a beaucoup plus de vingt ans, de souffrir — pour ne pas prostituer mon âme — tout ce que le mépris des hommes et la misère la plus atroce, la plus constante, peuvent faire souffrir. J'ai vu, de mes yeux, mourir de cette misère, des petits enfants que je chérissais et il me semble que cela dit tout. Il me semble aussi que cela me donne le droit d'être étonné et un peu épouvanté de la lâcheté de ceux qui se prétendent chrétiens.

Je vous ferai lire mes bonnes feuilles aussitôt que je les aurai au complet. L'étouffement de la Salette est une des plus graves prévarications connues. Peut-être penserez-vous qu'il n'y avait au monde qu'un seul écrivain capable d'un tel livre et qu'il fallait, en

effet, que cet écrivain *choisi* par Celle qui pleure et qui est abandonnée de l'Eglise entière, eût été *marqué* par ces épreuves épouvantables. Vous sentirez, ô confrère qui savez lire, qu'il fallait à la Reine du ciel, victime de la conspiration du silence, un avocat mendiant, va-nu-pieds soixante fois et victime, lui aussi, de la conspiration du silence.

Trois évêques de Grenoble : le premier mort fou ; le second mort enragé ; le troisième, vivant encore, mais imbécile ; un archevêque de Paris fusillé ; un cardinal Perraud crevé académicien au beau milieu du champ de Naboth, etc., etc. ; tel est le drame nullement connu, sacerdotalement caché, de la Salette. Il était temps de le dévoiler et j'en ai reçu l'ordre formel. Si Bloud, apparemment désigné pour marcher avec moi, refuse, je ne voudrais pas, pour plusieurs milliards, être dans sa peau.

9. — A la Schola Cantorum. Répétition générale de la messe en *Si* mineur de Sébastien Bach. Je refuse d'aller plus loin que le *Credo*. Je ne comprendrai jamais la convenance du contre-point à l'église et le vacarme d'une multitude de musiciens pour un acte de foi. Je veux bien que le célèbre Bach ait eu autant de talent qu'on en peut avoir, mais du génie, assurément non. A l'*Incarnatus est*, à l'*ex Maria Virgine*... j'attendais l'agenouillement universel, le gouf-

fre de silence, du fond duquel se serait fait entendre une voix presque imperceptible, infiniment humble. Au lieu de cela, tempête de violons, et de je ne sais combien d'autres instruments furieux. Alors, moi, j'ai exécuté une fugue brillante et rapide.

10. — A Termier :

...La question de l'éditeur est difficile. La misère de tous ces pauvres gens est de croire qu'il faut de l'*héroïsme* pour marcher avec moi (on ose prononcer le mot) et ils avouent n'en avoir pas un atome. C'est épouvantable de se dire que, précisément, l'héroïsme est la *seule* chose qui sera demandée à chacun de nous, demain. De très grands hommes, des prédicateurs fameux qui passent pour avoir eu le plus étourdissant génie et qui parlaient à d'illustres princes, avec un seau à incendie retourné sur leurs fronts superbes ; oui, même ceux-là ont vainement essayé de faire de la Passion un lieu commun. *Jésus-Christ ne meurt pas pour les bourgeois* (qui n'en ont aucun besoin). Tant qu'on voudra pour les assassins, pour les voleurs, pour les impudiques, mais pour les propriétaires !!! Il faudrait donc des quittances de loyer et des reçus du percepteur pour entrer dans le Paradis. Cette idée n'est pas une bouffonnerie. Elle n'est pas pour faire rire ni pour exciter une impuissante rage. Elle procure simplement la tristesse la plus douloureuse, une espèce

d'angoisse pouvant aller à la Sueur de Sang, lorsqu'on est un Dieu.

De ma fenêtre je vois, dans la rue, une pauvre vieille de soixante-dix-huit ans, assise sur la pierre du trottoir. Il ne pleut pas, heureusement. Pour un retard on lui a tout pris, à l'exception de quelques meubles sans valeur dont elle surveille le transfert, je ne sais où, au risque d'être accablée d'injures par les déménageurs qu'elle ne pourra pas soûler. Le seul objet d'un certain prix qu'elle possédât, un pauvre piano, unique ressource de sa fille infirme vivant avec elle de quelques leçons mal payées, a été retenu, avec autre chose, par la volonté souriante et implacable d'une jolie femme qui fera ses pâques d'un cœur léger. Nous avons fait ce que nous pouvions, nous mettant nous-mêmes en danger. Et ce n'est rien. Et il y en a cent mille comme ça ! Pauvre vieille douloureuse ! Un moment j'ai cru voir Marie sur sa Montagne.

15. — Visité le beau Calvaire qui entoure Saint-Pierre, notre vieille église paroissiale. Les sept bas-reliefs paraissent avoir été sculptés au XVIIIe siècle et sont meilleurs qu'on ne pourrait l'attendre d'une telle époque. On peut prier là sous de nobles arbres, derniers et rares vestiges d'un parc princier qui couvrait la Butte, il y a cent ans. Quel sera l'avenir de cet endroit charmant ? L'État se l'est adjugé et peut,

dès demain, le transformer en un square ignoble.

Jamais nous n'habitâmes une maison plus maudite. Nous avons des concierges qui nous assassineraient pour dix francs.

17. — Lecture de Thiers. Je ne sais que penser de cette passion, car c'en est une. Ce qui tient au premier Empire a le pouvoir de m'enivrer, de dissiper toutes mes peines, comme si, non pas Thiers ou n'importe quel autre, mais Napoléon lui-même était un *texte divin*.

18. — A Termier qui m'a fait lire une lettre étonnante de Josef Florian qui a cru me voir dans l'office de saint Léon le Grand : *Potens in terra erit semen ejus* :

Florian m'a toujours consolé. En déplorant mon ignorance du tchèque par laquelle je suis privé du plaisir de *me* lire en l'unique langue étrangère où on m'ait traduit, je vois clairement que notre cher Morave est un écrivain de grand talent. Ses fautes de français, réelles ou apparentes, sont certainement des *tchéquismes* admirables. Je tiens de l'infortuné — ou bienheureux — Josef Polák qui pouvait comparer les textes, que ses traductions de moi sont des chefs-d'œuvre. Nous en jouirons dans le Paradis, mon cher Termier.

Toutefois je suis confus de me voir appliquer par

lui des paroles de la Liturgie. Ma « Semaille » est celle de beaucoup d'autres qui furent mes progéniteurs spirituels. Je suis, tout au plus, une *lanière* de transmission...

Demain, c'est dimanche de Pâques, ordinairement pour moi très douloureux. Il y a presque toujours un propriétaire ou des boutiquiers en armes dans mon œuf de Pâques.

19. — Le curé raconte ses peines d'argent du haut de la chaire et demande du secours à ses paroissiens. Pendant qu'il disait ses chiffres, j'entendais comme un bruissement de toutes les âmes en fuite.

Tempête de pluie et de neige, après les jours saints qui ont été très beaux. Consternation probable et consolante des bourgeois.

22. — Narsy m'envoie le refus de Bloud. Après avoir protesté de son *indépendance* et de son *courage* dont il a donné « tant de preuves », cet éditeur bien catholique termine ainsi :

.. Croyez, cher ami, qu'il en coûte, après la lecture d'un tel livre, de se refuser à le soutenir. Ne pensez-vous pas que certaines pages — le chapitre *En Paradis*, par exemple — donnent l'idée et l'impression du sublime ?...

Ce refus ne m'apprend rien, lui non plus, oh ! rien ; mais je doute que la conscience du courageux éditeur en soit soulagée.

Le Baron de Richemond, *fils de Louis XVI*, auteur Jean de Bonnefon. Je savais que ce parfait Jean-foutre était non seulement un imposteur constant, mais un plagiaire très assidu. Les premières lignes que je lus de lui, il y a dix-sept ans, dans le *Journal*, au début de cette feuille, étaient des imitations ou plutôt des démarquages de Barbey d'Aurevilly et de quelques autres. Aujourd'hui, c'est moi qu'il dévalise. Pages 20, 21 et 22, copie de mes idées et de mes phrases dans une sorte d'introduction intitulée *Le Roi fantôme* (Titre même du premier chapitre de mon *Fils de Louis XVI*). C'est stupéfiant. Quant à l'imposture, elle consiste simplement à dénaturer les faits en attribuant sans cesse à un personnage ce qui appartient à un autre. Cela par pure malice, car il est impossible de concevoir ou de présumer, *aujourd'hui*, des acheteurs de ce misérable.

23. — A Narsy :

Vous êtes l'ami de M. Bloud. Donc, je vous renvoie sa lettre en m'abstenant de toute appréciation. Ce

que je vous ai écrit déjà suffit amplement. Je sais qu'il ne faut pas demander aux chrétiens modernes de risquer quoi que ce soit pour Dieu. Et cependant, *Si scires!* C'est de quoi frémir, et je ne peux pas m'empêcher de vous redire que je ne voudrais pas, pour tous les empires, être à la place de ceux que Notre Dame des Sept Douleurs a sollicités en vain.

Je m'en vais maintenant chez les canailles.

26. — A Philippe Raoux :

C'est l'anniversaire de notre amitié que Dieu a voulue pour ses desseins inconnus. Que de choses en cette année écoulée, si on savait ! Mais on n'entrevoit, à peine, que la moindre partie de ce que Dieu fait pour nous et autour de nous. On va comme des aveugles qui souffrent. Tout ce que je sais, c'est que, par la générosité de Termier, *Celle qui pleure* est imprimée. Par deux fois, ces jours derniers, j'ai cru saisir l'oiseau rare, le marchand qui consentirait à vendre, sous sa marque, une marchandise qui ne lui aurait rien coûté, en prélevant une modeste commission de 50 ou 75 %. Eh ! bien, je cherche encore. Mon nom les effraie, le sujet aussi. Le démon ne veut pas de la Salette. Il souffre encore Lourdes qui ne le gêne pas trop, qui l'arrange même à cause du mercantilisme et de la sentimentalité qui triomphent en ce lieu. Mais la Salette, il n'en faut pas, c'est trop dangereux pour lui. J'explique cela suffisamment, vous

verrez. Sans doute *Celle qui pleure* sera publiée, parce qu'il ne faut pas que la Souveraine soit vaincue, mais où et comment ?

27. — Appris cette chose énorme. Le buste du crapuleux Zola, inauguré à Suresnes, dernièrement, avec fracas, aurait été fait du bronze des cloches de l'église désaffectée et dépouillée !

28. — Il est temps de fuir l'odieuse rue Cortot. La pauvre Madeleine, qui se prépare à sa première communion, ayant été au jardin, a dû subir des chants religieux, des cantiques dérisoirement chantés à son intention par un atelier de petites couturières salopes. Cette vieille et puante demeure est manifestement vouée au diable.

30. — Pour la première fois, ascension au Dôme de notre basilique. Eh ! bien, j'ignorais le Sacré-Cœur. C'est un monument très beau qui atteste une magnifique puissance chez le constructeur. Je ne m'en doutais certes pas. C'est étourdissant et ceux-là seuls qui ont fait cette ascension peuvent s'en rendre compte. La médiocrité architecturale du Sacré-Cœur est un lieu commun aussi bête que tous les autres.

Opinion d'un provincial. Il n'y a qu'une seule femme à Paris et cette femme est impersonnelle, effroyablement dénuée de caractère, une mécanique méchante *sous l'uniforme du démon* qui est la toilette des Parisiennes.

Mai

1er. — A mon ami Raoul Gilbert en lui donnant le *Mendiant ingrat :* « Hier, nous étions tout en haut du Dôme du Sacré-Cœur. Descendez aujourd'hui dans ma catacombe. Elle ne manque peut-être pas de beauté, mais combien elle est douloureuse ! »

3. — Lettre de Barbot vraiment extraordinaire :

J'ai deux étranges nouvelles à vous annoncer. Le représentant de la fonderie qui a fourni les caractères pour *Celle qui pleure* est mort subitement au mois de mars et le typographe (protestant) qui composait le livre vient d'être frappé d'apoplexie. Il était cependant jeune et bien portant. Je crois qu'il est perdu.

Je me figurais avoir eu toutes les difficultés. Je me trompais, comme vous voyez, n'est-ce pas étrange ?

Il paraît que cet ouvrier se moquait souvent de la Révélation de la Salette, particulièrement au sujet

du passage disant que les pommes de terre pourriraient. J'ai eu la curiosité d'aller constater moi-même à quel endroit, exactement, ce malheureux était resté. Ecoutez bien :

Il n'a pas composé *un seul mot* du Discours, pas *une* seule parole de la Sainte Vierge. Elles sont toutes en italiques, comme vous le savez, et cependant il était allé jusqu'au paragraphe III du second appendice, page 201, *composant seulement ce qui est en romain*, dans l'intention, sans doute, d'intercaler ces lignes, lors de la mise en placards. Il est donc allé jusqu'au Secret, sans toucher au Discours public. Il a même mis le numéro du paragraphe, puis il est rentré chez lui et est tombé foudroyé. Sans aucun doute il avait composé tout, *absolument tout* ce qu'il devait composer.

Le Secret et le Discours vont être composés par un catholique qui me disait, ce matin, moitié sérieux, moitié moqueur, mais impressionné tout de même : « Encore une victime de la Salette ! »

Qu'ajouter à cela sinon que je vous embrasse bien affectueusement et que je suis tout bouleversé.

A Termier :

Je pense que vous serez impressionné autant que moi par cette lettre de Barbot. Croyez, mon cher dédicataire, que cela est infiniment grave. La Salette n'est pas un objet de piété quelconque qu'il suffit d'épousseter de temps en temps, comme le croient

certainement la plupart de nos catholiques. C'est une chose vivante et dévorante à la manière de l'Arche des Hébreux à laquelle il ne fallait pas toucher. Le plus grand malheur pour nous serait de ne pas persévérer, de nous effrayer de quelque chose. Nous avons l'honneur de porter l'Arche. Si nous la laissions tomber, elle nous écraserait aussitôt. Soyons fidèles.

L'histoire de ce misérable typographe me fait penser au cas plus grave de Bloud, au refus ignoble de ce catholique sachant très bien ce qu'il refuse et ce que la Reine lui demande. *A subitanea et improvisa morte libera nos, Domine.* Ah ! si j'osais prophétiser !

5. — On me fait lire, dans le *Matin* du 28 avril, un article de Remy de Gourmont : *L'Au-delà, s'il vous plaît, où le mettez-vous?* Article affreux et honteux où l'auteur fait nettement profession du matérialisme le plus sot et le plus abject. « Tout meurt avec nos corps », tel est le résumé. Voilà où en est aujourd'hui un homme qui eut de l'esprit, il y a vingt ans.

Le petit André Martineau devant faire sa première communion, son père avait prié Brou de lui donner une image, un buste du Christ en souvenir de cet heureux jour. Brou, hésitant

d'abord, s'est entraîné peu à peu et a fini par exécuter un bas-relief que je vois aujourd'hui pour la première fois. Il voulait mon impression, Ah ! c'est émotion qu'il faut dire et quelle émotion ! Il me semble que mon cher Brou a fait œuvre de génie, une fois de plus. Je le quitte les larmes aux yeux, près de pleurer dans la rue. Quel homme est plus *appelé* que celui-là.

6. — On présente les épreuves d'un ouvrage sur la Salette à un évêque du centre de la France, pour en obtenir l'*imprimatur*. Cet *ordinaire*, oubliant qu'il n'a pas le droit de le refuser sans avoir examiné l'écrit, refuse même de recevoir le paquet. « Non, dit-il, *a priori*, non ! pour tout ce qui se rapporte à la Salette. » Niveau actuel de l'épiscopat.

A René Martineau :

Parlons de Brou et de son projet d'une figure de Christ pour votre André. Il y a déjà plusieurs semaines, j'ai eu quelque peine à le décider. Il ne voulait pas faire une bondieuserie et se croyait incapable de trouver mieux. J'ai fini par lui persuader de chercher un Christ de douleur, puisqu'il n'est donné à aucun artiste de concevoir et d'exprimer, sur le Visage *inconnu* de Jésus, autre chose que de la souffrance. Je l'ai décidé surtout en lui parlant

d'André : « Voici, lui ai-je dit, un pauvre enfant à qui on a fait espérer ce cadeau, ne le décevez pas. » Alors il a été tout à fait vaincu.

Hier enfin, il m'a mis en présence de son œuvre, non achevée encore, mais, tout de même réalisée déjà, admirablement. Emotion plénière. J'ai senti que j'avais devant moi une œuvre. Oui. Je ne pourrais que la diminuer en la décrivant. Cependant voici quelques mots. Combinaison de ronde bosse, de haut-relief et de bas-relief. Ronde bosse pour la figure centrale de Notre Seigneur et le reste pour les autres figures au nombre de huit, car il s'agit d'une composition en apparence multitudinaire. Le Roi couronné d'épines est au milieu de ses ennemis, chaque visage exprimant un ricanement spécial. Il y a une femme qui se moque ayant dans ses bras un petit enfant endormi. Rien de plus tragique. Au-dessous, ces simples mots : *Jesus autem tacebat*. Ce qui me ferait croire à une sorte d'inspiration surnaturelle, c'est que Brou a soigneusement écarté tout ce qui pouvait ressembler à la grimace. Il a voulu la haine et le mépris sur de belles et nobles figures — une seule exceptée, celle d'un tortionnaire de profession — figures des bourreaux qui « ne savent ce qu'ils font ». Je suis parti bouleversé. Aucun premier communiant, fût-il fils de roi ou d'empereur, ne pourrait avoir un tel cadeau.

9. — A un Lyonnais qui m'offre les deux volumes d'Anatole France sur Jeanne d'Arc :

Ma petite Madeleine va faire sa première communion dans dix jours, et notre logement est balayé soigneusement chaque matin en vue de cette fête. Aucune ordure n'y doit pénétrer, surtout l'ordure Anatole. Ne m'envoyez donc pas la tinette !

14. — Lecture. Bertrand du Guesclin. Rafraîchissement de voir et d'entendre ces bons chevaliers du XIVe siècle, accomplissant les massacres qu'il fallait pour former une France chrétienne, sans s'interrompre de pratiquer la plus héroïque loyauté, en pleurant d'amour pour Dieu et sa Mère. Le mot *honneur* avait un sens, alors, et beaucoup d'autres qui n'en ont plus. Qu'est-ce que la vie morale d'un Masséna ou d'un Lannes comparée à celle de cet admirable Bertrand?

18. — Le *Mercure de France* donne l'hospitalité à *Celle qui pleure.*

19. — Première communion de Madeleine. Il serait ridicule et très misérable de chercher à dire ce qui se passe en un tel jour, ce qui se passe au fond de certaines âmes. D'ailleurs, en cette paroisse aussi peu chrétienne que n'importe quelle paroisse de Paris ou de la banlieue, il y avait naturellement l'horreur de la présence des

parents, bourgeois très infâmes qu'on ne peut éviter, qu'on est forcé d'entendre et qui mêlent une amertume épouvantable à tout miel divin.

Enfin Madeleine a eu beaucoup de prières, quelques amis de Dieu étant avec elle, de près ou de loin. Elle a dû communier avec tout son cœur. Demain elle recevra le sacrement de confirmation. Voici une chose belle et touchante. Au moment même où la chère enfant se levait pour aller au-devant de Jésus, le *largo* de Haendel s'est fait entendre, joué par un violon merveilleux. C'était notre admirable ami Eugène Borrel venu tout exprès pour cette surprise. Ces choses-là durent toute la vie. Il me semble que notre Madeleine est la plus belle parmi tous ces enfants et son front nous paraît devoir retenir plus de lumière que les autres fronts. Moi je ne cesse de sentir au cœur cette ancienne crispation d'amour que je connais depuis l'enfance, qui appelle le martyre, et je prie comme je peux pour mon enfant.

20. — Confirmation. Cette cérémonie a été pour moi l'occasion de voir de près et d'entendre Mgr Amette, notre nouvel archevêque. Il est impossible d'être moins imposant, moins ambroisien, certes ! Figure de renard cultivé, élo-

quence nulle. Cependant il a dit aux enfants ce qu'il y avait à dire, par l'effet d'un ressort infaillible qui fait partie du mobilier épiscopal dans tout diocèse. Une automobile l'attendait à la porte. N'importe, Madeleine a reçu le Saint-Esprit.

On me fait lire une petite saleté bibliographique dans les *Annales de la Salette*, où il est dit ou insinué que le Secret de Mélanie est l'effet d'une « influence diabolique ». C'est la guerre avant même l'apparition de mon livre.

21. — A Barbot qui a été blessé légèrement à la main. Je lui dis qu'il est un privilégié, ayant été désigné, je le suppose, pour perdre un bras ou une jambe. Telle est la loi. Quand on s'occupe amoureusement de la Salette, on est fort exposé. Le pauvre Termier y a perdu un fils. Moi, j'ai été, au préalable, torturé trente ans. Il est vrai que, quand on s'en occupe haineusement, on n'est pas moins en danger, car c'est une bataille. Il faut des blessés et même des morts dans les deux camps.

22. — A une jeune fille :

Ma chère petite amie, je ne m'en dédis pas et je suis très heureux d'apprendre que je vous ai fait plai-

sir en vous nommant ainsi. J'ai eu peu de peine à vous aimer. Votre frère m'a été infiniment sympathique dès le premier jour. Vous aussi. Vous êtes une famille aimable, voilà tout et nous sommes ici joyeux et un peu fiers de vous connaître. Ne criez pas à l'exagération. Songez que nous vivons à une époque où il n'y a presque plus *d'âmes vivantes*. Dites-vous cela simplement, douloureusement, et ne voyez en moi, petite chrétienne, que l'homme que je suis, sans rêver au delà. Je veux bien croire avec vous que Dieu m'aime et que je suis près de lui, telles sont vos expressions. C'est cela justement qui me fait trembler, car je me sais misérable et profondément souillé. Nous sommes tous des pauvres à la porte du Tabernacle et quels que puissent être nos dons, nous avons assez à faire d'avoir compassion les uns des autres, sans perdre le temps à nous admirer mutuellement.

Je prierais facilement pour votre belle-sœur, si elle était une ennemie déclarée, une militante contre Jésus-Christ. Son indifférence me glace. Mais peut-être n'est-elle pas aussi indifférente qu'elle en a l'air, car nous ne voyons pas les âmes. Je voudrais que votre frère fût heureux et il ne peut pas l'être ainsi. Dans la générosité de son cœur, il a trop compté sur un ascendant fort incertain et, maintenant il va être forcé de souffrir. Tout ce qui arrive est adorable, je l'ai beaucoup dit. Si Dieu lui donne la souffrance, c'est qu'elle est nécessaire à son âme et son art en profitera. Mes meilleurs livres et mes meilleures joies sont sortis de ma souffrance qui a été grande et qui a beaucoup duré.

Êtes-vous appelée, vous aussi, à la vie douloureuse? J'ose dire que je l'espère. C'est ainsi et jamais autrement que Dieu traite ses amis, les âmes privilégiées, prédestinées, réservées pour la dilection supérieure, parmi lesquelles — à l'heure marquée et probablement très prochaine, — Notre Dame des Sept Douleurs choisira ses chers apôtres, hommes et femmes, qui seront les Apôtres des Derniers Temps, prophétisés par Elle-même à la Salette.

Vous êtes privée, là-bas, dites-vous, de la communion quotidienne que la multitude prétendue chrétienne juge surérogatoire, et qui est, en réalité, une *obligation stricte*, PANEM NOSTRUM QUOTIDIANUM. Quand on ne communie pas tous les jours, on n'est pas chrétien, sauf le cas d'un empêchement invincible. Est-ce votre cas? Alors ce serait la volonté divine de vous infliger cette épreuve. Ici, je ne peux vous donner aucun conseil... Tout ce que je sais, le voici : J'aimerais mieux m'exposer aux plus grands dangers que d'être privé de la communion quotidienne. Comment Jésus pourrait-il résister à une âme mourante de faim et lui demandant à manger son Corps? La Sainteté n'est pas une chose si compliquée. C'est tout simplement une immense confiance en Dieu.

24. — Mort de François Coppée, hier à 1 h.1/2.

Que de sottises vont être dites ! Ce matin, dans *l'Écho de Paris*, c'est Jules Lemaître qui commence ainsi: « François Coppée *a cessé de souffrir*. Il se convertit, oh ! *sans revenir de bien*

loin. Sa maladie fut vraiment le *martyre.* Il nous a donné l'impression de *la plus haute beauté morale.* (Que pourrait-on dire de plus que ce dernier mot, s'il s'agissait de saint François d'Assise ou de saint Philippe de Néry, ou même de saint Paul ?) Honorons le *poète* (!) et vénérons le *martyr* (?). »

C'est épouvantable de penser à ce que de tels lieux communs peuvent ajouter aux souffrances d'une pauvre âme ! Il a reçu la bénédiction du pape que ni Balzac, ni Barbey d'Aurevilly, ni aucun des grands n'eût obtenue.

Au *Journal,* c'est Ernest la Vieillesse qui gémit, qui pleure « un des plus purs ouvriers de lettres, un des plus loyaux *forgeurs* de vers et de prose qui furent jamais ». Il y a aussi la sœur Annette, « l'ange familier, tout dévouement, toute abnégation ». Quelques familiers d'autrefois savent à quoi s'en tenir. Et la « bonté de Coppée », hélas ! Je sais de lui une injustice hideuse qu'il n'a jamais réparée...

Au *Matin,* on pleure aussi, naturellement, mais avec modération, en faisant remarquer que la dernière lettre écrite par Coppée était adressée à un rédacteur du *Matin* !...

La bénédiction papale mentionnée par *l'Echo*

n'a pu être que par télégramme, en attendant que ce soit par téléphone. L'inconvénient de ces bénédictions, c'est que celui qui les donne ignore absolument où elles vont. Est-ce pour cela que le moribond a dit que c'était un « beau geste » ? C'est Jules Lemaître qui rapporte cela, sans se douter, le pauvre homme, qu'il déshonore tout, en se déshonorant lui-même.

26. — Ce matin, émotion chez la concierge. Je l'entends pousser des cris de désespoir et je la vois, par la fenêtre, tenant dans ses bras sa petite fille inanimée. Tous les voisins se précipitent par curiosité. La mère croyait, je pense, que son enfant allait mourir, crainte dissipée en quelques instants. Cette petite est sujette à des convulsions, mais la mère est impie et blasphématrice. Le mot *convulsion* explique tout pour ces gens, incapables de voir que leurs enfants portent leurs crimes. J'ai pensé aux paroles de Marie, à l'épigraphe de *Celle qui pleure*. Cette petite fille a-t-elle été baptisée seulement ? C'est terrible de penser à toute une génération livrée ainsi au démon !

29. — Idée effrayante de Jeanne à propos du texte : *Per speculum in ænigmate* : « Les plaisirs de ce monde pourraient bien être les sup-

plices de l'enfer vus *à l'envers*, dans un miroir. »

30. — La communion quotidienne. Quel texte pour moi ! J'ai eu un bon moment, j'ai trouvé quelque chose à dire à de pauvres âmes. Jésus s'est assimilé aux bêtes qui servent à la nourriture de l'homme, au bœuf, à l'agneau, et il veut qu'on le mange. Il est venu pour être tué et pour être mangé. —Puisque tu m'as donné la mort et une mort si cruelle, au moins dévore-moi, afin que ta cruauté te soit profitable. Mange ma chair et bois mon sang que j'ai offerts pour toi.

Nous devons quitter la rue Cortot en octobre, mais le retour du beau temps nous fait désirer la fuite immédiate. La chaleur déjà fait grouiller et turbuler la crapule dans notre maison, comme la vermine dans les taudis.

31. — Florian m'écrit que sa traduction publiée en Moravie du Secret de la Salette a été interdite par son évêque, ce qui montre une disposition universelle.

Juin

3. — Entrepris une neuvaine à saint Barnabé, l'un de mes protecteurs, pour être finie le 11, son jour. C'est Barnabé qui présenta Saul converti et revenant à Jérusalem, aux disciples défiants. Je le prie de me présenter à l'Église qui ne me connaît pas et à qui je vais être fort suspect. Comme il est, d'après son nom, *fils de consolation*, je lui confie *Celle qui pleure*, lui demandant de la consoler et de consoler son auteur.

4. — L'impression de *Celle qui pleure* a pris fin le 29 mai dernier, fête de saint Maximin, coïncidence qui nous paraît surnaturelle. La mise en vente se fera dans quelques jours.

J'éprouve, m'écrit Barbot, une vraie satisfaction, un soulagement immense, depuis que nous avons terminé le tirage. J'étais chargé de faire *l'impossible!*

Et c'est fait, convenablement et à temps ! Par suite de quels desseins mystérieux suis-je venu à B... pour imprimer *Celle qui pleure*? N'y avait-il donc pas d'autre imprimeur en France et mieux outillé? J'admire et je prie.

A Barbot :

Réponse à votre dernière phrase. Il y avait peut-être d'autres imprimeurs en France, mais pas un qui fût *outillé* comme vous. J'avais pensé à un autre, ami connu de la Salette qui a un matériel important et paraît habile. Il s'en est fallu d'un cheveu que je ne lui confiasse le manuscrit. Il était même venu chez moi. Mais j'ai senti que ce n'était pas lui qu'On demandait. C'était vous que la Belle Dame voulait, *vous précisément*, et je n'ai eu la paix que le jour où j'ai vu cela. Vous seul étiez outillé comme l'entendait notre Souveraine et, pour avoir obéi simplement, héroïquement, comme vous l'avez fait, je pense qu'il y a peu d'hommes autant que vous dignes d'envie. Songez que nous serons peut-être brûlés vivants le même jour et avec les mêmes fagots.

Translation honteuse de la charogne de Zola au Panthéon. On a mobilisé d'innombrables sergots et une partie de l'armée. Notre Paris de tant de siècles et de tant de gloire a dû subir cette humiliation !

5. — Lu les très médiocres comptes rendus de l'ignominieuse cérémonie, on n'imagine rien de plus bas ni de plus bête. Les glorificateurs de Zola sont d'immondes politiciens ne croyant absolument pas à ce qu'ils font et forcés de se dépopulariser en se ridiculisant pour obéir à des maîtres occultes et nauséabonds qu'ils ne peuvent que haïr, comme les démons haïssent les démons. Pour ce qui est des autres, de ceux à qui Zola fait horreur et qui sont la multitude, ils laissent faire lâchement et ignoblement, comme des esclaves de larbins qu'ils sont devenus.

6. — Belle imposture dans la *Semaine religieuse* de Paris, datée de ce jour. Les domestiques du diable qui rédigent cette feuille veulent à toute force qu'un décret de l'*Index* soit une condamnation, ayant bien soin de cacher que le Saint Office a seul le pouvoir de condamner, pour immoralité flagrante, hérésie ou doctrine pernicieuse, par décret daté et *motivé*. Ces misérables savent ce qu'ils font et j'éprouverai sans doute leur malice.

7. — Notre curé a mis en moi un rêve, rien qu'un rêve, mais la vie entière n'est-elle pas un songe ? Il m'a parlé d'un individu connu de lui

qui se chargerait de faire tenir mon livre au Pape en personne. Alors voici le rêve : Pie X aimant mon livre et me bénissant par un bref. Quelles conséquences merveilleuses et de toutes sortes !

9. — A l'abbé L. :

Mon cher ami, je suis très malheureux en ce moment et j'ai besoin d'un peu de consolation. Ce serait une charité de venir, mais non pas pour un seul instant. Nous voudrions vous avoir à notre table. On causerait cœur à cœur et, ensuite, il me semble que je souffrirais moins. La misère toujours poignante et le sentiment rongeur d'une injustice implacable, c'est beaucoup, surtout à mon âge, quand la vie n'a été remplie que de cela, et je commence à ne plus pouvoir le supporter. Je devrais tout espérer de *Celle qui pleure*. Elle va paraître et voici que déjà je crains pour ce livre le sort de tous les autres. Vous savez à quels ennemis je m'attaque. Enfin je suis en détresse et j'ai besoin d'un ami. *Accipite jucunditatem gloriæ vestræ*, disait, ce matin, l'Église... hélas !

10. — Lettre d'un vieux prêtre m'envoyant une brochure, *Dix ans de martyre*, où il raconte les traitements indignes infligés à lui par son évêque (de Séez). *A priori* l'emploi du mot *martyre* me gêne. La scélératesse d'un évêque et la profonde ignominie des Congrégations romai-

nes où nul recours efficace n'est à espérer (*cloacam maximam, receptaculum omnium purgamentorum urbis... dicebat Patavinus*) ne me trouvent pas incrédule, tant s'en faut. Ce que je ne savais pas déjà, je le devinais. La pourriture de Rome n'est pas un accident. C'est une nécessité historique. Ce n'est donc pas cet aspect de la brochure qui me gêne, c'est l'attitude voulue et proclamée du martyre. Un autre mot me ferait du bien, celui-là m'ennuie, m'embarrasse. Puis l'auteur ne dit pas pourquoi et comment l'évêque de Séez est devenu son ennemi mortel. Quelle que soit l'injustice de cet homme, il lui a fallu au moins un prétexte et je ne le vois pas. Cela m'étonne et suspend singulièrement ma compassion.

A un ami de la Salette :

On peut espérer le succès de *Celle qui pleure*. Il y a bien des signes. Ce témoignage d'un écrivain tout à fait indépendant a été tellement combattu par le démon que je suis forcé de croire qu'il en a peur. Pour ce qui est de ses amis, les évêques opposants, à commencer par l'archevêque de Paris, songez que je ne suis pas dans leurs griffes et que l'indignation de leurs Grandeurs ou Eminences ne peut que me faire une grande ou éminente réclame. Quant à l'*Index*,

vous m'accorderez bien que j'ai quelque sujet de mépriser ce guichet.

12. — Au Dr Joseph Termier, à Grenoble :

Mon cher confrère. Je vous envoie deux cents notices que je vous prie de faire passer à tout le peuple dauphinois, si particulièrement désigné, le clergé surtout, pour s'intéresser à *Celle qui pleure*. Si vous n'en avez pas assez, je vous en enverrai d'autres. Habitué, comme nous le sommes, à ouvrir le bourgeois, je pense qu'il ne vous déplaira pas de découdre quelques soutanes. Le livre que je vais vous faire expédier par le *Mercure* est, d'ailleurs, ma bataille de Waterloo. Si je la perds, je n'aürai pas même la ressource de Sainte-Hélène.

Placez ma notice partout, fût-ce dans le ventre de vos clients.

13. — Apparition de *Celle qui pleure*.

14. — Vu par un ami, dans un cimetière de Lyon, cette épitaphe : Ci-gît un tel, *rentier*.

16. — Un vieux bonhomme de prêtre est surpris désagréablement en lisant mon titre : *Celle qui pleure*. Il aurait préféré « Les larmes d'une mère » !!!

18. — Un prêtre m'écrit :

Le diable semble prévoir que votre livre mettra fin au *Taceat Mulier.* Savez-vous la grande nouvelle de Lourdes ? Avez-vous appris que depuis le mois d'octobre, il ne s'y fait plus de miracles et... qu'il s'y fait des prestiges diaboliques? Le *Taceat* étalé audacieusement sur la basilique et sur la grotte en aurait-il chassé l'Immaculée dont la place aurait été prise aussitôt ? Bel épilogue du Cinquantenaire !

Quelles pensées ces lignes me suggèrent ! Serait-il donc possible que la Sainte Vierge m'eût attendu pour se mettre « en ordre de bataille » ? Je demande partout des prières. Puisqu'il n'y a pas de saints, je voudrais connaître au moins un assassin. Je lui en demanderais à genoux.

22. — Lettre bien étrange d'un autre prêtre :

Croyez que Garibaldi sera canonisé avant Christophe Colomb. Pour 500.000 francs, prix d'une bulle du Pape ! Qui veut de la canonisation ?...

Certes, je connais la simonie de la Sacrée Congrégation des Rites, mais, à ce point, ce serait la fin de l'Église. Jésus consent qu'on le vende, mais il ne permet pas qu'on vende Barabbas.

26. — Le *Mercure* me communique une carte postale du directeur de *Durendal*, revue gantoise, demandant mon livre pour compte rendu. J'apostille ainsi cette carte :

Non, non et non ! Je n'ai que faire de *Durendal*, sotte revue parmi les plus bêtes d'un royaume où tout le monde est imbécile.

On a un petit chien qui vient de naître, qu'il faut nourrir au biberon et qui hurle. C'est de l'agrément qui m'arrive.

27. — Appris une curieuse monstruosité. Il y a des femmes qui se font *endormir* pour échapper aux douleurs de l'enfantement. Cela me rappelle la grande dame du XVIIIe siècle, qui se soûla pour mourir. Mais cette nouveauté est peut-être plus démoniaque.

Inauguration d'une fort laide statue de saint Michel, en métal doré sur le faîte de l'abside du Sacré-Cœur. Incompatibilité absolue de cet ornement dérisoire avec le style du monument. Toutes les statues qu'on y voit sont, d'ailleurs, d'une bêtise et d'une hideur de *bonne presse* qui dépasse l'imagination. Gaspillage affreux du Sang du Pauvre !

29. — Saints Pierre et Paul. A Termier :

L'Église raconte aujourd'hui que la porte s'ouvre d'elle-même, *ultro*, devant Pierre. Quelle porte? « La porte de fer qui conduit à la Cité. » Elle ne s'ouvre pas *pour que* Pierre soit libre, elle s'ouvre *parce que* Pierre est libre. C'est de ma chère femme que je tiens cette idée qui me paraît belle et que je vous présente comme une fleur très rare à l'occasion de votre fête. Faisons-nous libres, mon cher Pierre, et la porte redoutable s'ouvrira devant nous sur la Cité qui est, par excellence, Notre Dame Elle-même.

Envoi d'un exemplaire de *Celle qui pleure* : « *L'eau* que j'ai mise *dans mon encre*, cher ami, c'est tout simplement une larme de Notre Dame de Compassion, et je pense que je la dois au bon curé de D... qui priait pour moi sans me connaître. »

C'est étonnant comme les hommes non habitués à penser ressemblent à des fous quand ils s'y mettent. J'en ai eu la preuve aujourd'hui.

30. — Vu, pour la première fois, l'abbé Pient Cornuau [destiné à prendre une grande place dans ma vie]. C'est un prêtre intelligent, d'une droiture parfaite, ancien aumônier de la flotte, habitué à parler à des hommes d'action et, en même temps, très sensible à l'expression d'art. Amené à lui lire quelques pages, notamment du

Salut par les Juifs, je le vois extraordinairement vibrer. J'apprends d'étonnantes choses sur Lourdes. On ne m'avait pas trompé. Prestiges diaboliques substitués aux miracles par un effet de la haine de l'évêque de Tarbes, ennemi mortel de la Salette d'où revient précisément Cornuau et où il a pu observer l'effet de *Celle qui pleure*. Les chapelains qui sont eux-mêmes, en un sens, les pires ennemis du Miracle de la Salette, se retranchent, tant qu'ils peuvent, derrière leur mauvaise foi et leur bêtise, mais ils sont touchés grièvement et l'abbé croit, beaucoup plus que moi, au succès de mon livre.

Juillet

3. — J'ai eu trop souvent l'occasion de dire la sottise de nos catholiques, prodige énorme, démonstratif à lui seul de la divinité d'une religion capable d'y résister. Lu ceci dans *l'Écho de Paris* :

Les amis de François Coppée apprendront avec une grande satisfaction qu'un homme de bien, justement apprécié du *Tout-Paris catholique* (!) pour sa valeur intellectuelle, sa bonté et son grand esprit de foi (?) vient de louer, dans un sentiment de pieux souvenir, la petite maison de la rue Oudinot. Cet homme qui fut aussi l'un des meilleurs amis de François Coppée, est M. l'abbé Odelin, vicaire général de Paris.

Grâce à lui, peu de choses seront changées dans le tranquille ermitage. Le cabinet de travail du poète dont la grande baie s'ouvrait sur le jardin, deviendra celui du prêtre et la chambre à coucher où Coppée a si cruellement souffert, où il est mort, *va être trans-*

formée par le vicaire général, en chapelle, sous le vocable de Notre-Dame de la Bonne Souffrance. Dans cette chapelle seront conservés les souvenirs de l'homme qui y agonisa.

Il ne manque plus que l'annexion d'une petite boutique pour le commerce des reliques de ce nouveau saint.

4. — A un ami qui m'a demandé un travail sur le roi martyr saint Edmond, patron de la *Schola cantorum,*

J'essaierai le tour de force que vous attendez de moi. Assurément je lirai vos documents, mais je ne compte jamais sur des documents. Vous avez pu le voir dans mon *Épopée Byzantine.* Je fonctionne par-dessus ou à côté, quelquefois même au-dessous, à la manière des feux volcaniques offusqués par les épaisseurs. Au fond je ne suis sûr que de ce que je devine.

En ce moment je lis *Passé et Présent* de Carlyle, et je jouis beaucoup de ce monstre que je ne connaissais que par sa *Révolution française*, livre en débâcle et tout puissant que j'ai trop imité à mon début, il y a trente ans. Quelle misère, les convulsions de ce titan contre la lumière !

Vous m'avez souhaité de « bonnes vacances ». J'aurai celles qui conviennent à l'indigent que j'ai l'hon-

neur d'être, c'est-à-dire sur le gril montmartrois, parmi les insectes et les affres.

On dit que mon livre a quelque succès. Il se pourrait que Celle qui pleure me voulût moins triste, mais ce serait une disgrâce et j'en deviendrais plus triste encore. C'est trop improbable.

5. — A l'abbé Cornuau qui m'a envoye deux cents francs :

Ce matin, fête du Précieux Sang, ma femme revenant du Sacré-Cœur, m'a dit : « Méditant sur notre peine, je me suis demandé qui pouvait bien être, qui ou quoi pouvait bien représenter cet aimable Simon de Cyrène, choisi, parmi des centaines de millions d'hommes, pour aider Jésus à porter sa Croix. J'ai compris que ce Cyrénéen signifie la *Joie*. » Ma chère femme, m'ayant vu souffrir, m'apportait cette consolation. Aussitôt après, votre lettre arrivait.

Vous me parlez des miracles aux pieds de Marie et vous pensez que notre rencontre en est un, ce qui est possible. Au fond, cher ami, il n'y a pas de miracles. Il y a le plan divin qui se déroule, tout simplement. Deux hommes se sont rencontrés qui ne devaient pas, qui ne pouvaient pas se rencontrer, semble-t-il. En réalité, ils ne pouvaient pas ne pas se rencontrer. L'équilibre des mondes en eût été perturbé. De toute éternité, il fallait que le 30 juin dernier, nous nous rencontrassions.

Mgr Schœpfer, évêque de Tarbes et grand ami des francs-maçons auxquels il est, sans doute, redevable de sa mitre, fait afficher depuis deux ans, sur les murs de la Basilique de Lourdes, — dans le cadre même où sont annoncés les offices de la journée, — une note étrangement fausse et rédigée avec une incroyable perfidie, informant tous les pèlerins que le Secret de Mélanie a été condamné à Rome, ce qui est une belle imposture. Tout est permis contre la Salette et le pire des évêques devient louable aussitôt qu'il se déclare l'ennemi de la sainte fille et le contempteur de la Révélation du 19 septembre 1846.

Cornuau a pris la peine de copier pour moi ce document dont je ferai usage, en temps utile.

Un miracle au moins égal à celui de l'Apparition de la Vierge en pleurs serait assurément que les chapelains de la Salette protestassent, *ne fût-ce qu'en aubergistes,* contre ce soufflet épiscopal appliqué sur les joues ruisselantes de leur Mere ! Ne sont-ils pas eux-mêmes installés sur sa Montagne pour dénaturer son Message et pour l'outrager chaque jour, en vilipendant ses Témoins ?

Accident d'automobile. Une de ces affreuses

voitures a fait la culbute dans la rue Lamarck. Le chauffeur et son patron ont été tués, d'autres personnes blessées. Les gens qui crèvent ainsi, comme des punaises, doivent avoir l'âme en un joli état. Les pèlerinages aujourd'hui se font en auto.

6. — A propos de ce moule déprimant usité dans la Compagnie de Jésus et qui se nomme les « Exercices », j'affirme que la Sainteté n'est pas autre chose que l'épanouissement heureux et complet de l'*individualité* et que l'étouffement de celle-ci est une œuvre démoniaque. Plus on est saint plus on est *singulier*, à commencer par saint Ignace de Loyola qui fut le plus grand original de son temps.

7. — Sur un exemplaire de Termier :

Que voulez-vous, mon cher Pierre Termier, que j'ajoute à la Dédicace imprimée de *Celle qui pleure ?*

Il me semble aujourd'hui que je suis né avec ce livre. Ma mère m'a parlé souvent des larmes — inexplicables pour elle — du petit garçon triste que j'étais, qu'on voyait pleurer silencieusement dans les coins sombres et qui, jamais, ne voulut jouer avec les enfants de son âge.

Plus tard, j'ai su que « bienheureux sont ceux qui pleurent, parce qu'ils seront consolés ». Plus tard encore, j'ai connu Celle qui était venue, en même

temps que moi, pleurer sur la terre et qui était ma véritable Contemporaine.

Quelle sera sa *consolation* à Celle-là qui est la grande Pleureuse des siècles? *Mater dolorosa et lacrymosa*; *Vidua gentium in solitudine*; *Contristata, Dolens et gladio Transfixa*; *Domina nostra in Septem Doloribus parturiens membra Christi jugiter.*

La Consolation de Celle qui pleure! la Consolation de Marie! *Beata Gemens*... Qui donc y pense? Qui donc prie, dans les nuits glacées, sur la Montagne, pour le lever de ce Soleil de délices? Plût à Dieu que j'en devinsse le *témoin*, comme j'en veux être l'annonciateur!

Reçu un volume de poésies d'un monsieur dont j'ai oublié le nom. Ce livre est dédié: « A mes fossoyeurs », ce qui ne serait pas trop bête, s'il n'y avait que cela. Malheureusement le reste est tout à fait stupide.

9. — Un imbécile de Lyon déjà enduré me menace d'une visite et d'une très importante discussion. « Mon mérite principal est de voir et de penser comme lui, mais nous ne sommes pas d'accord sur tous les points. » Je vais me débarrasser de cet individu redoutable.

Versailles-Trianon. Mélancolie extrême de ces pauvres souvenirs de Marie-Antoinette. Versailles, d'ailleurs, est le tombeau de la monarchie

française renégate, morte vilainement au milieu d'images mythologiques.

10. — A mon Lyonnais :

Je vous prie de ne pas venir chez moi. Il m'est absolument indifférent d'être « d'accord » ou non avec tel ou tel contemporain et *je hais la discussion.* C'est vous dire que vous ne trouveriez aucune autre satisfaction que la certitude parfaite de m'embêter.

Un parent de Termier qui me propage à Grenoble, a reçu d'un chapelain de la Salette cette appréciation de mon livre : « C'est infect. » Ce qui est infect, c'est de louer la Sainte Vierge. Une bonne réclame pour la gargotte exhalerait, au contraire, le plus doux parfum.

11. — Mon 61e anniversaire. Le registre de la mairie de Périgueux porte que je suis né le 12. Je n'en crois rien. Le chiffre 11 est mien et je dois être né le 11. Il y a une erreur. Ce chiffre, d'ailleurs, me poursuit partout et il est remarquable que, cette année, la fête de saint Léon II qui appartient au 28 juin ait été renvoyée précisément à aujourd'hui. Je serai peut-être martyrisé le 11 juillet.

Lu le *Règne de la Bête*, par Adolphe Retté. Il y a du sentiment chrétien, mais sans indivi-

dualité. C'est un converti *à la suite* de Coppée et de Huysmans. Son livre n'est pas même ennuyeux.

12. — A Ricardo Viñes, dédicace pour la *Femme pauvre* :

Terrible tourment que les dédicaces ! On voudrait avoir des employés pour cette besogne. Plus on m'en demande, plus il me semble que je deviens imbécile. Ce livre et tous les autres que j'ai faits pourraient être signés *l'homme pauvre* et même *le pauvre homme*. Que voulez-vous que je vous dise de plus ?

20. — Un ami à qui j'ai envoyé *Celle qui pleure*, déplore de n'avoir pas le temps de me lire, les affaires ne le permettant pas. Le premier Vendredi Saint, il y a eu probablement des amis de Jésus qui n'ont pu assister à la *Messe*, à cause des affaires.

Notre sale maison que nous ne pouvons fuir qu'en octobre devient atroce. Les voisins immédiatement au-dessous de nous, gens sans Dieu, cabotins probables et malades à faire peur, parlent tout haut de se tuer ensemble ou l'un par l'autre. On ne sait pas. Ma pauvre femme épouvantée de la hideur de ce monde se jette à moi.

21. — Vallette me dit que la vente est arrêtée. Déjà ! Parole souvent entendue.

27. — Mot d'un vieux paysan breton fort étranger aux affaires : « Toutes les fois qu'on me propose de signer un papier, je réponds par un bon coup de poing. On ne peut pas m'outrager plus gravement. »

Un visiteur m'est venu, aimable, si on veut, mais faiblement suggestif, quoique étrange. Il a l'air d'une oreille arrachée au Dieu du Silence. Timidité peut-être. Son extraction est de boutiquiers et il en convient avec une sorte de désespoir. État du bourgeois évadé qui tremble d'être repris.

29. — Un concierge du voisinage m'accuse d'avoir fait des *insolations* à sa femme. Un vieillard instruit suppose qu'il faut lire : insolences.

31. — Massacre à Villeneuve-Saint-Georges. Bataille entre soldats et grévistes, les premiers forcés de se défendre, les seconds exaspérés jusqu'à la frénésie par l'ignoble, féroce et vingt fois stupide Confédération du Travail qu'encouragent les scélérates crapules qui constituent le gouvernement de la France.

En 89 et sous la Terreur, le péril était bien

moindre, la France d'alors étant, malgré tout, infiniment moins vaseuse. La canaille de 92 a formé les armées sublimes de la République et de l'Empire. Il a suffi d'un homme de génie pour abattre le monstre. Aujourd'hui c'est un homme de Dieu qu'il faudrait, un saint tout puissant, comme Moïse.

Août

3. — Vu, aujourd'hui, l'homme le plus exubérant de la planète. Une heure entière, cet inconnu nous a parlé avec la plus extrême véhémence pour nous faire comprendre l'état de son âme qui n'a rien d'inouï, si ce n'est la violence des convulsions intérieures, répercutée dans un langage exceptionnellement vigoureux. C'est le drame, toujours plus ou moins angoissant, d'une âme assoiffée de vie et de lumière et se débattant parmi les ténèbres de la mort. Rien de plus tragique depuis six mille ans qu'il y a des poètes. Le malheureux est médecin et protestant, désespéré de ne pouvoir se décrotter de son protestantisme qui le dégoûte. C'est vrai que ce pauvre homme a des habitudes, anciennes déjà, de conférencier. C'est vrai qu'il s'écoute parler. Mais quand même, c'est une âme de vivant, j'aime à le croire. Il a fini par s'é-

teindre, mais non pas jusqu'au point de ne pas nous dire d'exécrables vers. C'est un de ces blessés par les voleurs sur le grand chemin de Jérusalem à Jéricho, dont nul prêtre n'a compassion. [Je ne l'ai revu qu'en novembre 1910, et dans quelles circonstances! Je raconterai, à sa date, ce roman extraordinaire.]

5. — Je m'étais réveillé fort triste, songeant à divers fardeaux. Puis changement : — On ne te demande plus rien, pauvre homme devenu vieux et, présentement si découragé. Rien que d'avoir confiance. Il y a, dans ton passé, un trésor de souffrances tiennes plus que suffisant pour tout payer. Cette voix intérieure me réconforte.

7. — Justice des propriétaires. Pressé d'échapper à l'horreur de notre gîte actuel, j'avais loué autre chose. Non seulement on m'a forcé, en ne me livrant pas le local, pendant des semaines, à payer ailleurs, après avoir exigé que je payasse d'avance; mais encore on m'a dégoûté, avant mon installation, par toutes les petites manœuvres capables de me mettre en fuite, me réduisant à chercher encore, et on se croit quitte en me restituant la moitié de l'argent versé. Il paraît même que l'on me fait une véritable grâce, une

exceptionnelle faveur. Cent vingt-cinq francs m'ont ainsi été volés par cet honorable propriétaire et par son concierge, celui-là même qui se plaignait des *insolations*. Loué un autre ermitage, rue de la Barre.

8. — Lecture de Thiers. Je gagne la bataille de Marengo.

9. — Je fais coller, par quelques jeunes gens dévoués, aux environs de Saint-Sulpice, Saint-Germain des Prés et Saint-Thomas d'Aquin, l'affiche que voici :

Vient de paraître

CELLE QUI PLEURE

(Notre-Dame de la Salette)

Par LÉON BLOY

1 volume in 8°, avec une très belle héliogravure, 3 fr. 50

Paris, Société du Mercure de France, 26, rue de Condé

Ce nouveau livre, déjà très remarqué, du célèbre écrivain catholique, soulagera bien des consciences.

On sait par suite de quelle conspiration du silence, de quelle PRÉVARICATION, un assez grand nombre d'évêques français, au mépris de la volonté formelle d'un pape, ont étouffé, depuis longtemps, par le ridi-

cule et la calomnie, la Révélation du 19 septembre 1846.

N'a-t-on pas vu, l'année dernière, à Lourdes même et jusque sur les parois de la Grotte, des avis imprimés CONTRE la Salette, étonnante manifestation de la haine la plus perfide !...

« *L'espérance du présent ouvrage* », dit Léon Bloy, « *est de réparer en quelque manière, et s'il en est temps encore, la sacrilège perfidie de ces Caïphes et de ces Judas qui détruisent, depuis soixante ans, le plus beau royaume du monde.* »

11. — Termier est à la Salette. J'apprends qu'il a eu les disputes les plus vives au sujet de *Celle qui pleure*. Dédicataire de ce mauvais livre, il combat courageusement. Raccourci des appréciations des chapelains : « Mentalité qui excite plutôt la pitié que l'indignation, mais documentation si fausse qu'on doit à la vérité de protester. » Donc l'abbé Girey, le tout aimable supérieur connu en 1906 (Voir l'*Invendable*, p. 200), va écrire une réfutation *écrasante*. [En juillet 1910, je l'attends encore.]

Les attaques de ce digne prêtre porteraient sur le seul point de la sainteté de Mélanie, on le suppose. Un curé de la même école m'a fait dire, il y a quelques jours, qu'il *savait* que la Bergère « est morte fille publique ». Ce qui en-

courage les Girey, c'est que *je ne sais pas écrire* et que, par conséquent, ils sont les plus forts. Ces hommes pleins de certitude abuseront lâchement de leur force vis-à-vis d'un pauvre bougre aussi incapable de riposter. Je pense qu'il serait dommage de décourager ces athlètes envoyés par la Providence...

Une autre affiche devant être placardée à Lourdes par les soins d'un ami très sûr qui fera le pèlerinage tout exprès, c'est mon tout acquis et toujours fervent Léon Bellé qui est chargé de l'imprimer. Il m'envoie son devis d'imprimeur que j'offre à l'admiration des contemporains :

Zéro franc, zéro centime pour la composition et le tirage de la première affiche ; zéro franc, zéro centime pour toutes les autres affiches, papier compris, jusqu'au nombre de plusieurs millions, s'il le fallait. Il s'afflige de ne pouvoir me faire aucune réduction sur ce prix exorbitant. Je suis bien forcé d'en passer par là, n'ayant pas sous la main d'autre imprimeur. Je pense qu'avec de tels procédés, il ne manquera pas de réaliser une très rapide fortune.

13. — A Jeanne Termier :

J'aurai voulu pouvoir répondre avant-hier à votre

lettre délicieuse. Pardonnez-moi. J'ai eu à souffrir et diverses peines m'ont troublé. J'ai reçu quelques cheminées sur la tête... Avant tout je tiens à vous dire que je suis très content de votre père. Incontestablement c'est un des meilleurs élèves de mon école montmartroise. Ses progrès, depuis deux ans, sont inouïs. En être arrivé déjà au « geste » de partir sur l'heure « sans payer », parce qu'on dit du mal de moi dans l'auberge, c'est de quoi me rendre fier. Le geste n'a pas été accompli, mais qu'importe? L'esquisse magistrale vaut la toile finie. On ne sait pas où s'arrêtera un tel disciple.

Votre abbé Girey me donne du souci. C'est un penseur trapu et redoutable. Il sait que ma « mentalité » est inférieure, que je manque de culture et, surtout que, n'ayant pas enseigné comme lui la rhétorique, j'ignore l'art d'écrire. Alors je t'écrase ! Quel manque de générosité !...

14. — On m'écrit de Lourdes :

Impossible de trouver un gîte. On paie, en certains hôtels, la chambre jusqu'à 20 francs par jour. Voilà bien la boutique des marchands du temple reconstituée et il faut attendre à nouveau la colère de Dieu sur ces abominations. Quelle chose étrange et horrible que tout ce commerce endiablé autour de la Sainte Vierge et *à son sujet !*

18. — Songe étrange de Jeanne. Elle voyait

clairement que tout était ruiné, condamné, à l'insu de tout le monde. Par exemple, des entrepreneurs fournissaient des matériaux pourris afin que les maisons croulassent aussitôt bâties,... etc.

Un ami nous a livré, pour quelques jours, sa maison à Créteil, aux bords de la Marne. Dans tout ce pays, le porche seul de l'église est intéressant. Souvenir du XIe siècle. Le curé consent à nous donner la communion tous les jours, excepté quand il y aura un enterrement ou un mariage, étant seul, dit-il, et vieux. J'aurais cru que ce n'était pas exténuant de nous la donner, en dehors de toute messe, à 7 ou 8 heures. Il paraît que cela le tuerait.

19. — A Léon Bellé :

Ma première lettre à Créteil est de vous, ma première de Créteil est pour vous. Je ne veux pas tarder, un jour, à vous donner le bulletin de *votre* santé que vous réclamez avec une si généreuse impatience. Voici, vous avez paru aux trois quarts mort, il n'y a pas deux semaines, c'est vrai. Effet de la fatigue et des embêtements divers procurés en partie par Bloud et surtout par une nuée de propriétaires qui se sont abattus sur vous. Trois à la fois dont un hydrophobe, il y a quinze jours à peine. Il est heureux que vous n'en ayez été que légèrement idiotifié. Aujourd'hui,

cela va beaucoup mieux. Bloud se terre, la nuée puante a été crever ailleurs, non sans laisser du dégât et des excréments, et la camisole de force est ajournée. Rassurez-vous.

Je connais un brave Lyonnais qui a donné à sa fille le nom d'Hosanna ! Quand il aura un petit garçon il le nommera *Amen*.

21. — L'abbé Cornuau est à Lourdes, essayant de propager *Celle qui pleure*. La nouvelle affiche, nullement inquiétante pour l'intrépide Bloud, y est placardée par ses soins. Il semble me faire signe que Grouchy est en vue. Tenons-nous bien. Ça pourrait être cette vieille crapule de Blücher.

23. — Relu le beau livre de Houssaye, *1815*. C'est une histoire qui déconcerte. La première chose à voir, dans n'importe quelle circonstance connue de la vie de Napoléon, c'est son immense supériorité sur les autres hommes. Cela n'est pas contesté, mais très peu sentent véritablement cette supériorité inouïe qui le constitue un personnage de prophétie, un être préfigurateur. Supériorité si certaine que, même quand il se trompe, il se trompe dans la profondeur et dans l'étendue, comme aucun homme ne s'est trompé. Ce qui trouble, c'est son absence d'éner-

gie aux deux abdications. Il reste assurément quelque chose à voir et à dire après les historiens les plus discernants, quelque chose d'immense qui serait comme une révélation divine.

25. — Lettre de Lourdes. Une personne qui ne signe pas, mais qui paraît me connaître, me remercie et me félicite chaleureusement pour la guerre que je fais à l'évêque de Tarbes. Commencement d'effet de nos affiches.

26. — A un jeune Belge beaucoup trop zélé :

Votre dernière lettre m'a impressionné péniblement. La carte de Mgr Mercier et la lettre de son secrétaire ne sont que du protocole. Rien de plus, mais il me déplaît que vous me donniez, à mon insu, une posture de nécessiteux, de mendiant honteux qui n'a jamais été mienne, surtout vis-à-vis des puissants. Soyez persuadé que c'est un sûr moyen de m'ôter tout crédit. *On ne lit pas les écrivains pauvres*, surtout quand on est évêque et quand il s'agit de la Salette. Si, par miracle, ces gens parlaient de faire quelque chose, vous leur diriez qu'il serait indécent de m'offrir moins que la moitié de leur peau.

1815. Un seul homme en ce temps épouvantable, Napoléon. Les autres sont diaboliques tels que Fouché, ou d'une vilenie paradoxale tels que les glorieux Ney et Davout, à moins

qu'ils ne soient, en même temps, ignobles et prodigieusement imbéciles comme Lafayette.

28. — A Léon Bellé :

Votre seconde dépêche m'arrivant au moment même où je digérais péniblement le lapin de la première, a fait lever en moi le lièvre de l'angoisse. Qu'y a-t-il encore ? me suis-je écrié. Quelle peut bien être cette nouvelle chiennerie ? On peut s'attendre à tout quand on s'occupe amicalement de la Salette. C'est la loi. Vous avez, me dites-vous, triomphé de plusieurs cochons. Voilà qui me ranime. Mais je n'en suis pas moins très vexé du ratage de notre déjeuner. à Créteil. Il faudrait que vous eussiez l'inspiration de venir aujourd'hui même. Demain nous rentrons à Paris dans le dessein de nous embarquer presque aussitôt pour le Tréport.

Les affiches à Lourdes, m'écrit Cornuau, sont bien entretenues, mais il y a trop d'autres affiches et le public, d'ailleurs stupide, n'en lit aucune.

Septembre

2. — Le Tréport. Hier, énorme tempête qui a tout renversé sur la plage. Nous avons, hélas ! manqué ce magnifique spectacle. Pluie acharnée. Triste commencement de villégiature. On m'a parlé de quelques bourgeois venus dimanche par le train dit de plaisir qui n'ont pas osé sortir de la gare et qui ont pris la fuite le soir même.

5. — Lecture. *Récits des Temps Mérovingiens.* Temps effroyables ! On a voulu, de Maistre, je crois, trouver une différence entre les barbares et les sauvages. Je ne la vois pas. A l'exception de quelques nobles figures telles que Grégoire de Tours, Prétextat, Venantius Fortunatus, Radegonde, etc., je n'aperçois que des scélérats ou des brutes. L'auteur, n'étant pas chrétien, ne voit que ceux-ci. Il ne sait pas et ne peut pas voir les Saints.

6. — L'insuccès de *Celle qui pleure* est désormais certain. Jeanne me console. — Ce livre, me dit-elle, est à la gloire de Dieu et a été inspiré par lui. Donc il fait partie de ses desseins cachés. Alors il est sans intérêt ni importance qu'il ait du succès. On peut même dire que le succès humain lui ôterait son caractère divin, son caractère prophétique. Les choses de Dieu sont invisibles et silencieuses. Ton livre n'aurait pas même trouvé d'éditeur et serait resté dans un tiroir que la volonté de Dieu n'en aurait pas moins été accomplie. C'est un monument de gloire sur la voie cachée.

9. — On est très pauvre, très malheureux. Rencontre heureuse de Coutélier, mon paysagiste de l'*Invendable* qui m'aide et me réconforte.

11. — Lettre curieuse de Brou, datée de Plouha, en Bretagne :

Mon cher Bloy, j'ai, ce soir, envie de causer avec vous et je voudrais essayer de vous communiquer mes impressions d'une chose vue. Voici :

Accompagné d'André, je suis parti, hier, par un temps épouvantable, pour aller trouver, à 15 kilomètres, un bonhomme de paysan, Jean Hic dit *le Vieux*, afin de lui demander le prix d'un petit lopin de terre

qui lui appartient. Sous la pluie nous avons traversé la lande déserte pour arriver à une petite ferme enfouie au milieu d'un bois de chênes tordus par le vent du large. Nous trouvons toute la famille assemblée autour de la table et, le fagot d'ajoncs jeté dans l'âtre pour nous sécher, j'expose l'objet de ma visite au vieux Jean Hic. Il a quatre vingt-six ans. Il m'écoute, me fixant de ses petits yeux d'un bleu très pâle comme ceux d'un aveugle. J'ai fini de parler, il semble m'écouter encore, me fixant toujours, et ne répond pas. Alors toute la famille rit, mise en joie et un homme se charge de me répondre : — Le bonhomme est très vieux, en enfance, il ne sait plus rien, il faut vous adresser à nous, mais nous ne pouvons pas vendre. Le vieux salaud n'a pas voulu faire le partage de son bien et, maintenant il ne sait plus, il faut attendre qu'il meure. Il n'en a pas pour longtemps, regardez-le. Il doit bientôt mourir et alors nous vous écrirons.

Je regarde le vieux qui me fixe encore et je sens je ne sais quoi qui passe au fond de son petit œil bleu, quelque chose de très intelligent et de diabolique qui s'éteint subitement sous un masque d'hébétude.

Avec André je me sauve et, pressentant le drame, nous faisons une enquête qui me donne l'histoire suivante :

L'Increvable. Le vieux est riche et fort avare. Avec l'âge sa rapacité s'est accrue au point qu'il possède, depuis huit ans, un cochon qui attend la mort, faute d'être engraissé. La famille très nombreuse est composée de neveux et la mort en diminue méthodique-

ment les membres *à époques fixes*. Le Vieux seul tient bon. Tous ces gens aussi avares que le vieil oncle, le guettent, attendant sa mort avec impatience. Alors le Vieux, pour se défendre, a simulé le gâtisme. Il fait croire qu'il ne comprend plus, ne voit plus rien de ce qui l'entoure.

J'ai l'impression bien nette qu'aussitôt qu'un neveu devient trop pressé et que le prétendu gâteux a lieu de craindre un *accident*, toujours à craindre à son âge, ce neveu dangereux meurt et que le vieil increvable d'avare défend, sans en avoir l'air, sa vieille peau et son argent.

12. — Philippe Raoux m'écrit de Pologne qu'une persécution sérieuse a lieu en Russie contre les catholiques de la part des schismatiques dits orthodoxes, exaspérés du mépris et de la haine qu'ils inspirent. Ces misérables bâtards du Bas-Empire vont tenir un concile œcuménique (!!!) dont la présidence est offerte au patriarche de Constantinople. Quelle peste va produire ce remuement de fumier !

A Raoux :

... Ma grande peine, c'est l'insuccès de *Celle qui pleure*. La Salette est un monstre pour le Clergé français. Ceux qui ne la haïssent pas la méprisent. Il est difficile de dire combien cette prévarication universelle, volontaire ou non, est effrayante. Inutile d'a-

jouter qu'aux yeux d'une multitude sacerdotale et prétendue apostolique, je suis un vil imposteur. Le bon Termier a eu déjà des querelles à mon sujet, à la Salette même, ayant entrepris de me défendre contre les chapelains qui exploitent la Montagne. Vous me parlez des schismatiques russes, basse canaille qui en est encore au xie siècle et aux turpitudes de Cérulaire. Mais n'est-ce pas la même chose ici? Schismatiques et catholiques sont au même plan par l'œcuménicité de la Désobéissance, de la Lâcheté, de la Bêtise sans excuse. Et le pape qui ne fait rien, qui ne dit rien, qui ne veut rien voir ! C'est à pleurer...

[Pie X a enfin parlé, et avec quelle force ! mais non pas encore pour la Salette.]

Cependant, soumis à la volonté de Dieu, j'ai renoncé et je renonce de bon cœur à la victoire que j'avais espérée. Si quelques âmes, ne fût-ce que deux ou trois, sont libérées, secourues, consolées par mon livre, je n'aurai pas perdu mes peines et mon gain sera très grand. Si Dieu veut pour moi la misère et les tourments, c'est que tout cela m'est très bon et j'y consens du fond de mon cœur, j'y consens...

16. — Messe *Salve sancta Parens*. — Ma Souveraine bien-aimée, je ne sais pas ce que c'est que de Vous honorer dans tel ou tel de Vos Mystères, selon qu'il fut enseigné par quelques-

uns de Vos amis. Je ne veux rien savoir sinon que Vous êtes la Mère douloureuse, que toute Votre vie terrestre n'a été que douleur, douleur infinie, et que je suis un des enfants de Votre douleur. Je me suis mis à Votre service comme un esclave, je Vous ai confié ma vie temporelle et spirituelle pour obtenir par Vous ma sanctification et celle des autres. C'est de cette manière seulement, à ce titre seul, que je peux Vous parler. Je manque de foi, d'espérance et d'amour. Je ne sais pas prier et j'ignore la pénitence. Je ne peux rien et je ne suis rien qu'un fils de douleur. Je ne me connais aucun mérite, aucun acte vraiment bon qui puisse me rendre agréable à Dieu, mais je suis cela, un fils de douleur. Vous savez qu'autrefois, il y a plus de trente ans, obéissant à une impulsion qui me venait certainement de Vous, j'ai appelé sur moi toute la douleur possible. A cause de cela, je me persuade que ma douleur, qui a été grande et continuelle, peut Vous être offerte. *Puisez dans ce trésor pour payer mes dettes et celles de tous les êtres que j'aime.* Et puis, si Dieu le permet, donnez-moi d'être Votre *témoin* dans les tourments de la mort. Je Vous le demande par Votre très doux Nom de Marie.

Lecture de Michelet. Ces temps mérovingiens, ces mouvements perpétuels de barbares, ces rois atroces jetés sans cesse les uns contre les autres, tout cela est un chaos indébrouillable et ce n'est certes pas Michelet qui l'élucide. Le seul qui donne quelques étincelles de lumière, c'est encore et toujours le vieux saint Grégoire de Tours. Il faut s'y tenir.

17. — Lettre lamentable d'un prêtre de mes amis. Sa jeune sœur qui a vingt ans et dont il est tuteur, est tuberculeuse. Il est forcé, quoique très pauvre, de lui trouver un *sanatorium*, « sans quoi les bons bourgeois septuagénaires chez qui la pauvre enfant était occupée la mettraient dans la rue avec une crécelle de bois à la main, comme une lépreuse du Moyen Age ». Fin de cette lettre :

J'ai de quoi vous fournir matière à un volume sur la mentalité des curés normands : « Agri cultores ; lupi rapaces ; mendaces ; detractores ; proximo calumniantes ; eorum ventris adoratores ; concubitores ; fornicatores ; et etiam... sacerdotes », s'il reste encore de la place. C'est à rugir de honte... ou à suer le sang !

Ecrit en marge du livre de Houssaye, *1814* :

A la guerre, quelque chose qui ressemble à la haine est indispensable. On le verra quand la guerre aura dit son dernier mot. L'atroce Blücher n'est qu'une caricature diabolique des généraux implacables qui commanderont, un jour, l'armée de Dieu. La grande guerre du Saint-Esprit sera une guerre sans merci accomplie par des soldats désintéressés, chastes et sobres.

18. — Reçu un journal de Québec, la *Vérité*. Article sur Barbey d'Aurevilly et Léon Bloy, très long, très ennuyeux, horriblement écrit et ne disant rien, mais passionné pour moi. Quelle misère ! Nulle mention de *Celle qui pleure* ni d'aucun de mes livres, à l'exception unique du *Révélateur du Globe,* mon premier ouvrage. Les catholiques du Canada, ayant lu cet article, continueront à ignorer absolument ce que j'ai écrit. Chose admirable ! L'auteur parle sans cesse avec indignation de la consigne du silence dont je suis victime.

Du P. Faber : « Le chagrin est encore comme un succès pour ceux à qui rien n'a réussi. »

19. — 61e anniversaire de l'Apparition de la Sainte Vierge à la Salette. Et circonstance unique : cette année, comme en l'année 1846, qui fut aussi celle de ma naissance, le 19 septem-

bre tombe le samedi des Quatre Temps et la veille de Notre Dame des Sept Douleurs. Et encore cette année est celle de la publication de *Celle qui pleure*. Quels signes de bénédiction et que ne devrais-je pas attendre ?

Continué Michelet qui n'éclaire pas plus les Carlovingiens qu'il n'a éclairé les Mérovingiens. Cet historien dégage la tristesse répulsive des renégats. Il n'a de force et de précision que pour outrager l'Église. Son *Tableau de la France* offre seul quelque intérêt, malgré l'incertitude ou l'inexactitude voulue de l'érudition. Absence continuelle et vraiment diabolique de Dieu. Méconnaissance formelle de la Sainteté. Par conséquent inintelligence radicale de la Vocation de la France.

Je refuse obstinément de mettre les pieds à Mers qui est à deux pas du Tréport. C'est la plage des morts, la plage des riches ennemis de Dieu et du pauvre.

20. — Notre Dame des Sept Douleurs. Et mon âme, la vie de mon âme toujours triste, où en est-elle ? Ce matin, à la première messe, j'ai pensé à l'Ignominie divine. Je me suis dit qu'il y aurait là pour moi quelque chose à écrire. Chapitre sur les Soufflets, chapitre sur les Cra-

chats, chapitre sur les Injures infâmes, sur la Dérision. Tout cela parallèlement à la Douleur infinie et plus effrayant encore. L'*Ignominie de Dieu!* Ma Dame de Compassion m'aiderait peut-être.

22. — Forêt d'Eu. Première visite aux arbres, en attendant le déjeuner commandé chez la mère Têtu, l'auberge qui est à l'entrée des bois. Douce et consolante splendeur de cette nature, de cet aspect de la nature cent fois plus cher et plus intime à mon cœur que toutes les magnificences des montagnes et de la mer. Déjeuner au milieu des poules par un temps gris délicieux. Puis retour à la forêt. Hélas ! il y a vingt ou trente ans, ma joie eût été plus grande. Aujourd'hui je me sens presque un vieillard. J'étouffais en montant la pente, pourtant assez douce, et il a fallu que je me reposasse un quart d'heure, étendu au milieu des feuilles mortes, la tête sur les genoux de Jeanne. En revenant, j'ai pu, tout de même, jouir quelques instants du sous-bois qui est admirable et qui m'a rendu un peu mon cœur de vingt ans. « Adieu, champs que j'aimais et vous douce nature, — et vous riant exil des bois ! » Je redescends accablé.

23. — Visite à Coutélier dans son atelier, c'est-

à-dire sur la plage de Mers, endroit triste et ridicule. Vu son amateur, bourgeois très cossu, hermétiquement fermé à l'art. Cet industriel a voulu le paysage de Mers parce qu'il y possède des maisons hideuses. Il a tenu à ce que chacune de ces maisons et chacune des autres complétant l'ensemble, fussent peintes exactement par le pauvre Coutélier qui s'est donné un mal infini pour reproduire ces imbéciles demeures qui déshonorent son tableau. Survenue de l'amateur. — Je ne tiens pas au beau, a cru devoir me dire l'animal, mais quand on est propriétaire, on est heureux de voir sa maison, même de loin, etc.

24. — Notre Dame de la Merci. Anniversaire douloureux. Notre fils Pierre accomplit aujourd'hui sa douzième année dans le Paradis. Que de souffrances depuis, ajoutées à celles qui avaient précédé cette naissance d'un pauvre enfant qui n'a vécu que trois mois à peine et qui fut très probablement assassiné par la nourrice que l'Assistance m'imposa, pendant que la mère agonisait dans un hôpital. *Parvuli petierunt panem et non erat qui frangeret eis.*

25. — Lettre d'une inconnue qui m'envoie sa photographie et des vers d'elle absolument

quelconques. Elle se dit « mûrie par les épreuves et les ans », ce que dément son portrait qu'on croirait d'une commère très florissante. Elle s'affirme pauvre et vivant de son travail. Couture et poésie. Elle m'a lu et voudrait une correspondance. C'est une muse de la Vendée.

26. — Forcé d'accompagner les enfants qui avaient, depuis longtemps, le désir d'une promenade à dos d'ânes, je marche une heure, dans la boue, derrière les tristes bourriques, moins tristes que moi.

27. — Cornuau m'apprend l'insuccès décisif de la vente de mon livre à Lourdes et l'apparente inutilité des affiches. Un certain W..., prophète à Montmartre, sur qui il avait compté un instant pour le débit sur la voie publique, s'est dérobé, préférant se mettre en condition comme domestique et rabatteur de pèlerins chez un abbé Ch... qui tient une auberge et qui est, par conséquent, hostile à la Salette haïe des autorités ecclésiastiques du lieu. Entre autres pièces justificatives communiquées, je lis une lettre de ce W... d'une outrecuidance bondieusarde et d'une sottise remarquables.

28. — Retour à Paris. Je voudrais bien pouvoir me reposer un peu de mes vacances. Mais

il va falloir recommencer tout de suite la fournaise.

30. — Brou me fait lire son introduction à un livre sur la médecine qu'il prépare depuis longtemps. Car il est médecin autant que sculpteur. Le morceau est étonnant. Brou est à la fois un observateur impeccable et encore plus un intuitif. Son livre, s'il l'achève et le publie, pourrait être, en même temps, une révélation et un explosif.

Octobre

4. — Des gens que nous avons comblés nous font une scène odieuse. Cela nous confirme dans cette pensée, ancienne déjà et fort banale, qu'il est insensé de croire qu'on peut élever à son niveau des êtres d'éducation inférieure.

6. — Déménagement. Nous sommes enfin délivrés de toutes les vermines de la rue Cortot.

7. — Lettre comminatoire d'un cordonnier, fils de la propriétaire du sale endroit que nous venons de quitter, nous réclamant des réparations locatives. Sa digne mère voudrait me faire réparer son insalubre baraque, n'ayant jamais voulu rien faire pour moi, m'ayant forcé de fuir pour échapper à la peste et au désespoir.

9. — Lettre plus étonnante d'un chanoine italien Annibal-Marie de France (!), auteur de l'Oraison funèbre de Mélanie, prononcée par lui à Messine, à l'occasion d'un service anniver-

saire, et que j'ai donnée en appendice dans *Celle qui pleure*. On aurait pu croire que ce panégyriste de la sainte Bergère aimerait mon livre. C'est le contraire qui est arrivé. Il me juge téméraire, sinon très coupable, d'avoir parlé sans respect de certains évêques persécuteurs et me fait la proposition incroyable de tout acheter pour tout anéantir. Cette vente en bloc ne me déplairait pas si je pouvais, sans fourberie, me réserver le droit d'une nouvelle édition.

10. — Réponse décourageante à Annibal :

Monsieur le Chanoine, après beaucoup de réflexion, je renonce à défendre mon livre contre vous. Nous sommes trop séparés, de plusieurs manières, et vous ignorez trop ce qui se passe en France. Si je vous disais que presque tous nos évêques sont hostiles à la Salette et surtout à Mélanie, vous ne me croiriez pas. Et cependant c'est la vérité. La plupart, j'y consens, ne sont hostiles que par inertie, lâcheté ou indifférence, ce qui est peut-être la pire hostilité. Mais la plupart sont ennemis déclarés, *scientes et prudentes*, capables même d'encourager ou de propager les pires calomnies contre la Bergère que vous glorifiâtes et fermement résolus à désobéir à la Sainte Vierge aussi bien qu'au Pape.

Mais laissons cela. Je ne veux répondre qu'à votre proposition d'acheter mon livre pour le *détruire*. Sans parler de ce que cette proposition sa domae-

trueux de la part du panégyriste que vous fûtes, avez-vous donné votre attention à ceci : Je vis de ma plume, du moins vous devez le croire, et *Celle qui pleure*, en outre de sa valeur littéraire qui n'est pas en cause, représente pour moi une valeur pécuniaire considérable. L'achat pur et simple de tous les exemplaires non vendus de la première édition ne me dédommagerait pas et me serait, au contraire très préjudiciable, en ce sens qu'il entraînerait, selon vos vues, le renoncement à tous les avantages que pourraient me procurer des éditions ultérieures. Voilà, monsieur le Chanoine, toute ma réponse en attendant une nouvelle lettre qui m'apportera, sans aucun doute, la certitude consolante que vous n'êtes pas étranger au sentiment chrétien de la justice.

Cette sotte affaire en est restée là.

12. — Nouvelle lettre du cordonnier. J'apprends que le montant des frais de réparations a été fixé et que je n'ai qu'à me transporter chez un huissier désigné, pour verser la somme (?)

Je réponds, en deux lignes, que j'ai chargé de mes affaires mon architecte et ami Raoul Gilbert et qu'il suffit de s'adresser à lui. Mais cette ignominie me trouble et je vais porter le puant message à Gilbert qui se charge d'y répondre, m'assurant que je n'ai rien à craindre de ces putois, rien d'autre que la nausée.

15. — L'infatigable cordonnier a écrit une

lettre poisseuse à Gilbert pour lui démontrer que notre infect appartement ayant été remis à neuf avant notre entrée — ce qui est une impudente blague — je dois payer les réparations. Ce tire-pied ajoute que *mes principes bien connus* m'en font un devoir. Il va jusqu'à prétendre que des mémoires d'entrepreneur attestent la remise à neuf du logement, il y a deux ans, mémoires qui ne peuvent être que des faux — chose courante, me dit Gilbert.

Je n'ai jamais eu l'honneur ou le dégoût de voir la propriétaire qui engendra ce cordonnier, vieillarde impotente qui me décochait ordinairement son gendre, marchand de soupe défroqué, m'a-t-on dit, et sa fille, espèce de jolie personne dessalée et implacable qui m'avait paru connaître fort exactement le prix de l'argent... des autres. Si je rencontrais ce couple estimable, j'aimerais à lui dire avec gentillesse : — Me sachant un artiste et un dévot, vous en avez conclu noblement que je devais être une très bonne poire et vous avez, en conséquence, décidé de me *taper*. « Nunc erudimini ».

Peut-être même, au cas de *rouspétance*, céderais-je à la volupté d'appliquer un certain nombre de gifles sur la gueule pateline du défroqué

Cette consolation m'a été refusée, le poème du cordonnier n'ayant pas duré plus longtemps.

18. — Je viens de voir un exemple de la justice ecclésiastique. Un prêtre est appelé à son évêché où un domestique en soutane fort important le maltraite sans cause connue. On incrimine sa doctrine qui est irréprochable et jusqu'à ses mœurs. Toute explication lui est refusée ainsi que tout moyen de défense. *Sunt ut sint.* Intimidation et menaces sans recours possible. On trouverait de la miséricorde et de l'équité chez un chef militaire. Les supérieurs ecclésiastiques sont implacables, La preuve est faite, une fois de plus, de l'hypocrisie et de la méchanceté dans ce monde pourri que la Sainte Vierge a stigmatisé sur la Montagne. *A planta pedis usque ad verticem*... Un pauvre prêtre n'obtiendrait jamais de se faire écouter du Pape, aux pieds duquel on ne lui permettrait jamais d'arriver.

19. — On me dit que mon successeur, rue Cortot, a payé les réparations. La digne propriétaire aurait donc rêvé de cueillir une poire de chacune de ses deux mains.

21. — Lu un article sur Barbey d'Aurevilly. Il s'agit d'un projet de son « centenaire » et de je

ne sais quel monument ridicule à lui élever à Saint-Sauveur, projet fomenté, j'imagine, par « Mlle Louise R..., l'admirable Egérie du *Connétable* » et encouragé par « le bon Coppée ». Tous les lieux communs sur ce pauvre mort qui les haïssait.

22. — Lettre hypocrite du défroqué, disant qu'à cause de « nos relations amicales (!) et de mon mérite littéraire (ô imbécile !), il a été contraire, jusqu'à ce jour, à toute poursuite, mais que tout a une fin et qu'il faut qu'aujourd'hui, dernier délai, je me présente chez l'huissier ». Le drôle a eu soin de ne m'écrire qu'hier pour que sa lettre m'arrivât le plus tard possible. Cette lettre cafarde et immonde me plonge dans un abîme de dégoût. Quelle ignoble famille !

Il est presque inutile d'ajouter que cette persécution vermineuse n'a pas eu de suite. Gilbert a si fermement manœuvré qu'à partir de ce jour les menaces ont pris fin en même temps que les « relations amicales » et la littérature du cordonnier.

23. — A Termier :

... J'en suis toujours à m'étonner de ce que vous appelez ma « forte empreinte sur vos âmes ». Quelle

consolation pour la mienne ! Je me suis senti trop bête pour écrire à Marie. Je ne sais pas faire ces sortes de lettres. Du plus profond de mon cœur je souhaite à Mme H. A... et à son mari la joie présente et le courage dans l'avenir. J'estime qu'il faut le triple airain de ce vieux couard d'Horace pour affronter la vie conjugale et ses conséquences, à la veille des persécutions sanglantes que je suis *seul* à voir depuis trente ans, à VOIR, dis-je, avec une lucidité qui vous étonnera un jour, mon ami. Ce vous sera un éblouissement à travers un brouillard de larmes. Eh ! vous voyez comme je suis troussé pour les épithalames. Décidément une dépêche valait mieux. D'ailleurs on souffre quelque peu ici, ce qui n'est pas pour nous une situation originale. L'insuccès désormais assuré de mon livre, de NOTRE livre, ô Termier, est une plaie à mon côté, une plaie ouverte et qui saigne... Oui, cher ami, *Celle qui pleure* ne *marche* pas. Elle continue à pleurer sur sa pierre qui est le paradis des pauvres enfants et j'attends qu'Elle se lève enfin. Quand je vous verrai, je vous conterai une aventure fort bizarre, heureuse peut-être, qui m'est arrivée et qui vous intéressera. Il m'a semblé que les Doigts de notre Souveraine s'écartaient, un instant, de son Visage trempé de larmes et qu'Elle me regardait avec une compassion infinie. Vous étiez immédiatement derrière moi et ce regard, sans doute, était aussi pour vous...

24. — Jeanne me dit avoir vu en rêve une femme morte étendue *les bras en croix*. Serait-

ce un avertissement de la mort de sa mère qui est fort malade ? Et ensuite, étant ou se croyant réveillée, une voix distincte prononçait le nom de Raphaël, circonstance qui l'a fort émue, étant bien éloignée de penser que c'était précisément aujourd'hui la fête de cet archange.

27. — Jeanne et Véronique ont assisté à une prise de voile chez les Bénédictines et reviennent contentes à moitié, ayant trouvé le monde là comme ailleurs, comme partout. J'ai bien fait de ne pas les accompagner. Pourquoi faire de cela un *spectacle public* ? Puis, à mes yeux, ces choses appartiennent tellement à un passé défunt et liquide ! Dans peu de temps, peut-être, cette nouvelle épouse du Seigneur sera sécularisée, forcée de vivre dans le monde — dans quel monde !

28. — Lettre d'un jeune soldat malheureux qui me connaît depuis peu par un de mes livres et qui me demande du courage. Je m'efforce de le consoler, de le fortifier : « C'est un vieux blessé qui vous dit d'avoir courage. »

30. — Je relis, chaque année, un roman de Walter Scott, pour y retrouver, ne fût-ce qu'un moment, les premières impressions de ma vie intellectuelle, il y a plus de quarante ans. Cette

fois c'est le *Monastère* que j'achève avec dégoût comme il convient d'achever les romans de cet Écossais qui finissent tous par d'excellents mariages et la satisfaction du lecteur sentimental, à l'exception, unique, je crois, de *Lucie de Lammermoor*.

Novembre

8. — Visite de Cornuau sur le point de partir pour Rome où il essaiera de voir le Pape en audience privée, ayant à lui remettre la *Vie de Mélanie* écrite par elle-même sur l'ordre de son confesseur. Admirable conformité de nos vues et de nos sentiments, en union parfaite avec l'abbé C... qui a le bonheur de posséder les plus beaux secrets de la vie de Mélanie dont l'Événement de la Salette ne fut qu'un *épisode* ; laquelle Mélanie, nous dit Cornuau, a été la plus extraordinairement privilégiée de toutes les saintes. [Ce qui est rigoureusement et divinement exact.]

J'ai vu peu d'hommes aussi puissamment et immédiatement sympathiques. Comment ai-je pu me priver de l'accompagner pendant une heure ? Au dernier moment, j'ai inexplicable-

ment oublié chapeau et pardessus. Je l'ai donc quitté au bout de la rue, le froid étant très vif, et je suis revenu triste comme le jeune homme de l'Evangile.

9. — A Termier :

Pourquoi ne vous ai-je pas écrit avant-hier, au reçu de votre envoi ? Pourquoi ne vous ai-je pas écrit hier ? En vérité, je n'en sais rien. Depuis quelque temps je sais très peu ce que je fais. Est-ce l'effet d'un grand découragement, suite d'une excessive tristesse et amertume de cœur ? Est-ce la commotion, toujours horriblement brutale sur moi, des premiers froids ? Je l'ignore. Matériellement, physiquement, s'accomplit en ma personne la parole de l'Eglise au *graduel* de tous les Saints : *Nihil deest timentibus Dominum.* Mais elle ne s'accomplit pas autrement. Il y a tant de choses dont je ne parviens pas à me consoler et ces choses, croyez-moi, ne sont pas des riens. On peut très bien en mourir. Samedi, j'avais passé la journée à penser au martyre à propos de saint Edmond qui m'occupe en ce moment. Je crois vous l'avoir dit plus d'une fois, que je veille ou que je dorme, c'est ma constante préoccupation, à propos de n'importe quoi. Vous voyez de quel œil je peux regarder ce qui se passe. *Tout ce qui est moderne est du démon.* Telle est la clef de mes livres et de leur auteur. Qui peut le comprendre ? Voilà pourquoi je semble rude et amer à ceux qui ne me suivent pas et que je dépasse en pleurant.

13. — [Article publié dans les *Tablettes de la Schola*, numéro de décembre.]

SAINT EDMOND

Patron de la Schola Cantorum

I

L'Église romaine honore saint Edmond, roi d'Angleterre et martyr, le 20 novembre. C'est, en effet, le 20 novembre 870, que les Danois idolâtres lui coupèrent la tête après une série de tourments affreux. C'est une bien vieille histoire.

A cette époque, l'empire de Charlemagne, déjà blessé à mort par ces mêmes barbares de la Norvège et du Jutland qui saccageaient l'Angleterre, commençait, avec Charles le Chauve et Louis le Germanique, l'immense culbute qui devait durer cent ans jusqu'à Hugues Capet, « roi par le fait et par les œuvres », selon le mot du célèbre pape Gerbert.

A l'autre extrémité de l'Europe, l'assassin Basile Ier venait d'instaurer, sur le plus vieux trône chrétien, cette éblouissante et formidable dynastie de Macédoine qui fit trembler l'Orient et l'Occident pendant la moitié d'un siècle.

A Rome, c'était un de ces Jean innombrables qui

altérèrent si souvent la Sainte Face de la Passion, dans le trouble inexprimable et romano-byzantin de ce qui avait été la Tête du monde.

Le reste de la terre était comme une forêt sauvage où ne pénétraient lentement que des martyrs.

L'histoire de l'Heptarchie saxonne est indébrouillable. Comment se reconnaître au milieu de ces rois barbares de Kent, de Northumbrie, d'Estanglie, de Mercie, d'Essex, de Sussex et de Wessex, chacun d'eux régnant sur un territoire à peine plus grand qu'un de nos départements français, dans un tourbillon de batailles continuelles, renversés, chaque jour, par des compétiteurs plus ou moins atroces qu'ils expulsaient le lendemain ; constamment menacés, d'ailleurs, par les Gaëls, les Pictes et les Écossais, jusqu'au jour où les conquérants scandinaves, plus farouches encore, noyèrent tout dans le sang ?

Le Christianisme, cependant, dès la fin du VIe siècle avait pu s'implanter dans ce chaos. Pauvre christianisme greffé sur le sauvageon, tel qu'il fut chez tous les barbares, mélangé de traditions idolâtriques et de coutumes démoniaques, tel qu'on l'avait vu, trois siècles, dans la France mérovingienne, tel qu'on le vit plus tard, dans l'Allemagne du Nord et dans la Russie, pénombre ou obscurité pleine de fantômes, brouillard de sang et de péché qu'éclairait à peine la splendeur de quelques apôtres.

Edmond, roi d'Estanglie ou Angleterre orientale, sacré et couronné à l'âge de treize ans par Humbert, évêque de Elmaham, dans la ville de Bures, le jour de la Nativité de Jésus-Christ, 855, succédait, pa-

raît-il, à une série de princes pieux parmi lesquels il y eut des saints.

« Sigebert », raconte Pierre de Caseneuve [1], « frère et successeur d'Eorpenwald — qui avoit soumis son entendement à la Foy de Jésus-Christ et, par son exemple, obligé son peuple d'abjurer les erreurs de son ancienne idolâtrie — s'estant despouillé du Royaume en faveur de son cousin Egric, se rendist moine dans un couvent qu'il avait fait bastir, d'où ayant esté tiré par force et contraint de paroistre à la teste d'une armée contre Penda, Roy de Mercie payen, il ne peust jamais estre porté à faire la moindre action qui chosquast l'institut de son Ordre, de sorte que, n'ayant pour toutes armes qu'une houssine en main, il fut tué dans le combat avec le Roy Egric. Anne, leur cousin, qui leur succéda, eut quatre filles sainctes: Sexburge, Éthelburge, Étheldrithe et Whitberge. Sainct Éthelbert, Roy d'Estangle, ayant esté innocemment meurtry par le commandement de Quendrithe, femme d'Offa, Roy de Mercie, Dieu a, depuis, fait éclater le mérite de sa sainncteté par un grand nombre de miracles dans l'église de Hereford, où ses reliques estoient en grande vénération. »

1. *Histoire de la Vie et des Miracles de Sainct Edmond, Roy d'Estangle ou Angleterre orientale*, par Pierre de Caseneuve. Tolose, 1644.

II

« Cet Edmond », dit le dur parpaillot Carlyle [1], « devait être un homme et un seigneur bien étrange. Car ses vassaux, à ce qu'il semble, ne se plaignaient pas du tout de lui ; ceux qu'il faisait travailler ne songeaient point à brûler ses meules de blés ni à envahir ses chasses réservées ; tout au contraire. On a la preuve la plus évidente que ses vassaux honoraient, aimaient, admiraient ce seigneur d'autrefois à un degré surprenant — et même, finalement, à un degré incommensurable et indicible ; car ne trouvant pas de limites au sentiment qu'ils avaient de sa valeur, ni de mots pour l'exprimer, ils se prirent à béatifier, à adorer cet Edmond. Ce que furent ses devoirs propres, surtout ce que fut sa méthode pour les remplir avec de pareils résultats, il serait, certes, intéressant de le savoir, mais ce n'est pas très aisé à découvrir aujourd'hui. La vie de cet Edmond est devenue un *mythe* poétique, religieux même ; bien qu'elle ait été jadis, la chose n'est que trop évidente, un Fait prosaïque, comme le sont nos pauvres vies à tous ; et même un fait solide, d'un abord peu aisé. Ce seigneur Edmond allait et venait avec des souliers de cuir, il portait des *femoralia* et une cotte quelconque ; chaque jour il fallait qu'il se procurât

1. Carlyle. *Passé et Présent*. Livre II, chapitre III.

son repas; et chaque jour il fallait qu'il se rendît favorables des gens qui lui étaient contraires, des faits qui lui étaient plus contraires encore, et tous en très grand nombre. Nul homme ne devient un saint pendant qu'il dort...

« Cet homme, à ce qu'il semble, marchait humblement dans la voie de Dieu, luttant afin de rendre la terre aussi céleste que possible, au lieu de marcher avec Mammon, dans la pompe et l'orgueil, laissant la Terre devenir aussi infernale qu'il lui plairait...

« Lorsque les Danois lui proposèrent le Paganisme sous toutes ses formes, confiscation, spoliation, feu et sang, Edmond répondit qu'il s'opposerait, tant qu'il le pourrait à une telle sauvagerie. Ils le firent prisonnier et de nouveau lui demandèrent son adhésion. De nouveau Edmond refusa. — Est-ce que nous ne pouvons pas vous tuer? lui crièrent-ils. — Est-ce que je ne peux pas mourir? répondit-il. Ma vie, je suppose, m'appartient en propre, j'en peux disposer comme je l'entends. Et il mourut dans les plus barbares supplices, refusant jusqu'à son dernier soupir le consentement qu'on lui demandait. Les Danois *perdirent* leurs propositions. Ils s'en allèrent, il y a lieu de le supposer, avec leurs piques et leurs haches d'armes et le reste de leur appareil, rejoindre le Diable leur digne Père. Edmond ayant disposé de sa vie comme il l'entendait, la Terre fut débarrassée d'eux...

« En cette occasion et en d'autres semblables, il se montra serviteur fidèle de l'ordre auquel il appar-

tenait, le plus ancien et, à vrai dire, le seul véritable ordre de Noblesse qui soit sous le soleil, celui des Hommes Justes, des Fils de Dieu, en opposition avec les Injustes et les fils de Bélial — lesquels sont, il est vrai, les *seconds* en ancienneté, mais ne constituent pourtant qu'un ordre fort peu vénérable... Tous les hommes purent voir et sentir que le Seigneur Edmond avait eu une vraie attitude d'homme dans ce pèlerinage que fut sa vie ; aussi les bénédictions, un débordement général d'amour et d'admiration fut-il sa récompense. « C'est bien agi ! bien agi ! » fut le cri du cœur de tous les hommes. Ils ramassèrent son corps transpercé, martyrisé, ils en lavèrent les blessures, avec des larmes coulant à grands flots de tous les yeux, larmes exprimant une infinie pitié en même temps qu'une joie, un triomphe sacrés. La plus belle sorte de larmes, — peut-être même la plus belle sorte de choses : semblable à un ciel dardant des diamants et des prismes étincelants, tout en pleurs en même temps qu'illuminé par le soleil éternel — et il ne s'agit pas d'un ciel, mais d'une Ame et d'un Visage vivant ! On ne peut rien voir en ce monde qui ressemble plus au *Temple du Très-Haut*, qui soit mieux marqué de l'effigie véritable du Très-Haut...

« Cependant nous avons vu les hommes des Comtés de l'Est ramasser le corps mutilé d'Edmond, là où il avait été laissé, séparé en plusieurs lambeaux dans le village de Hoxne ; ils cherchèrent la tête qui avait été tranchée et, pieusement, la réunirent au corps. Ils embaumèrent le héros avec de la myrrhe et des aromates, accomplissant ces devoirs avec

amour, piété, pleins de pensées aussi hautes que sombres ; ils lui firent une apothéose en versant sur lui les flots de leur admiration passionnée. Ils firent cela, joyeux, quoique avec terreur (car toute joie profonde renferme en elle quelque chose de terrible), évoquant les nobles actions d'Edmond, son attitude et ses paroles divines... »

III

Évidemment Carlyle a dit tout ce qu'il pouvait dire, tout ce qu'il pouvait voir et savoir, c'est-à-dire assez peu de chose. Son témoignage devait être recueilli, mais si un puritain d'Ecosse, admirateur de Cromwell jugé par ce *Tête ronde* un ami de Dieu, pouvait comprendre ou seulement entrevoir ce que c'est que le Martyre, à quoi servirait d'être catholique ? Parmi les catholiques eux-mêmes qui peut le comprendre aujourd'hui ?

A l'époque, si peu lointaine encore, des expulsions, des religieux, que je ne veux pas nommer, n'eurent-ils pas l'idée vraiment prodigieuse de se faire photographier, avant le départ, dans la cour intérieure de leur maison, chacun d'eux une *palme* à la main ! ! !

Le mot de Martyre est prostitué juste autant que celui de Charité, ce qui est à pleurer ou à faire peur. Cela dépend de l'étage des âmes.

« Je souffre le martyre », dit un malade imbécile qui ne se souvient même plus de son baptême. Au temps des Dix Persécutions colossales qui durèrent près de

trois siècles et qui ont changé la face du monde, on allait au supplice en chantant. Le chevalet, les ongles de fer, les fouets plombés et les scorpions, les torches, les grils, les chaudières, l'huile bouillante, la chaux vive ou le plomb fondu, les tessons, les broches, les scies, les roues et la dent des bêtes, tout cela c'était des choses nuptiales infiniment désirées, demandées souvent avec larmes et dont on ne se croyait pas digne. C'était la concupiscence universelle des tourments.

Quand pleuvaient les coups atroces, le torturé montait, fondant d'amour, l'échelle des cieux, au milieu des astres tombants, et les vociférations démoniaques, le bruit de ses os qui éclataient, le grésillement de sa chair brûlée, lui faisaient une musique d'éternité, la musique des Chérubins, des Trônes, des Dominations, telles que l'entendirent nos premiers Parents dans leur Jardin inimaginable, quand le *temps* et la *mesure* et la musique de la Désobéissance n'avaient pas encore commencé.

Donner sa vie pour Dieu, souffrir pour Dieu, pour l'amour de Jésus-Christ, être son témoin dans les supplices, voilà le Martyre, le *rudiment* de la notion du Martyre. C'est ainsi qu'on peut l'expliquer aux enfants, aux vieilles femmes ou aux laboureurs. Je ne parle pas, bien entendu, des bourgeois qui ne peuvent rien comprendre. Mais ce n'est qu'une *nécessité*, une chose inévitable, puisqu'on ne peut le refuser sans apostasie.

Dans son essence, le Martyre, loin d'être une suite, une conséquence, est précisément une cause, un état

de fécondité, le « semen christianorum » de Tertullien, à tel point qu'il est impossible d'être chrétien, si on ne le désire pas et que l'absence de persécutions sanglantes devrait produire une insupportable et mortelle nostalgie. Un poisson privé d'eau est l'image exacte du chrétien que l'appareil des plus effroyables supplices n'environne pas, et j'ose croire que c'est la raison ou l'une des raisons de la symbolique représentation du poisson dans les antiques monuments chrétiens.

Le Sauveur du monde qui voulait que sa Mère souffrît avec Lui plus que tous les hommes ensemble, n'inventa pas mieux pour Elle que la privation d'être égorgée cruellement. Il l'égorgea Lui-même de Compassion, avec une cruauté plus grande, au pied de sa Croix, et c'est pour cela qu'elle est appelée Reine des Martyrs.

IV

En sa qualité de roi, saint Edmond eut cette conformité avec Jésus-Christ de mourir pour le salut de son peuple, *Expedit unum hominem mori pro populo.* Son historien affirme qu'il n'était rien qu'il désirât avec plus d'ardeur. Une guerre acharnée pouvait encore le sauver, lui et son royaume, ayant d'ailleurs combattu déjà courageusement. Mais il eut horreur du torrent de sang et voulut mieux faire. Il savait sans doute qu'aussitôt après son sacrifice, les Danois

disparaîtraient. Son dernier soupir fut l'*Ite missa est* pour ces diaboliques assistants. Ils s'éloignèrent comme des loups qu'intimide la pieuse lampe d'un ex-voto dans la campagne, une nuit d'hiver, et ce fut précisément un autre loup, un loup fidèle du pays, un brave loup saxon, qui fut choisi pour être le conservateur de la plus précieuse des reliques du martyr.

« ..... La vengeance de Hinguar ne se voulut pas arrester à la mort de Saint Edmond. Elle passa jusqu'aux misérables restes de ce corps qui n'avoit plus rien à craindre que le refus de la sépulture.

« Cette pauvre Teste où, dans les linéamens d'un visage terni et sans vigueur, sembloit vivre quelque chose de Saint Edmond, avoit encore de quoy donner une nouvelle satisfaction au ressentiment du tyran. Elle fust condamnée d'estre jettée à la voirie. Le malheureux fauconnier Berne, arrivant là-dessus, proposa qu'il la falloit porter dans la forêt voisine de Heglesdune où Lothobroch avoit esté assassiné. Cet advis ayant esté accueilly avec plaisir, elle fut jettée dans l'endroit le plus escarté de cette forest et exposée en curée aux oyseaux et aux bestes sauvages.

« .. Ceux des habitants du pays qui pour eschapper à la fureur des Barbares, s'estoient sauvés dans les forests et dans les montagnes, en sortirent pour aller repeupler les bourgs et les villes que l'ennemi avoit abandonnés. La mémoire du bon roy Saint Edmond que le sentiment de leur propre misère n'avoit pu effacer, sollicita d'abord leur charité à la recherche de sa Teste qu'ils sçavoient avoir esté jettée dans la forest de Heglesdune. Ces bonnes gens

se mirent donc à la queste de cette précieuse Relique et, se répandans par toute l'estendüe de la forest, se prindrent à foüiller dans les buissons les plus espais, et dans les endroits qui n'avoient jusqu'alors esté accessibles qu'aux bestes sauvages.

« La plupart se servoient du bruit des cors et des trompes pour faire démarquer le lieu où il estoient, affin que ceux qui venoient après eux, ne s'amusassent pas à foüiller dans les endroits qu'ils avoient parcourus. Ceux qui, à ce mesme dessein, ne se servirent que de leur voix, furent plus heureux en leur queste. Quelques-uns d'entre eux, se trouvans engagés dans des halliers dont ils ne pouvoient pas aisement rencontrer les issües, s'advisèrent d'appeler leurs compagnons s'escrians : « Où estes-vous, où estes-vous ? »

« Là-dessus, une voix ayant respondu par plusieurs fois : Her, Her, c'est-à-dire en langue du pays : Icy, Icy, ils accoururent là par d'où elle avoit esté portée à leurs oreilles, et y trouvèrent, entre les pattes d'un loup, la Teste de Saint Edmond, dont la bouche encore ouverte achevoit à peine de former la voix qu'ils avoient ouye. Les cris de joye qui se firent à cette heureuse rencontre ayant rappelé de leur queste un grand nombre de personnes, ils prindrent avec beaucoup de vénération cette saincte Teste et l'apportèrent dans la sépulture où le corps avoit esté ensevely, en un lieu appelé Suithune, non guère loing de l'endroit où il avoit souffert le martyre.

« Le loup qui en avoit esté jusque-là le gardien, suivist le convoy des funérailles et après avoir veu

couvrir de terre ce précieux thrésor qu'il avoit si soigneusement conservé, reprist le chemin de la forest de Heglesdune.

« Dieu qui est admirable en ces Saincts commença dès lors à rendre la saincteté de ce lieu recommandable par des miracles. Cette Teste que la cruauté des Barbares avoit destachée de son corps, quarante jours après qu'elle en eust esté approchée, se rejoignist à luy, et durant le cours de plusieurs siècles que le corps demeura incorruptible, cette merveille fust tesmoignée par une petite rougeur qui marquait l'endroit où le tranchant de l'épée avoit passé [1]. »

V

Saint Edmond est le patron de la Schola Cantorum. La Providence infaillible l'a voulu ainsi, l'ancienne demeure qu'elle occupe ayant été autrefois une maison religieuse où ce martyr était particulièrement honoré. Le hasard, Dieu des imbéciles, n'existant pas, il faut nécessairement qu'il y ait une connexion mystérieuse entre la gloire de saint Edmond, mort il y a mille ans, et cet effort, très visiblement béni, d'un retour aux traditions de la musique sacrée.

Je ne me charge pas d'expliquer cette concordance. Il me suffit de savoir que Dieu la connaît et la réalise par la vocation du grand artiste, doux et pro-

1. Pierre de Caseneuve.

fond, qui a entrepris une telle œuvre de renaissance chrétienne.

S'il m'était permis, après cela, de rêver un peu, j'oserais parler de ce pauvre loup du IXe siècle qui a, dans une certaine mesure, et selon sa nature de bête élue, quelque large part dans le patronage magnifique de la Schola.

Homines et jumenta salvabis, dit le psaume. Qui dira la place des bêtes? Il y avait à Bethléem un bœuf et un âne prophétisés par Isaïe, sept cents ans avant Jésus-Christ. Je ferai même remarquer que ce grand Voyant eut une telle hâte d'annoncer ces animaux inestimables qu'on les trouve mentionnés au commencement de son livre. Jésus au désert vivait avec les bêtes, l'Évangile nous le dit, et la plupart des grands saints nous sont montrés par la tradition en compagnie de quadrupèdes ou de volatiles. Honneur donc au loup de saint Edmond qui protège la Schola Cantorum, ayant la tête du martyr entre ses vénérables pattes.

On ne m'apprendra pas que le loup a une mauvaise réputation. Peu d'animaux féroces inspirent une si générale terreur. Cependant le même Isaïe nous dit par deux fois que le loup et l'agneau finiront par vivre ensemble amicalement. La Fontaine, qui ne lisait que Baruch, a ignoré cette prophétie qui explique, en une manière, le patronage de la Schola et par quoi j'ai voulu finir.

Léon Bloy.

21. — Entrepris la lecture de la *Vie* du B. Grignon de Montfort par un abbé Boutin, malheureusement écrite dans cette manière filamenteuse et collante particulière à ce genre de livres et qui donne le dégoût de l'histoire des plus grands saints.

23. — Lecture de Thiers. Troisième coalition. Nécessité de renoncer à la descente en Angleterre. C'est un des moments les plus pathétiques de la grandiose histoire de Napoléon.

24. — Apparition fort imprévue d'un personnage étrange dont je reçus la première visite, il y a quelques mois. On l'a fait sortir d'une maison de fous où il avait été enfermé à la suite de je ne sais quelle congestion qui l'avait temporairement aliéné. Il parle beaucoup, avec un peu de fébrilité, explicable, sans doute, par l'indignation, mais ce qu'il dit est parfaitement correct et même assez remarquable. Malade ou non, c'est un esprit cultivé, une âme vibrante. Il parle surtout des médecins qui lui font horreur et qu'il considère comme des scélérats et des démoniaques, allant jusqu'à dire que tous ou presque tous sont spirites.

Il a été particulièrement frappé du mot « obéissance dérisoire », page 6 de *Celle qui pleure*. Il

a vu là tout ce que j'ai voulu faire voir, et cela l'honore à mes yeux, car tel est le fond de ma pensée sur le christianisme moderne. Peut-être est-il seul à avoir vu cela.

26. — Anecdote surprenante. Une petite fille singulièrement élevée, je suppose, exprimait son horreur du diable. Le père croyant abonder dans ce sentiment, mit, un jour, sous les yeux de cette enfant de trois ans une photographie de l'un des monstres de Notre Dame de Paris. lui disant : « Voici le diable. » Réponse : « Non, c'est un vilain oiseau, mais ce n'est pas le diable. Le diable est joli, très joli ! » Alfred de Vigny n'a pas trouvé mieux.

27. — A un jeune malheureux qui m'a fait l'honneur ou la surprise de me consulter :

Vous me prenez à la gorge en me disant qu'il vous faut une réponse avant demain matin. Votre lettre ne m'est arrivée qu'hier soir, très tard. Même avec du temps il me serait très difficile de vous donner un conseil. Comment puis-je savoir ce qui se passe en vous, ce que Dieu veut de vous ?

Ce que vous m'écrivez ne me donne pas du tout la certitude que vous êtes appelé à la vie religieuse.

Je ne prendrai jamais sur moi de pousser n'importe qui vers le cloître. Je suis très persuadé que

tous les ordres religieux, appartenant au Passé ou s'inspirant du Passé, sont morts ou agonisants. A l'exception *peut-être* de la Chartreuse ou de la Trappe, vous trouveriez partout le monde et l'esprit du monde que vous voulez fuir. Les Ordres religieux, aujourd'hui, cherchent la richesse, la puissance. La Sainte Vierge s'est exprimée à cet égard de la façon la plus formelle et la plus terrible. Relisez le Secret de Mélanie.

Chez les gens riches et *bien pensants*, dans leurs salons, parmi les dames décolletées et les messieurs en habit, rien n'est plus ordinaire que de rencontrer des bénédictins, des capucins, des jésuites et surtout des frères prêcheurs. Ces derniers, pourris par Lacordaire et Didon, sont abominables. J'accorde qu'il est possible de rencontrer de bons religieux. J'en ai connu, il y a vingt ou trente ans. Mais les Ordres sont dégradés irrémédiablement, presque éteints. Ils appartiennent au Passé dont Dieu ne veut plus. La Règle des Apôtres des Derniers Temps donnée par Marie et que les papes n'ont pas voulu ou n'ont pas su appliquer est un *deleatur* formel pour tout le reste.

Voilà, mon ami, tout ce que peut vous dire un homme dont les livres bien connus de vous sont une réponse anticipée à votre lettre. Quand j'ai visité la Chartreuse, il y a vingt-six ans, elle était tenable encore. Aujourd'hui, c'est probablement une ruine. Faites votre retraite et consultez Dieu. Je doute qu'il vous appelle à autre chose qu'à la lutte très douloureuse que vous connaissez déjà et qui vous fait peur. Consultez amoureusement Notre Dame de Trans-

fixion, Celle qui pleure sur « les personnes consacrées à Dieu ». Je ne lui demande pas autre chose, depuis longtemps, que l'honneur d'être son Témoin et Elle m'a séparé du Monde beaucoup mieux que n'aurait pu le faire la vie monastique la plus austère. Mais il faut n'avoir pas peur de souffrir.

Décembre

5. — Lettre ridicule d'un Lyonnais m envoyant copie de la lettre d'une de ses amies « qui n'est plus jeune, mais très légitimiste (heureuse compensation), descendante d'un financier de Louis XIV et qu'il a jugée capable de me goûter ». Cette personne m'a lu et me goûte en effet, mais elle ne *finance* pas.

14. — A Philippe Raoux :

Mon cher Philippe, je vais vous dire le plus grand secret que je sache, la pensée qui me soutient depuis bien longtemps : Toutes les fois qu'on a de la joie, qu'on jouit spirituellement ou corporellement, *il y a quelqu'un qui paie*.

15. — Jeanne va voir une famille en détresse. Elle donne ce qu'elle peut. Nous sommes environnés de misères et nous n'avons pas les mu-

railles de larbins ni la carapace des riches pour nous en préserver.

16. — Prodige. On parle de moi au *Mercure*. Article très favorable d'Edmond Barthélémy sur mon *Epopée Byzantine*, publiée en 1906. Je cède au désir de reproduire ici ce morceau qui est une des meilleures paroles dont mes contemporains m'aient gratifié.

L'Épopée Byzantine et Gustave Schlumberger, par Léon Bloy. — Ce travail est un commentaire analytique de l'œuvre admirable de M. Gustave Schlumberger sur Nicéphore Phocas, Jean Tzimiscès, Basile II et les derniers empereurs de la dynastie macédonienne (deuxième moitié du xe siècle et première moitié du xie). Ce résumé sera utile au lecteur. D'ailleurs, on lira aussi pour elles-mêmes ces pages de M. Léon Bloy, dignes de cet écrivain si personnel, dont nous connaissons depuis longtemps les œuvres. Cela ne veut nullement dire que cette étude sur l'œuvre immense de Schlumberger n'ait une valeur critique indépendante de la personnalité de l'écrivain, la valeur d'une critique dûment et strictement appliquée au moins en certains points, à son objet.

C'est ainsi que nul mieux que M. Bloy n'a averti le lecteur de ce que la position de la question religieuse chez M. Schlumberger pouvait avoir de non satisfaisant. Que la critique religieuse de l'éminent historien est insuffisante, en tout cas peu appuyée,

c'est ce que pense M. Bloy, non, selon nous, sans raison. Dans les relations de Byzance avec la Papauté, par exemple, M. Schlumberger s'est occupé exclusivement du côté politique, sans se soucier du point de vue de la théologie positive. A un chrétien comme M. Bloy ceci peut paraître exorbitant. Il ne nous est guère possible, à nous, d'atteindre à son acuité, à sa profondeur de déception. Mais si, comme il est certain, les influences de la religion révélée contribuèrent à former l'atmosphère psychologique où sentaient et agissaient les âmes de ce temps-là, la critique historique, par sa réserve sous ce rapport, s'appauvrit, en ces matières, de tout un ordre de moyens. Au surplus, il y a là une délicate question de conscience, et nous n'insisterons pas, en ce qui concerne M. Schlumberger : tout de même, on peut noter l'*inconvénient* historique de cette abstention, dans un sujet comme Byzance.

Ajoutons que M. Bloy s'est servi, lui, dans son étude, de cet ordre de moyens ; et nous prions le lecteur de croire qu'il en résulte des mérites de force et de largeur, qui doivent compter, ici, parmi les qualités essentiellement adéquates de l'historien. Voici, par exemple, comment M. Bloy explique l'antagonisme du monde féodal et du monde byzantin : « Après le schisme du patriarche diabolique, dit-il, et l'affaiblissement de l'empire consécutif aux fautes des derniers empereurs de la dynastie macédonienne, il n'y avait plus assez d'air en Orient pour que les Grecs et les Latins y pussent respirer ensemble. » C'est simple, grandiose, absolu. Des historiens plus

terre à terre trouveront aussi, entre autres causes plus relatives, que les prétentions conservatrices de Byzance, ses persistantes prétentions *romaines*, étaient, dans le Moyen Age, un anachronisme fat et pédantesque devant lequel les Latins, avons-nous déjà dit, « restèrent bouche bée et malveillants ». Mais la cause religieuse peut être, ici, la cause réelle, suprême, absolue. Pour l'atteindre, il faut la foi, cette raison achevée. M. Léon Bloy a tous les dons de l'historien catholique. On peut lui envier sa simplicité parmi les plus grandes choses. Et, par ailleurs, que son style est savoureux, amusant même, au meilleur sens du mot !

EDMOND BARTHÉLÉMY.

A Edmond Barthélémy :

Cher monsieur, Vous avez donc une *licence* pour parler de moi. Que faites-vous du blocus continental ? Ignorez-vous que, depuis vingt ans, c'est la consigne de ne jamais apercevoir aucun de mes livres ? Consigne rarement inobservée, même au *Mercure* qui est un peu ma maison et où, par conséquent, je ne suis pas prophète. Je lis peu les feuilles, mais il me semble que vous êtes le premier à parler de mon *Epopée* publiée, il y a deux ans, et qui méritait peut-être qu'on la remarquât.

Qu'importe, d'ailleurs ? Je n'écris pas pour les lecteurs des autres. Je suis arrivé à ce penchant de la vie où on se désintéresse du bonheur, surtout quand

on est chrétien. J'ai fait des livres célèbres épuisés depuis longtemps, souvent demandés et que nul éditeur ne songe à réimprimer. Quand je serai mort on se décidera peut-être et mes enfants trouveront, s'il plaît à Dieu, un morceau de pain sur le cercueil de leur père. Qu'importe encore ?

Je veux pourtant vous dire merci. Votre article m'est venu dans une heure de tristesse et m'a été très doux. Dieu vous bénisse.

22. — Cornuau m'écrit de Toulon. Il a réussi à voir le Pape, en a reçu l'accueil le plus bienveillant et l'assurance qu'il lira le document sur Mélanie.

23. — Dédicace du *Salut par les Juifs* :

A Jean de la Laurencie. Voici le plus important de tous mes livres et le moins lu, m'ayant été *donné* pour quelques âmes profondes et solitaires, exclusivement. Cet exemplaire vous attendait avant que je vous connusse, avant même que j'eusse écrit la première ligne. Il vous rencontre enfin. Accueillez-le avec bienveillance.

A Cornuau :

Je suis émerveillé de votre succès sur lequel je ne comptais guère. Dès lors le résultat espérable des bonnes dispositions de Pie X serait, pour l'historien,

un *Bref* approuvant la « Vie intime » de Mélanie et permettant de la publier avec l'assurance ferme d'un succès complet. Quelle admirable revanche et quelles suites infinies ! Mais je n'y crois pas. Ce serait trop beau et Dieu est trop mécontent de ce monde. Le mal est sans remède, aujourd'hui. Il est trop tard. Les châtiments sont devenus nécessaires, inévitables, et quels châtiments ! Le Temple, à Rome aussi bien qu'ailleurs, n'est-il pas devenu une boutique, un vil bazar et le christianisme est-il autre chose, désormais, qu'une épouvantable dérision ? « *A planta pedis usque ad verticem...* » Mélanie elle-même a dit, un jour, qu'elle savait que le successeur de Léon XIII ne ferait rien pour la Salette...

Encore une fois le succès apparent de vos démarches m'a émerveillé, mais après ? Un accueil bienveillant, affectueux même, ne suffit pas. Il faut des actes et quels actes ! La guerre avec les deux tiers de l'Episcopat, comme au temps de saint Grégoire VII. La piété, la sainteté personnelle d'un Pape ne suffisent pas. Il faudrait un génie dominateur et le renouvellement du monde chrétien...

27. — Donné le *Mendiant ingrat* à un ami qui ne l'avait lu que dans un exemplaire prêté par une dame qui en avait arraché les pages où se trouve *le Cortège de la Fiancée.* On dit que cette dame a beaucoup d'esprit !

30. — A Léon Bellé :

A l'occasion du nouvel an, je vous souhaite de vivre encore deux ou trois siècles pour être le témoin, jeune toujours, de la réédition de mes livres épuisés déjà et de leur foudroyant effet sur des générations épargnées par les progrès du sport et les bienfaits de la politique. Moi je crève un peu plus chaque jour et le froid actuel me réussit en ce sens. Si j'étais seul et surtout, si la munificence d'une armée d'admirateurs me permettait le luxe d'un billet pour Meaux (*viâ* Cochons), je serais fort tenté de profiter de votre invitation. Mais je suis, provisoirement du moins, cloué à la Montagne des Martyrs par la nécessité de prendre livraison d'une éventuelle bière en sapin somptueusement capitonnée de neige que l'enthousiasme de mes éditeurs m'a suggéré de commander à un menuisier besoigneux.

Catastrophe inouïe de Messine entièrement détruite, il y a deux jours, fête des Saints Innocents, par un tremblement de terre, en même temps que Reggio et quelques autres villes ou villages.

On évalue à *deux cent mille* le nombre des morts. Cela commence.

Barbot me demande ce qu'est devenu le chanoine Annibal, habitant de Messine, qui voulait détruire *Celle qui pleure.*

Janvier

2. — Depuis qu'il y a des hommes sur la terre, le nombre des morts est tellement immense que le chiffre de la population totale du globe, évalué à quatorze ou quinze cents millions pour chaque génération, est, par comparaison, insignifiant, indistinct, semblable à rien et c'est un vertige d'y penser.

3. — Convives du Vieux de la Montagne : Eugène Borrel, Félix Raugel, Mlle N. — Bach et Haendel chantent chez nous. Plaisir grand et rare que de riches bourgeois ne pourraient pas se procurer avec tout leur sale argent.

4. — Je suis informé par prospectus qu'une société industrielle a demandé à *celle* des Gens de Lettres (dont j'ai la distinction assez rare de ne pas faire partie) l'autorisation de reproduire ou d'adapter les œuvres des Sociétaires, « pour le phonographe, le cinématographe ou les deux

1909

appareils réunis ». Je ne vois pas très bien le *Désespéré* ni la *Femme pauvre* et moins encore le *Salut par les Juifs* ainsi adaptés. *Léon Bloy devant les Cochons,* peut-être...

Lecture de Tolstoï, la *Guerre et la Paix*. L'auteur déshonore autant l'armée russe, qu'il montre idiotement inerte et sentimentale, que l'armée française *jamais* victorieuse. Il s'attache surtout à diminuer Napoléon dont il ignore la majesté, même à Tilsit où Alexandre lui fait trop d'honneur. Eylau est qualifié par lui de *combat.* Une seule chose est grande et belle aux yeux de cet imbécile, c'est la franc-maçonnerie.

5. — La nuit dernière, j'ai rêvé de la mort. J'allais mourir et je n'y comprenais rien. Un personnage parlait de la dernière extrémité. Il tenait une règle à la main, la faisant glisser sur une feuille imprimée et s'arrêtant à une certaine ligne qui marquait exactement cette *dernière extrémité.* Peut-être aussi ne s'agissait-il pas de moi. Je ne sais plus.

6. — Un comité s'est constitué pour un monument à Barbey d'Aurevilly dont l'exécution serait confiée à Rodin, plus compétent qu'aucun autre sculpteur puisqu'il n'a jamais connu d'Au-

revilly et que, par nature, il semble plus désigné que personne pour ne jamais le comprendre. Liste du comité, 30 ou 35 noms. Il n'y a peut-être pas quatre de ces braves gens que d'Aurevilly aurait consenti à recevoir.

Lu dans le *Journal* :

Le cardinal Merry del Val a reçu de Messine un exemplaire du journal *Telefono*, daté du jour de Noël et dans lequel un violent article anathématisait toutes les classes de la Société, prédisant leur destruction par un tremblement de terre. Les rédacteurs du *Telefono* qui ne pensaient pas si bien dire, ont péri dans le désastre. Cet exemplaire prophétique a été placé, comme curiosité, dans les archives du Vatican. [Voir plus loin, 10 janvier.]

7. — *L'Espagne et Napoléon,* par Geoffroy de Grandmaison, n'est au fond qu'un pamphlet, comme la prétendue histoire de Lanfrey, avec un peu plus de discernement et surtout de conscience. Niveau intellectuel du *Correspondant.* L'auteur finira par l'Académie. Principe certain. Quand on est *a priori* l'ennemi de Napoléon, on est forcé de se tromper historiquement sur tous les points essentiels. Tel est le fruit de ma lecture.

8. — A Philippe Raoux, à propos de Messine.

Je lui raconte, comme à tout le monde, mon affaire avec Annibal, lui faisant remarquer que ce chanoine aurait eu peu de peine à *détruire* mes volumes. Il n'aurait eu qu'à les emmagasiner chez lui, 200.000 morts, 350.000 blessés, dit-on, cataclysme sans exemple depuis la Pentapole :

Cela, mon ami, c'est un premier avertissement, bien inutile, puisque personne, même dans le monde catholique, n'y voit un châtiment. On parle déjà de reconstruire Messine et Reggio, de manière à braver tous les tremblements de terre, ce qui ressemble à un défi, si ce n'est pas le plus effroyable aveuglement.

Vous savez qu'il y a, dans le Secret de Mélanie, de terribles menaces pour l'Italie. Que sera-ce, le jour, prochain peut-être, où viendra le tour de Naples et celui de Rome prétendue éternelle ? Quelle panique dans l'Europe et le monde entier ! Comprendra-t-on alors et quelqu'un se souviendra-t-il de la Salette ? J'en doute. Il faudra donc que tout s'accomplisse : « Marseille englouti, Paris brûlé » et le reste... jusqu'à ce que vienne un Va-nu-pieds, investi de la puissance des miracles, pour parler aux hommes.

Telle est ma vision très claire depuis trente ans. Mes livres ont pu vous en avertir. C'est mon fond, c'est le centre de ma pensée, le puits de mon amertume et de ma mélancolie. Mais comment déclarer

ces choses sans passer pour un insensé ? Je suis peut-être le seul être humain qui pense ainsi. C'est à cause de cela, sans doute, que je ne suis pas mort. Depuis 1878, je crois *savoir* qu'il faut que je sois *témoin*. Quand on a de tels pressentiments, la vie la plus douloureuse paraît supportable.

Lu, depuis deux jours, les chroniques siciliennes de Ludovic Naudeau, certainement le moins sot des reporters. C'est toujours la même chose : « L'iniquité de la Providence, l'atrocité de la nature s'exerçant sur des innocents, etc. » Niveau de Coppée.

Quel bien m'a fait, ce soir, ma Véronique ! La chère enfant est venue se blottir contre moi, me priant amoureusement de l'instruire. « Il me semble, m'a-t-elle dit, me regardant avec ses beaux yeux pleins d'amour et de confiance, que je ne reçois pas assez de toi. » Elle a raison, je ne fais pas mon devoir.

9. — On me dit qu'un peu avant la destruction de Messine, le pape avait interdit quatre évêques siciliens pour leurs mauvaises mœurs.

10. — Tolstoï. Bataille de la Moskova. J'apprends que les Russes ont été vainqueurs et que Napoléon, toujours dominé par le hasard, ou la Providence, n'a jamais su ce qu'il faisait.

Le *Corriere d'Italia* a publié la lettre suivante d'un journaliste de Messine réfugié à Catane :

Très distingué directeur, je vous prie de vouloir bien faire connaître dans votre journal ce fait vraiment impressionnant.

Depuis quelque temps Messine était aux mains des anticléricaux et ceux-ci, le dimanche précédant l'horrible catastrophe, tinrent un comité suivi d'une réunion où fut voté un violent ordre du jour contre la religion.

Je ne veux tirer aucune conclusion de cet événement, mais j'estime que nous devons signaler combien impressionnante est cette coïncidence.

Le journal *Il Telephono* qui s'imprime à Messine et dont le caractère est brutalement antireligieux, publia, dans son numéro de Noël, une honteuse parodie de la « Neuvaine de Jésus enfant » où, entre autres strophes, on lisait celle-ci :

O mon petit gamin
Vrai homme, vrai Dieu,
Pour l'amour de ta croix
Réponds à notre voix :
Si tu n'es vraiment pas un mythe,
Ecrase-nous tous sous un tremblement de terre.

Il est suggestif de se rappeler ces vers aujourd'hui. Je n'ajouterai pas d'autres commentaires.

Votre tout dévoué, Sac. Vincent Caudo, Directeur de l'*Etoile* de Messine, réfugié à Catane.

11. — Encore Tolstoï. Il nie absolument la stratégie, même la tactique, explique *tout* par les circonstances, par l'imprévu qu'il nomme volontiers le hasard et pense, comme le premier venu, que les chefs ne sont rien, que le soldat seul fait tout, etc. Cependant il y a de belles pages, une vision russe de la misère humaine dont le cœur se laisse pénétrer. Malheureusement son Christ ressemble trop à une image byzantine et ne dit pas grand'chose à des hétérodoxes tels que moi.

12. — Fini Tolstoï. Dieu soit loué ! 3e volume, page 341 : « Napoléon, cet infime instrument de l'histoire ! » Le grand homme, c'est Kutusof ! Règle générale. Aujourd'hui, comme il y a cent ans, quand on fait la guerre à Napoléon, on est battu d'avance.

13. — A Georges Rouault :

Je vous félicite. Il vous manquait d'être père. Comme artiste, vous aviez procréé des monstres. Dieu qui vous aime en avait assez. Pour vous arrêter et vous confondre, il met dans vos bras cette innocence, votre Geneviève.

C'en est fait, vous ne verrez plus que des moutons blancs et des barbares épouvantés, dans un tel lointain qu'il ne vous sera plus possible de fixer leurs

horribles faces. Comment ne me réjouirais-je pas, après avoir tant pleuré à l'enterrement de votre art? J'espère que vous n'avez pas différé le baptême, à l'exemple de ces bourgeois que vous haïssez, attendant, des années, le retour d'un parrain qui promène son mufle dans les Indes ou le rétablissement complet d'une marraine qui a la colique ou la gale, pour organiser le gueuleton consécutif à l'*insignifiante* cérémonie — cependant que le nouveau venu se débat dans les griffes du démon.

15. — Leçon d'histoire à Véronique. Pour lui donner une impression de Charlemagne, je lui ai lu *Aymerillot* dans la *Légende des siècles*. Je m'adresse ainsi à son imagination et à son cœur beaucoup plus qu'à sa mémoire. Je voudrais que l'histoire fût pour elle ce qu'elle est pour moi, une forêt sombre et magnifique.

20. — Un bouquiniste vu aujourd'hui m'a dit me très bien connaître, ayant précisément chez lui mes deux derniers livres : *Celle qui pleure* et... le *Vaisseau des Caresses!!!* Ce dernier est de Jules Bois, insecte littéraire avec qui j'ai l'honneur d'être souvent confondu par des gens qu'intéresse la littérature.

23. — Commencé le *Sang du Pauvre*.

Relu les *Mémoires du Sergent Bourgogne*. Toujours le même drame affreux (1812), avec

des détails d'une précision terrible. L'auteur, malheureusement, ne sait pas écrire et cela rend la lecture difficile. En un endroit le pauvre homme déclare que ces souvenirs d'horreur lui troublent la tête et le cœur et qu'il les jette sur le papier pour s'en débarrasser. J'ai senti cela en 93, quand j'écrivais *Sueur de Sang*.

26. — Visite d'un inconnu. Charles-Louis Tourteau de la Citerne des Lapsus d'Ancône. Antique noblesse dauphinoise, paraît-il. Rouquin sans beauté ni prestige qu'on pourrait croire engendré par un domestique de confiance, comme il s'en trouve dans les hautes maisons qui ne veulent pas s'éteindre. Les yeux, continuellement injectés et humectés par les glandes de Meibomius, larmoient du jaune sur un teint couleur de son qu'on aurait saupoudré de poivre de Cayenne. Les plis du visage et les avenues de la nudité sont d'un pigment plus clair qui me fait penser à ces endroits des papiers peints, dans les maisons des bourgeois, où la présence d'un objet quelconque a contrarié quelque temps les effets de la lumière ! La voix qui pourrait être claironnante et qui veut paraître attendrie, me semble avoir des intermittences, des soubresauts, des saccades, comme d'un

orateur qui recevrait des coups de pied au derrière chaque fois qu'il est sur le point d'entrer dans la phase de l'exaltation. Gestes incohérents, quasi ataxiques, donnant l'idée d'un pantin malade, poilu et automatique. Ce personnage n'est certes pas un objet d'amour, ni même de vive compassion, le grotesque invincible de ses attitudes s'y opposant ; mais, tout de même, il est miséreux et lamentable et je me laisse toucher par ses yeux de lapin blanc.

Il fut riche, me dit-il, et il est réduit à la misère, cherchant un emploi. Quarante-trois ans, apparenté aux familles les plus aristocratiques et renié par tous ses proches. [J'ai fini par savoir pourquoi]. Il s'affirme écrivain, hélas ! croit avoir du talent et voudrait ainsi réussir. Mais il ne me paraît pas doué. Élevé catholiquement et aristocratiquement, il semble avoir tout gardé de la niaiserie puérile de son milieu, bien que ses yeux pleins de chassie se soient ouverts par force sur la lâcheté, la sottise, l'avarice, l'égoïsme atroce de ce monde maudit. Il dit m'admirer, mais je doute qu'il me comprenne. Enfin je le reçois de mon mieux, je l'encourage et le félicite d'être devenu pauvre. [J'ai su trop tard que j'avais ouvert ma porte à une immonde vermine].

27. — Schola Cantorum. Répétition générale d'un drame lyrique de Weber. Ecoutant cela, mon livre à faire se construisait de lui-même, s'amplifiait magnifiquement, comme en rêve.

28. — Visite d'un peintre que je savais ennuyeux, mais que je n'aurais pas cru si sot. Il m'a dit que la *Femme pauvre* est une œuvre *naturaliste* (!) quelque chose comme du Zola moins malpropre. Cela ne m'avait pas encore été dit. Ecartons cet imbécile.

29. — Lecture du premier chapitre du *Sang du Pauvre.* Jamais je n'obtiendrai un plus beau succès. Une certaine personne qu'il n'est pas facile d'éblouir, en a été bouleversée jusqu'aux sanglots, jusqu'à l'égarement, comme si quelque chose de divin avait passé devant elle... Quelle récompense !

31. — Revu mon rouquin. Cette épave du monde catholique m'assomme de sa niaiserie. Il est peut-être de bonne volonté, mais par trop médiocre. Beaucoup d'admirations ridicules, pour Hello, par exemple, qu'il croit un écrivain du plus grand génie. Dégoût d'avoir à faire de telles éducations. Et indélogeable avec ça. Pour m'en débarrasser sans violence, il me faut feindre je ne sais quelle affaire.

Février

1er. — A un autre raseur catholique et royaliste des plus effrayants :

Monsieur, je vous prie de me priver de vos visites et de celles de vos proches. Je suis très occupé et je ne reçois qu'un très petit nombre d'amis *que j'ai choisis moi-même*, lesquels sont avec moi en parfaite communauté d'idées et de sentiments. Nous sommes trop éloignés l'un de l'autre, de toutes manières, et nous ne pourrions jamais nous comprendre. Vous comptez sur des hommes, princes ou prêtres, également rejetés de Dieu et des autres hommes pour leur bêtise, leur lâcheté, leur avarice ou leur infection. Je compte sur Dieu seul et, dans l'attente des cataclysmes annoncés, je me prépare au martyre dans la *solitude*. Je vous prie de la respecter.

2. — Le chanoine Annibal que je croyais enseveli sous les décombres, m'envoie un bulletin de souscription pour soutenir à Messine

deux orphelinats dont il est le fondateur et qui n'ont pas entièrement péri. Ce sinistré ressuscitant pour me demander de l'argent, c'est une des aventures les plus extraordinaires de ma vie.

3. — C'est une loi constante, absolue, dans la vie spirituelle comme dans la vie sensible, qu'il n'y a jamais que la *substitution* et non pas l'évolution.

Un jeune correspondant belge s'étonne de n'avoir trouvé aucun de mes livres dans une bibliothèque de jésuites. Le contraire me procurerait un étonnement à en mourir.

5. — A un ami qui m'avait envoyé cent francs pour nos pauvres :

J'ai reçu de vous la meilleure joie, la joie de donner. Nous n'étions pas bien loin d'en pleurer, cette pauvresse et moi, sans parler de ma femme que l'émotion bouleversait. Il est remarquable que cela m'arrive au milieu de mon travail sur le Pauvre. Vous ai-je dit que je fais un nouveau livre dont le titre sera *Le Sang du Pauvre* ? Ce livre que je porte depuis des années, sort de moi, comme un flot de mon propre sang, si on me perçait le cœur. C'est nouveau, inouï dans toute ma vie d'écrivain. Les deux ou trois auditeurs choisis qui en connaissent les premiers chapitres, s'étonnent, persuadés que j'accomplis une œuvre qui me dépasse...

Jeanne, revenant de Clignancourt avec Madeleine portant son violon, a été attaquée, poursuivie, assaillie de pierres par une troupe d'enfants. Le danger était grand surtout pour la pauvre Madeleine. Par la volonté de Dieu un brave homme que nous connaissons s'est tout à coup rencontré et a mis en fuite les jeunes assassins. Naturellement aucun *gardien de la paix* n'était en vue. Que sera-ce dans quelques années ?

7. — Un prêtre sort de notre maison à 10 heures du soir. Un voyou accompagné de deux femmes tente de l'assassiner, en lançant sur lui un pavé du haut de l'escalier qui longe le funiculaire. Telles sont les pratiques actuelles.

8. — Un journal du soir m'apporte la nouvelle et le récit de la mort hideuse de Catulle Mendès. Ce corrupteur abominable, cet insulteur de Jésus-Christ a été broyé en chemin de fer. On va lire les doléances vomitives des feuilles. « Deuil pour les lettres françaises ! » criera-t-on de tous les côtés, en attendant l'oubli éternel dans huit jours. Coquelin Cadet est mort, lui aussi, presque en même temps. Aubaine de *copie* pour MM. les journalistes.

Mendès et Cadet, encore deux personnages

du *Désespéré* qui disparaissent. Le premier a fini comme les punaises, le second est mort gâteux.

14. — Lettre du rouquin. Nul autre objet que le désir de paraître écrivain, ce qu'il ne pourra jamais être. Les sujets atteints de ce mal n'écriront jamais *bonjour* avec simplicité, quand même les neuf chœurs des anges les en supplieraient à genoux.

16. — Ce cher Brou est venu me faire un très précieux cadeau. Un beau moulage du masque de Napoléon pris à Sainte-Hélène, aussitôt après sa mort. Objet de méditation formidable. Je le place devant moi pour y penser souvent. Où est-il, maintenant, le grand empereur et où suis-je moi-même pour me souvenir de lui amoureusement ?

25. — A un ami qui s'est chargé d'offrir le *Sang du Pauvre* à Calmann-Lévy :

Je ne peux que répéter ce que j'ai déjà dit. La publication de ce livre chez Calmann-Lévy qui passe pour avoir son pignon de librairie dans toutes les villes du monde, me serait certainement très profitable. Le *Sang du Pauvre* est peut-être ce que j'ai fait de plus important. En tout cas, c'est un livre d'une exceptionnelle *générosité*, en ce temps de bassesse

et de lâcheté à tous les étages. C'est aussi le livre d'un écrivain désormais incontestable. Dans la pénurie effrayante et tout à fait inouïe de l'intellectualité contemporaine, alors que l'Académie en enfance est réduite à inaugurer des cabotins, une attention singulière commence à se fixer sur moi. Il se dit déjà, même chez mes ennemis qui en écument, que je suis *le seul*. Il n'est donc pas déraisonnable ni téméraire d'espérer le retentissement d'un tel livre signé de mon nom et lancé par un éditeur puissant... Nulle personnalité choquante. Je parle au-dessus de l'actualité. C'est un *Miserere* chrétien où j'ai voulu ramasser la douleur universelle.

Je suis honoré de la lettre suivante :

Archevêché de Paris Paris, le 24 février 1909.

Monsieur,

L'ouvrage que vous avez publié sous le titre « Celle qui pleure, Notre Dame de la Salette » ne porte pas l'*imprimatur* et, de ce chef, il tombe sous le coup des censures ecclésiastiques. Il contient d'ailleurs, des propositions injurieuses et inadmissibles à l'égard de l'épiscopat.

Votre devoir, Monsieur, est évidemment de rétracter cette publication et d'en retirer les exemplaires du commerce. Je vous serai obligé de me faire connaître vos intentions et je vous prie d'agréer, Monsieur, mes civilités.

ROLAND GOSSELIN, chan. hon.

Silence. Ces pharisiens qui ne peuvent rien contre moi, voudraient au moins une réponse dont ils ne manqueraient pas d'abuser. Les « propositions injurieuses » ne sont qu'un prétexte. C'est le fond du livre qui les gène, c'est la Salette, c'est surtout Mélanie. Mon « devoir » est de faire une mauvaise action, de commettre une lâcheté, car ils ont espéré, dans leur impuissance, de parvenir à m'intimider. Voilà des gens qui me connaissent bien ! En réalité cette lettre prouve que je suis inattaquable quant à la doctrine. Autrement quel n'eût pas été leur empressement à se prévaloir de la moindre erreur ? Elle montre aussi une inquiétude qui me plaît et me console. Mon livre, malgré tout, a pu faire son chemin.

Mars

1er. — A quelqu'un qui m'a envoyé deux cents francs :

Avant-hier soir, ma femme avait donné à un malheureux notre dernière pièce de vingt sous en me disant : « Cela va faire venir l'argent. » Hier matin votre lettre arrivait. Notre vie, vous l'avez sans doute compris, est ainsi un continuel miracle. Cette fois, c'est vous qui avez été désigné. Je pourrais peut-être, en m'appliquant beaucoup, vous écrire les banalités ordinaires. Je préfère vous dire avec toute la force d'un sentiment vrai qu'il est évident pour moi que *Dieu vous aime.* Vous serez élevé beaucoup plus haut que vous ne pouvez croire et « les songes lumineux » dont vous me parlez ne rempliront pas seulement vos nuits. Ils deviendront la réalité de vos actes quotidiens transformés eux-mêmes lumineusement. En cet instant je vois de ma fenêtre un pâle rayon de soleil sur cette neige cruelle qui est le tourment des pauvres et la voilà splendide comme une âme

triste que visiterait la plus faible lumière. En pensant à vous, mon ami, et à celui qui vous a conduit vers moi, je suis consolé doucement, profondément. C'est donc cela que la Providence me réservait au déclin d'une vie terrible !

Par vous je vais pouvoir écrire, sans angoisse ni déchirement, quelques chapitres encore du *Sang du Pauvre*... Il a fallu vingt ou trente ans de misère pour que je fusse en état d'écrire un tel livre. Ce résultat obtenu, la misère disparaîtra peut-être. Je dis la misère, non pas la pauvreté qui est un bien inestimable dont nous espérons ne jamais être privés. Il y a des moyens, d'ailleurs, et vous avez tout l'air de les connaître...

14. — Affaire Mercèdes (Mlle Le Fer de la Motte (!?) *en religion* (!) mère Mercèdes). Affaire immonde qui défraie les conversations depuis une semaine. Cette gueuse dont j'avais discerné l'infamie, il y a plus de cinq ans (*Quatre ans de captivité à Cochons-sur-Marne*, p. 357), est aujourd'hui démasquée publiquement et cela va loin — jusqu'aux messes noires, d'après quelques-uns. Elle aurait exercé sur un grand nombre de jeunes filles un extraordinaire pouvoir de corruption. On me dit que notre archevêque la protège.

16. — Visité le cimetière des chiens à Asnières,

en vue d'un chapitre pour le *Sang du Pauvre*. Recueilli quelques notes, quelques inscriptions bouffonnes ou odieuses. Là, plus que partout ailleurs, éclate le mépris absolu du pauvre. Je reviens documenté, inexprimablement dégoûté et vomissant.

18. — Brou commence à espérer la réalisation de son monument à Villiers de l'Isle-Adam. Ce succès, à peine vraisemblable, aurait été procuré par le zèle inouï de mon rouquin Tourteau de la Citerne qui a décidé de remuer le monde et qui court partout depuis un mois pour trouver des adhérents ou des souscripteurs. Cet animal qui impressionne les gens par sa turbulente cocasserie, a un don quasi surnaturel qu'on appelait *toupet* au temps de Louis-Philippe, mais poussé à un degré si surhumain qu'il faudrait aujourd'hui le nommer un *culot* apocalyptique. Il s'infiltre dans les volontés les plus rebelles, comme l'essence de térébenthine qui tue les punaises les plus agiles dans les bois de lit les mieux assemblés, et on finit par ne plus lui résister. C'est admirable.

Par la volonté de Brou, je suis en haut de la liste du comité, assez semblable à une tête de Méduse sur une colonne et la plupart des noms

qui suivent sont les noms de mes ennemis.

[C'est par moi que cet infortuné Brou a connu le rouquin. C'est un cadeau qu'il me doit. Plût à Dieu que je lui eusse plutôt envoyé le diable ! *Juillet 1910.*]

25. — Fin du *Sang du Pauvre.* Ce livre si difficile enlevé en deux mois, en même temps que j'avais à corriger les épreuves de l'*Invendable* ! Il me semble que je sors d'un gouffre.

Avril

8. — Le rouquin m'apprend que Blaizot, dont le rôle de trésorier dans l'affaire du monument Villiers me dégoûte fort, s'est manifesté comme un beau goujat.

Au rouquin, désormais secrétaire du comité :

Je suis rentré furieux après ce que vous m'avez raconté de Blaizot. Je sens qu'il faut rompre avec ce marchand de papier dont la présence ne peut que nous attirer des ennuis et des avanies. J'ai déjà parlé à Brou de le débarquer. Il veut le conserver, je ne sais pourquoi. Voici donc ma résolution ferme. Si Blaizot reste, je me retire et j'exige absolument que mon nom soit rayé de la liste. A aucun prix, je ne veux de mon nom imprimé à côté du sien. C'est par trop ignominieux. S'il demande une explication, vous répondrez que j'ai présenté cet ultimatum.

11. — Dimanche de Pâques. A Jeanne Termier :

Votre lettre charmante m'a touché au cœur. Je pensais que la splendeur du Dimanche de la Résurrection — très doux pour moi, cette année, par l'effet d'un grand « désordre » (Voir *l'Invendable*, p. 177) — aurait fait oublier la fête de saint Léon le Grand. Mais les Termier n'oublient rien et me voilà très heureux, une fois de plus, du privilège peu mérité de leur affection.

Le Mendiant ingrat n'a pas grand'chose à vous offrir aujourd'hui. L'effort extraordinaire du *Sang du Pauvre* m'a surmené. Depuis quelques jours, je m'interdis tout travail. Je mange et je lis. Je suis comme un champignon sur un vieux livre.

Je continue à espérer la mise en vente de l'*Invendable* dans un mois. Il doit être sous presse. Il n'y était pas encore, il y a quatre jours...

16. — Excellent équilibre. Je pense aux livres à faire sur l'Histoire de France, à la manière de mon *Épopée Byzantine*, et sur Napoléon. Jamais je ne me suis senti plus jeune d'esprit, plus vivant, et il me semble que tout ce que j'ai fait est peu de chose en comparaison de ce qui me reste à faire.

Fruits de quelques lectures :

1° Les Bourbons sont si odieux que je n'hésite pas à justifier Napoléon du meurtre du duc d'Enghien, traître à son roi et fomentateur,

avec son père et l'ignoble comte de Provence, de l'exaspération populaire qui coûta la vie à Louis XVI. Une justice supérieure a déterminé Napoléon.

2° A supposer que le fils de Louis XVI (Naundorf) eût été, par miracle, un vrai homme et un vrai chrétien; — ce que ne furent jamais les Bourbons — quelle merveille de le voir, acceptant son destin, devenir très résolument un pauvre être obscur et douloureux sous le poids infini de l'Histoire de France! Quelle sainteté prodigieuse!

17. — Samedi de Pâques, je suis touché aux larmes de la parole de saint Paul à la communion: *Omnes qui in Christo baptizati estis, Christum induistis.* Etre vêtu du Christ!

Toute la vie on a lu de telles paroles, sans les remarquer. Tout à coup elles apparaissent. Un homme non baptisé, non vêtu du Christ, quelle nudité effrayante, si on pouvait la voir!

Plein de cette pensée, je revenais de la messe, lorsqu'une vieille femme m'arrête à ma porte, me demandant des nouvelles de notre concierge atteint d'un mal dit contagieux. Elle ajoute: « Je ne veux pas y aller, *on peut attraper quelque chose* ». Silence. J'aurais pu lui dire: « Pourquoi communiez-vous? (C'est une dévote.)

Vous ignorez donc que Jésus a une maladie contagieuse. Vous pourriez attraper la charité.» Mais elle n'aurait pas compris. De *qui* donc est-elle vêtue, celle-là ?

On fait grand bruit de la Béatification solennelle de Jeanne d'Arc qui aura lieu demain à Rome. Mandement, à ce sujet, de Mgr Amette, tout en lieux communs. « Le patriotisme et la foi, etc. » Bavardage heureusement très court. Notre pontife ne s'est pas tué.

22. — Relu le *Conscrit de 1813*. Malgré la médiocrité de pensée et l'absence d'art, on ne peut nier le charme des livres d'Erckmann-Chatrian. Cela tient, sans doute, à un don de bonhomie toute populaire et à celui d'une vision très précise des réalités inférieures. Il ne faut pas demander plus à ces auteurs. Ils ignorent Dieu et n'ont rien compris à la magnificence impériale, sinon que cela coûtait des bras et des jambes et qu'il n'y avait plus moyen de vivoter en sécurité dans les petits coins.

Il y a juste quinze jours que le manuscrit du *Sang du Pauvre* est chez Calmann-Lévy. J'apprends que le rapport du *deuxième lecteur* n'est pas encore arrivé, le rapport du premier n'ayant pas été favorable. Car c'est ainsi dans cette

maison. Pour la première fois, il me faut passer par deux lecteurs *anonymes* qui souillent mon manuscrit de leurs yeux et de leurs ignobles mains.

26. — Las Cases. Napoléon, à Sainte-Hélène, refuse de se plaindre. « Les plaintes sont au-dessous de ma dignité et de mon caractère. *J'ordonne ou je me tais.* »

Concert Hændel rue Trévise. Fondation de mes amis Raugel et Borrel. Je suis loin de comprendre la musique ancienne et savante de Hændel, mais j'ai fortement senti la beauté des « Chanteurs de la Renaissance », série de chansons plus ou moins populaires, échos surprenant de la vieille France, orchestration par les voix humaines, d'un effet incroyable. La « Bataille de Marignan » surtout m'a jeté dans une sorte d'extase historique.

27. — Un bon curé avait eu l'idée singulière de donner à lire l'*Exégèse des Lieux Communs* à un de ses bourgeois qui lui paraissait moins bête que les autres. Il y a gagné de perdre l'estime et le secours matériel de ce paroissien.

Comment, lui dis-je, avez-vous pu espérer de faire lire à de telles gens celui de mes livres qui est précisément le plus indéchiffrable pour des bourgeois ?

Que voulez-vous qu'ils comprennent à cette ironie condensée, compliquée, cadenassée ; à cette ironie en tirebouchon et à tiroirs dont ils sont eux-mêmes le constant objet et qui ne peut être goûtée que par des artistes ou des généreux ? Quel moyen de leur faire partager le mépris ou l'indignation qu'ils nous inspirent ? Au fond, dans l'Absolu qui est mon lieu, l' « Exégèse » dit les mêmes choses que « Celle qui pleure » et que tous mes autres livres. Ils vous ont puni à leur sale manière et c'était bien à prévoir. Il n'y a rien à faire avec l'honorable racaille de Bethléem. Il n'y a qu'Hérode pour lui donner sa récompense qui ne se fera peut-être pas longtemps attendre.

J'apprends que le *Matin* voudrait un article de moi sur le monument Villiers.

28. — A Termier :

Je suis affligé, inquiet et indigné du parfait silence de la maison Calmann. Mon inquiétude et ma peine portent sur ceci que je suis privé injustement de mon manuscrit,par conséquent sans moyen de tenter d'autres démarches. Cela me désole et m'irrite d'autant plus que je suis certain d'un refus. J'ai livré ma copie le mardi saint, 6 avril, il y a vingt-deux jours. *Dans quelles mains est-elle* ? C'est révoltant et insupportable. Si je ne craignais de désobliger X... j'aurais écrit au tenancier de la boutique pour lui exprimer mon indignation d'être traité comme le premier débutant venu, et surtout pour exiger impé-

rieusement la restitution du manuscrit, fût-ce *par huissier*. Rendez-moi le service d'écrire à ma place. Il me faut immédiatement l'acceptation ou le renvoi de ma copie. Vous saurez faire cette démarche ennuyeuse avec une douceur dont je suis incapable tout à fait.

Visite d'un cyclone sous les espèces d'un personnage inconnu de moi jusqu'ici, lequel vient de faire quinze cents kilomètres pour me voir, avec la crainte horrible d'un mauvais accueil, quelques personnes bien informées dans sa province lui ayant assuré qu'il ne pouvait raisonnablement compter que sur la défenestration la plus rapide. Pratique, d'ailleurs, qui eût été d'un vrai titan, vu le poids extraordinaire de cet admirateur. Il n'en revient pas d'être reçu amicalement et, tout de suite, il se déclare :

— Je ne puis supporter, dit-il, qu'un homme tel que vous soit dans la misère lorsque rien ne me manque. Il est vrai que ce que je peux faire pour vous, à l'instant même, est insuffisant, mais ma situation actuelle va changer et j'aurai la gloire de réparer bientôt l'injustice des contemporains, etc., etc.

Tout cela dit avec une rondeur, une bonhomie déchaînée, étourdissante. Je n'ai jamais vu

et ne reverrai sans doute jamais, une pareille fureur d'enthousiasme. Plusieurs heures je suis secoué par cet homme, comme le temple de Dagon par l'aveugle et formidable Samson qui fut Juge en Israël pendant vingt ans. Il part enfin, nous laissant un peu d'espérance et la sensation d'avoir donné l'hospitalité à un ouragan.

[Depuis je l'ai revu plusieurs fois, nous avons même failli nous brouiller. Mais le malheureux a été fort déçu dans sa volonté ferme et véritablement généreuse d'assurer mon indépendance. Victime d'un parfait coquin qu'il avait imprudemment associé à ses affaires et qui l'a saigné à la carotide, lui-même, à son tour, aurait grand besoin qu'on le secourût.]

Mai

2. — Termier me rapporte le manuscrit du *Sang du Pauvre* avec le refus *motivé* de Calmann. On déplore que ce livre n'ait rien de ce qu'il faut pour plaire à « un public liseur de romans qui est celui de la maison ». Il a fallu tout un mois à ces boutiquiers infâmes pour découvrir ça. Il y a, peut-être, autre chose qu'on ne dit pas.

3. — Article de Frédéric Masson, dans le *Gaulois*, sur Barbey d'Aurevilly. Il y est parlé de « *l'homme* (!) qui l'a le mieux connu, Paul Bourget, après qui nul ne saurait se risquer à un portrait *sur nature* (*sic*) du grand écrivain». En une conférence que j'ignore où le merdeux psychologue déploya « une faculté supérieure d'analyse », la pauvreté fière de Barbey d'Aurevilly fut présentée « avec la pointe d'ironie qui conve-

nait » et l'auteur de l'*Ensorcelée* fut montré vêtu d'une pourpre et d'un brocart imaginaires, « de même qu'il se croyait jeune, irrésistible et de haute lignée » dans de « lamentables haillons ».

C'est à faire bouillonner le sang et à se précipiter sur une trique de penser que c'est d'un des plus nobles poètes modernes que parlent ainsi les domestiques. Ce Paul Bourget que j'ai vu, quatre ans, ramasser, chez d'Aurevilly, les *mégots* d'idées et les bouts de phrases qui lui ont suffi pour devenir académicien ; crèvera dans son purin de fils de pion gentilhomme et de vieux gigolo des dames, avant d'avoir pu comprendre ou deviner le mépris énorme que le grand artiste me légua pour lui. Mais le parasite qui ronge Bourget sur son fauteuil d'académicien, Frédéric Masson, ne s'en tient pas là... Silence. Il est déshonorant de citer un tel collaborateur d'Arthur Meyer, héritier approximatif du grand Turenne, par les urinoirs.

4. — A mon étonnant visiteur du 28 avril : « Je crains, mon ami, que vous n'ayez entrepris au-dessus de vos forces, en rêvant de faire de moi *un homme heureux*. Je suis trop difficile à sauver. Ne vous noyez pas avec moi. »

5. — Article demandé par le *Matin* :

Une Résurrection

Il a fallu vingt ans et la mort de Catulle Mendès. Aussi longtemps que parut vivre Mendès, Villiers de l'Isle-Adam ne pouvait pas et n'aurait sans doute pas voulu sortir de sa tombe.

Mais les plus belles mamans ont une fin. Mendès disparu — on sait avec quelle gloire — nous reverrons enfin dans Paris l'auteur d'*Axel*, à Montmartre même où il a vécu et souffert, j'ose l'espérer.

Seulement il y reviendra comme le Napoléon d'Hugo dans sa capitale : immobile, aveugle et sourd.

> Vous serez endormi, figure auguste et fière,
> De ce morne sommeil plein de rêves pesants
> Dont Barberousse, assis sur sa chaise de pierre,
> Dort depuis six cents ans.

On parla, un jour, à Mendès d'un monument pour Villiers. — Oh! dit-il, ne nous emballons pas. Un tout petit buste, là-bas, dans son village, si on y tient absolument, c'est bien suffisant.

« Le silence des astres m'épouvante », a dit Pascal. Il semble, en effet, que les constellations devraient mugir quelquefois. Le poète que fut Villiers jugé par le poète que fut Mendès serait certainement une occasion.

Ils furent jeunes ensemble, il y a bien cinquante ans,

et se connurent comme les diables en enfer. Le « Properce Beauvivier » du *Désespéré* publié, *ante porcos*, en 87, me fut donné en partie par Villiers, documentateur intarissable sur Catulle qu'il vomissait. Plusieurs brasseries s'en souviennent. Je suis loin d'avoir tout écrit. Ah ! le pauvre Villiers en savait trop ! Sous le consulat de Mendès, aucun hommage public ne pouvait être décerné à ce témoin qui l'accusait encore du fond de sa tombe.

Le 8 février dernier, la bonté d'un tunnel pulvérise l'obstacle. Aussitôt un comité s'organise dans l'atmosphère assainie et une généreuse foule se précipite. Alors, comme par miracle, un monument se trouve tout fait, tout prêt, tout vivant, un monument tel qu'il ne s'en est pas vu depuis les Pharaons, juste ce qu'il fallait au magicien de l'*Eve future* qui ne croyait pas à la mort, un monument de *résurrection*. La Gloire victorieuse, irrésistible, arrachant les planches de ce cercueil qu'on croyait enfoui à dix mille pieds sous terre et le poète surgissant ainsi, redoutable. Que ceux qui ne me croiraient pas aillent voir cela, à Montmartre, rue Tourlaque, 22, chez le statuaire Frédéric Brou, et je leur promets un peu d'ahurissement.

Certains ont dit que c'était là une chose de cimetière. Opinion de concierge et contre-sens au premier chef. C'est, au contraire, le plus beau défi à la mort. *Vita mutatur non tollitur*, suivant l'expression fière de la Liturgie. La mort n'est admissible que pour la canaille en viande ou la canaille tout en or. Les poètes comme Villiers ne peuvent pas mourir.

Ah ! sans doute, il y a du changement ! La carcasse besogneuse et sanglotante a été rejoindre les autres poussières. Mais elle peut revivre en bronze pour toujours, et les démons de la sottise ou de la méchanceté n'y mordront pas.

« Je suis, disait-il, de la Race des Êtres qui font l'honneur des autres hommes. » Ils en font aussi l'épouvante et souvent la rage. Le terrible moqueur des *Contes cruels* en qui bouillonnait le sang des chevaliers, a été, je crois, l'homme du XIXe siècle qui méprisait le plus son temps et qui en a été le plus bassement, le plus lâchement détesté. Ainsi qu'il convenait, une misère atroce, permanente, lui fut adjugée par les domestiques et les fournisseurs qu'il avait ignominieusement congédiés de son rêve. Sans souliers, sans pain, presque sans gîte, il était pétrifiant de hauteur et ressemblait à un roi captif.

Un jour, en un café quelconque, un arrivant individu encore plus quelconque, un journaliste caligineux, fuligineux, plombagineux, innommable et indiscernable, l'interpella : « Eh ! Villiers, toujours, toujours ! » En même temps il décrivait de la main et de l'index élevés au-dessus des têtes, de vastes cercles s'amincissant du côté des nues. « Et vous », répartit le descendant du Grand Maître, « toujours, toujours ! » Et lentement son doigt dessinait la même spirale dans la direction des crachats et du centre de la terre. Il faut avoir vu cela et le tombeau de l'Empereur aux Invalides.

« Nous nous en souviendrons, de cette planète ! » me disait-il un soir que nous cherchions ensemble un

introuvable dîner, les pieds dans la boue glacée. Il racontait avoir écrit la plus grande partie d'*Axel*, à plat ventre sur le carreau d'une chambre démeublée. Pauvre grand Villiers aussi désarmé qu'un petit enfant dans ce monde infâme !

Alors il se réfugiait dans son paradis intérieur que le Chérubin au glaive de feu n'entr'ouvrait que pour lui seul.

« Tu te juges *pauvre* », dit le précepteur d'Axel à son formidable écolier « toi qui, d'un regard, peut posséder le monde ! Tu veux *acheter*, comme les humains, et passer des contrats, agiter des papiers — pour être SUR que tu possèdes une chose ! Ainsi tu ne te croirais le maître d'un palais par toi contemplé que si tu devenais, par un traité, le prisonnier de ses pierres, l'esclave de ses valets, l'envié de ses hôtes roulant vers toi des yeux vides ! Alors que tu devrais pouvoir y entrer et que, devant ta seule présence et ton souverain regard, tous les serviteurs viendraient t'obéir et que le prétendu « maître » de ce même palais leur dirait en balbutiant et incliné devant la lumière de ta face : — Adressez-vous à lui !... »

C'est de ce palais que sont sortis tous ses livres, en trop petit nombre : *Isis*, *Tribulat Bonhomet*, *Contes cruels*, *Akédysséril*, *l'Eve future*, etc., ont été écrits, non sur le carreau d'une mansarde ignoble, mais, *en réalité*, dans un cubiculum de Porphyrogénète, sur une table d'or massif, à proximité d'un lit d'ivoire digne de Salomon qu'un royaume n'aurait pas payé.

Oui, un royaume ! Le trône de Grèce, un jour, pa-

rut lui tendre les bras. Il pensait y avoir des droits par son ascendance et tenta d'intéresser à sa cause Napoléon III. Aventure fantastique non oubliée des contemporains. Un prince danois lui fut préféré, déni de justice dont je crois bien qu'il ne se consola jamais tout à fait et qui fut son épine jusqu'au dernier jour. « Adieu Malte ! Adieu les grandes choses ! » murmurait-il dans son agonie.

Il y a mieux, aujourd'hui, que ce minuscule royaume qui pend comme une mamelle aride au ventre bouleversé de la vieille vache ottomane. Il va régner sur Paris même, du haut de Montmartre, dans une effigie prodigieuse, comme il règne, depuis longtemps déjà sur tout ce qui peut rester encore de nobles esprits, de cœurs altiers et non pas seulement en France. Résurrection telle quelle assurément, mais pour lui seul — et à jamais.

[Cet article commandé, accepté et même *payé* par le *Matin*, n'a jamais été publié, j'ignore pourquoi.]

Visite d'un chapelain de la Basilique. Séance désagréable. Ce pauvre prêtre étale une médiocrité prévue à propos de la Salette et de Mélanie dont il nie énergiquement le Secret. Tous les lieux communs pouvant tiédir une âme de pot-au-feu qui ne bouillira jamais. Les évêques opposants sont dans la doctrine et dans la justice. Moi je suis sans charité... naturellement.

7. — *Lettres de Barbey d'Aurevilly à Trébutien*, 2 volumes avec un portrait exécrable. Elles commencent en 1832 pour finir lorsque je n'avais que dix ans. Fort supérieures à celles qu'il écrivait dans sa vieillesse. Sensation étrange de lire sur une tombe.

11. — Je me précipite en un café pour lire un article d'Hanotaux sur la grève des postiers dont nous sommes menacés derechef. Cet admirable article peut se résumer ainsi : « Si vous faites grève, si je ne reçois plus mon courrier, je vous retire ma protection. »

12. — Malgré l'ultimatum d'Hanotaux, la grève des postes est déclarée. On a décidé de confier le service aux soldats. Comment sera-t-il fait ? Toutes les machines se détraquent.

13. — Un triduum solennel est annoncé en l'honneur de Jeanne d'Arc. On est invité à pavoiser et à illuminer. Occasion pour nos catholiques de se pavoiser eux-mêmes d'un héroïsme facile. Cette mascarade augmenterait mon mépris pour eux, si c'était possible. Je veux bien que Jeanne d'Arc soit une sainte, mais non pas la sainte de ces gens-là qui l'eussent autrefois couverte d'ordures, avant de la brûler, exactement comme le célèbre Cauchon. Bonne affaire

d'argent pour la Congrégation des Rites. Quand je m'occupais de Christophe Colomb, il y a vingt-cinq ans, on objectait l'ancienneté de la Cause, les quatre siècles écoulés. Or Jeanne d'Arc est morte soixante ans avant la découverte de l'Amérique.

15. — Tout est sombre. Les grèves sont partout. Révolte universelle, en attendant le désespoir et les fureurs. Les saisons semblent *changées.* Il faut faire du feu, en plein mai. Le dénouement ne doit plus être bien éloigné. Avant-hier, on a chanté l'*Internationale* à la Chambre.

17. — Un très riche Américain a fait élever dans sa propriété un monument à la mémoire d'Adam, le *premier homme* ! Ce doit être un bien beau travail. Si ce millionnaire avait le sens de la réalité, il ferait graver sur le socle : « A Adam, premier homme, un tel, le dernier des hommes. »

20. — Conseil de Brou. Si j'entreprenais un livre sur Napoléon, je ne devrais pas commencer avant d'en avoir demandé la permission à Frédéric Masson.

22. — Histoire banale. Nous avions sauvé un pauvre ménage, Dieu sait à quel prix ! La femme

engagée pour aider Jeanne, s'est abstenue de revenir, ayant été payée d'avance et cela très simplement, sans prévenir ni s'excuser. Nous devrions y être habitués. C'est la pratique de ces sortes de gens à qui tout est dû.

24. — Un prêtre m'écrit : « Je me représente toujours Dieu bénissant ceux qui lisent vos livres... J'y reviens fréquemment avec piété, comme on irait à un pèlerinage célèbre, parce que Dieu s'y manifeste plus qu'ailleurs. »

Sottise prodigieuse apportée, ce matin, par le *Journal*. Un peintre-verrier du Mans a eu l'idée de représenter M. Fallières en un vitrail, agenouillé sur un prie-Dieu, les mains jointes au-dessus du livre des Évangiles, dans la pose accoutumée des bienheureux et des saints des vieux manuscrits. Par une heureuse combinaison de l'archaïque et du moderne, la chape ouverte laisse voir l'habit noir et la grand-croix du Président. De même, au-dessous des armes du chapitre de la cathédrale du Mans où figurent trois fleurs de lys et trois clefs, on voit un écusson orné de la Légion d'honneur et du coq gaulois. Au-dessous cette inscription, en caractères gothiques : *Selon la tradition, Messire Armand Fallières, VIII*e *Président de la République*

française, prend, en sa qualité de chef de l'État, le titre de chanoine de Mgr saint Julien du Mans.

Après tout, ce n'est pas plus bète ni plus profanant que le vitrail de Saint-Jean de Lunebourg où Guillaume II est montré sous l'armure de saint Henri, empereur d'Allemagne.

26. — Parole extraordinairement simple de Véronique dite à sa mère qui me la rapporte avec ravissement :

« Marie est la seule qui n'ait pas mangé du fruit défendu. »

Occasion des pensées que voici :

L'homme, par son péché, *a forcé Dieu à se cacher*. (Adam se cache, Dieu se cache nécessairement.) Quand nous verrons Dieu tel qu'il est, c'est que nous nous serons montrés nous-mêmes, tels que nous sommes, sans voile.

L'appel « Ubi es ? » sonne toujours. Jésus a répondu : « Me Voici. » Tout le genre humain doit le suivre et Dieu attend l'arrivée de cette procession, au fond de son Éternité, à l'heure du Jugement. L'Humanité nue comparant devant la Divinité nue ! Le Créateur tout nu attend sa créature toute nue.

28. — Depuis quelques jours une grande bâtisse

en haut du funiculaire, antérieurement boutique d'objets de piété, a été transformée en un restaurant à l'usage des pèlerins. C'est sans doute un établissement très parisien, avec *cabinets particuliers*, j'ose le conjecturer. Enseigne : *Au Repos de Béthanie* !!!

Personne, bien entendu, ne voit là une profanation. Plusieurs même doivent trouver cela très édifiant.

29. — Lecture alternative de Las Cases et de Gourgaud. Quelle différence entre ces deux hommes ! Le premier ne voit que la grandeur, ne sent que la grandeur. L'autre ne montre que la petitesse. C'est la différence du gentilhomme au goujat.

Gourgaud qui croyait aimer Napoléon et qui l'aimait sans doute à sa manière, a les vues et les sentiments d'un hussard. Il me semble situé entre Béranger et Paul de Kock. Il a cru travailler à la gloire de son maître. Ses plus perfides ennemis n'auraient pu le diminuer davantage. Les plus nobles mouvements, les plus fières paroles de l'Empereur sont incroyablement avilies et rapetissées dans ce journal de blanchisseuse.

Quelle chute quand on vient de lire Las Ca-

ses, le généreux et toujours chevaleresque Las Cases qui ne dit jamais un mot contre ses compagnons de captivité, desquels Gourgaud ne cesse de se plaindre!

30. — Projet d'une bataille de Napoléon racontée ou rêvée à ma manière. La lutte colossale de Leipsick, par exemple. 600.000 hommes en conflit! 600 000 âmes qui combattaient! Montrer cela.

Juin

2. — A Termier :

Votre retour de l'Ile d'Elbe a été pour moi l'occasion d'une joie nouvelle, sans mélange d'inquiétude, Waterloo n'étant pas à recommencer. Il est tout à fait certain, depuis longtemps, que notre amitié ne subira jamais aucun désastre. Vous êtes un homme enviable. Si je n'étais pas moi-même Léon Bloy, je voudrais être Pierre Termier, c'est-à-dire l'étonnant ami de Léon Bloy que vous êtes. Ce que je vous écris là est un peu stupide, mais je ne trouve pas mieux. Je suis complètement immergé dans Napoléon. Hier, Viñes est venu. C'est même en partie sa présence qui m'a empêché de vous écrire. Il m'a donné à signer une photographie de moi et voici : « On exige que j'écrive toujours du Léon Bloy, j'en ai assez. Je veux désormais écrire du Napoléon. » Vous voyez où j'en suis. Je vous embrasse à Fontainebleau, mais sans adieu. Après tout cette lettre n'est pas plus toquée que la plupart de celles de Barbey d'Aurevilly que ma femme est en train de lire.

Lu *Le Maître du Monde*, par Robert Hugh Benson, fils, me dit-on, de l'archevèque anglican de Cantorbery, prêtre catholique depuis dix ans, auteur d'un grand nombre de livres et convertisseur de beaucoup de protestants. C'est un homme tout à fait extraordinaire. Peu d'ouvrages m'ont autant impressionné que le *Maître du Monde*, m'ont autant donné la commotion d'une chose de génie.

Benson est bien catholique et bien Anglais. Ayant en vue la fin des temps (???) il veut naturellement que le dernier pape soit un prêtre anglais. Mais cela est peu important. Il a une conception assez augurale de l'Antéchrist, « l'homme de péché ». Son Felsenburg est réellement angoissant.

Ce livre atteste, ainsi que plusieurs autres livres contemporains (ceux de Wells, par exemple), un pressentiment général de ce qui va venir. Seulement on y parle trop, peut-être, de la toute puissance éventuelle et prochaine des moyens mécaniques et scientifiques. J'imagine que la guerre à Dieu sera plus grandiose, plus spirituelle. Ici, les apôtres de l'Antéchrist ne font que ressasser contre le christianisme des arguments de commis voyageur : Trinité ab-

surde, Paradis puéril, etc. Les machines les plus terribles en conflit immédiat avec l'âme humaine seront toujours *ridicules*, et c'est ce que le démon ne peut pas vouloir. L'auteur n'a pas été jusqu'au bout. L'Antéchrist adoré comme Dieu, opérant les plus grands prodiges, etc. Il ne le pouvait pas, d'ailleurs. Il n'y a pas de roman possible sur l'Apocalypse.

5. — Dépense considérable de temps et d'attention pour écrire une lettre banale et affectueuse à un hérisson malheureux qui a besoin de moi. J'en suis exténué.

8. — C'est une amertume et une honte inexprimables de voir les journaux remplis de cette vieille charogne de Chauchard crevé sur 150 millions mal acquis et qu'on nomme « le grand philanthrope », parce qu'il laisse 30 millions à une gueuse et 15 à un boutiquier du Grand Cordon. On lui prépare des obsèques de 150.000 francs. Ayant été grand officier de la Légion d'*Honneur* (!), parce que milliardaire, deux divisions de l'armée, généraux en tête, accompagneront cette ordure. Jamais il ne se sera vu pareille ignominie.

Beau cri d'une femme honnête à propos du testament : — C'était un homme admirable,

il a laissé trente millions à sa maîtresse !

9. — Enterrement de Chauchard demain. Il n'est parlé que de cela. Le vieux misérable a voulu qu'on le mît en terre avec un gilet dont les boutons valent cent mille francs, paraît-il. Nous sommes devenus bien abjects, mais cela passe la mesure et il y a comme un grondement de colère autour du fumier.

Lecture enragée de Gourgaud qui me fatigue et me désole. C'est étonnant ce que devient un grand homme à travers un petit esprit.

11. — D'un prêtre pauvre :

... Ma jeune sœur est revenue mardi dernier dans un tel état de santé que j'en désespère. Il est vrai que les dignes et saintes Auxiliatrices d'Hyères me réclament un supplément de 188 francs. Je leur avais confié une petite malade facile à guérir, elles me la rendent perdue ou presque. Son aspect seul m'a déchiré l'âme. Là-bas, soins nuls, hygiène plus que douteuse, promiscuité des malades dans des chambres étroites transformées en dortoirs ; nourriture d'ouvriers bien portants ; un *seul* docteur d'une inqualifiable sottise, venant tous les trois ou quatre jours et en hâte ; jamais de feu, malgré le mistral et le froid ; défense aux malades, sous peine de *renvoi immédiat, dans n'importe quel état*, de se plaindre à leurs familles ; lettres lues et détruites, si nécessaire... ;

en somme, école pratique sur malades pauvres, touchant l'application de remèdes radicaux (!) et barbares. Enfin cette maison est pourvue de rentes annuelles, destinée qu'elle est à héberger et à guérir des jeunes filles malades et pauvres, ne pouvant payer. On touche donc les rentes, on a *tout au rabais* et presque pour rien chez les commerçants locaux, désireux de l'appui et de la publicité des « chères et bonnes sœurs », et enfin on palpe la galette des parents ou bienfaiteurs ainsi que les suppléments, s'il y a lieu.

Notez que sur quinze enfants, deux au moins meurent annuellement entre les bras de ces tendres Auxiliatrices... des Pompes funèbres ! Sans compter celles qui partent pour l'éternel voyage au retour chez leurs parents. Ce sont les heureuses, celles-là...

Quel paradis de gloire ne doivent pas sûrement mériter ces « filandières de la mort », ces « Parques sages » dont la quenouille est tellement emmêlée qu'elles sont obligées si souvent, *malgré elles*, de casser quelques fils ! Assurément quand l'Epoux viendra au devant d'elles, leur lampe sera bien garnie. J'ose croire, en effet, que sur les fonds qu'elles touchent, de bonnes et amples réserves doivent être faites pour se munir d'huile, au bon moment. D'ailleurs elles ont « l'œil » chez l'épicier...

Alors?... oui, mais alors? où passe cet argent-là? Mystère et arcanes des cornettes et des voiles. Mais aussi pourquoi ces tripotages, ces vilenies plus ou moins criminelles s'accomplissent-ils en face de la Croix sainte du divin Rédempteur que ces religieuses portent d'une façon si ostentatoire?... Je m'arrête,

mon cher ami, le reste serait trop long à dire. Sachez seulement qu'en vous adressant ces lignes, je supplie Celui qui rendra à chacun selon ses œuvres de hâter la Justice de sa terrible Main et de se montrer, comme, parfois, il sait le faire.

13. — La *Semaine religieuse* de plus en plus encombrée de réclames immondes quasi pornographiques (casinos, *massage sous l'eau*, etc.), nous annonce pour jeudi prochain, au Sacré-Cœur, un pèlerinage des « publicistes chrétiens » (!) sous la présidence de Mgr Touchet Je vois ça d'ici. Toute la chienlit de la bonne presse et du bon combat ! Le bienheureux Coppée est fichu de descendre du ciel à cette occasion.

Je serais bien curieux de savoir ce qui a pu se passer dans les ferventes âmes du clergé de la Madeleine en la circonstance des obsèques profitables de la charogne de Chauchard si désignée pour la voirie et sur laquelle un prêtre a osé prononcer *l'Absolve... ut in resurrectionis gloria inter Sanctos et Electos respiret.* Cela au mépris effroyable du Rituel : *Negatur ecclesiastica sepultura... manifestis et publicis peccatoribus qui sine pœnitentia perierunt.*

15. — Témoin d'un ami, je suis bien forcé d'assister à son mariage, de subir les banalités affreuses de cette sorte de combats d'animaux que représente un mariage mondain... J'ai eu grande pitié de la pauvre jeune femme, forcée par un usage cent fois imbécile, de souffrir, en frémissant de dégoût et au risque de la gale ou de la lèpre, les sales baisers d'une multitude, pendant trois quarts d'heure. J'envoyai dire à cette malheureuse de baisser son voile qu'on a, je l'espère, brûlé aussitôt après. Il aurait fallu un masque de fer.

16. — Tremblement de terre en Provence. Inquiétude pour Marseille. « Paris brûlé, Marseille englouti », a-t-il été dit à la Salette. Est-ce Marseille qui va étrenner ?

18. — Fête du Sacré-Cœur. Il n'y en a pas de plus douloureuse. Malheur aux chrétiens qui ne voient là que du rose, alors que le Sang rouge de Jésus coule à grands flots. *Sustinui qui simul contristaretur et non inveni.*

Je suis confondu quand je vois un fac-similé de l'écriture de Napoléon, laquelle est monstrueuse d'illisibilité. Comment identifier cette expression *aliénée* de la pensée d'un homme si amoureux de l'ordre, si clairvoyant, si précis

Comment l'expliquer sinon par je ne sais quelle surnaturelle impuissance de cet instrument de Dieu qui se faisait obéir par des millions d'hommes et qui ne pouvait pas commander aux cinq doigts de sa main ? Alors même qu'il est le plus grand de tous les vainqueurs, son écriture déjà raconte ses défaites et fait songer à un poème de gloire sur un palimpseste mal effacé où reparaîtraient, pour l'oblitérer ou le brouiller à chaque mot, les fragments d'une liturgie funèbre.

21. — On me rapporte le manuscrit du *Sang du Pauvre* qui a déjà voyagé beaucoup et qui revient actuellement de chez Flammarion. Remarqué des traits au crayon signalant certains passages irrespectueux à l'égard des riches ou trop nettement religieux. Griefs et obstacles. La lecture et ces marques ont dû être faites par une femme que je crois connaître, dont le nom de bas-bleu rime avec *méandre*. C'est trop bète.

22. — Dédicace pour la *Femme pauvre*, écrite dans un café à Fontainebleau : « Je suis trop belle pour être aimée, dit la Douleur. » Dix mots qui expriment synthétiquement ce livre cruel.

23. — On me parle de Flammarion. Il paraît que je suis trop vivant pour sa boutique. Race

ignoble de mercantis qui voudraient s'enrichir de la souffrance d'un artiste sans courir l'ombre d'un risque, même illusoire. Si je devenais célèbre, tous ces chiens seraient pendus à ma sonnette.

24. — Mon mal ordinaire, congénital, ma tristesse est immense. Je ne sais ce qui se passe. Avec une force extraordinaire, reviennent sur moi plus intenses, plus hagardes, les peines d'autrefois, — ce qui s'est passé en 1880 surtout. Cela mêlé aux prophéties de la Salette, comme si une échéance était proche.

25. — Il m'arrive une médaille pleine de gaîté que distribuent, dans les milieux ouvriers, les propagandistes de la royauté dite *légitime*. Cette médaille en cuivre porte, au droit, l'effigie d'un sot avec cet exergue : « Philippe, duc d'Orléans » — entre deux fleurs de lys — et la date 1909. Au revers, inscription : « Je replacerai mon pays au premier rang des nations avec le concours de tous les vrais Français. » Fleur de lys. Exergue : « Tout ce qui est national est nôtre. » Et encore : « Philippe duc d'Orléans » entre deux fleurs de lys. Enfin ! Nous voilà propres. Nous avons un homme !

27. — Cette nuit, cauchemar horrible. Je me

suis vu dans un lieu abominable, entouré de bourreaux et n'entendant que des cris de suppliciés. Cela s'ajuste bien à mes ordinaires pensées. Hier je parlais à Martineau du martyre, du *désir* du martyre, seule pierre de touche à quoi se doivent reconnaître les vrais chrétiens. Mais la vision était si affreuse qu'il m'a fallu quelque temps pour me remettre.

29. — Il n'a cessé de pleuvoir tout ce mois de juin et il fait froid. Que se passe-t-il dans le monde invisible ?

Nouveau refus d'éditeur. On dirait que ces gens regardent leurs mains quand ils lisent le *Sang du Pauvre.* Mon livre est admirable, d'une éloquence inouïe, d'une vente certaine et on voudrait bien l'éditer, mais on ne l'édite pas. Je suis trop violent, trop dans l'absolu, ce qui déplaît à la clientèle.

30. — J'avais envoyé au *Matin* une image du monument à Villiers pour être reproduite en tête de mon article qui ne paraît toujours pas. On me fait répondre qu'il faudra couper cette image en deux, en ne réservant que la partie supérieure, à cause de la nudité. La pudeur du *Matin !...*

Le *Sang du pauvre* a été confié à la « Société

nationale d'éditions ». Le messager me dit qu'une croix d'argent et une large médaille de Lourdes pendaient pieusement à la chaîne de montre du personnage qui l'a reçu. Il demande plusieurs fois vingt-quatre heures pour se prononcer. Un aussi bon chrétien ne manquera pas de consulter mes pires ennemis.

Juillet

3. — Pour ne pas désobliger un excellent homme, je consens, malgré ma répugnance, à recevoir un poète qu'il porte dans son cœur et qu'il drape de sa confiance. Le personnage est peu sympathique. Le menton fuyant et les yeux en clous de fauteuil proclament en lui le crapaud. C'est une espèce de méridional qui paraît avoir discipliné son geste et châtré son accent, mais qui a le sanglot facile. Il ne profère, d'ailleurs, que des paroles définitives, étant un auteur considéré dans sa province, mais l'expression pluvieuse de ses sentiments, lorsqu'il daigne les manifester, semble devoir être recueillie dans des vases lacrymatoires. Nous croyons discerner un frôleur passablement impur assorti d'un roublard à trompe ou tout au moins à queue préhensile comme certains singes de l'Amérique

centrale, et, déjà, nous prévoyons que l'ami présentateur sera roulé à la fin,de manière atroce, par ce confident de ses affaires et de ses projets.

Vaguement je me souviens d'avoir lu un fœtus de poème signé Delavache ou Delagénisse, car tel est à peu près son nom. C'était une petite manigance de lycéen, *Galathée* ou *Galaxie*, où il y avait des pavots blancs autour desquels tout le monde crevait d'amour, dans une Ile de Beauté. Il y avait même une vierge qui attendait son amant « par l'escalier du ciel ». Il y avait surtout des lectures : du Victor Hugo, du Leconte de Lisle, du de Vigny, du Coppée et aussi, je crois, du Villiers de l'Isle-Adam. Une introduction tout à fait candide avertissait le lecteur que cette œuvre de potache était à l'image de son auteur, c'est-à-dire « passionnée, tendre et mystique ». Il est douloureux qu'une maison aussi propre que la mienne soit visitée par de tels insectes.

[L'introducteur m'ayant supplié de ne pas refuser à son acarus une dédicace pour l'un de mes livres — je ne sais plus lequel — il a fallu m'exécuter. J'ai donc écrit ceci : « A Delavache qui a su se faire aimer *instantanément* ». Le dédicataire qui ne paraît pas avoir le sens de l'iro-

nie non plus que celui du ridicule, montre cela à tout le monde dans sa province, me dit-on. Il y a des femmes qui doivent se congestionner.]

7. — Journée de pluie et d'orage. L'été ne parvient pas à se déclarer. Beaucoup de gens commencent à voir et même à dire que ce trouble extraordinaire dans la nature est un signe redoutable .

8. — Apparition de l'*Invendable*.

13. — Extrême fureur de Blaizot en lisant ce que je dis de lui dans l'*Invendable* (pages 244 et 257). Un de mes amis s'est vu forcé d'interrompre les insolences de cet éditeur normand qui pense moins que jamais à régler mes droits d'auteur pour l'*Epopée Byzantine* et pour la *Résurrection de Villiers de l'Isle-Adam*. Pour ce qui est de mes antécédentes relations avec ce Blaizot, acheteur à vil prix de mes manuscrits pendant trois ans et revendeur des dits manuscrits à des prix exorbitants, voici quelques lignes de mon *Invendable*, page 117 :

C'est déconcertant de penser qu'un amateur riche capable de dépenser une forte somme pour l'acquisition des manuscrits d'un auteur pauvre, n'a *jamais*

l'idée de lui être utile *au même prix*, en supprimant l'intermédiaire. Les parasites féroces, dérisoirement nommés *amateurs*, sentent donc le besoin d'un complice pour porter leur infamie. Je ne vois pas d'autre explication.

J'apprends que Juven consentirait à éditer le *Sang du Pauvre*.

16. — Quelqu'un trouve à la Bibliothèque nationale un très beau crachat dans un exemplaire de *Je m'accuse*... L'auteur de cet hommage a dû souffrir de ne pouvoir mieux faire.

17. — Lettre décisive de Juven. Je n'ai plus qu'à me présenter pour conclure.

21. — Le ministère Clemenceau a été renversé hier. Par quel autre groupe d'imbéciles ou de crapules va-t-il être remplacé ?

23. — Billet à une sorte d'éditeur :

Monsieur, Depuis quelque temps, je reçois, j'ignore pour quelle raison, *Les Paroles* de mon très honorable plagiaire Jean de Bonnefon. Veuillez, à l'avenir, me priver de ce papier qui encombre et souille mes latrines.

Mémoires du général Thiébault. Distinction intellectuelle et mondaine de cet écrivain. Mo-

ralité religieuse absolument nulle. Entrevoit la grandeur de Napoléon, mais avec la critique d'un anecdotier. Il a, je crois, plus d'esprit que Marbot, mais autant de vanité et a ceci de recommandable qu'il montre bien la misère d'âme de certains lieutenants de Napoléon, Berthier, Macdonald, etc. Mais je ne suis encore qu'au Consulat.

24. — On me communique des lettres sur *Celle qui pleure* d'une sottise et d'une impudence rares. L'une d'elles condamne mon chapitre *En Paradis,* prenant un poème pour une page d'enseignement théologique. Les signataires sont, naturellement, des prêtres. Tous sont horrifiés de mes audaces et de mes violences.

25. — Dédicace de l'*Invendable* à Brou :

Quand Brunswich dit aux soldats :
« Volons à la victoire ! »
On lui répond : « Culotte en bas,
Monseigneur, n'avons-nous pas
La foire, la foire, la foire ? »

Un individu me reproche avec une excessive amertume d'avoir manqué de respect à Curie dans l'*Invendable.* Sur ma réponse qu'il n'y en-

tend absolument rien et que la vie est trop courte pour le lui faire comprendre, ce malheureux devient aussitôt un *démoniaque*.

A Jeanne Termier, envoi d'un bel exemplaire de l'*Invendable* qui lui est dédié :

Il y a quelque chose de plus profond que vous ne pensez dans la dédicace qui vous est faite de ce livre. Sachez que notre ami Frédéric Brou, ici glorifié, est l'actuel et dernier descendant très authentique, très vérifié, d'un des frères de *Jeanne* d'Arc et que son très légitime nom est Frédéric-Jean Brou du Lys, par ordonnance de Charles VII, portant couronne de marquis, anoblissement par le ventre, privilège insigne, et droit perpétuel aux Armes de France. Que cette révélation à propos d'un livre que plusieurs sages dédaigneront, vous rende rêveuse et puisse-t-elle ajouter à votre plaisir d'en être la dédicataire.

A Termier, autre envoi :

D'un sylvestre à un alpestre. Ceci, cher ami, pour vous dire, une fois de plus, qu'ayant été mon *excitateur* à un moment de ma vie où je dormais dangereusement, nul plus que vous n'a droit à mon affection et à mes prières, en attendant la Vie véritable où les hommes aimés de Dieu seront des arbres de mille ans ou des montagnes de deux jours, dans son Paradis.

27. — D'un homme aimable :

... Je ne puis vous envoyer, en échange de votre livre que les remerciements d'un bourgeois, propriétaire et lecteur de la *Croix*, c'est-à-dire d'un cochon, d'une charogne et d'un très pauvre idiot.

Signature avec Juven, d'un contrat pour l'édition du *Sang du Pauvre*. Pressé de voir paraître ce livre, j'approuve une clause homicide où il est dit que je ne serai payé de mes droits d'auteur que six mois après le jour de la mise en vente et seulement sur les exemplaires *vendus*, clause inouïe qui me met complètement à discrétion et à merci, nul contrôle n'étant possible.

28. — « On ne peut pas vous aimer ni être aimé de vous, m'écrit un prêtre, sans être dans la lumière actuellement ou en espérance. »

D'un vigneron :

Avez-vous jamais songé à cette chose épouvantable que, de par la crapulerie satanique de la plupart des marchands de vin, une bonne partie des messes célébrées chaque jour ne sont pas effectives et que Notre Seigneur ne peut pas descendre parmi nous ?

Non seulement j'y ai songé, mais je songe aussi quelquefois à l'autre « crapulerie » des

meuniers ou minotiers qui nous font manger du pain exécrable et je me demande ce qui peut rester de froment pur dans les hosties à consacrer.

Le plus grand des hommes, c'est un nommé Blériot qui vient de passer de Calais à Douvres en aéroplane. Triomphe en Angleterre, triomphe en France. Gloire inouïe, en attendant le mépris, le ridicule et les membres fracassés de l'acrobate.

29. — Dans Thiébault :

Tout homme qui écrit ses Mémoires sans admettre de concessions, tout juge qui fait son devoir sans admettre d'influences, ne peut plus avoir que des relations de famille.

31. — Encore Thiébault. Que cet homme d'esprit est donc insupportable avec sa « Zozotte » !

Août

1er. — A Henriette Ch. :

... Vous vous dites « anesthésiée », ce qui est la plus laide façon d'être morte. Comment ne vous tromperiez-vous pas ? Votre amour du Beau proclame une incertitude qui ne peut que vous faire souffrir. Vous avez trop de discernement pour espérer que des œuvres d'art pourront combler votre cœur. Vous savez très bien qu'au delà des chefs-d'œuvre, il y a un foyer de Dilection où puisent nécessairement les artistes, sans jamais se satisfaire et qu'ils ne peuvent, même avec du génie, *donner* qu'un écho très faible, un reflet très pâle de ce tonnerre et de cette fournaise. « Tu ne connais pas », disait Rusbrock l'Admirable, « les jouissances que Dieu donne et le goût délicieux du Saint-Esprit. » Vous savez ce que cela veut dire. Vous devez avoir dans votre passé, antérieurement au désastre de votre foi, un souvenir quelconque de la joie d'amour, de l'é-

blouissement dont il est ici parlé, et les sensations ou commotions procurées par de belles œuvres humaines ont dû vous paraître peu de chose en comparaison de cette minute merveilleuse.

« Le talent fait ce qu'il veut, le génie fait ce qu'il *peut* », a dit magnifiquement Hello. Plus un homme a de génie, plus il atteste son impuissance. C'est ce que sentent les âmes profondes. Un artiste de talent montre tout ce qu'il y a à voir, un artiste de génie donne le désir de ce qui ne peut pas être vu, et la question est ainsi tranchée. Je suis de ceux que rien ne peut satisfaire, je suis ce pèlerin de la *Femme pauvre* que « le soleil mécontentait ». Comment voulez-vous que je ne vous prenne pas en pitié ? Le plus grand poète, le plus grand musicien du monde est un mendiant, un guenilleux lamentable, un mourant de faim et de soif que votre aumône d'admiration est prodigieusement, dérisoirement incapable d'assouvir. J'ai cru voir en vous une âme et c'est pour cela que je vous écris ces choses.

« Quand les premiers doutes me traversèrent », m'avez-vous écrit, « je fus frappée d'horreur parce que j'imaginais là le souffle du démon. » Vous aviez raison, mais ce démon aurait certainement et à l'instant perdu tout son pouvoir, s'il vous avait dit son nom : « Je suis le démon de la Banalité. » Tout ce que vous me racontez est horriblement banal. « Je me traînais devant mon crucifix pour trouver la vérité... Je ne pouvais admettre une déloyauté de pensée, pratiquer quand je ne croyais plus... J'avais agi comme je croyais *devoir* le faire. » Pauvre brebis

penseuse qui ne vouliez plus du pâturage ni du pasteur ! « Je n'avais plus de Dieu, mais j'avais l'espérance de ne plus *être* un jour. » Comme si cette affreuse espérance était une chose concevable ! Et « l'amour du Beau » par là-dessus ! Mais enfant que vous êtes, comment n'avez-vous pas senti que tout ça est hideusement banal et médiocre, que ce macaroni se trouve dans tous les romans à couverture jaune ?...

Dieu ne refuse sa grâce à personne. S'il vous l'a retirée pour un temps, ce que j'ignore, c'est qu'il y a en vous un obstacle que je ne connais pas, mais que votre conscience doit vous montrer. Vous parlez de *déloyauté*, comme s'il pouvait jamais être déloyal d'obéir ! *Pratiquer quand on ne croit plus* ! Vous n'y êtes pas et le sens des mots vous échappe. Il s'agit tout simplement du mal de mer. Un jour j'étais sur la Baltique, naviguant pour la première fois. En mettant le pied sur le bateau, j'avais décidé que je n'aurais pas le mal de mer, mal ridicule autant que pénible. Une heure plus tard je sentis que cela commençait. Ma volonté de résistance en devint plus ferme et je me mis à marcher comme un furieux, déclarant que je ne me rendrais pas. Victoire complète, le vertige et la nausée disparurent, et ma jouissance d'en avoir triomphé fut délicieuse. Eh ! bien, ma pauvre petite, vous faites exactement le contraire, bien informée pourtant et reculant lâchement devant des fantômes. Jolie et spirituelle, vous épousez, par choix ou par inertie, la laideur et la sottise. Quel avenir ! Sophiste contre vous-même et sentimentale contre

Dieu, je vous mets bien facilement au défi de mépriser ce que j'adore. J'ai beau relire votre lettre, je n'y trouve pas une objection intellectuelle, un argument même spécieux. Rien que des lieux communs littéraires. Avouez-le généreusement, la confession vous fait peur, l'obéissance pure et simple vous révolte et la Salutation angélique ou l'Oraison dominicale vous semblent moins belles qu'un poème de Baudelaire. Combien vous devez souffrir d'être descendue à un étage si inférieur !

Ce matin je lisais, à la messe, les paroles liturgiques de la *communion* du jour :« *Qui manducat meam carnem*...Celui qui mange ma chair et boit mon sang, demeure en moi et moi en lui. » Je pensai à vous, à d'autres qui meurent de faim et de soif et j'étais plein de larmes. Ces paroles inexprimablement saintes et mystérieuses me devenaient un gouffre de splendeurs. J'essaierai de traduire cela dans un livre auquel je songe en tremblant. Tremblant de ce que je vois, tremblant de ce que je sais, tremblant de ce que j'ignore. De plus en plus, je travaille ainsi. Je vais à la messe, je communie, je dis le chapelet avec la joie ou l'espérance d'être avec les simples et les tout petits à qui appartient le « royaume des cieux ». La porte immense, alors, s'entr'ouvre... Je reviens une fois plus fort, souvent comblé de délices, *ayant Dieu en moi*...

[Peine perdue. La réponse à cette lettre a été plus sotte, que tout ce que je pouvais craindre

ou imaginer. Henriette Ch... est atteinte de bas-bleuisme si gravement qu'il faut renoncer à la guérir. Une petite grenouille de plus dans le marécage.]

2. — Thiébault. Indiscipline des chefs en Espagne, vilenie et pillage. Presque tous se sont déshonorés en perdant la France, en immolant à leur avarice, à leur vanité, à leur désobéissance toujours impunie, hélas ! les héroïques et pauvres armées qui leur étaient confiées. « A planta pedis usque ad verticem non *erat* in *imperio* sanitas. » Le tableau présenté par Thiébault est effrayant. Il y a peu de lectures aussi douloureuses.

3. — J'ai une vieille habitude de la sottise des journaux, mais rien en ce genre ne pourra surpasser ceci qu'on met sous mes yeux :

Ce n'est pas l'étendue franchie qui fait la gloire de Blériot ; d'autres et lui-même avaient exécuté dans l'espace des trajets d'une longueur égale sinon supérieure ; c'est le fait d'avoir relevé un *défi* et d'avoir aboli un veto sensationnel (?) de la nature et de l'histoire ; c'est le fait d'avoir réalisé un rêve considéré si longtemps comme fabuleux et d'avoir démontré par un exemple frappant, saisissant entre tous, que *rien n'est impossible à l'homme,* que la science et l'énergie

peuvent enfanter des *miracles tels que n'en a jamais prévu aucune religion*, etc.

4. — On m'écrit de Cayeux :

Définition de la Salette par un curé de ces parages. — « C'est une odieuse *contrefaçon* de Lourdes (!) *exploitée par les loges et imaginée par Satan* (!) pour discréditer le clergé de France et lui arracher le plus beau fleuron de sa couronne sacerdotale : *sa dignité.* » — J'ai pensé qu'après cela, il n'y avait plus qu'à fermer la devanture de la boutique cléricale et à tirer l'échelle qui servirait à accrocher cet avis : « Fermé pour cause de Dignité. »

Le digne curé picard ou normand qui parle de « contrefaçon », ignore sans doute que l'apparition de la Salette a précédé de *douze ans* celle de Lourdes. La plupart des ennemis de la Salette sont de cette force.

8. — A quelqu'un qui ne veut pas être nommé :

... Qu'il soit bien entendu que je ne vous connaîtrai qu'autant qu'il vous plaira, mais je ne puis m'empêcher de vous écrire que votre lettre m'a beaucoup ému et que votre don a été pour moi un vrai bienfait arrivant avec une précision miraculeuse, juste au moment où une ressource que je croyais certaine venait de m'échapper. Si vous me faites

l'honneur de lire ceux de mes livres où je raconte ma vie, vous verrez que les surprises de ce genre y sont assez fréquentes pour m'autoriser à croire que Dieu veille sur moi d'une façon très particulière. Vous remarquerez aussi que loin d'avoir peur de divulguer ma misère, je ne perds aucune occasion de la proclamer. J'en suis fier comme d'autres le sont de leur richesse et pour la même raison. J'ai travaillé toute ma vie pour être pauvre avec la même énergie que d'autres ont travaillé pour être riches. En ce sens, je suis un *parvenu*.

J'ai donc accepté votre « verre de vin » et je l'ai bu avec délices. Plaise à Dieu que mes livres, tous écrits dans le désert, vous puissent donner un égal rafraîchissement. Ne soyez pas « effarouché » de la manière dont je traite certaines gens. Acceptez cela en toute simplicité comme j'accepte les verres de vin. Dites-vous que vous êtes en présence d'un homme d'Absolu qui pense du Relatif ce qu'un ingénieur penserait de la négation d'un axiome de géométrie élémentaire.

Alors ce que j'écris vous paraîtra infiniment simple.

14. — De Termier qui vient de me rendre un nouveau et très grand service, après tant d'autres :

Il n'y a, voyez-vous, que les polytechniciens pour faire des amis fidèles, jusqu'à la gêne, jusqu'à la pauvreté partagée, jusqu'à la communauté des injures, peut-être même jusqu'à la mort.

15. — Assomption. Nul carillon, ce matin, dans Paris. Pas même l'*Angelus*.

Petite histoire qui ne me déplaît pas. Aux environs du Mans, une propriétaire dévote priait après la messe, comme peuvent prier les propriétaires. Un homme s'approche et l'assomme à coups de trique pour lui avoir donné congé.

22. — Sainte-Mesme, aux environs de Dourdan, sur les rives de l'Orge ombragée comme une rivière du Paradis. Beaucoup de bois et des gens paisibles. Eglise isolée, délicieusement enfouie dans la verdure. A une autre époque déjà bien lointaine et surtout avec de moindres soucis, ce lieu m'eût enchanté. Il y a cependant quelque chose de fort singulier qui nous fait penser à la Salette. Sainte-Mesme est une martyre des très vieux temps dont le supplice est naïvement représenté par un monument tout à fait rustique. Mais elle avait un frère vénéré, lui aussi, sous le nom de Saint-Memin ou *Maximin*, et cela nous donne à croire que le mystère de la Salette nous accompagne jusqu'ici — où je m'ennuie, d'ailleurs, comme Gourgaud à Sainte-Hélène.

25. — Envoi de l'*Invendable* à un jeune séminariste :

Omnes volunt cum Chistor gaudere, sed pauci volunt pro ipso aliquid sustinere (*Imit. II, 11*). En 1909. *Paucissimi volunt cum Christo gaudere, ceter volunt pro diabolo omnia sustinere.*

27. — Du *Journal* :

L'*Invendable*. Saint Benoît Labre, par humilité, se mettait sur la tête de la vermine et des immondices. A l'imitation de ce bienheureux, M. Léon Bloy recueille tout ce qu'il trouve d'ordurier, mais il se le met dans la bouche pour le vomir ensuite sur ses contemporains. Il en veut aux propriétaires, aux riches, aux directeurs de journaux, aux rois, aux jésuites et aux bourgeois. Parfois ses indignations méritent d'être partagées. Mais, nous autres, nous avons perdu le courage de publier avec sincérité nos sentiments. C'est pourquoi M. Léon Bloy paraît un monstre. PAUL REBOUX(?)

Voilà tout ce que la grande presse peut faire pour moi.

Septembre

6. — Brou a reçu, hier, une visite curieuse. Une adoratrice est venue en grand mystère, le nommant monsieur Brou du Lys et lui offrant 5 francs de la part de l'Archevêché.

Des démarches avaient été faites à son insu pour que son magnifique *Ecce Homo* fût acheté pour une église de Paris, au prix infiniment modéré de 3.000 francs, somme qui eût été fort utile à un grand artiste pauvre, dernier descendant de la famille de Jeanne d'Arc. Résultat. Une offre de CINQ francs à titre d'aumône ! Telles sont ces gens.

Ceux qui connaissent l'endurance médiocre de Brou peuvent deviner l'accueil. Avertie par un fracas extraordinaire, la messagère a eu à peine le temps de fuir.

10. — Article du *Matin* d'Anvers, signé d'un pseudonyme où il est dit que je suis un faux

pauvre, un scatologue, un lanceur d'ordures, etc. L'auteur termine en m'associant, dans sa répulsion patriotique, à Baudelaire (!) et aux autres contempteurs de la Belgique. Conformément à l'ordinaire sottise belge, les citations par lesquelles je dois être confondu sont précisément celles que j'aurais proposées. Je pourrais répondre que cet article me rajeunit de plusieurs années.

Depuis longtemps on cessait de m'injurier.

12. — Le gentilhomme rouquin, Tourteau de la Citerne, commence à devenir encombrant. Sa présence continuelle, sa sentimentalité gluante, son hypocrisie très probable et pouvant aller, nous commençons à le croire, jusqu'au sacrilège ; enfin le ridicule exorbitant de ses manières, nous déterminent à l'éliminer. Une lettre ferme lui notifie son congé. Nous ne savons presque rien encore de son passé qui ne nous paraît pas sentir très bon, mais la sottise et l'importunité du personnage sont tout à fait au-dessus de nos moyens.

13. — *Annales des Croisés de Marie.* Le rédacteur, Mgr Rigaud, ami et défenseur de Mélanie, par conséquent haï des prêtres de la Salette qui l'outragent et *le font outrager par les pèlerins,* quand il va sur la Montagne, est un digne

et vaillant prêtre saintement révolté de la guerre odieuse que j'ai racontée, mais par malheur, totalement dénué de talent et illisible au delà de quelques sacristies.

14. — Réponse admirablement imbécile de notre rouquin. Par induction ou plutôt par l'effet d'un mouvement de sa conscience, il se décerne à lui-même les épithètes de « fourbe », de « goujat », de « sacrilège », d' « infâme », qu'il a cru lire dans notre lettre. Nous voilà fixés.

22. — Jeanne me parle avec émotion de l'état d'âme observé en notre Véronique, enfant prédestinée, sainte par vocation et qui, facilement, mourrait d'amour pour Dieu.

25. — Lettre infiniment touchante de Vincent d'Indy, en réponse à mon envoi de l'*Invendable*. Grande bonté de ce grand artiste. Aucun suffrage ne m'a été plus précieux depuis vingt-cinq ans.

30. — A notre curé qui m'a écrit une lettre de reproches :

Mon cher curé, je suis persuadé que vous êtes incapable de « rancune », mais votre lettre est fort amère. Elle est surtout *inexacte*. Vous dites qu'on ne nous a pas vus à Saint-Pierre depuis « plus d'une année ». Or ma femme, avant les vacances, allait régulièrement à une messe basse le dimanche, d'autres

jours encore. Moi-même, bien que fidèle à la Basilique où on me voit sans cesse, j'ai pu vous contempler et vous entendre plus d'une fois dans votre église. Les enfants vont souvent seules aux vêpres. Recevant le dimanche, nous sommes rarement libres de les accompagner. Je suis donc surpris de votre lettre.

Mais, mon cher curé, en supposant même que vos reproches fussent entièrement fondés, il me semble que vous n'auriez pas le droit de nous « ignorer », comme vous le dites. Je pense, au contraire, qu'un charitable pasteur aurait cru de son devoir de courir après ses brebis égarées. C'est, je crois, l'enseignement de l'Evangile.

En ce qui me concerne personnellement, j'ajoute qu'il faut se résigner à voir en moi un paroissien solitaire que les contacts effarouchent, ne le saviez vous pas? Vous parlez de missions et de processions. Je ne peux supporter les processions que lorsqu'il n'y a pas plus de trois ou quatre personnes. Quant aux discours ils m'endorment infailliblement. Je ne résisterais pas à Bossuet plus de deux minutes.

[On en est resté là. Je ne peux m'empêcher de croire qu'il y a autre chose que le manque d'assiduité qui m'est reproché. Une consigne, par exemple. J'ai certainement une mauvaise fiche à l'archevêché et l'auteur de *Celle qui pleure* a dû être signalé comme une brebis très galeuse.]

Octobre

1er. — A Vincent d'Indy :

Cher monsieur, Vous ne serez pas étonné d'apprendre que votre lettre m'a fortement touché. En ce qui regarde mon livre, c'est une merveille pour moi, une occasion de ravissement de voir les effets extraordinaires produits, par ce simple recueil de notes au jour le jour, sur des âmes supérieures. Il m'est venu des suffrages bien surprenants, mais aucun ne m'a été plus sensible et, le dirai-je ? plus inattendu.

Ainsi vous avez passé une nuit à me lire sans pouvoir vous en empêcher ! D'autres me l'ont dit ; mais ils étaient ou paraissaient être plus près de moi par les pratiques de leur vie ou les habitudes de leur pensée. Evidemment ce qui vous a pénétré, c'est le sens chrétien de la Douleur, le pressentiment de la Vie surnaturelle. C'est donc vrai que Dieu aime mes livres et qu'il les bénit assez pour que les cœurs les plus nobles en soient émus ! Soyez béni vous-même, cher grand artiste, pour me l'avoir fait sentir.

Pour ce qui est de mes bien-aimées fillettes, que puis-je vous dire, sinon que je suis parfaitement heureux de la bienveillance affectueuse que vous leur donnez ? Vous avez vu, par mon livre, l'idée que je me suis formée des dons naturels — ou surnaturels — de Véronique, première-née de nos douleurs et de nos prières, âme profonde et contemplative. Madeleine, douée d'une autre manière, vous donnera certainement les plus amples satisfactions. C'est une nature d'artiste volontaire et acharnée qui pourrait bien dépasser vos espérances.

Encore une fois, cher monsieur, soyez assuré de ma très vive gratitude et ne doutez pas des prières que vous avez l'humilité de demander à un pauvre vieux chrétien qui ne s'en fait pas accroire.

2. — A une chrétienne qui entreprend de me lire :

Savez-vous que votre lettre reçue hier est très belle, très touchante pour mon cœur ?... Ah ! oui, c'est bien telle que vous l'expliquez que j'ai compris notre rencontre. Elle a été et ne pouvait être que surnaturelle. Si j'ai écrit que mes livres étaient très différents de vos pensées antérieures, je me suis mal ou incomplètement exprimé. Je voulais parler seulement de certaines habitudes, de certaines *formes* qu'on peut avoir dans l'esprit — surtout quand on lit la *Croix* — et qui, dans votre cas, devaient né-

cessairement vous faire paraître mon « Style » un peu étrange. Quant au fond, vous étiez par force et résolument avec moi, puisque vous allez au surnaturel. Elles sont rares, aujourd'hui, les âmes vraiment chrétiennes, affamées de vie surnaturelle !

En général, je déplais beaucoup plus aux chrétiens modernes qu'aux impies et la raison en est simple. Je leur propose l'Absolu. Je passe ma vie à leur dire qu'un chrétien intégral, un chrétien complet doit épouser toutes les conséquences du christianisme, jusqu'au dépouillement effectif, jusqu'à l'acceptation de la pauvreté parfaite et de l'ignominie, jusqu'au martyre inclusivement. Je vais même plus loin. Je prétends que le martyre sanglant et ignominieux doit être désiré comme le Paradis et qu'il est impossible d'être un vrai chrétien, c'est-à-dire un saint, si on n'a pas ce désir.

Comment voulez-vous, chère amie, qu'une telle prédication ne révolte pas les lâches qui veulent être les amis de Dieu et ne pas souffrir? Comment pourraient-ils accepter cet Absolu ? J'ai trouvé plus de compréhension chez les gens étrangers au christianisme. C'est donc à ceux-là surtout que je m'adresse et non pas toujours en vain... Telle est ma mission et, certes, je n'y manquerai pas tant que je vivrai, quels que puissent être les souffrances ou les outrages à endurer. Celle qui pleure plaidera pour moi, vous l'avez senti.

Je prévois que le *Désespéré* vous semblera difficile. C'est un livre sombre et véhément, passablement broussailleux. Je cherchais alors ma voie, il y a plus

de vingt ans, ayant commencé très tard. Je m'en suis expliqué ainsi dans *Mon Journal* :

« Je suis entré dans la vie littéraire à trente-huit ans, après une jeunesse effrayante et à la suite d'une catastrophe indicible qui m'avait précipité d'une existence *exclusivement contemplative*. J'y suis entré comme un élu disgracié entrerait dans un enfer de boue et de ténèbres, flagellé par le Chérubin d'une nécessité implacable, *Angelus Domini coarctans eum*. A la vue de mes hideux compagnons nouveaux, l'horreur m'est sortie par tous les pores. Comment se pourrait-il que mes tentatives *littéraires* eussent été autre chose que des sanglots ou des hurlements ? »

Je n'ai pu trouver mon équilibre parfait qu'à la *Femme pauvre*, ayant souffert à peu près tout ce qu'un homme peut souffrir. Mais j'ai toujours dit les mêmes choses.

3. — Visite d'un prêtre fort malheureux. En butte, depuis dix ou quinze ans, à l'hostilité personnelle du vicaire général de son diocèse qui le poursuit partout, s'efforçant de le discréditer et de l'affamer, ce pauvre prêtre est comblé d'amertume. Il est allé se plaindre à son évêque et n'a trouvé chez ce pasteur évidemment circonvenu que la plus parfaite indifférence. C'est comme notre curé qui nous « ignore ». Tel est l'état actuel de notre clergé.

Ni charité, ni justice et l'écrasement des faibles. Nous avons vu cet infortuné pleurer à notre table.

Voici la fameuse Censure « Ex informatâ conscientiâ », telle que je la cueille dans la Théologie morale, *Traité des Censures*. Je n'en change pas un seul mot. C'est effrayant de penser à la sainteté, au degré de sainteté qui serait nécessaire à un supérieur ecclésiastique pour ne pas abuser d'un tel pouvoir !

Suspensio, quæ dicitur *ad cautelam*, in eo posita est quod, per Episcopi præceptum, *Clericus arceatur ab exercitio sacri ministerii*, non quod culpâ reus sit, aut de crimine jam confessus, aut convictus ; sed *quia non decet sancta tractari ab illo contra quem aliqua denuntiatio, vel mala fama refert*. TANTA est, ex jure EPISCOPI POTESTAS, in tali suspensione ferendâ — ut eam valeat in Clericos sibi substitos — non solum per modum Censuræ sed etiam *per modum simplicis punitionis, ex causis sibi notis* (?), scilicet *ex informatâ conscientiâ, absque præviâ ullâ clerici monitione*. Talis est ista censura !!!

8. — J'apprends que le spéculateur imbécile et fourvoyé qui fit couper, il y a trois ans, les vieux arbres du voisinage, derniers témoins de

la splendeur ancienne du parc royal de Gabrielle, se nomme *Sauvage*.

9. — Lu, par l'occasion d'un petit voyage, l'*Histoire d'un paysan* d'Erckmann-Chatrian. La révolution jugée et popularisée, avec une bonhomie singulièrement hypocrite, par ces écrivains, prend un aspect de sainteté. Ils eurent, à la fin du second Empire, un succès immense et ne contribuèrent pas peu à l'instauration de notre salope de république, — si fraîche et si belle, *alors*, comme on l'a dit. Mon goût est médiocre pour ce genre de bondieuserie.

11. — Termier m'écrit de Tlemcen qu'il s'est mis en contact avec les prêtres de ce pays et a pu constater la « faillite de la Rédemption », nulle part plus sensible. Animalité pure et simple chez les catholiques aussi bien que chez les musulmans. Réponse :

...La faillite de la Rédemption, hélas ! L'ai-je assez vue, assez montrée ! Nos catholiques toujours contents d'eux-mêmes, se croyant de fermes colonnes, parce qu'ils ne sont pas exactement et matériellement des scélérats, sont tellement les dupes du Prince de ce monde qu'il est impossible de leur faire comprendre que c'est leur médiocrité qui attire la foudre et qu'il leur sera demandé un compte effrayant de « l'in-

différence absolue », de « l'animalité pure et simple » dont vous me parlez. Où sont-ils et en quel petit nombre, ceux qui croient à l'efficacité réelle, tangible, de la pénitence et de la prière ? Les vertus théologales sont des mots dont on a perdu le sens. Une mondaine qui donne un sou — le millionième de son superflu — à un pauvre, *fait la charité.* On ignore que les larmes douloureuses, les larmes amoureuses, l'ambition du martyre, la constante flagellation de l'âme sont les seuls titres au porteur pour le rachat des captifs et que tout le reste n'est absolument rien.

Lecture de Vandal, *Napoléon et Alexandre 1*er, très profitable, très éclairante. Thiers n'est plus rien. J'entre enfin tout à fait dans la compréhension des événements et des négociations après Tilsit. Ce Vandal est quelquefois singulièrement éloquent. Il aime la grandeur, il la voit dans Napoléon et la fait sentir. Les projets ou les rêves sur l'Orient, sur l'Inde, dépassent tout. Je me baigne dans cette gloire.

13. — Suicide hideux d'un sculpteur que j'ai rencontré plusieurs fois et qui avait une bonne figure d'ivrogne. Il s'est tué froidement d'un coup de revolver dans le ventre pour échapper à la vie odieuse que lui faisait sa mégère de femme. Il a mis plus de vingt heures à mourir

sans perdre connaissance. Quelques instants avant d'expirer, il demandait que les assistants bussent *à sa santé*. Où vont de telles âmes ?

Vandal et Albert Sorel. Il a fallu quatre ans pour rompre l'accord de Tilsit. Comment Napoléon a-t-il pu compter si longtemps sur la bonne foi d'un Russe ?

17. — Depuis l'exécution à Barcelone de l'ignoble pion Ferrer, magnifié par le socialisme européen, Paris est en effervescence. Il y avait aujourd'hui des milliers de manifestants et toutes les forces militaires étaient sur pied. Bientôt on ne pourra plus traverser une rue pleine d'excréments sans s'exposer à marcher dans un martyr.

21. — A. M. Henri de Weindel, secrétaire général de la librairie Juven :

Je pense que la mise en vente du *Sang du Pauvre* est imminente, le livre devant être prêt et cette époque de la rentrée paraissant la meilleure pour le lancement d'un livre, surtout d'un tel livre. J'ajoute que l'agitation actuelle ne serait pas pour nuire à sa diffusion J'attends donc avec impatience.

Cela dit, je vous prie très amicalement de considérer ceci : Je suis heureux, incontestablement, de voir éditer le *Sang du Pauvre* dans votre maison·

Mais l'article 2 de notre contrat que j'ai été forcé de signer et sur lequel il n'y a pas à revenir, est une clause infiniment dure en ce qu'elle me prive, *même en cas de succès*, de tout salaire pendant six mois et que même encore, ces six mois écoulés, je ne serai payé que sur les exemplaires *vendus*. Depuis bientôt trente ans que je m'efforce de vivre de ma plume, jamais cela ne m'était arrivé. Au *Mercure de France* par exemple, un livre tiré à deux mille et mis en vente le 1er novembre, me vaudrait la somme de mille francs payée fort exactement à cette époque sur le chiffre du tirage. Je serais alors en mesure d'affronter le commencement de l'hiver.

Dans la situation créée par notre contrat, si une Providence miséricordieuse ne m'envoie pas d'autres ressources, je peux très bien être mort de faim et de froid avec les miens, avant l'époque d'une rémunération quelconque, même je le répète, dans le cas d'un succès étourdissant ou tout au moins d'un succès ordinaire qu'il n'est pas défendu ni déraisonnable d'espérer. Avouez, monsieur, que cela est vraiment dur et amer.

« Je ne paierai mon repas, monsieur le restaurateur, que lorsque je l'aurai digéré. » Mieux encore, c'est le restaurateur qui refuse de payer son boucher avant d'avoir acquis la certitude que tous ses clients sont satisfaits. Telle est, je crois, fort exactement la situation. Tout le monde gagnera de l'argent avant moi et plus que moi. Imprimeur, marchand de papier, brocheur, vendeurs, etc., seront réglés avant que l'auteur ait vu la couleur d'un centime !

Cela, pourtant, je l'ai accepté avec résignation et je reconnais que toute récrimination serait inutile. Mais alors ne pensez-vous pas qu'il serait équitable de me donner, à titre de compensation, toutes les chances possibles d'un succès sur lequel je suis désormais forcé de compter uniquement ? Je veux parler d'une réclame effective et puissante que les moyens de publicité de votre maison rendraient facile et qui seraient au moins autant dans son intérêt que dans le mien. Ma notoriété acquise, Dieu sait au prix de quels tourments ! l'importance de mon livre et son *opportunité* donnent à croire que le *Sang du pauvre* deviendrait aisément une *affaire*, si l'éditeur le voulait sérieusement.

Voilà, monsieur, tout ce que j'avais à vous dire. C'est, je crois, ce que vous me diriez vous-même, si vous aviez le malheur d'être à ma place et que je fusse à la vôtre.

[Cette lettre n'a jamais obtenu aucune réponse et la maison Juven ne m'a pas fait un sou de réclame.]

24. — On me raconte qu'un certain duc ou comte de je ne sais quoi, compositeur de musique, paraît il, et surtout grand propriétaire, fait tuer des milliers de lapins dont ses bois sont infestés et les fait *enterrer* par tombereaux pour que nul n'en profite. Le *Sang du*

Pauvre, de la première ligne à la dernière, est un commentaire de cette histoire. Je vois ces malheureux animaux et la multitude infinie des pauvres au lit de mort de ce grand seigneur.

25. — Napoléon disait à Sainte-Hélène : « On m'a reproché d'avoir trop aimé la guerre. J'y ai toujours été forcé. » Plus je lis, plus je me persuade qu'il disait la vérité. Galérien de la guerre à perpétuité, en expiation de la politique française depuis cent ans.

29. — Lettre comique de Bellé m'informant de la mort de mon épicière de Cochons-sur-Marne et de son enterrement avec son « œil de verre » et son « œil de faïence »:

Je me demande, non sans angoisse, ce que fut sa pauvre gueule fripée, lorsque les anges comptables des cieux lui présentèrent, dès son arrivée, la formidable facture.

Lu un article merveilleusement sot de Rodin qui vient de découvrir les cathédrales et entreprend de les *expliquer*. J'y découvre cette phrase qui me suffit : « Lorsque l'un des deux plans opposés est dans la lumière, l'autre est dans l'ombre... Comme tout cela est simple ! » Depuis quelque temps, ce carrier a décidé d'être

littéraire. Son plâtre et sa glaise ne lui suffisent plus. Il lui faut l'encre et le papier buvard. Demain sans doute il se manifestera musicien.

30. — Dédicace pour le *Salut par les Juifs* donné à un *autre* sculpteur : « Celui de tous mes livres que j'estime le plus et qui m'a le plus coûté. J'ai voulu être le statuaire de la Parole. »

31. — Un ecclésiastique important fait savoir à Brou que son *Ecce Homo*, JESUS AUTEM TACEBAT, est, à ses yeux, une chose irreligieuse, presque une impiété. Tel est le niveau de presque tous ces gens-là. Reniement de l'Ignominie du Sauveur.

Paris s'effondre. Aujourd'hui c'est la rue Tourlaque. Brou s'est vu bien près de périr. Il s'en est fallu de très peu que le sol ne s'ouvrît sous ses pieds, juste châtiment de son *impiété*. Ces accidents se multiplieront.

Brochure de Mgr Turinaz, évêque de Nancy. Ce bavard violet prêche l'Union générale, comme autrefois Bontoux, sans prévoir plus que lui le Krach imminent. Soyons unis et votons bien, tout est là. Rien de la Salette, comme toujours. Prodigieux extrait :

Voici les paroles que le Pape daignait m'adresser au mois d'avril dernier, à l'époque des fêtes de la béatification de Jeanne d'Arc, et ces paroles il me les adressait pour la troisième fois : « Quand un Français me dit : Je suis royaliste, je lui réponds : Je respecte votre opinion. Un autre Français me dit: Je suis bonapartiste, je réponds : Je respecte votre opinion. Un troisième me dit : Je suis républicain, je réponds : Je respecte votre opinion. Etc. »

Que penser d'un évèque capable de déshonorer ainsi le Souverain Pontife, en lui prètant sa sottise et son langage ? (Voir mon *Exégèse des Lieux communs*, XX.)

Novembre

3. — Deux âmes exquises sont venues à moi, gagnées par mes livres. [J'aurai, plus d'une fois, l'occasion de nommer ici ces deux affections bien données de Dieu : Juliette et Georges, qui sont parmi ce que j'ai trouvé de meilleur en ce monde.]

8. — Lettre curieuse de ce poète, ridicule et suspect, reçu par force en juillet et que j'ai fort énergiquement refusé de voir avant-hier. Sa lettre a huit pages et m'a coûté quatre sous, étant insuffisamment affranchie. Ce n'est pas cher. Il est tout littéraire et tout sucre. Il ne peut pas me nommer autrement que son « cher Léon Bloy » ; il est mon « très humble, très sincère, très reconnaissant et obligé ». Il me met au défi de décourager son admiration et sa tendresse. Enfin il semble insinuer fort étran-

gement que s'il n'est pas payé de retour, il jettera le mauvais sort sur les personnes qui me sont chères.

10. — Il n'y a qu'une manière de congédier définitivement, c'est de congédier avec ignominie.

12. — Jeanne Termier, l'une des filles de mon grand ami, m'apporte un manuscrit, un volume de vers, *Derniers Refuges*, pour que je l'examine et le recommande à un éditeur, si je juge que cela puisse être publié. Depuis trois ans je savais par son père qu'elle écrivait des vers, mais on ne m'en avait pas montré et, plein de crainte, je ne demandais rien. L'heure est venue. De tout mon cœur je désire pouvoir admirer, mais sera-ce possible ?

18. — Le *Sang du Pauvre* paraît enfin.

19. — Un prêtre claironnant me raconte l'histoire de l'abbé Mugnier de Sainte-Clotilde, mentionné dans l'*Invendable*, actuellement en disgrâce pour s'être compromis malproprement avec les Loyson (Hyacinthe). L'avais-je assez bien flairé, celui-là !

J'ai eu le bonheur, lisant peu les journaux, surtout ceux de la *Bonne Presse*, d'ignorer la polémique furieuse à ce sujet.

20. — *La Lumière invisible* par Benson, l'auteur du *Maître de la terre* que j'ai tant admiré. Il me semble n'avoir jamais rien lu d'aussi beau. J'y reviendrai.

23. — Vu dans *Comœdia* une reproduction du buste de d'Aurevilly par Rodin qu'on va inaugurer à Saint-Sauveur-le-Vicomte. Horrible caricature.

[Ce buste a été inauguré, je ne sais plus quel jour, dans la petite ville normande, à l'ébahissement des derniers rouliers normands qui ne reconnurent pas leur « monsieur d'Aurevilly » dans cette effigie de bravache et de matamore.

La cérémonie fut présidée, comme il convenait, par M. Frédéric Masson dont c'est le *métier* d'être académicien, propriétaire déjà de Napoléon et qui, récemment, j'ignore pourquoi, s'est annexé l'auteur des *Diaboliques.* Il ne fallait pas moins que ce pontife pour bénir cette caricature.

Naturellement, les journaux parlèrent beaucoup du *Connétable* des lettres françaises, appellation dont la paternité ne m'inspire aucun orgueil et dont l'origine, fort heureusement oubliée de la présente génération, se perd dans les ruines en culs de bouteilles de l'ancien *Chat noir.* Confusion gazetière d'une louange trop

juvénile avec un brevet authentique de la chancellerie des Dieux.

Le navet aux canards du grand Rodin doit nécessairement exclure tout autre projet de monument à Barbey d'Aurevilly, — la rafle d'argent ayant été, d'ailleurs, accomplie par le virtuose de la sculpture d'une manière à n'y jamais revenir. L'herbe ne pousse plus dans les prairies moutonnières où a passé cet Alaric.

J'assumerais donc une tâche singulièrement ingrate si j'entreprenais de suggérer à un autre sculpteur l'exécution, telle que je la conçois, d'un *vrai* monument à d'Aurevilly. L'idée m'en fut donnée par une jeune artiste que je désobligerais en la nommant et qui est malheureusement fort incapable de la réaliser elle-même.

Le grand et nobilissime écrivain est couché à jamais. Six des personnages de ses romans veillent debout à côté de lui, trois à sa droite et trois à sa gauche, dans les costumes et les attitudes que leur prescrivit pour toujours l'écrivain qui les enfanta. Aucun rapprochement avec les cénotaphes connus. Barbey d'Aurevilly était un enfant barbare, ignorant des convenances de la vie prétendue réelle et des étapes du sens critique. Indiscipliné comme un chef de horde et

raffiné comme une courtisane du Bas Empire, il fut, toute sa vie, depuis l'ongle de son orteil jusqu'à la pointe de ses cheveux, la Fantaisie même.

Avec cela, de tous les hommes le plus incapable de s'extérioriser, tous ses personnages sont lui-même, à faire crier. Différents autant que les diables, autant que ses pensées étaient différentes de ses pensées, mais toujours lui-même, rien que lui-même, profondément, éperdument.

Qu'il se fasse chouan avec Cadoudal ou M. de Frotté ; qu'il soit officier de hussards au service de l'Empereur, prêtre au service de Dieu ou prêtre apostat ; qu'il lui plaise de devenir courtisane, sorcière ou dandy ; en chacun de ces êtres, il mettra toute son âme violente, à la manière des vieux chefs normands qui empilaient leurs bandits dans des barques multicolores pour la terreur et le tocsin perpétuels des peuples de Jésus-Christ.

Mais dandy surtout. Cela il le fallait avant toutes choses. Réellement, j'ai tort de cataloguer. Tous ses personnages sont des dandies, c'est-à-dire, dans son imagination ou sa volonté, des individus qui s'appartiennent ou se possèdent

plus exclusivement que les autres hommes. Alors ils font ce qu'ils veulent et deviennent ce qui leur plaît...

C'est ce que Rodin n'aurait jamais pu comprendre quand même plusieurs anges seraient descendus du ciel pour le lui expliquer.

Ce monument serait comme un rève. Le rêve d'un rève immobilisé dans l'enthousiasme, dans la colère, dans l'héroïsme, dans la méditation, la vénération ou la compassion : Barbey d'Aurevilly au total; Barbey d'Aurevilly en personne et en plusieurs personnes, tels que nous le connûmes, à trois ou quatre, en des temps anciens.

Ah ! il l'eût aimé, ce monument, notre grand et pauvre d'Aurevilly ! et si, par miracle, il se réalisait un jour, on pourrait bien croire que c'est lui-même qui l'aurait voulu et dicté vingt ou trente ans après sa mort.

N'importe où se trouve son esprit incorruptible, il doit le désirer d'un désir de trépassé, exactement comme il a dû désirer qu'on priât pour son repos éternel. Mort sans enfants de la chair, il vit et doit vouloir vivre dans les enfants de sa pensée qui priaient déjà pour lui dans ses livres et qui prieraient plus fort dans seurs vêtements de pierre, dans leur immobilité

terrible. Quel misérable pourrait passer à côté du *Moïse* de Michel-Ange sans entendre jusqu'au plus profond de ses entrailles, la très humble et omnipotente prière de ce marbre pour l'immense artiste dont les os sont en poussière depuis plus de trois cents ans ?]

25. — Sur la proposition d'un orateur, le Congrès des *Classes moyennes* a acclamé M. Loubet, « Président des Bourgeois de France » !!!

26. — Une feuille nouvelle, *Les Loups*, demande ma collaboration, pensant m'éblouir d'une liste de collaborateurs où figure Anatole France. Réponse :

Messieurs, sans perdre une heure, je tiens à vous faire savoir que je m'oppose absolument à la mention de mon nom sur une manchette où se lira celui de ce venimeux crétin d'Anatole. J'ai souffert trente ans pour échapper à de tels contacts et j'estime que l'« amour » des jeunes écrivains dont vous me parlez serait un outrage s'il me fallait le partager avec le bidet d'une si vieille Académie.

27. — Lettre d'un très bon prêtre malheureusement atteint de critique. Il n'a vu, dans mes pages « magnifiques », qu'une occasion de l'exercer, me reprochant des « exagérations » et des

« omissions ». Il avait espéré un livre de documentation bète, tels qu'on peut les concevoir à la Bonne Presse ou à la *Libre Parole*. Ma haute synthèse appuyée sur l'Évangile lui échappe. Enfin si j'ai une mission, comme il le croit, j'y ai *failli* en partie. Après une seconde lecture, il m'écrira peut-être pour me dire qu'il s'est trompé.

29. — Lettre d'un protestant devenu athée, c'est-à-dire ayant accompli son évolution. Il me dit n'être plus chrétien *depuis qu'il a lu l'Évangile*. Je n'avais pas encore entendu cela.

Le *Sang du Pauvre* à Martineau, auteur d'*Un vivant et deux morts* (Léon Bloy, Ernest Hello, Villiers de l'Isle-Adam) : « Je suis toujours un vivant et même un bon vivant, comme il y a dix ans. Mais je ne suis plus entre « deux morts ». Je suis seul parmi les charognes désormais. »

Décembre

1er. — Le *Sang du Pauvre* à Termier :

Eadem velle, eadem nolle, in perpetuis voluptatibus. Notre-Dame de Compassion vous dira, un jour, ce que j'ai dans le cœur pour vous ; moi je ne sais pas vous le dire.

3. — Lettre délicieuse d'un petit soldat en garnison à Nevers, qui me lit avec piété. « J'ai », dit-il, « la sensation étrange que vous êtes très près de moi et que je suis très loin de vous. »

4. — J'apprends que le rouquin Tourteau, désormais mon ennemi, répand contre moi des calomnies qui surpassent en méchanceté, me dit-on, tout ce qu'il est possible d'imaginer — ce qui, d'ailleurs, m'est parfaitement égal. Il y a si longtemps que je suis vacciné.

Il y gagnera d'augmenter son ridicule et sa

sottise qui paraissent croître à chacun de ses gestes. Car tel est son destin. Il se précipite à la Cocasserie absolue avec une vitesse planétaire et toujours accélérée. Il pourrait y gagner aussi quelques volées fameuses. Brou commence à digérer fort mal un aussi puant secrétaire de son comité Villiers, malgré la difficulté de se débarrasser immédiatement de ce parasite. Je ne sais comment cela finira. Je vais faire l'acquisition d'une trique.

5. — Vu pour la première fois Alfred Pouthier. Il y a bien dix-huit ans qu'il court après moi sans pouvoir m'atteindre. Pourquoi ne me suis-je pas arrêté plus tôt? Un malentendu bien étrange me donnait des ailes et je fuyais devant cet excellent homme sans vouloir entendre ses cris.

A Termier :

En hâte, presque à tâtons et sans avoir le temps de m'expliquer, je vous informe que mon ci-devant ami Tourteau de la Citerne, dit le Rouquin de Grenoble, est un aventurier genre Tartufe. Expulsé avec ignominie après certaines farces que je vous dirai, il cherche maintenant à me nuire par le moyen des pires calomnies et des démarches les plus audacieuses chez toutes les personnes qu'il sait ou suppose

m'être favorables. J'ai la preuve, depuis quelques jours, que je suis espionné assidûment et que l'emploi de chacune de mes heures hors de ma maison est connu. Si j'étais un personnage politique je penserais que M. Lépine utilise ce gentilhomme. Je prévois qu'il pourrait vous honorer de sa visite ou de sa correspondance. Vous voilà averti.

Quelques autres lettres dans le même sens.

8. — Brou s'avise d'un moyen sûr de faire lâcher prise à l'insecte. « M. X..., écrit-il au rouquin, veut bien partager mon repas avant son départ. Venez donc. Vous pourrez causer avec lui de Grenoble où il est *magistrat* et où il connaît tout le monde. » [Effet magique. Le Tourteau que ce seul nom de Grenoble comble de mélancolie, n'a plus osé remettre les pieds chez lui.]

12. — Une dame m'a écrit que je lui semble chargé de ramener les brebis perdues. Je réponds que ce n'est pas des brebis que j'appelle mais des lions ou même des hippopotames égarés et que cela ne peut jamais faire un très grand nombre.

18. — A Jeanne Termier :

Oui, j'ai tout mérité, excepté des récompenses. J'avais fait une promesse à votre père. Ne pouvant

la tenir aujourd'hui, il faut pourtant bien que vous receviez quelque chose. Et voici. Il n'y a de possible qu'une préface en forme de lettre ou autrement. J'ai lu et relu votre manuscrit dont je vous prive odieusement. En vérité c'est très beau et je ne sais plus comment sauver ma réputation de critique envieux et de pamphlétaire. C'est extrêmement beau. Cette lecture est un des étonnements de ma vie. Je vous dis cela très froidement, sans aucun souci de vous plaire. J'ai donc le *devoir* d'écrire une préface très belle, ce qui me tourmente. Faites-moi encore un peu de crédit, ô enfant des *soirs*. Je ne voudrais pas que ce travail fût confié à un autre ouvrier.

20. — Dans l'Absolu. Tout homme a sa mission, exactement comme toute plante a sa vertu, bienfaisante ou maligne. On ne sait pas toujours quelle est cette mission, on le sait même très rarement. Elle est certaine pourtant. Mais il arrive que, la plupart du temps, elle avorte. Un grain germe sur des milliers de grains confiés à la terre. Que de poètes, que d'artistes, que de saints ont pourri en vain dans le fumier de la politique ou des affaires ! Et que de surprises, quand tout sera révélé !

21. — Un habitant de Montmartre m'écrit en fort bons termes, déclarant que je n'ai jamais

rien fait d'aussi beau que le *Sang du Pauvre.* Réponse :

Merci, monsieur mon voisin. Peut-être avez-vous raison de préférer mon dernier livre, mais je n'en suis pas sûr. D'ailleurs vous ne paraissez pas avoir lu attentivement les autres et j'en trouve la preuve dans ce fait que vous me nommez « cher maître », comme si j'étais un huissier ou un académicien. J'ai passé ma vie à écrire qu'il n'y a pas de plus sûr moyen de me déplaire. Merci tout de même pour le reste.

22. — Préface de *Derniers Refuges :*

Je m'honore de ne jamais avoir écrit de préface. La vie est trop courte, elle est trop grave, et il n'y a rien de plus inutile ni même de plus fâcheux.

Le public moderne a tant d'esprit qu'on est mal venu de lui présenter un volume de vers. On a l'air de lui dire : « Mangeur de choses immondes, voici un mets de la table des Dieux. » Tel ne doit pas être mon langage. Ma modération, d'ailleurs, est assez connue.

Alors, qu'est-ce que je viens faire ici ? Oh ! c'est bien simple.

La nuit tombe, une triste nuit sans lune et nous sommes dans un lieu très solitaire, favorable tout au plus aux chenapans et aux fantômes. Pour tout dire,

nos consciences fort endettées ne sont pas tranquilles.

Avant tous les autres, j'entends un bruit, un étrange bruit qui ne paraît pas de ce monde. Et voici que les cheveux dressés, la face pâle et claquant des dents, j'avertis mes compagnons.

— Quelqu'un vient de frapper à la porte... Je vous dis qu'il y a quelqu'un derrière la porte..., quelqu'un que nous ne connaissons pas!... L'entendez-vous maintenant? Le bruit redouble, devient formidable. Nous aurons beau ne pas ouvrir, le Visiteur entrera quand même et je devine que nous serons devant lui comme des coupables devant un terrible Juge.

Ce juge est une fille de vingt et un ans et son volume de vers, *Derniers Refuges*, a été l'un des beaux étonnements de ma vie. Depuis Verlaine je n'avais rien lu de pareil et je ne croyais pas que cela fût possible.

Verlaine, oui, on sent sa présence, mais fuyante, effacée, de plus en plus indistincte. Je ne sais comment exprimer cela. C'est presque aussitôt comme une *autre* présence qu'on n'attendait pas, une Présence indicible substituée à celle de Verlaine.

Le poète de *Sagesse* ne voit que sa douleur, à lui, son repentir sanglotant, sa détresse immense de pécheur. Puis, ce bon pauvre s'éloigne quand il a reçu son aumône. On ne le voit plus.

La poétesse des *Refuges* regarde la « Douleur du monde » dont parle Benson, le sublime Anglais, la grandiose, et calme, et immobile, et perdurable Dou-

leur qu'il fallait pour Epouse à Jésus-Christ chargé de l' « angoisse universelle ».

Ce n'est peut-être pas plus beau, ce n'est peut-être pas si beau *littérairement*, mais combien c'est autre chose et combien l'âme est plus atteinte en sa profondeur !

L'Ame trop vaste et trop hautaine pour mourir.

En lisant quelques-unes de ces inconcevables pièces que Baudelaire seul, me semble-t-il, eût pu rêver : *Dans le silence, au cœur des villes douloureuses* — *Le pauvre soir* — *Soir d'Octobre* — *Nuit d'Août* — *La Musique et la Mort* — *La Mort* — *Lune d'Hiver* — *Pour les soirs de pèlerinage*; en les relisant surtout, j'ai eu comme la vision d'un monde finissant, d'un monde fatigué, n'en pouvant plus, où ne se verraient, dans de mornes plaines infinies, que des monuments douloureux laisses par les pauvres âmes.

Quand on est vieux, je pense que la vie de chacun doit prendre cet aspect. C'est une lande stérile où demeurent les actions mauvaises, masses difformes et sombres insultées par les météores ou les solstices, semblables à ces granits de Bretagne où les démons faisaient égorger des hommes et que vingt siècles de christianisme n'ont pas usés.

Il est trop certain que ce monde est extrêmement vieux et qu'on peut le croire près de finir. Il est certain aussi que c'est le monde des âmes, rien que des âmes, puisqu'elles seules ont vécu et vivront tou-

jours. Celles qui n'ont pas été aveuglées sont bien forcées de voir le mal effroyable qu'il y a sur la terre et que l'histoire de tous les temps est une horreur.

Horreur et clameur de tous les prophètes, de tous les poètes, de tous ceux, fussent-ils des bourgeois infâmes, dont la conscience, un seul jour, fut éclairée, d'infiniment loin, par le rayonnement de la Face douloureuse.

La poétesse de *Derniers Refuges*, Jeanne Termier, paraît avoir reçu le don singulier d'assimilation de toute souffrance. Elle ne peut pas voir autre chose :

Sur les cafés bruyants des villes sans beauté
Où le soir douloureux et grave est insulté
Par les voix et les cris d'une fausse gaîté ;
Sur les Ames que les vivants font prisonnières,
. . . .
La Nuit d'été, des bords du ciel se penche, et pleure.

L'admirable fille a écrit « pour quelques-uns, les plus tristes qui soient... ; pour quelques-uns sans ancêtres et sans patrie, qui ne sont plus qu'un peu de pensée douloureuse... ; pour quelques-uns qui ont tout détruit des systèmes qu'on offre pour vivre... ; pour quelques-uns, en des carrefours de souffrance, quand la vie s'arrête et regarde de tous côtés et dit aux passants qui heurtent, le soir : « Êtes-vous celui qui doit venir ? ... » Mais tous n'avons-nous pas traversé de semblables heures ? Et y a-t-il une seule âme qui, ce soir, ne se torde d'angoisse et ne san-

glote lamentablement dans les bras de quelque pauvre Rêve ? »

Nous vous tendrons, ô Dieu, nos mains de boue et d'ombre.

On ne sait plus que penser en présence de ce style de générosité merveilleuse. Le livre tombe, on se prend la tête à deux mains et on dit en pleurant : « Que cela est beau, mon Dieu ! que cela est beau ? »

Jeanne Termier est une fille des Derniers Temps et c'est pour cela qu'elle a écrit *Derniers Refuges.* Nous touchons à ce moment formidable et tout à fait étrange où, Dieu ayant été chassé de partout, aucun homme ne saura plus où aller...

Cette Jeanne, qui brûle et qui pleure, au milieu du dernier troupeau, ne serait-elle pas l'écolière extraordinairement favorisée de l'« Etoile du Matin des pauvres » qui *rira au dernier Jour* ?

Une jeune fille d'Anvers qui signe « une future carmélite » et qui vient de lire l'*Invendable*, m'envoie quatre pages de lieux communs de piété. Elle aussi voudrait que j'aimasse tout le monde et me reproche d'avoir maltraité Huysmans et l'abbé Mugnier.

23. — Ma future carmélite a joint à sa lettre un « coupon-réponse ». Je ne répondrai pas à ses lieux communs, mais je lui donne le *Sang du pauvre*, ainsi dédicacé :

A Maria van N..., offert par un écrivain très pauvre que les catholiques ont laissé honteusement périr de misère pendant trente ans. Tout homme a reçu de Dieu sa mission. La plupart doivent, de manière ou d'autre, proclamer sa Miséricorde ; quelques-uns, en très petit nombre, généralement calomniés ou méconnus, sont chargés d'annoncer sa Justice ou sa Colère. Ces derniers appartiennent à Notre Dame de la Salette méprisée et insultée depuis soixante-trois ans. Il faudrait comprendre cela.

Dieu avait chassé l'homme du Paradis terrestre. L'homme aujourd'hui chasse Dieu de toute la terre. A développer.

25. — Je sais une toute petite fille opprimée odieusement par son père, athée et cuistre universitaire qu'il serait infiniment agréable d'assommer. La pauvre enfant, à l'occasion de Noël, a réussi à faire une petite crèche au fond d'une armoire fermée à clef. « A six ans, elle est déjà dans les catacombes ! » me disait Jacques Maritain.

Mort de Mme Ernest Hello, le 31 juillet. Cette vieille femme a légué la propriété des œuvres de son mari à Mme Goyau, née Lucie Félix Faure, et sa fortune à Mme Henri Lasserre laquelle était déjà riche. Ce testament me la complète.

26. — Lettre de Florian, triste et souffrant. Il

nous demande les prières des pauvres « capables de changer l'eau et le vin en sang ».

A ma carmélite future qui m'a envoyé 5 francs « pour tout le plaisir que je lui ai fait » :

Je vous remercie d'avoir pensé à mes pauvres. Votre petite offrande, tout à fait insignifiante pour moi, leur fera du bien. Aussitôt que j'aurai reçu les 5 francs dont vous ne m'avez envoyé que le coupon qui vous est personnel, je me hâterai d'en faire jouir l'un d'entre eux. Puisque vous êtes pieuse, j'espère que vous ne refuserez pas de demander pour moi la grâce de me résigner aux *humiliations*.

29. — Une dédicace pour mon *Fils de Louis XVI* :

Voulez-vous, chère amie, que je vous dise un secret? Eh ! bien, le fils de Louis XVI, c'est moi-même, c'est-à-dire que ce personnage historique, mystérieux et si douloureux, je l'ai vu en moi, dans la grande glace noire qui est au fond de mon cœur.

Une autre pour l'*Exégèse des Lieux communs:*

Ce livre que certains jugent amusant et qui ne pouvait être écrit que par un homme qui avait entrevu l'enfer.

30. — Enterrement à Saint-Pierre. Je voyais mes pauvres fillettes en voiles noirs et déchirées de sanglots, à mon propre enterrement.

On me raconte ceci d'une châtelaine de Seine-et-Marne, une dame de la Tour du Pin, très riche. En suite d'une retraite ou mission prêchée par un de mes amis, une procession se préparait en l'honneur de Jeanne d'Arc et cette dame déplorait qu'il n'y eût pas de statue de la Bienheureuse. Enfin elle proposa cet expédient : « Nous avons, dit-elle, au château, une petite statue d'Henri IV, oh ! sans barbe, Henri IV très jeune. Il suffirait de lui mettre une robe de bergère. » L'expédient ayant été repoussé, elle offrit un Bouddha !!! Cette châtelaine appartient évidemment au groupe des « Dames de France » qui vont sauver le Royaume.

31. — Lettre d'un prêtre ami de la Salette, admirateur passionné de Mélanie, qui me présente la nouvelle année comme un monstre probable qui « a des dents en naissant ».

1910

Janvier

1er. – Achevé la lecture du *Fouché*, de Louis Madelin. L'auteur a fait ce qu'il a pu pour rendre moins antipathique son personnage. C'est comme un commerçant peu achalandé qui vanterait une marchandise abominable. La « bonhomie » plus ou moins spirituelle de Fouché, renégat, profanateur et sacrilège, assassin fameux, concussionnaire acharné, vingt fois traître, le fait paraître plus hideux encore. Le mariage de ce vieux fourbe avec une Castellane est une horreur par-dessus les autres et la signature de Louis XVIII au contrat est précisément ce qui manquait à la parfaite ignominie des Bourbons.

2. — A Mme X. .

Votre dernière lettre, si affectueuse pourtant, m'a rendu un peu triste. Je voudrais tant que ceux que

j'aime fussent vraiment avec moi et que ma « mission » fût bien comprise. Vous supposez que je pressens la « Rénovation ». Mais, mon amie, je ne fais que cela, depuis trente ans, et tous mes livres sont pleins de ce pressentiment. Toutefois il faut s'entendre sur le mot Rénovation. Nos catholiques modernes dont la médiocrité parfaite est peut-être le *signe* le plus effrayant, pensent presque tous à des moyens humains. On n'entend parler que de ligues, de congrès, d'élections, etc. A mes yeux tout cela est vain et profondément stupide. La vérité, bien certaine pour moi, c'est l'inanité absolue de ce bavardage et l'impuissance désormais irrémédiable de la société chrétienne condamnée sans rémission. Tout est inutile maintenant, excepté *l'acceptation du martyre*. Je crois vous l'avoir écrit. [Je l'ai dit ou écrit souvent, en effet, à cette personne ou à d'autres et je continuerai certainement, n'ayant que cela dans l'esprit.]

Vous observez que je montre le mal sans offrir aucune réforme. Sans doute, puisque je sais qu'il n'y a pas de réforme possible. Je vous dis et je dis à tout le monde qu'il n'y a pas moyen aujourd'hui d'échapper au *châtiment* et il se pourrait fort bien que le châtiment commençât dès cette année. Je me prépare au martyre depuis longtemps, j'y prépare mes filles et je suis absolument persuadé qu'il n'y a plus autre chose à faire. Plus de pardon possible ni peut-être même de sursis à espérer. Deux crimes, deux outrages ont comblé la mesure, irréparablement. Ces deux crimes énormes sont tout à fait modernes, particu-

liers à notre siècle et ne s'étaient jamais vus auparavant.

Le premier vous est connu. C'est la désobéissance formelle, complète, à Notre Dame de la Salette, désobéissance devenue de la haine, et quelle haine ! chez la plupart des membres du Clergé.

Le second de ces crimes, contemporain et conséquence mystérieuse du premier, vous est malheureusement trop inconnu. Il se nomme l'*antisémitisme* propagé par Drumont d'abord, par les Pères de l'Assomption ensuite. Cette idée vous étant nouvelle, je vais essayer de me faire comprendre.

Supposez que des personnes autour de vous parlassent continuellement de votre *père* et de votre *mère* avec le plus grand mépris et n'eussent pour eux que des injures ou des sarcasmes outrageants, quels seraient vos sentiments ? Eh ! bien, c'est exactement ce qui arrive à Notre Seigneur Jésus-Christ. On oublie ou plutôt on ne veut pas savoir que notre Dieu fait homme est un juif, le juif par excellence de nature, le Lion de Juda ; que sa Mère est une juive, la fleur de la Race juive : que tous ses Ancêtres ont été des juifs ; que les Apôtres ont été des juifs, aussi bien que tous les Prophètes ; enfin que notre Liturgie sacrée tout entière est puisée dans les livres juifs. Dès lors comment exprimer l'énormité de l'outrage et du blasphème qui consiste à vilipender la Race juive ?

Autrefois on détestait les juifs, on les massacrait volontiers, mais on ne les méprisait pas *en tant que race*. Bien au contraire on les redoutait et l'Église

priait pour eux, se souvenant que saint Paul, parlant au Nom de l'Esprit-Saint, leur a tout promis et qu'ils doivent, un jour, devenir les astres du monde. L'antisémitisme, chose toute moderne, est le soufflet le plus horrible que Notre Seigneur ait reçu dans sa Passion qui dure toujours, c'est le plus sanglant et le plus impardonnable parce qu'il le reçoit *sur la Face de sa Mère* et de la main des chrétiens.

C'est à faire peur de penser qu'un prêtre, par exemple, forcé, chaque jour, d'offrir le Saint Sacrifice par l'intercession d'Abraham, *sacrificium Patriarchæ nostri Abrahæ*, rira aussitôt après, en lisant M. Drumont, de ce même Nom très saint qui lui semblera résumer tout ridicule et toute infamie. J'ai écrit ces choses, il y a bientôt vingt ans, dans le *Salut par les Juifs*, mon meilleur livre. Pourquoi ne le lisez-vous pas ?

L'Avoué du Saint Sépulcre, dans le *Sang du Pauvre*, vous semble « déconcertant », vous vous étonnez de voir un livre chrétien « se terminer par l'apothéose d'un juif ». Eh ! sans doute, comment voudriez-vous qu'il se terminât ? C'était la terminaison nécessaire puisque le Dieu que nous adorons est un juif. Ce que je vous écris là, chère amie, n'est nullement sophistique, c'est le fond, le vrai fond du christianisme.

D'autre part, écrivant un livre sur le Pauvre, comment aurais-je pu ne pas parler des juifs ? Quel peuple est aussi pauvre que le peuple juif ? Ah ! je sais bien, il y a les banquiers, les spéculateurs. La lé-

gende, la tradition veulent que tous les juifs soient des usuriers. On refuse de croire autre chose. Et cette légende est un mensonge. Il s'agit là de la lie du monde juif. Ceux qui le connaissent et le regardent sans préjugés savent que ce peuple a d'autres aspects et que, portant la misère de tous les siècles, il souffre infiniment. Quelques-unes des plus nobles âmes que j'aie rencontrées étaient des âmes juives.

La pensée de l'Église dans tous les temps, c'est que *la Sainteté est inhérente à ce peuple* exceptionnel, unique et impérissable, gardé par Dieu, préservé comme la pupille de son œil, au milieu de la destruction de tant de peuples, pour l'accomplissement de ses Desseins ultérieurs. L'abjection même de cette Race est un Signe divin, le signe très manifeste de la permanence de l'Esprit-Saint sur ces hommes si méprisés qui doivent apparaître dans la Gloire du Consolateur, à la fin des fins.

Elevez-vous à ces pensées, oubliez les consignes bêtes ou haineuses des chrétiens dégénérés que Notre Dame de la Salette, de plus en plus insultée, abandonne et que son Fils est sur le point d'accabler. Il vous a été donné de sentir que je pouvais avoir une *mission*. Il faut en accepter les conséquences, vous dire qu'un homme dans cette situation ne peut pas parler comme les autres, mais qu'il doit, au contraire et de toute nécessité, leur sembler paradoxal et déconcertant. N'êtes-vous pas extraordinairement désignée pour comprendre ces choses ?..

5. — A Juliette et Georges :

J'espère que cette lettre vous atteindra à Cannes. Ainsi donc, en plein voyage, ayant, je le suppose, d'autres préoccupations, vous vous êtes souvenus de moi, au point de m'écrire à la hâte, sur quelque table de buffet. Et moi, très indigne de cette marque d'affection, je laisse passer quatre jours sans y répondre.

Ah ! quand vous me connaîtrez mieux, vous aurez bien d'autres choses à me pardonner. Ma misérable vie est cousue avec du si mauvais fil que cela casse à chaque instant et que c'est le diable pour recoudre les pièces qui se désassemblent toujours. Enfin, ne vous fâchez pas et tenez-moi pour ce que je suis en réalité, un ami véritable, malgré tout, dont l'horloge inexacte bat souvent à contre-temps de son cœur.

Je me hâte cependant — à ma manière — de vous remercier de ce que vous avez fait pour notre protégée que nous nous efforçons, par tous les moyens, d'encourager, de sauver. Pour ce qui est de moi-même, j'aurais peut-être besoin autant que personne, d'encouragement et de réconfort. Mais je suis le moins audacieux de tous les mendiants, malgré ma réputation d'*ingratitude* fort usurpée et, quand il faut déclarer mes peines, j'ai facilement l'air d'un monsieur qui a trop bien dîné, alors qu'en réalité, je suis tout juste le personnage qui *en a soupé*, des hommes et des choses de son temps. Puis, j'ai pris l'habitude singulière des miracles et quand la vie semble maté-

riellement impossible, en ce moment de l'année, par exemple, je compte sur la Providence pour tout arranger. Cela m'a réussi assez souvent et la preuve, c'est que je vis encore.

6. — Mon « Napoléon ». Première infusion de lumière. *L'Invisible par le Visible*. Formule précise où il me semble que je pourrais tout enfermer. Elle s'est présentée à moi, dès le premier jour, il y a bien longtemps, mais jamais avec tant de force.

7. — Vu l'éditeur Bernard Grasset. Je lui propose *Derniers Refuges* de Jeanne Termier. Objections rituelles, pour commencer. Je lis ma préface qui semble faire impression.

Mémoires d'Outre-Tombe. Aucune valeur historique. Lyrisme insupportable et vanité à décroche-cœurs. Chateaubriand ne voit les hommes et les choses qu'à travers lui-même.

8. — Dédicaces pour Alfred Pouthier :

Belluaires et Porchers. Écrit au-dessous du portrait : « A l'ami ajourné dix-huit ans, je ne sais pourquoi. Le voici, le monstre famélique, celui qui dévore « six bottes de foin par jour » et qui, fortifié de cet aliment, demeure, dit-on, l'unique et dernière sentinelle du Donjon de Dieu. »

Epopée Byzantine. « Au fidèle, quand même, l'empire de Byzance vu par la lunette de Napoléon sur l'épaule d'un vieux grenadier chevronné de soixante-trois blessures et dernier survivant du dernier carré. »

9. — Lu l'*Immolé* d'Emile Baumann, l'un des rares livres chrétiens de ce temps. On pourrait demander plus de style et même plus d'Absolu dans la pensée. Mais quelle hauteur, par comparaison !

10. — Un homme avec qui je suis à demi brouillé, s'annonce de loin, disant, tel un général de la République ou du grand Empire : « Je ne veux pas de petite porte, mais la grande. » Réponse :

Vous rappelez-vous notre dernière entrevue chez... ? J'en ai gardé un souvenir très doux. Je veux donc, aujourd'hui vous écrire avec douceur, malgré un commencement d'irritation causé par cet envoi *itératif* d'un timbre pour réponse à un artiste que vous dites grand, que vous déclarez aimer, qui souffre peut-être et qui ne vous a rien demandé, pas même la sanctifiante faveur d'une humiliation.

Vous me parlez sans cesse de votre « franchise ». Elle serait complète si vous me disiez nettement : « Je veux vous aider à faire votre œuvre, mais *à la condition* que vous me recevrez en vieil ami, en ami

très intime, dans votre maison et à votre table, quand il me plaira de me présenter chez vous. » Telle est, en effet, votre pensée. Sans l'exprimer avec cette franchise, en réalité votre lettre ne signifie pas autre chose. Vous me mettez simplement *le marché en main*. Comment pouvez-vous faire une chose pareille ? Si réellement vous pensez ce que vous m'avez écrit tant de fois, à savoir que je suis « l'ouvrier de Dieu », l'écrivain « unique, incomparable » et méconnu qui ne peut pas être assez respecté, comment avez-vous pu me traiter ainsi ? Et comment accueilleriez-vous quelqu'un qui vous parlerait de la sorte ?

Ah ! qu'il vous eût été facile de gagner mon affection, si voulant être mon auxiliaire, vous vous étiez montré complètement *désintéressé*, heureux simplement de contribuer à mes travaux avec *discrétion* et *humilité*. Vous avez voulu le contraire. J'en suis désolé pour vous, mais non pas pour moi. J'ai la ferme confiance que je ne serai pas abandonné.

11. — A un jeune israélite dont j'espère la conversion :

Vous me dites que vous ne pourrez jamais vous plier « à la discipline d'un dogme ». Mais, mon ami, personne ne le peut, personne ne peut rien en ce sens. Il y a la *Grâce* et c'est tout. Donc, en disant cela, vous n'avez rien dit. Moi, je veux tout espérer. Qui donc serait aimé de Jésus et de sa Mère si vous ne l'étiez pas, vous qui êtes leur cousin germain ?

13. — Termier m'envoie mon *terme*. « Dieu ayant fait Bloy, me disait Brou, ce matin, a vu bientôt que quelque chose manquait à ce chef-d'œuvre. Alors il a fait Termier. »

14. — L'Argent n'est pas fait pour acheter. Il est fait pour être donné. Quand on *achète*, que se passe-t-il ? On donne l'argent qui est une illusion, qui n'existe pas en soi, pour recevoir *gratuitement* de Dieu, en retour de ce geste, la chose achetée. JEANNE.

Bourget est dans la gloire. Je viens de lire un immense article de M. de Mun, Dieu des catholiques lâches, sur la *Barricade* qu'il admire. Bourget offre la violence, de Mun offre la fraternité. Ces deux eunuques vont sauver la société.

Lettre de l'éditeur Grasset. Victoire complète. La lecture de *Derniers Refuges* l'a conquis jusqu'à l'enthousiasme.

15. — A Emile Baumann :

Je pense vous être agréable en vous offrant trois de mes livres sur lesquels je compte pour obtenir de Dieu et de sa Mère la grâce d'achever par le martyre une vie que l'hostilité des contemporains a faite infiniment douloureuse. J'ai soixante-trois ans. La misère constante, souvent très noire qui fut et qui est encore

l'unique salaire de mes travaux, a tué deux de mes enfants. Etant un chrétien d'*Absolu*, comment n'aurais-je pas fait horreur à un monde qui me fait horreur ? Aujourd'hui, que puis-je désirer sinon le martyre ?

Ma Dame de Compassion, Reine des martyrs, donnez-moi la concupiscence des tortures !

16. — Reçu l'admirable chose belge que voici :

ÉCOLE DU DÉPUTÉ ET DU CONSEILLER MUNICIPAL

—

NOUVELLE MÉTHODE POUR EXERCER LES CANDIDATS

—

Art oratoire : Facilité d'élocution — Correction — Résistance — Sang-froid.

Tribune : Maintien — Geste — Mnémotechnie.

Propagande électorale: Mécanisme général — Rédaction de Programmes — Organisation de Comités.

—

LEÇONS AU CACHET OU A FORFAIT
Suivant capacités

—

DISCRÉTION ABSOLUE

Paiement après réussite

—

Références sur demande

—

CHOIX CONSIDÉRABLE DE LITTÉRATURE PARLEMENTAIRE

de toutes nuances

—

Harangues — Improvisations

Discours pour toutes circonstances — Inaugurations

Comices — Banquets — Obsèques, etc., etc.

Conditions suivant l'importance du travail

18. — Lettre d'un de mes lecteurs de la Charente qui proteste de son extrême admiration, en déplorant que j'aie pu écrire *Celle qui pleure* et s'étonnant qu'un homme tel que moi ait été capable d'admettre « ce fatras de rêveries et d'illusions ». Réponse :

Je n'entreprendrai pas de défendre contre vous *Celle qui pleure*. A quoi bon ? Nous sommes trop loin l'un de l'autre, puisque vous m'écrivez que vous avez « perdu toute foi ». A cet égard, je n'ai pas le dédain que vous supposez, mais seulement de la tris-

tesse. Je voudrais qu'il vous fût donné de penser et de sentir comme moi, persuadé que vous en seriez plus heureux. Voilà tout.

Néanmoins je suis étonné de votre *étonnement*. Quelque mécréant qu'on puisse être, si on m'accorde, ainsi que vous le faites, du talent et du caractère, surtout du caractère, on est dans la nécessité absolue de me prendre ou de me laisser tel que je suis. Or je suis catholique, c'est indiscutable. Dès lors qu'importe ceci ou cela, c'est-à-dire tel ou tel point ? Est-il donc plus difficile ou plus « bête » de croire à la Salette que de croire, par exemple, à la Transsubstantiation? Vous seriez plus conséquent à vous-même, en admirant la plénitude extraordinaire de ma foi qui me fait aller, du même pas, jusqu'aux plus extrêmes conséquences, jusqu'à l'acceptation, s'il le fallait de la plus affreuse mort. Cas assez rare, vous avez pu le remarquer.

[Cette réponse m'a valu une nouvelle lettre parfaitement aimable, accompagnée d'une grande caisse de délicieux vin et de quelques autres bonnes choses.]

19. — A Léon Bellé :

Les vœux d'un écrivain malheureux peuvent-ils être profitables à un imprimeur? Si oui, je vous offre les miens, très amoureusement.

21. — J'avais essayé, par intermédiaire, d'intéresser à un artiste malheureux une juive riche, et de quelle ignoble richesse !... Naturellement elle ne veut rien faire, alléguant l'insuffisance de son « petit budget artistique », ce qui est dans l'ordre. Mais on s'est recommandé de moi. « Comment », s'écrie cette dame, « osez-vous me nommer M. Léon Bloy qui ne cesse d'insulter à la race et à la religion dont je suis? » Voilà donc comment je suis lu et compris en Israël, mon salaire pour le *Salut par les Juifs* et le *Sang du Pauvre !* Je croyais que les catholiques seuls avaient le droit d'être aussi bêtes.

Lettre à propos de cette dame :

... Sans être trop surpris, j'ai admiré, une fois de plus, ce fait que les juifs sont précisément aussi imbéciles, aussi aveugles que les chrétiens. Mystérieuse et universelle préparation aux cataclysmes futurs. Incapables au même degré, les uns et les autres, de distinguer leurs amis de leurs ennemis, ils sont, tous ensemble, « liés d'une même chaîne de ténèbres », comme il est écrit dans le Livre de la Sagesse, pour être enveloppés dans un unique et prodigieux châtiment.

Cependant il y a ceci. A une époque d'aberration universelle, on s'expose nécessairement à passer pour

un monstre d'extravagance en disant les choses les plus raisonnables. Quel scandale, par exemple, si on écrivait cette affirmation, bien rudimentaire pourtant, que les chrétiens excitent l'indignation de Dieu bien plus que les juifs, de même qu'avant le christianisme, le Seigneur, constamment irrité des prévarications de son peuple, ordonnait aux Gentils de le fouler à leurs pieds. Le plus criminel est sans doute celui qui a le plus reçu. Or les juifs n'avaient reçu que la Promesse. Ils ont crucifié leur Dieu en refusant de le reconnaître et, pour ce crime, ils sont errants et crucifiés depuis vingt siècles. Que penser des chrétiens qui le crucifient depuis deux mille ans, *l'ayant reconnu*, sachant qu'ils ont été mis au monde pour l'adorer et comment imaginer l'énormité du châtiment et de la honte qui les attendent?

L'antisémitisme agité par Drumont et ses compères est d'abord une vilenie. Mais c'est en même temps une imposture, en ce sens que c'est une chose perfidement substituée à une autre, c'est-à-dire l'accessoire mis en évidence à la place du principal. La question n'est pas là du tout. Qu'est-ce que la puissance financière des juifs à côté de celle des milliardaires protestants ? Ah ! la question juive est bien ailleurs. Elle est autrement grave, autrement profonde.

La conscience horriblement endettée des chrétiens les avertit obscurément d'un danger immense. Sans rien savoir, sans rien comprendre, ils sentent venir le fils prodigue qui se souvient de la maison de son père. Instinctivement ils devinent son retour de cette

contrée lointaine où il a si longtemps gardé les porcs en convoitant pour sa nourriture les épluchures dédaignées par ces animaux. Quelque chose les avertit que ce retour est infiniment à craindre pour eux, et telle est l'origine véritable, quoique très cachée de leur aversion.

Il ne sert de rien de parler de la race *partagée en deux* au Calvaire. C'est un lieu commun sans aucune valeur. C'est comme si on disait que l'Église est partagée en deux, parce qu'il y a de bons et de mauvais chrétiens. Une race ne se partage pas. Bon ou mauvais, converti ou non, un juif est toujours juif, c'est-à-dire héritier de toutes les promesses que Dieu a faites à son peuple et dont l'accomplissement n'a été que provisoirement transporté. Mais, avant tout et surtout, un juif est toujours le cousin germain de Jésus-Christ.

23. — Temps horrible. Neige abondante suivie aussitôt de dégel et de tempête. Les journaux sont pleins du récit des inondations de la Seine, de la Marne et de leurs affluents. Plusieurs rues de Paris sont inondées. Perturbation causée, dit-on, par le passage d'une comète. Est-ce le commencement des désastres annoncés pour cette année ?

25. — A Florian. Je lui parle du livre sur Napoléon, non encore commencé, à cause de mes

lectures et aussi parce que j'ai quelque chose du découragement plus ou moins historique des gens de l'An Mil, qui leur faisait dire : « A quoi bon ? » pensant que le monde allait finir. Il s'agit des menaces actuelles, de l'accomplissement imminent des prophéties de la Salette ; Paris et sa banlieue à moitié noyés pour commencer. *Initium dolorum hæc.* Ce peuple est sans Dieu, la Foi est morte. Les fossoyeurs ont déjà creusé sa tombe et l'Espérance y descendra avec elle. Allusion aux éboulements presque quotidiens causés par les orgueilleux travaux du Métro qui multiplient à l'infini, au-dessous de Paris, les voies souterraines.

26. — Lettre d'Emile Baumann. Il ne peut voir en moi qu'un prophète : « Quels prodiges a-t-il fallu pour que vous veniez parmi nous ? Loué soit Dieu et sa Mère de ce qu'ils vous ont envoyé ». Tout est dans ce ton-là. Il m'écrit au milieu d'anxiétés terribles. La ville de Sens qu'il habite est précisément un des centres les plus menacés par le déluge.

28. — La crue de la Seine augmente. Toutes les rues, de Grenelle au quartier des Gobelins, sont inondées. Dans le faubourg Saint-Germain on se croirait à Venise.

L'esprit frappeur qui se nomme Flammarion écrivait, ce matin, que, sans doute, il y avait à déplorer le sort de beaucoup de malheureux, mais que les beaux jours certainement reviendraient, que la comète n'y est pour rien et qu'il serait puéril de voir là autre chose que des coïncidences, etc. On sait où tend ce bavardage.

29. — Vu ceci dans le *Journal* : « A la Religieuse. Deuil *immédiat* ». Cette réclame termine une page, sans transition, au-dessous de douze colonnes pleines du récit des désastres.

30. — La Seine baisse, disent les journaux, mais Paris s'effondre en plusieurs endroits. Notre archevêque, fort heureusement est venu, hier, au Sacré-Cœur pour bénir Paris, ce qui ne manquera pas de tout arranger, de tout guérir.

31. — Charles Morice avait sollicité ma collaboration au *Paris-Journal*. Il me renvoie un premier article disant qu'il ne laissera jamais attaquer Rodin, quand il pourra l'empêcher ; que, d'ailleurs, j'ai été mal inspiré en écrivant son « éreintement pour un journal où Rodin lui-même collabore » ; que d'ailleurs, etc. Réponse :

Monsieur, je savais, depuis longtemps, que la règle immuable est de refuser toujours les articles de

Léon Bloy, même lorsqu'ils ont été demandés. Après beaucoup d'hésitation, je me suis pourtant déterminé, en vue d'accomplir ce que je crois un acte de justice. J'ignorais, d'ailleurs, la liste de vos collaborateurs où Rodin figure, paraît-il, et j'étais loin de supposer que quelques articles ridicules de ce plâtrier sur les cathédrales auraient pu lui ouvrir les colonnes d'un journal qu'on m'assurait vouloir être littéraire et indépendant. Puis, je me disais naïvement que, peut-être, les vieilles consignes étaient changées. Il est clair que je me trompais. Vous me demandez un autre article qui serait, sans aucun doute, également refusé pour d'autres motifs et quel qu'en pût être le sujet. A quoi bon ?

Je me débarrasse immédiatement d'un horrible album intitulé *Gynécée*, cadeau de Rouveyre qui a cru me ravir. C'est une série de dessins beaucoup plus qu'étranges, d'une impureté diabolique, et que je ne veux certes pas garder dans ma maison.

L'eau de la Seine se retire peu à peu. La peste, sans doute, va commencer.

Février

2. — En lisant Vandal, *Napoléon et Alexandre*, quelques idées à développer : — La guerre dénuée de sens, quand elle n'est pas *exterminatrice*. — Pouvoir occulte et *magnétique* de l'Angleterre, etc.

Encore les Belges. Pétition à signer. Ces banlieusards de la littérature française ont eu l'étonnante pensée de donner le nom de Paul Verlaine à un square situé au devant de la prison de Mons où le poète a passé dix-huit mois... C'est trop beau. Il y a des jours où je me demande si la Belgique existe réellement, si elle n'a pas été inventée.

5. — Une société bien américaine envoie à toutes les « dames » dont elle peut trouver les adresses, en même temps qu'un prospectus alléchant, des cartes plus que *transparentes*, pour deux « Palais de patinage, où les touris-

tes et voyageurs de toutes les parties du monde civilisé affluent et jettent à pleines mains leur or aux brillants papillons des boulevards ». Il est consolant de lire ce papier, à l'heure où des milliers d'inondés meurent de faim et de froid.

8. — Carte de l'abbé Rohmer, de Marienthal, me remerciant pour l'envoi de *Celle qui pleure*. « J'avais demandé à Huysmans, d'écrire ce livre, mais, hélas! il n'a pas compris la Sainte Montagne », me dit-il. Ah! ils en reviendront de leur Huysmans, tous ces pauvres prêtres.

9. — Tout le monde parle de *Chantecler*, la pièce grotesque de Rostand. Oh! le texte de cette farce dont tous les interprètes sont *costumés* en animaux de basse-cour ou en volatiles des bois! Jamais on n'avait rien vu d'aussi sot. Jamais la France n'avait été à ce point déshonorée par son midi.

10.— *L'Enterré vivant.* Excellent et courageux article d'un jeune homme, Henri Grégoire, inconnu de moi jusqu'ici, et publié dans *Arlequin*, petite revue qui vient de naître. Je m'empresse de remercier l'auteur qui paraît avoir voulu se donner, un instant, l'illusion généreuse de partager ma suffocation :

Cher monsieur, on me fait lire, aujourd'hui seulement, votre article. Si cela peut vous être agréable, je vous dis que ce suffrage inattendu m'a consolé, un moment, de beaucoup d'ennuis très noirs et que je vous en remercie du fond du cœur. Que cette parole d'un vieil écrivain demeuré jeune pour mieux souffrir, vous avertisse de ne pas trop aimer la justice ni la vérité, si vous tenez à jouir sur cette planète. Je vous serre affectueusement la main.

Au directeur de la *Flamme*, autre jeune revue qui a cité avec honneur quelques pages de mon dernier livre et qui voudrait m'annexer. Je lui envoie l'article refusé par Charles Morice et par quelques autres, article que des raisons très particulières m'interdisent de reproduire ici :

Votre intéressante revue m'a fait l'honneur de me louer par deux fois et l'honneur plus significatif de m'héberger. Voulez-vous encore un peu de ma prose ?

L'article qui accompagne cettre lettre a été rebuté par les hauts pontifes de l'Information quotidienne. Le mois dernier, Charles Morice me demanda assez humblement, je dois le reconnaître, un article pour « honorer » *Paris-Journal*. Je parvins à surmonter ma répugnance immédiate en me disant que cet acéphale m'offrait ainsi l'occasion de mettre quelque chose de propre sur un torche-cul et j'écrivis l'article qui vous est offert aujourd'hui.

Charles Morice me le renvoya, plusieurs jours après, avec un refus motivé : « Je ne laisserai jamais attaquer Rodin », me répondait-il, en un de ces moments lucides que la Providence des poivrots ne refuse pas même aux plus humbles cantonniers.

J'avais, en effet, trop oublié qu'il y a, au moins, trois bonzes auxquels il n'est pas permis de toucher : Rodin, le caricaturiste de Balzac et de d'Aurevilly ; Anatole France des *Pingouins* ; et l'ineffable Chantecler dont la queue se dévisse à volonté. Ma réponse ne se fit pas attendre. (Voir ma lettre du 31 janvier)

J'ai su, depuis, que c'est Charles Morice lui-même qui écrit, de sa plume arrachée au croupion de l'Académie, les petites manigances littéraires (!) de Rodin, manouvrier de syntaxe fort incertaine et d'entendement fuligineux.

Il serait sans intérêt, après cela, de raconter les étapes de ce malheureux article refusé partout et qui vous arrive enfin. Vous avez, sans doute, la générosité des jeunes et vous ne refuserez pas d'exhumer l'enterré vivant que je suis.

Je vous envoie des petits signes d'amitié du fond de ma fosse.

11. — Lettre d'une dame Olga de Ségur, vicomtesse de Pitray, qui me parle de *Celle qui pleure* et de l'Eglise livrée en France à la franc-maçonnerie. « Douze évêques francs-maçons », dit-elle. Je m'étonne d'un si petit nombre. Cette

dame se dit ruinée et malheureuse, divine faveur dont je la félicite. Si elle était riche et heureuse, m'aurait-elle écrit ?

14. — Envoi du *Sang du Pauvre* à Henry Houssaye avec une lettre qui pourrait lui paraître intéressante, ne fût-ce qu'à cause de Napoléon dont il s'est fait l'historien. [Pas de réponse. Il est tout à fait académicien.]

On me montre un dessin de Rouveyre, un soi-disant portrait de moi devant paraître demain au *Mercure*. C'est ridicule et odieux. Pas un seul trait, rien qu'une caricature qui serait *celle d'un autre*. Comment le *Mercure* peut-il publier d'aussi sottes images ?

15. — A Juliette et Georges. Ils m'avaient écrit que la vue de la « vermine » humaine, qui grouille à Cannes, comme partout, les empêchait d'accepter le *Dii estis*. Je réponds qu'ils sont obsédés par l'idée du *nombre* et que, d'autre part, ils ne savent pas plus que moi ce qu'est *un homme*. Il y a des dizaines de siècles qu'on cherche à le savoir et la réponse, la seule qui contente la raison, c'est précisément le *Dii estis*. S'il n'y avait qu'un seul homme pour adorer Dieu, comme au Commencement, cet être unique suffirait à Dieu, de même qu'un miroir uni-

que suffit à une femme pour contempler sa beauté.

16. — J'essaie de donner à quelqu'un une idée de mon futur livre sur Napoléon... Tous mes livres ont été écrits dans la tribulation, dans l'incertitude angoissante du lendemain, quelquefois dans le deuil et l'ignominie acceptés, car il faut vouloir son destin. Celui-ci sera écrit de même, c'est-à-dire dans une indéconcertable et invincible résignation, pour les contemporains, de plus en plus rares, capables encore de *préférer* la Profondeur et la Beauté.

21. — A l'occasion du Centenaire de Chopin, entendu Ricardo Viñes à la Salle Erard. Je ne suis pas coureur de concerts et il m'a fallu braver une pluie torrentielle. Mais quelle récompense, quelle puissante et miraculeuse impression d'art ! Depuis le fantasmatique Rollinat qui m'a tant bouleversé, il y a trente ans, aucun musicien ne s'était emparé de mon âme avec un tel despotisme. Ce virtuose de toutes les Espagnes, m'a souvent fait l'aumône de sa musique dans ma maison et, parce qu'il est Catalan j'aimais alors à le rêver descendant d'un de ces irrésistibles Almogavares qui furent, au XIVe siè-

cle, les conquérants de Byzance où il m'entraînait fabuleusement.

22. — Catalogue effrayant d'une librairie religieuse. Après l'annonce *en nouveauté*, de la collection des *Cent questions brûlantes*, tracts de propagande ; après celle d'un nombre presque infini d'ouvrages pieux approuvés par toute une fournée d'évêques et de cardinaux ; après une invitation sérieuse à l'achat d'un *grand album d'images en couleurs pour l'explication du catéchisme*, œuvre de M. l'abbé Mouterde, honorée de la Bénédiction apostolique ; on arrive à quelque chose de prodigieux : 70 tableaux en *projections lumineuses*, toujours pour l'explication du catéchisme : Bobines en noir, feuilles vitrifiées, verres photographiques, aux plus justes prix, et avec des « combinaisons avantageuses ».

En outre, il y a les *Séries religieuses* (750 vues différentes), toute l'Histoire sainte, depuis la *vue* du chaos et celle de Dieu, jusqu'à la Pentecôte inclusivement ; l'histoire aussi de quelques saints ; *Le Repos du dimanche* (les deux voisins) ; *l'Alcoolisme* (Poison mortel) ; *Funeste jeu* (à Monaco); enfin pour que la corde ne soit pas toujours tendue : *Séries comiques*

pour intermèdes — une bonne soupe — Chauds ! chauds les marrons ! — Mme Grossomodo et son chien Bob, etc., etc.

Et voilà comment on régénère la société chrétienne.

24. — Le prince Roland Bonaparte avait chargé la Société des Gens de lettres d'un prix à décerner « à un écrivain de talent dont les livres ne se vendraient pas ». Ce prix, de 3.000 fr., je crois, a été donné à Rosny. Résultat prévu. Rosny est précisément l'auteur médiocre dont les livres se vendent.

26. — A Termier :

... Le bon de pain de M. Georges Lecomte au « grand écrivain français » est arrivé. Il a été touché pour moi, jeudi, par un ami courageux dont le dévouement m'a délivré de cette course parmi la crotte et les météores. Enfin il a été profitablement dévoré. J'ai pensé à la Société des Gens de lettres. Eh ! bien, ma répugnance est insurmontable. Je ne suis pas un homme semblable aux autres. Je me suis toujours appuyé sur Dieu seul. Pourquoi m'appuierais-je maintenant sur les hommes ? Je serais alors sur la pente de l'Académie. Je glisserais vers Faguet, Rostand, Hanotaux ! Ignoble suicide ! Léon Bloy parmi « les chiens tristes de ces hameaux sans

bergeries » ! comme le dit votre Jeanne avec un sentiment si profond.

27. — Encore le Rouquin de Grenoble. Nous savons enfin, Brou et moi, de quoi vit ce chien depuis qu'il ne lèche plus nos écuelles. Il s'est implanté, on ne sait comment, chez un vieillard dont il dévore les dernières croûtes et qu'il outrage dans ses affections. Malpropre histoire de femme. Le pauvre homme ne sait comment se débarrasser du parasite et pousse des cris de désespoir. Ce rouquin est une effarante combinaison de bondieusard, d'escroc, de calomniateur et de satyre. Tartufe au complet. Son infamie est tellement hors de mesure qu'il faut, de toute nécessité, l'écraser, n'importe comment. Les victimes de ce grotesque dangereux sont assez nombreuses déjà pour qu'une plainte collective au parquet devienne possible.

28. — *Bulletin* de la paroisse Saint-Paul. Sous forme de conversation édifiante avec un de ses paroissiens, le curé, déplorant la langueur des affaires et l'insuffisance des ressources, exprime le vœu de voir se former *la ligue de la pièce blanche* à la quête du dimanche. Les

parents donneraient une pièce d'un franc ou de cinq francs. Les enfants donneraient chacun cinquante centimes. On ne devrait pas trouver de bronze dans l'aumônière. — Monsieur le curé, dit le paroissien, c'est la campagne à faire, le *salut* est là. Une cordiale poignée de main termine cet entretien.

Mars

1[er]. — En plein carême. Extrait de l'*Echo de Notre-Dame de Lourdes*, « organe » de la partie la plus pauvre de la paroisse famélique de Ménilmontant :

A quoi oblige la loi de l'abstinence ? L'abstinence à laquelle sont tenus tous les fidèles, à partir de sept ans, à moins de dispense légitime, consiste à se priver de viande et d'aliments gras. — Sous le nom de viande, il faut entendre la chair de tous les animaux à sang chaud qui naissent et vivent sur terre.

Pour les oiseaux aquatiques qui vivent moitié sur terre et moitié dans l'eau, on n'admet généralement les jours d'abstinence, que *ceux dont le jus, en refroidissant ne se coagule pas et reste huileux* (!!!), comme, par exemple : le vanneau huppé, le héron cendré, le héron butor, le courlis cendré, le courlis courlieu, le bécasseau variable, le bécasseau maubèche, le chevalier gambette, le chevalier cul-blanc, la

barge à queue noire, la barge rousse, le râle d'eau, la poule d'eau ordinaire, la poule d'eau marouette, la foulque macroule, l'oie cravant, la sarcelle d'été, la sarcelle d'hiver, le canard ridenne, le canard pilet, le canard siffleur, le canard souchet, le canard macreuse, le carnard millouin, le canard morillon, le canard garrot, etc... Le canard ordinaire sauvage et les oies sauvages autres que le cravant, sont réputés aliments gras...

O Cambronne!... Après cette liste de victuailles autorisées par la pénitence moderne, ce serait un blasphème de penser seulement à Dieu, mais je demande à tous les astres, silencieux témoins de l'hypocrisie humaine, si jamais on s'est foutu des pauvres comme ça!

2. — Je ne lis pas assez les réclames commerciales de la *Semaine religieuse.* Trouvé ceci (toujours en carême):

« Pourquoi souffrir? quand on a sous la main le R... qui guérit infailliblement les maux d'estomac? »

5. — *Les Hommes du jour*, feuille anarchiste, publie, avec une très laide image, déformation de mon portrait par Léon Bonhomme en tète de mes *Pages choisies*, un article vraiment extraordinaire signé Victor Méric. Ce Victor « ne

m'aime pas, mais il se met à genoux devant moi ». Toutes les sottises de ma légende, il les ressasse avec un plaisir évident, mais il proclame que je suis le plus grand écrivain des « siècles » (pas moins), que mon œuvre est « colossale et défie les ravages du temps » !

Pour les personnes qui penseraient que je me moque du public et de moi-même, voici la fin de cet incroyable article :

Voilà donc cet écrivain extraordinaire, tel qu'aucun siècle ne nous en a offert l'équivalent. Nul comme lui n'a suscité autant de rage, même dans l'admiration. Il est peu facile, d'ailleurs, de le comprendre et lui-même se soucie fort peu d'être suivi. Il accomplit ici-bas sa mission qui est de « vomir » ses contemporains en attendant la venue du Rédempteur ! Mais quelle besogne ! Et quel artiste prestigieux, quel incomparable ciseleur de phrases que cet apocalyptique stercoraire !

Il s'est plaint avec quelque amertume qu'on n'ait pas voulu considérer l'artiste en lui, et qu'on n'ait voulu voir que le pamphlétaire. « Pamphlétaire, écrivait-il à Emmanuel Signoret... Ah ! je suis autre chose pourtant... mais si je suis pamphlétaire, moi, je le suis par indignation, par amour ; et mes cris, je les pousse, dans mon désespoir morne, sur mon Idéal saccagé. » Et ailleurs : « On exige de moi ce

qui n'est exigé de personne. On veut absolument que j'écrive toujours du Léon Bloy. Le jour où j'écrirais du Paul Bourget ou de l'Anatole France, on dirait que je suis devenu gâteux. »

Qu'il se rassure, cependant. Quand tout le tapage qui se fait aujourd'hui autour de certaines gloires nauséeuses se sera éteint, on reviendra à lui, avec effarement, mais on y reviendra. Son œuvre défie les ravages du temps. Elle est colossale et impérissable. Du Paradis où il siégera à la droite du Seigneur, Léon Bloy pourra contempler le troupeau des humains, humiliés dans une admiration infinie. Que cette certitude lui soit douce. Déjà, d'ailleurs, la curiosité des jeunes va vers lui. Oh ! ce n'est pas qu'il soit attirant et qu'il force la sympathie du premier coup. Il commence par déconcerter, par effrayer. On le juge diversement. Les uns le croient roublard ; d'autres sentent qu'il souffre. C'est un cas pathologique comme disent les imbéciles. On l'admire sans l'aimer ; on le lit avec frénésie, mais sans joie. Mais qu'importent, en somme, ses injustices, ses grossièretés, ses erreurs, ses fureurs. Dans ses pires débordements, il demeure l'artiste impeccable, l'écrivain inimitable. Il ne faut voir que ses dons qui tiennent du prodige, sa verve qui étourdit, ses trouvailles fastueuses, sa virtuosité effarante. Après ça, qu'il soit haineux, vindicatif, inexprimablement orgueilleux, c'est son affaire. Menteur, fumiste, exaspéré, malade, fou, Génie, nous saluons le plus grand pamphlétaire qu'ait jamais vu surgir le monde depuis les jours lointains où les prophètes dénon-

caient âprement et furieusement les vices du peuple juif.

VICTOR MÉRIC.

7. — Un arrêté sanitaire de Chicago dit expressément qu'il importe, dans l'intérêt de la santé publique, d'additionner les ordures ménagères d'un ingrédient chimique pour les rendre *immangeables*... On avait constaté que, depuis des mois, près de onze mille (!) personnes dont la moitié enfants, se nourrissaient, dans ce paradis du capitalisme et de la prospérité, exclusivement des restes d'aliments trouvés par eux dans les caisses à ordures. Pour mettre fin à ce scandale dont les gens honnêtes s'affligent, on empoisonnera les croûtes et les détritus. Les miséreux n'auront plus qu'à choisir leur genre de mort, l'intoxication ou l'inanition. Ce sera la fin du paupérisme.

9. — Borrel nous parle avec grand amour de la maison de la Sainte Vierge, la *Panagia Capouli*, près d'Ephèse, qu'il a visitée plusieurs fois, quasi découverte, quand il vivait à Smyrne avec son père, il y a une quinzaine d'années. Il nous dit son admiration en vérifiant l'exactitude miraculeuse des visions de Catherine Emmerich

à cet égard. Pourquoi ce lieu unique au monde, le lieu inexprimablement saint de la Dormition de Marie, n'est-il pas devenu depuis longtemps un but de pèlerinage ?

13. — J'apprends que le Vatican est enserré de plus en plus par les bâtisseurs sectaires, au point que le Pape n'est presque plus en sûreté chez lui. Cela sous les yeux du gouvernement italien et certainement à son gré.

14. — A un jeune homme qui m'a fait un très mauvais article, non encore publié, fort heureusement :

Je suis très mécontent de ce que vous m'avez envoyé. Franchement, c'est détestable et insupportable. Il est ridicule et blasphématoire de me comparer aux Prophètes. Vous voudriez me tuer de ridicule que vous ne pourriez pas trouver mieux que cette phrase par exemple : « Léon Bloy *l'illuminé* qui affirme en *un verbe génésiaque* (?) la vérité dont se grise son âme extatique. » Il est impossible d'être plus maladroit et d'écrire plus horriblement. Je ne suis pas et je ne veux pas être grotesque. Si donc vous publiez de telles choses, il faut renoncer à vous dire mon ami. J'espère que vous comprendrez cela.

15. — Relu Schlumberger pour vaincre l'ennui. Plaisir extrême. La splendeur de Byzance

fait pâlir étrangement la cour de Napoléon, éblouissante pourtant, mais sans traditions ni permanence.

16. — René Martineau m'apporte son nouveau livre : *Emmanuel Chabrier*. Je suis étonné de son progrès littéraire, depuis son premier ouvrage : *Un Vivant et deux Morts* que j'ai vu naître, il y a dix ans. Aujourd'hui mon cher Martineau est un biographe de haute allure, en attendant qu'il devienne, selon le vœu de mon cœur, un véritable historien. Bonhomie bien française dans la force tranquille et la droiture parfaite. Avec cela, on peut aller jusqu'au seuil de la magnificence et, quelquefois, si Dieu le veut, passer au delà.

18. — On compte sur moi pour un livre nouveau devant compléter *Celle qui pleure*. Il s'agirait d'entrer plus avant dans ce terrible sujet qui fait trembler les dernières colonnes de l'Église. Ce livre destiné à surprendre étrangement beaucoup de personnes qui pensent tout savoir, et qui me vaudra de surérogatoires malédictions épiscopales ; j'accepte volontiers de l'écrire, mais comme on accepterait de porter un fardeau immense, depuis le quai de l'enfer jusqu'à la porte du ciel ; c'est-à-dire en fai-

sant appel à tout ce qu'on peut avoir de muscles et de patience, et surtout avec une espérance invincible du miracle le plus exceptionnel et le plus constant.

Certes, je n'hésiterai pas à ajourner, une fois de plus, Napoléon pour attirer sur moi-même et sur les miens une telle grâce de prédestination.

20. — Une crue extraordinaire de bêtise.

Le 25 février, le tribunal civil de Reims condamne son archevêque à 500 francs de dommages-intérêts pour avoir dit aux instituteurs, avec quatre-vingts évêques français : « On vous confie des enfants chrétiens et vous en faites des petits cochons », ce qui est d'ailleurs tout à fait exact.

Les encaisseurs doivent trouver cette condamnation dérisoire, vu l'éminence de l'insulteur, l'énormité de l'outrage et la capacité primaire de leurs estomacs.

Cependant un M. Roussel, secrétaire général de la Fédération des Amicales (*sic*), de qui les journaux ont publié la face de brute, estime qu'il y a lieu d'être pleinement satisfait : « Je suis très heureux, a-t-il déclaré. Dès le début, j'avais beaucoup goûté le geste, très digne, du cardinal Luçon venant s'asseoir à la barre du tribunal à côté des représentants des instituteurs et, simple citoyen, être prêt à répondre du dommage qu'il avait causé à d'autres citoyens.

J'ai trouvé quelque chose de saisissant et de réconfortant dans cette reconnaissance spontanée de l'égalité de tous — prélats ou instituteurs — devant la loi civile. »

Il a raison, ce ruminant, il a raison tout de même dans son mufle épais où il ne paraît pas croyable qu'aucune lueur ait jamais pu pénétrer. Mieux qu'un autre il discerne la victoire.

Sans doute les 500 francs ne sont qu'une galette bien médiocre, même pour des instituteurs de la Marne, un acompte ridicule sur le célèbre milliard, mais ce « geste » d'un archevêque venant s'asseoir à côté d'eux devant la loi, *in media stultitia, ante gulam*, quel triomphe pour le goujatisme et quel punch, ce soir-là, dans le bordel de la Loge!

Pour ce qui est du cardinal, après la joie de n'avoir pas reçu, matériellement, des gifles ou des crachats, après celle, plus grande peut-être, de n'avoir pas attrapé de vermine ; il lui restait de saisir la palme — devenue singulièrement poussiéreuse et métaphorique — du martyre: « Pères et mères de famille, c'est pour vous que nous souffrons. »

Il y a plus de vingt ans que je me tue à écrire que mes frères les catholiques ont tout mérité :

« Les catholiques! Des créatures grandies, élevées dans la Lumière ! informées à chaque instant de leur effrayant état de privilégiées ; incapables, quoi qu'elles fassent, de rencontrer seulement l'erreur, tant la société où elles vivent — toute ruinée qu'elle est — a pu conserver encore d'unité divine ! Des intelligences pareil-

les à des coupes d'invités de Dieu où n'est versé que le vin fort de la Doctrine sans mélange !... Beaucoup de mes pages et non des moins bonnes, j'ose le dire, furent écrites pour exhaler mon horreur de leur vilenie et de leur sottise. J'ai surtout insisté particulièrement sur cette dernière qui est une espèce de monstre dans l'histoire de l'esprit humain... Au surplus, toutes les figures ou combinaisons de similitudes supposées capables de produire le dégoût sont d'une insuffisance plus que dérisoire quand on songe, par exemple, à la *littérature catholique !*... Une société où on en est à croire que le Beau est une chose obscène est évidemment une société formée par Satan avec une attention angélique et une expérience effroyable...[1] »

Vous vous plaignez, monseigneur, d'un enseignement qui tue les âmes, et, certes, vous accomplissez en cela votre devoir. Mais qu'avez-vous fait pour empêcher qu'il en fût ainsi? Quelle culture supérieure avez-vous à proposer à ces pauvres âmes qui vous sont confiées et quelle serait, au Tribunal de Dieu, l'issue d'un procès où la Chrétienté adulte serait plaignante contre un clergé dont la sottise la met au niveau des bêtes?

∴

On me met sous les yeux un livre !!! publié, je crois en 1905 et qui a déjà plusieurs éditions. Cela

1. Préface du *Sang du Pauvre*. Juven, édit.

s'appelle *Romans à lire et romans à proscrire.* Auteur : l'abbé Louis Bethléem ! Il paraît que ce n'est pas un pseudonyme. On croit rêver quand on sait que Bethléem signifie en hébreu *maison du pain* !

Nous apprenons tout d'abord que ce livre « deviendra classique ». C'est l'opinion ferme de l'auteur, corroborée par *l'imprimatur* du vicaire général de son diocèse. Ce que Dante a dit à Virgile : « Tu duca, tu Signore e tu maëstro », peut lui être dit à lui-même. Ses supérieurs lui en donnent l'assurance avec celle de leurs sentiments les plus affectueux. Il a même l'approbation, préliminairement exhibée, de quelques romancières de l'Ille-et-Vilaine, des Hautes-Pyrénées ou du Maine-et-Loire. Enfin c'est un ouvrage que nombre de gens attendaient et qui « offre le mérite inappréciable de *combler une lacune* ». Résumé des appréciations de la Bonne Presse.

Le tour de force, heureusement réalisé, consistait à délimiter, à « catégoriser », strictement au point de vue moral, toutes les productions littéraires situées entre l'*Assommoir* et *l'Auberge de l'Ange Gardien* ? Sereinement l'abbé Bethléem s'est assis sur les quarante mille volumes du roman contemporain et, d'un geste grandiose, a opéré la division du Dante : Enfer, Purgatoire et Paradis.

Avant de poursuivre, il convient de rappeler ou d'apprendre aux personnes peu instruites que la première chose à faire pour juger un livre, le premier et indispensable mouvement du critique c'est d'*écarter l'art*, de le balayer au loin, comme une ordure.

Précaution d'une nécessité absolue. Alors seulement tout commence à se débrouiller. C'est l'aube, c'est le point du jour. *Prima lux.*

Ensuite, s'il s'agit, bien entendu, non d'un cours d'astronomie ou d'un traité de navigation, mais d'un roman, il ne faut pas oublier un seul instant que l'amour est le pléonasme de la luxure, son double emploi, si j'ose dire, et que les deux mots sont rigoureusement identiques.

Aussitôt planté sur ces deux bases de granit, le juge est dans la région de la lumière. Il voit clair, il discerne, avec une simplicité de vision qui pourrait être crue le privilège des anges, qu'un mauvais roman est celui qui parle d'amour et qu'un bon roman est celui qui ne parle pas d'amour, à condition toutefois qu'il soit écrit avec *élégance* par des tardigrades ou par des chameaux. Telle est, en aussi peu de mots que possible, la situation actuelle de l'abbé Bethléem, dispensateur canoniquement autorisé du pain littéraire aux catholiques affamés de littérature.



L'Enfer, le Purgatoire et le Paradis, avons-nous dit. Pour mon compte, je suis heureux et fier de proclamer que je ne suis qu'en Purgatoire, ce qui me donne de l'espérance. Auteur de deux romans et de plusieurs contes, si judicieusement qualifiés de *mondains* par le clairvoyant soutanier, je n'ai cependant

pas encouru l'enfer où se tord, il faut en convenir, une bien sale multitude.

Parmi les damnés j'ai le chagrin d'apercevoir Barbey d'Aurevilly, écrivain « hystérique, sadique et surtout diabolique », alphabétiquement tourmenté à côté de ce pauvre Théodore de Banville que je croyais un si brave homme et non loin de mon vieux camarade au *Chat noir*, Georges Auriol qui « sème ses livres de propos égrillards, d'allusions polissonnes, de mots indécents ». Je vois aussi Alfred de Vigny, Alfred de Musset, Georges Courteline et jusqu'à cette malheureuse diablesse de Louise Michel, lesquels doivent s'affliger singulièrement d'être réprouvés en compagnie de rufians ou d'imbéciles tels qu'Anatole France, Pierre Loti, Jean Lorrain, Henri Lavedan, Hector Malot, Maupassant, Mendès, Octave Mirbeau, la comtesse de Noailles, Léo Taxil ou Willy, que j'abandonne volontiers à tous les démons.

Mais est-il juste que Barrès et Paul Bourget échappent à la damnation ? Mon Dieu ! c'est bien simple. L'un et l'autre ont été sauvés par leurs mères. « On espère que le premier, se souvenant de la sienne, finira par s'agenouiller ». L'autre « a trouvé la foi (la foi de Bourget, bien entendu); il remplit tous ses devoirs de chrétien ; il a même sa chapelle, avec la réserve, dans sa villa de Portabelle ; il y fait dire la messe et il n'est jamais plus heureux, dit-il, que lorsqu'il suit l'office divin dans le livre d'heures de sa bonne mère ».

L'étonnement, d'ailleurs, guette le lecteur à chaque page, est-il besoin d'en faire la remarque, puisqu'il

s'agit d'un ouvrage qui anticipe ou antidate le Jugement universel où il y aura de l'étonnement et de la place pour tout le monde ?

Quelques auteurs plus ou moins fameux ont un pied dans l'Enfer et l'autre dans le Purgatoire, en même temps qu'ils s'accrochent désespérément au Paradis, ce qui leur fait une situation des plus bizarres. C'est le cas de Lamartine, dangereux pour « les jeunes gens trop impressionnables » et qui ne doivent pas lire les *Méditations* ou les *Harmonies* avant vingt ans. Il est fâcheux que *Jocelyn* « respire la sensualité », car « c'est un poème achevé qu'il ne faut pas hésiter à placer au sommet de notre littérature », appréciation magistrale du divin Brunetière, oracle de Bethléem et l'une des dernières colonnes de l'Église.

Balzac, lui, n'est pas au sommet de la littérature, mais il a le même sort. *La Peau de chagrin* est « graveleuse »; *Le Père Goriot* est fangeux, puisque « condamné » (?) ; *Le Colonel Chabert* est un « roman d'amour impur » (!!!) Quelques-uns à peine échappent tels que *César Birotteau* qualifié « drame commercial ».

Bethléem, au surplus, a un truc. Toutes les fois qu'un roman outrage sa pureté personnelle, il le classe aussitôt et de son chef, parmi ceux qui tombent *vraisemblablement* sous la condamnation de l'Église.

« La lecture des œuvres complètes de Victor Hugo est dangereuse ; elle ne peut être concédée qu'aux personnes d'âge mûr et pour des raisons sérieuses. » Même les extraits qu'on a publiés « ne doivent être confiés qu'à des jeunes gens *formés* » (?) Flaubert est

« éblouissant » mais « pervers ». Stendhal est « libertin », sans doute, mais « Bourget ne se lasse pas de le lire », ce qui fait naturellement hésiter le glaive de la justice.



En avez-vous assez ? Je continue. Quelqu'un a-t-il jamais entendu parler de Camille Bruno, romancière et poète? « Ses romans sont, en général, passionnés, voluptueux, scabreux. » Quant à ses poésies « nous savons seulement que leurs titres commencent tous par *Vi* : *Vignes vierges*, *Vivantes*, *Vibrantes* » (p. 70). C'est un prêtre, vous entendez bien, un PRÊTRE qui s'avise de cette remarque. Je demande pardon à tout Montmartre.

Alfred Capus est pernicieux. « Il raconte, sans la flétrir, l'histoire des jeunes gens instruits qui ayant raté leur carrière, mènent en redingote une vie de bohèmes. » J'ai déjà mentionné Anatole France « l'un des écrivains les plus malfaisants de notre époque », ce qui est certainement incontestable, mais soyons justes : « Son œuvre témoigne de bien enviables qualités littéraires ». Evidemment la prose sous-ventrière de M. Bergeret doit abrutir d'admiration l'abbé Bethléem.

Il est vrai qu'il y a les *convertis*, c'est-à-dire les écrivains qui « après avoir offert au public des livres regrettables, paraissent s'être ralliés à une manière

plus acceptable ». Exemples : Paul Bourget, Huysmans, Jules Lemaître, etc. Bourget est un « charmant auteur », avec tache, mais qui a fini par bien tourner et par s'établir avantageusement. Huysmans est un « sincère converti... inoffensif seulement dans *Pages catholiques* et *Les Foules de Lourdes*. Ce dernier livre scandaliserait quelques béguines, mais il fait du bien aux incroyants ». Quant à Jules Lemaître, il est quelquefois « d'une lecture fort troublante ». Cette dernière impression est d'autant plus remarquable qu'elle appartient exclusivement à l'abbé Bethléem. Depuis que la terre tourne, il ne s'était pas vu de *trouble* aussi surprenant.

« On ne peut pas dire que la littérature d'Alphonse Daudet est luxurieuse, car elle esquive certaines choses sales, mais on ne peut pas dire non plus qu'elle est chaste et inoffensive pour tous les lecteurs. » La comtesse de Martel a « gypanisé » toute une société. Hugues Le Roux « consacra sa jeunesse à l'étude et au dévouement filial ». Georges Ohnet, ayant obtenu le « succès triomphal » et gagné beaucoup d'argent, il serait peut-être téméraire de lui refuser la maîtrise et la « puissance ». Les œuvres de Rodenbach sont « tout imprégnées de la sueur flamande qui se dégage des villes mortes de son pays natal ». Il eût été criminel de ne pas citer cette phrase. Et cette autre à propos d'une Italienne qui a écrit des pages passionnées : « Soit. Savourons le Lacryma Christi, n'abusons pas du Chianti ». Sienkiewicz est redoutable : « L'édition complète de *Quo vadis* ne doit pas être mise dans toutes les mains. Elle renferme (*sic*) des scènes

choquantes, brutales, érotiques, orgiaques, susceptibles de troubler bien des âmes. L'édition Lethielleux est, à notre connaissance, la seule parfaitement *corrigée*, mais convient-elle aux jeunes filles ? » André Theuriet est effrayant : « On a dit d'un de ses livres qu'un jeune homme qui voudrait séduire une jeune fille n'aurait qu'à la prendre, après la lecture de ces pages capiteuses. » Quelle réclame ! quelle recette précieuse ! quel préjudice aux vendeurs de philtres ou d'aphrodisiaques !

Passants, quelqu'un veut-il voir Cléopâtre au lit ?

Quelqu'un veut-il savoir ce que Bethléem pense de notre grand Villiers de l'Isle-Adam ? Voici : « Les *Contes cruels*, *Tribulat Bonhomet*, *l'Ève future*, sont des fantaisies étranges et suggestives ; mais les tirets, les points de suspension, les lettres italiques et majuscules en rendraient la lecture insupportable aux lettrés qui pourraient en tirer profit. » C'est tout.



« Alors, que lire ? » diront les parents soucieux de la vertu de leurs enfants. Belle question ! Il y a les *romans honnêtes*. « Grâce à Dieu, des auteurs et des éditeurs l'ont compris. Aux jeunes gens formés, aux personnes chrétiennes qui désirent des romans, ils offrent des livres dont la valeur psychologique, le

style et l'intérêt n'ont rien à envier à ceux des autres. »

Et voici que défilent René Bazin que ses romans « ont placé au *premier rang* des artistes et des écrivains chrétiens » ; Costa de Beauregard, Henry Bordeaux (?) ; Henri de Bornier, auteur de cette « strophe touchante » :

Jamais, d'une lèvre flétrie
Je n'outrageai, pas même un jour,
La liberté, Dieu, la patrie,
L'art sévère et le chaste amour !

Claire de Chandeneux, pseudonyme extraordinaire ; Gui Chantepleure, de son vrai nom Jeanne Viollet, auteur de *Ma conscience en robe rose* ; François Coppée, naturellement ; Mme Craven ; Conan Doyle et Erckmann-Chatrian qu'on est étonné de trouver ici ; Paul Féval, pour ses romans par lui-même retapés catholiquement, bien entendu, à l'exclusion de tous les autres ; Zénaïde Fleuriot et ses 83 ouvrages « pleins de finesse et d'entrain », qui lui eussent valu le renom d'une « femme de génie » si elle n'avait pas été si vertueuse. Car nous sommes en paradis, ne l'oublions pas, et j'y découvre une telle affluence de dames que le courage me manque pour les dénombrer.

La conscience de notre abbé lui impose toutefois une petite restriction. De ce que les romans sont honnêtes, il ne s'ensuit pas qu'on puisse les confier

à tous les jeunes gens, exclusivement et sans aucune mesure. « Tous les tempéraments ne supportent pas le tabac et le melon », dit-il finement. Même dans le golfe paisible des romans honnêtes, on rencontre quelques écueils. Un pilote est nécessaire. Ce sera l'abbé Fonssagrives, récent auteur de l'*Education de la pureté*, livre inestimable que les pères et mères de famille doivent toujours avoir sous la main. C'est le suprême conseil. Moi, je succombe.

Quand on a la chance de survivre à l'épouvantable lecture de Bethléem, la première pensée qui se présente, c'est que ce prêtre est surtout un *indicateur* de livres impurs qu'on ne connaîtrait peut-être jamais sans lui. Une profonde psychologie n'est pas nécessaire pour savoir que le conseil de ne pas lire un roman dangereux déchaîne instantanément la curiosité. Or l'abbé ne donne pas seulement son *captivant* commentaire, mais encore les renseignements les plus précis et ce ne sera pas la faute de ce guide si les petits jeunes gens ne savent pas trouver les joyeux endroits. Je ne serais pas surpris d'apprendre que son livre qui en était au 13e mille en 1908 a déterminé une hausse considérable sur le marché de tous les *romans à proscrire*. Ses supérieurs sont inexcusables de ne pas l'avoir muselé dès le premier jour. La bêtise, quelque abondante et furieuse qu'elle soit, n'est pourtant pas une excuse.

Autrefois, il y a bien longtemps, quand il y avait encore des évêques et des chrétiens, on sait que les jeunes gens fortement élevés, garçons ou filles, pouvaient lire ou regarder impunément de belles œuvres, même s'il s'y rencontrait de ces détails qui font greloter aujourd'hui nos calotins. On était sain et fort et les âmes ne s'assimilaient que le Beau. Un sang généreux, un estomac robuste éliminent facilement les poisons. Les anémiés, les déprimés, les mourants de faim et de misère sont, au contraire, les premières victimes de tout fléau. La contagion galope sur eux comme la vermine sur les cadavres. Telle est l'horrible situation des catholiques actuels nourris exclusivement, depuis un siècle, des plus débilitantes pâtées. Privés de l'aliment vigoureux des grandes œuvres, les lecteurs et les lectrices des romans honnêtes vont à la luxure comme les pourceaux à la fange. A force de précautions malpropres ou imbéciles, les imaginations catholiques et sentimentales semblent aiguillées sur le seul péché de la chair.

Quel mal plus grand pourraient faire aux âmes les instituteurs idiots ou impies de la république franc-maçonne ? La pourriture ou la décapitation, au choix des convives. Je ne vois vraiment pas ce que nos évêques ont à reprocher à qui que ce soit. Quel usage ont-ils fait de l'autorité suprême qui leur fut confiée ? Ils avaient sous eux la plus noble nation de la terre. Ils l'ont transformée en un peuple de lâches, d'hypocrites et de crétins. Tout ce qu'il y avait de supérieur en France, ils l'ont méconnu ou avili. Certains grands artistes ou poètes qui n'eussent pas mieux demandé

que d'habiter la Maison de Dieu et que des multitudes auraient suivis; ils n'ont pas voulu les connaître et les ont envoyés à l'ennemi, leur préférant des animalcules. De quoi se plaignent-ils donc ces prévaricateurs qui, le jour de la persécution sanglante qui doit venir et qui n'est peut-être pas bien loin, se lèveront de très grand matin pour sacrifier, sur les autels des pires démons, les innocents pour lesquels ils devraient mourir ?

Si les misérables instituteurs qu'on leur oppose n'étaient pas des bestiaux en foire, ils leur diraient : « Messeigneurs, donnons-nous la main. Vos Grandeurs n'ont pas voulu de la Grandeur non plus que de la Beauté. Regardez-vous dans notre miroir. Accommodez-vous humblement de la petitesse, de la laideur et de la parfaite ignominie qui était notre privilège et que vous avez voulue pour vos troupeaux. »

(*La Flamme*.)

P.-S. — Le Directeur de *La Flamme* a reçu la lettre suivante :

10 mars 1910.

Mon cher Jacques Servy.

Le dessinateur détraqué, du nom de Rouveyre me demanda, le mois dernier, l'autorisation de me crayonner dans le *Mercure* qui publie inconcevablement, deux fois par mois, ses petites manigances.

Mon premier mouvement, le bon, fut de me dérober

à cette gloire. Mais il insista tellement, avec de telles protestations de respect et d'amour, que je finis par céder, me persuadant qu'il avait réellement la volonté ou le pouvoir de faire quelque chose de propre.

Vous avez vu le résultat. Il y a des artistes qui voient noble. Rouveyre voit ignoble. C'est bien fait pour moi.

Il m'écrit aujourd'hui, fier de son ordure, « espérant que je m'y suis retrouvé avec plaisir ».

Pour que ma volupté soit parfaite, il m'envoie ce charmant quatrain qu'il dit avoir reçu d'un anonyme et que je vous transmets, pour que vous partagiez mon délice :

> Voici donc tracé Léon Bloy
> Tel qu'à Paris chacun le voit :
> Un œil qui dit : « Pitié ». l'autre qui dit : « Salaud,
> J'aurai ta peau ! »

Votre

LÉON BLOY.

21. — Départ de ma femme et de mes enfants pour Rome où elles doivent passer quinze jours. Me voilà seul.

25. — Délicieuses lettres de Rome. Mes voyageuses sont en bon état et parfaitement heureuses. Je demande qu'on prie pour moi à Sainte-Marie Majeure, le seul peut-être des sanctuaires de Rome qui m'attirerait.

26. — Lettres de mes voyageuses toujours

enivrées. Véronique a reçu, avec grande émotion, la bénédiction des Reliques Majeures et particulièrement du Saint Voile.

27. — Dimanche de Pâques. Joie intense venue de Rome sans doute où mes pèlerines prient pour moi.

28. — Paul Gault, l'un de mes jeunes collaborateurs à la *Flamme*, est venu. Il me paraît généreux et me plaît singulièrement. Je voudrais le voir très souvent. [Je ne l'ai pas revu. Il est mort le 9 août de cette même année, à vingt-sept ans. Qu'est-ce que Dieu fait de ces pauvres âmes?]

29. — Fin d'une amitié plus qu'onéreuse. Une personne *à qui tout est dû*, mais que je croyais aimer beaucoup et qui avait été pour moi, en même temps que pour d'autres, une merveilleuse occasion de souffrir, me déclare son aversion insurmontable pour les sacrements de l'Église et son estime sans bornes pour Bouddha. Sensation instantanée d'un mur de glace. La sottise à ce degré, l'impiété surtout, ont ordinairement le pouvoir de m'éteindre mais jamais cet effet n'avait été aussi soudain, aussi complet, aussi parfaitement irréparable.

30. — Un affectueux et doux mécréant, nó

hors de l'Église voudrait devenir chrétien. De toutes mes forces, j'attise ce désir, peut-être allumé par moi. Malheureusement il a choisi pour s'instruire un catéchiste pédant qui lui fait lire des apologétiques ou des controverses au lieu de précipiter au baptême cet homme de bonne volonté. « Votre conversion », lui a-t-il dit, « ne doit pas être un mariage d'amour, mais un mariage de raison ! » Nous voilà terriblement loin du diacre Philippe ! Celui qui parle ainsi est un prètre qui pense évidemment au casuel. Un *prêtre* ! J'ai beau explorer ma mémoire dans ses cavernes les plus profondes, je ne me souviens pas d'avoir entendu proférer une bètise aussi monstrueuse.

31. — Voici donc cet aimable jeudi de Pâques, l'un des plus beaux jours de l'année. L'histoire sublime du baptême de l'eunuque me fait penser à mon pauvre mécréant d'hier, le remet sous mes yeux en pleurs.

A Pouthier :

Je suis chargé d'une mission délicate. Brou ne s'estime pas assez homme du monde pour inviter des dames en un langage congru. Il se tire d'affaire en confiant cette démarche difficile à un écrivain d'une diplomatie proverbiale et je suis naturellement choisi.

J'ai donc l'honneur d'inviter Mme et Mlle Pouthier à déjeuner, rue Tourlaque, où vous nous ferez la grâce de les conduire dimanche matin. La grande tenue n'est pas de rigueur. Licence de venir sans auréole. Le menu sera quelconque. Mais on pourra manger sur du papier timbré. C'est le luxe de la maison. Je demanderai seulement qu'il me soit permis de ne partager avec personne les « bottes de foin » dérobées au râtelier des *Hommes du Jour*, nourriture à ma convenance dont vous m'excuserez de me montrer fort avare.

Avril

1er. — Lettre de Jeanne, suite de son journal de voyage. Joie parfaite à Rome. On s'enivre partout et à toute heure du jour. Moi j'ai froid et je suis triste.

Phrase stupéfiante de Remy de Gourmont : « La parole de Dieu n'est supportable qu'en musique ».

2. — Grande alarme cette nuit. Cauchemar terrible. Plusieurs bandits s'introduisaient dans notre maison. Sentiment affreux de mon impuissance dans les liens du sommeil. Mes cris désespérés me réveillèrent enfin. Mon chien aboyait avec fureur. Me levant aussitôt et m'armant d'un formidable marteau, j'ouvris la porte. C'était une dépêche que je reçus en tremblant : « Rome, messe du Pape, communion de sa main. Demain 6 heures. » Il était un peu plus

de minuit. J'ai dit l'office de la Sainte Vierge, matines et laudes, et me suis recouché en pleurant de tendresse.

5. — On parle beaucoup du poète Jean Moréas mort il y a quelques jours. Il s'est éteint dans une sérénité païenne fort admirée. On lui fait donc une gloire. Je l'ai connu imbécile, au *Chat noir*, vers 1884. Il est aujourd'hui demi-dieu, sans l'inconvénient d'avoir à se consoler d'être immortel.

6. — Un monsieur se présente envoyé par la *Gifle*, feuille hebdomadaire que j'ignore. On voudrait un article *pour demain* simplement et on y compte. J'ai peine à faire comprendre à l'ambassadeur que je ne suis pas aux ordres des gens que je ne connais pas et que, d'ailleurs, je ne donne pas *mes* gifles à tout le monde. C'est comme un ordre de chevalerie que j'aurais créé et qu'il s'agirait de ne pas déconsidérer.

7. — Joyeux retour de Rome. Mes chères fillettes ont grandi de plusieurs coudées. Délice de se retrouver. Que d'histoires, que de souvenirs, que d'impressions !

Un prêtre de Moravie m'envoie la condamnation, par l'évêque de Brünn, de Josef Florian qui a traduit en tchèque *Celle qui pleure*.

On verra par ce document remarquable que l'épiscopat de Moravie est en parfait accord sur ce point avec celui de France. Ce n'est pas précisément l'*union* recommandée par le Saint Père, mais elle est certaine et combien touchante !

Aestimabili Domino Josepho Florian, Scriptori in Stara Rise.

Anno 1909 edidistis proprio sumptu, in Stara Rise, vestram versionem libri : « Léon Bloy, *Illa quæ plorat* Nostra Domina La Sallettensis). » Qui liber est quædam apologia sic dictæ revelationis La Sallettensis. Revelatio autem ista ab Ecclesia catholica nunquam agnita librique de ipsa revelatione tractantes ab Ecclesia catholica *explicite sunt prohibiti*. Vester quoque liber « Revelatio Sanctissimæ Virginis in monte La Salette » in diocœsi Brunensi « Acta Curiæ Episcopalis Brunensis, 1908, p. 63 », damnatus, ejusque lectio et divulgatio sub gravi interdicta est. Quo ipso proscripta et interdicta est etiam quævis apologia revelationis supra dictæ. Per editionem apologiæ *Bloy* commisistis crassam inobedientiam contra Ecclesiam catholicam. Quapropter imponitur vobis, ut per scriptum apud episcopalem Curiam Brunensem vos justificetis, vos excusetis et in posterum in editione librorum cautior sitis.

Ex Episcopali Curia Brunæ, die 17 martii, 1910. Dr Jacobus Hodr, cancellarius, Josephus Kratochvil, secretarius.

On remarquera que le latin de ces prêtres de Brünn ignore le tutoiement. Cela tient peut-être à des souvenirs indéracinables de la Horde, alors que n'existait pas encore, même à l'état d'embryon, l'individualité occidentale. Mais *l'explicite prohibiti* est une belle imposture tout à fait latine.

> Credendum est magis *soli Mariæ* veraci
> Quand *Judæorum turbæ* fallaci !

ajoute mon correspondant.

8. — Du même, confirmation de ce qui précède :

> Quamvis sciam, quod Mariam
> Nemo digne prædicet,
> Tamen vanus et insanus
> Est, qui Illam reticet.
>
> *Hymnus* « Omnes laudent ».

Sribæ et Pharisæi episcopalis Curiæ Brunensis, non Genitrici Dei, sed Antichristo hymnos decantant, prout patet ex ipsorum edicto de 17 Martii 1910.

A Jacques Servy, directeur de la *Flamme*, qui me communique une plainte de Rouveyre :

Je suis heureux de savoir que ma collaboration vous est agréable. Je continuerai. J'ai tant de factures en retard et la vie est si courte ! Quant à Rouveyre, il est certain que sa lettre est piteuse. Publiez-la si ça vous amuse, mais, alors ajoutez ceci :

Chère *Flamme*,

Je suis navré d'avoir fait du chagrin à M. Rouveyre qui m'a « donné le *respect* et les *soins* que mon âge et mon talent *obligent* ». Il veut bien reconnaître cependant que je l'ai reçu avec une bienveillance qu'il n'espérait pas. Tout le monde sait que ma constante pratique est d'assommer d'un seul coup tous mes visiteurs, quels qu'ils soient, et de les jeter aussitôt en pâture à une quinzaine de molosses affamés studieusement et dressés à ne se nourrir que de chair humaine, ce qui est plus sûr que le dépeçage.

Mais que voulez-vous ? on n'est pas parfait. Le « pauvre homme » que je suis avait espéré bêtement un portrait agréable de sa personne. Comment aurais-je pu croire que M. Rouveyre était si impuissant ou si perfide ? Volontairement ou involontairement il a fait la plus ignoble des caricatures.

Je vous ai livré sa lettre de février, d'abord parce qu'elle exprime un contentement de lui-même qui est, en l'occurrence, un cas psychologique assez curieux. Ensuite parce que je n'aime pas qu'on dérange mes combinaisons.

Sans vous faire de confidences, représentez-vous l'effet de cette prétendue image de moi tombant au milieu d'une entreprise de séduction. Je ne vous en dis pas davantage.

Votre

LÉON BLOY.

9. — *Les Actes des Poètes*, tel est le titre d'une jeune revue. Ayant rencontré l'un de ces poètes, adulte sympathique et persuadé qu'il est un chrétien, je n'arrive pas à lui faire comprendre que ce titre est une profanation.

15. — A Léon Letellier, ancien marin, actuellement atteint de philosophie :

J'ai promis de vous parler de votre brochure et je tiens à m'exécuter, bien que cela me coûte furieusement. Il n'y a pas au monde un homme qui déteste et méprise plus que moi la philosophie. C'est une fille assez laide, que j'ai cru aimer autrefois, de vingt à trente. J'ai fait des folies pour elle jusqu'à lui donner, de mon précieux temps, un grand nombre d'heures dont chacune valait certainement plus de cinq cents milliards chez n'importe quel banquier de l'Éternité. La gueuse m'a tellement trompé et avec de tels cuistres que je ne peux plus en entendre parler sans des convulsions d'horreur. Eh ! quoi, c'est donc pour cette chienne avorteuse d'elle-même qu'ayant très ignoblement, quoique provisoirement, renié mon Dieu, j'ai pu, au préjudice effroyable de mon âme, donner l'unique trésor que je possédasse pour acheter la Vie divine, encore une fois mon temps, mon irréparable temps !

Oui, je l'ai lue, votre brochure, je l'ai lue comme à tâtons, dans les plus épaisses ténèbres, et j'ai fini par me cogner à un mur. Pas de conclusion. Alors

quoi ? Mais voici une chose parfaitement stupéfiante et de laquelle je ne reviens pas. Le mot *Dieu* n'est pas écrit une seule fois. Dans un ouvrage où il est parlé de la conscience, de la Charité (?), de l'Ame, de l'Union morale, etc., Dieu n'est pas nommé sinon d'une manière tout à fait incidente, page 18, et pour dire cette monstruosité que « Dieu ne peut pas être pensé », exactement et simplement comme vous auriez dit que la Notion ne peut pas tomber dans l'esprit humain. Alors, encore une fois, qu'est-ce qui peut être pensé, qu'est-ce qui peut être dit et en quoi une telle *philosophie* diffère-t-elle essentiellement d'un cabanon ? C'est l'abolition des idées, consécutive à l'abolition du sens des mots. Letellier sans Dieu, voilà ce qui n'entre pas en moi. C'est pétrifiant, idiotifiant. J'avais bien remarqué, non sans inquiétude, l'ankylose de votre bras droit, quand il s'était agi de faire le signe de croix à ma table et j'avais intérieurement déploré cette infirmité chez un ancien matelot jeune encore et vigoureux en apparence. Mais je ne pouvais pas m'attendre à l'autre ankylose et, l'ayant aujourd'hui constatée, je ne parviens pas à la concevoir.

Vous citez ceci de votre maître : « Je ne vaux que par le désespoir qui est ma seule force et mon seul fond. Puisse-t-il me conserver, même dans les dernières épreuves où j'arrive, *le courage de repousser le désir de la délivrance.* » Ces paroles d'un homme mourant, si elles n'étaient pas surtout *littéraires*, n'exprimeraient qu'une démence lamentable.

S'il y a quelque chose d'inhérent à la nature hu-

maine, c'est le besoin, l'espérance, le désir de la *délivrance*, de quelque manière qu'on veuille entendre ce mot, — c'est-à-dire un appétit dévorant de l'intégrité perdue au commencement des siècles, du Paradis terrestre d'où la Race entière fut exilée. Votre philosophe croyait à « la recherche de la Vérité », comme Malebranche, ce qui est aussi absurde que de chercher les lunettes de Spinoza quand on les a sur le nez ou de fouiller un tas de fumier à l'aide d'un outil qu'on tiendrait à la main, pour y trouver ce même outil qu'on croirait avoir perdu. La philosophie n'est peut-être pas une occupation maudite, mais elle est certainement ce qu'il y a de plus inutile au monde.

Vous me dites, en manière d'envoi, que j'entreverrai peut-être « la foi qui vous soutient ». Eh ! bien, non, je ne l'ai pas entrevue, puisqu'elle n'est formulée en aucun endroit. Strictement j'ignore ce que vous croyez et je n'ai pas même le pressentiment le plus vague de ce que vous prétendez. J'ai l'esprit ainsi fait que j'ai besoin de clarté et de précision. Ainsi, par exemple, lorsque vous parlez du *fanatisme* dont il faut soigneusement se garder, il n'y a pas un ange, un pur esprit de lumière dans toutes les hiérarchies célestes, qui soit capable de me dire ce que vous entendez par là. Quant à la manière de s'en garder, c'est un autre abîme de ténèbres. Tout ce que j'ai pu saisir, c'est ce lieu commun, déjà traité à fond dans un de mes livres, que « l'absolu n'est pas de ce monde », ce qui met par terre l'arithmétique, les mathématiques, les lois élémentaires de la

mécanique, les météores les plus observables et jusqu'à votre identité.

Moi, mon cher Letellier, je ne suis pas si habile, étant de ces « heureuses et naïves natures nées pour vivre à l'aise *dans la bonne lumière de l'évidence* ». Eh ! oui, la Révélation me suffit et votre maître aurait pu me classer, non sans quelque dédain, parmi les « enfants bien élevés qui obéissent sans discuter ». Quand j'obtiens une grâce, un miracle même que j'ai demandé dans la prière, je n'ai pas seulement la pensée de m'en étonner, puisque je sais que cela est promis et très certain. Lorsque la pratique du sacrement de l'Eucharistie me comble de délices et m'environne de lumière, quel détraqué ou quel renégat immonde faudrait-il que je devinsse tout à coup pour juger chimérique un tel bonheur !

« Rien n'arrive », dites-vous, « qui ne soit déterminé à arriver ». Déterminé par quoi ? par qui ? Vous croyez le dire et vous ne le dites pas du tout. « Rien n'arrive sans Son ordre ou Sa permission », dit le catéchisme. Voilà qui est clair pour moi et qui s'ajuste à mon esprit enfantin. Alors, qu'est-ce que vous voulez que je fasse de vos philosophes ? J'ai déjà trop de littérateurs et de bavards dans mes écuries Quand Dieu me dit que je dois pratiquer telle ou telle vertu, me confesser de mes fautes et en faire pénitence, qu'ai-je besoin de savoir ce qui a pu *déterminer* ces commandements de la Sagesse infinie ? « Je ne sais pas autre chose que Jésus-Christ et Jésus-Christ crucifié », disait saint Paul qui fut l'Apôtre des nations. Cela me suffit. Tout le reste est du vent glacé

et de la poussière. C'est ce que j'aurais dit à votre maître si j'avais connu ce malheureux homme qui paraît avoir consumé son intelligence et sa vie en des travaux si prodigieusement inutiles.

Voilà, mon cher ami Letellier, tout ce que me suggère votre brochure. Pascal a dit que le « Moi est haïssable ». Ce jour-là, il s'est trompé, le pauvre Blaise, comme se trompent les hommes supérieurs, c'est-à-dire beaucoup plus et beaucoup mieux que ne peuvent se tromper les hommes ordinaires. En réalité, il n'y a d'intéressant que le Moi, la vision nette d'une âme belle ou affreuse qui se dévoile. Vérité indiscutable en littérature, par exemple. Un poète sans *moi* est insupportable, fastidieux et dégoûtant.

Quand vous écrivez que « nous ne sommes pas intéressants, que nous ne saurions nous intéresser les uns aux autres, ni même à nous-mêmes, par ce qui, en nous, est individuel ou exclusif », vous vous mentez impudemment à vous-même pour errer à la manière de Pascal, mais avec un plus grand nombre de mots, dans une obscurité plus profonde et deux cent cinquante ans après lui. Moi, j'ai la prétention ou l'ambition de vous intéresser comme j'ai la certitude et la volonté ferme de vous aimer, malgré votre chienlit de philosophe, déplacée en tout autre temps que le carnaval.

16. — Vingt fois, j'ai dit à une certaine personne qui est en train de crouler : « Avec moi

vous n'avez rien à craindre. » Aujourd'hui elle se prétend *seule*, parce que je lui ai parlé de Dieu et se sépare ainsi effectivement. Elle a donc tout à craindre, désormais. Le propre de l'orgueil, c'est de se supplicier lui-même.

A un ami, à propos d'une dame milliardaire qui refuse de secourir un artiste qu'elle admire :

Je croyais la chose très simple. J'ai beau vieillir, j'ai beau voir, et savoir, j'ai beau connaître l'esprit du monde pour l'avoir pénétré dans sa diabolique profondeur, tout de même, il y a en moi un naïf permanent et inchangeable, une poire éternelle qui se réintègre obstinément sous le couteau. Quelles qu'aient été mes expériences, et j'en ai fait d'épouvantables, je n'arrive pas à comprendre qu'une personne qui a *dans* sa main la subsistance de mille créatures humaines dénuées et désolées, n'ouvre pas cette main toute grande, ne sente pas le besoin, la dévorante soif de la volupté de donner, et qu'il faille tant de politique pour la déterminer à *jouir*, simplement. Je mourrai sans avoir compris, comme j'ai vécu, dans une épouvante énorme de ce qui est réservé à ces âmes aveugles et sourdes. Vous, mon ami, qui pensez ce que je pense, faites ce que vous pourrez, ce que vous voudrez. Je vous regarderai de loin, spectateur curieux et souffrant, mais sans espérance et avec un profond sentiment d'horreur. *Potentes potenter tormenta patientur*, est-il écrit... « Ma-

dame, lui dirais-je, pour tous vos millions et pour toutes les richesses de la terre, je ne voudrais pas être à votre place un seul quart d'heure, parce que, pendant ce quart d'heure je pourrais mourir. »

18. — Dédicaces pour deux exemplaires du *Désespéré* :

Ma chère Juliette, Je vous aime gravement, profondément, et je tiens à l'écrire au seuil de ce livre de douleur par lequel vous m'avez connu tout dernièrement, *avant* beaucoup d'autres qui croyaient m'avoir lu depuis vingt ans. C'était donc pour vous que je l'écrivais, sans savoir, il y a déjà un bon quart de siècle, dans un pavillon de mort et de misère de la banlieue de Paris. J'étais alors un abandonné parmi les abandonnés. Vous êtes, par conséquent, une très ancienne amie, une petite sœur très douce que Dieu m'a envoyée à l'heure précise que lui seul savait, dès le commencement du monde. En vue de quels desseins, qui pourrait le dire ? Les destinées sont si mystérieuses ! Ce que je sais bien, c'est que vous avez eu compassion d'un pauvre homme qui vous semblait avoir de la grandeur, quoiqu'il fût, en apparence, extrêmement éloigné de vous et cela, chère amie, soyez-en très sûre, appelle des bénédictions infinies.

A mon cher Georges, très noble et très généreux, compagnon d'une des plus aimables créatures que

j'aie rencontrées dans mon aride carrière de mendiant ingrat.

20. — Je ne connais pas de situation plus voisine de l'enfer que celle-ci : Un artiste qui ne peut pas voir ses œuvres sans dégoût, un écrivain qui ne peut pas se relire. Exemple :

Histoire du cochon qui voulait mourir de vieillesse

« Je ne connais pas d'idées généreuses ».
Conférence de Paul Bourget sur la défense sociale.

Tout le monde a parlé de la *Barricade*. Donc c'est mon tour enfin ! puisque je suis le dernier des derniers, d'après la légende. Position avantageuse, d'ailleurs, en ce sens que le sujet se trouve tout mâché, tout trituré par les compétentes ganaches et même enduit à souhait des salives les plus précieuses. Il ne reste plus qu'à avaler le mastic, dût-on en crever.

Une des baves les plus onctueuses a été procurée par M. René Doumic : « Chez M. Bourget, dit-il, les facultés critiques égalent la faculté de création. »

C'est ainsi qu'il a pu accomplir « cette merveille de mêler à son étude sociale une de ces histoires d'amour qu'on est toujours assuré de côtoyer dans la vie ». Il est bien certain, en effet, qu'à moins d'avoir

profondément étudié d'Ennery ou tout autre fabricant de même force et de lui avoir dérobé tous ses moyens — ce qui ne doit pas être supposé d'un psychologue délicat, — c'est une trouvaille inouïe d'avoir combiné « l'élément social et l'élément humain » au point de faire coucher un patron avec une de ses ouvrières. C'est ce qui a étonné Doumic.

On est généralement d'accord sur « la glorieuse carrière de l'auteur, carrière non seulement d'écrivain (*sic*), mais de penseur et de moraliste (!) ». « La *Barricade*, écrit M. Adolphe Brisson, est un drame de sentiment autour (ou le long) duquel l'auteur a répandu des idées... une étude d'après nature brossée par *le plus ardent des peintres.* »

Après cela, on ne s'étonnera pas de voir M. Henri de Régnier observer, avec l'autorité chenue des *Débats*, que Bourget est désormais « en possession d'une formule théâtrale qu'il a faite sienne presque du premier coup et qu'il a portée rapidement à sa perfection ». C'est comme s'il avait trouvé l'anneau de Gygès qui rend invisible et permet de se glisser comme une punaise dans le cubiculum de la gloire.

Un autre, que la pudeur ne me permet pas de nommer, qualifie ainsi la *Barricade*: « Drame émouvant et *farouche.* » Un autre encore, un Ernest qui représente, dit-on la Jeunesse, fait prendre l'air à cette fine appréciation : « Les convictions de M. Paul Bourget pouvaient, devaient faire intervenir dans la lutte la loi d'amour, l'idée chrétienne que la vie est une épreuve, qu'il faut souffrir pour mériter, qu'il faut obéir. Par un *scrupule* admirable, il n'a pas

voulu de ce secours sublime et *commode.* » Il reconnaît que c'est là une « large et profonde tragédie ».

Une belle fanfare, c'est celle d'un M. Paul Souday : « M. Paul Bourget fait décidément tout ce qu'il veut et l'on reste confondu devant la souplesse de son merveilleux talent. Poète délicat, romancier illustre, essayiste supérieur, le voici maintenant homme de théâtre. Loin *d'avoir besoin*, COMME BALZAC, de la vieille expérience d'un d'Ennery, c'est lui qui en remontrerait à d'Ennery. »

Pourquoi Sarcey n'est-il plus de ce monde ? Thermomètre flatulent, mais infaillible, de la gloire, il nous eût donné le chiffre des recettes. Il eût posé une couronne de pièces de cent sous sur le front du jeune Dieu. Ce Paul Souday, qui est peut-être un nègre, avoue qu'il avait craint un moment que l'auteur de la *Barricade* « ne sacrifiât trop au développement des idées et à la littérature ». Maintenant il est complètement rassuré. C'est un garçon pieux qui doit quelquefois porter des fleurs sur la tombe de notre Francisque.

Georges Sorel, publiciste merdeux et olympien qui fut l'inspirateur de Bourget, disait à un monsieur du *Gaulois* « qu'il serait heureux si Paul Bourget pouvait, par un effort de son grand talent, déterminer la bourgeoisie à *s'armer*, à se défendre, à abandonner enfin, en face de la courageuse et redoutable ardeur du prolétariat, sa coupable et peu glorieuse *résignation* ».

***

La RÉSIGNATION du Bourgeois ! Voilà quelque chose de tout à fait nouveau. Jusqu'ici tout le monde croyait que le Bourgeois était précisément l'être le plus armé qu'il y eût sur terre et qu'il n'avait aucun besoin de résignation. Eh ! bien, tout le monde se trompait. Le Bourgeois n'est pas armé pour un sou et il abuse de la résignation. Un industriel qui *gagne* de mille à dix-huit cents pour cent sur l'estomac des pauvres bougres ; un propriétaire enrichi par l'usure ou la vente à faux poids des plus sales marchandises, qui loue très cher des nids à punaises et qui *a la loi pour lui ;* l'un et l'autre gardés, protégés par toutes les forces sociales, instantanément mobilisées, quand il le faut ; eh ! bien, je le répète, ces personnages si précieux, puisqu'ils incarnent la plus haute civilisation, sont, en réalité, des désarmés. On avait besoin de le savoir, de l'entendre crier. Assez de sophismes, assez de rêveries poétiques ou humanitaires ! Le Bourgeois ne sera vraiment beau et fort, vraiment intégral, que lorsqu'il assommera les pauvres, sans phrases. C'est ce qui est exprimé par Bourget dans cette langue fine et nuancée dont il détient le mystère : « Empoignez une barre de fer et descendez-la sur la gueule au premier qui viendra vous embêter. » Tel est le fond de sa pensée, le cri de son cœur, l'ombilic de son drame. C'était l'opinion de cette haute andouille qui fut le vicomte de Bonald infiniment admiré par lui. C'est l'arcane, le secret doctrinal et, si j'ose dire, le rite essentiel de ce Georges Sorel qu'il réalise par les cabotins du vaudeville, de même que les apôtres réalisaient les prophètes, en s'expo-

sant au martyre, dans les temps anciens. Le martyre de Bourget consiste à toucher des droits d'auteur. Il n'ambitionne pas d'autre *braise*.

« Je suis un bourgeois, dit un des personnages, moi aussi (comme mon auteur), et très fier de l'être. Et, pour un vrai bourgeois, l'argent, c'est l'argent. Il ne mérite ni d'être adoré, ni d'être méprisé, il mérite d'être compté. »

Au fait, quand on a pu atteindre les cimes et que l'horizon s'agrandit, il devient très manifeste que la possession de l'argent réalise avec plénitude la loi et tous les prophètes. Je défie bien qu'on trouve autre chose dans la *Barricade*. Le capital, c'est-à-dire le Bourgeois, ne triomphe-t-il pas à la fin ? Tout est là et nous le savions. Cette victoire était décrétée d'avance. « Le patron, lui, n'a eu rien à se reprocher dans cette grève. Il reste ce qu'il était, de son côté de la barricade, prêt à se défendre si on l'attaque et avec plus d'énergie que jamais, *maintenant que sa conscience est bien d'aplomb*. »

Le rideau tombe sur ce dernier mot qui fait penser à Plutarque. « Bourget est du côté du *manche* de la barricade », a dit un mauvais plaisant qui voyait très clair.



On peut, d'ailleurs, s'en rapporter à Bourget pour se juger lui-même en toute conscience. Il a fait une conférence explicative et apologétique de son chef-d'œuvre. En homme qui sait ce qu'il vaut et qui ne

s'en pas fait accroire, il a d'abord insisté sur le fait qu'il ne parlerait pas de la *qualité d'art* de sa pièce, mais seulement de ses intentions. Et alors, pour être juste et parce qu'on n'est pas de bois, il a donné pour maîtresse au patron une de ses petites ouvrières. Mais cette petite ouvrière qui n'est pas moins juste que Bourget et qui n'est pas non plus en bois de tulipier, « l'enfant du peuple dans sa simplicité », le trompe avec un ouvrier alcoolique, c'est vrai, mais plein d'héroïsme et de lectures. « La tentation du patron est la galanterie, la tentation de l'ouvrier est l'apéritif. » Tout cela, comme on peut voir, est d'une vigueur, d'une acuité d'observation qui ne sera pas facilement égalée.

Mais « le rôle d'enregistreur indifférent n'est pas possible à un esprit qui pense, à une sensibilité qui s'émeut ». Alors Bourget est bien forcé de constater, *sine ira et studio*, avec une extrême douleur, le sabotage et la grève, c'est-à-dire le capital menacé, « le retour à la barbarie primitive ». A partir de ce moment, comment voulez-vous qu'on s'y prenne pour ne pas congédier la sensibilité ! Sanglot du conférencier : « Où est-il écrit que toutes les vérités soient consolantes ? Il en est de tragiques. Celle de la nécessité de la guerre des classes en est une. » La barre de fer n'est pas loin.

Les classes, la distinction des classes, voilà une chose à laquelle Bourget tient par-dessus tout. Cet enfant de pion devenu académicien et sportsman, réprouve les mélanges. Exemple. Sa petite ouvrière, maîtresse du patron et amoureuse du pochard héroïque, laquelle

est, tout le long de ce drame, comme une mite sous un camembert, cette simple fille du peuple *refuse* d'épouser ledit patron, homme ragoûtant, quoique très mûr, qui lui offre généreusement le mariage, parce qu'elle ne veut pas sortir de sa classe en devenant « une dame », sentiment bien naturel, on en conviendra, et fameusement observé. Ouvrière et femme d'ivrogne, tu le seras à perpétuité, ma pauvre petite. La psychologie de Paul Bourget et la défense sociale l'exigent.

Quelqu'un réclame-t-il un peu plus de lumière? Voici: « La guerre actuelle des classes, c'est la révolte du muscle contre le nerf » (1), le *nerf* de la guerre évidemment. Mais il y a surtout le nerf de « l'intelligence, cette supériorité dans la culture » qui distingue essentiellement la classe bourgeoise, qui la sépare infiniment et à jamais de la classe inférieure « de ceux qui peinent de leurs bras, toujours disposés à méconnaître l'effort de ceux qui peinent du cerveau ».

Il faut avoir lu, je ne dis pas tout Bourget, ce qui n'est possible qu'à quelques dames, mais seulement la *Barricade* pour savoir combien il appartient à cette dernière classe des méconnus qui peinent par le cerveau. Il est indispensable aussi d'être du métier, de ce rude métier d'écrivain pour apprécier comme il convient l'effort vraiment héroïque de cet académicien s'immolant lui-même, de ce poète brisant sa lyre et délaissant jusqu'à la syntaxe en pleurs, enfin se sacrifiant à chaque ligne sur l'autel de la défense sociale, en vue de n'écrire que des lieux communs

ou des platitudes ! Il y a des moments extraordinaires où on sent que l'auteur a été sur le point d'écrire quelque chose de trop beau qui risquait de n'être pas compris et que, par un mouvement d'énergie suprême, en un mâle sursaut de sa volonté, il l'a remplacé immédiatement par des paroles telles que ceci :

« ... Voilà mon pot au lait par terre... Le sang m'a bouilli, je suis ta fille, papa... Je te le jure sur la mémoire de ma mère... Un bonheur n'arrive jamais seul... On nous donnait autrefois le nom de dirigeants. Il est très beau. Reméritons-le en étant les plus forts... La dernière goutte du calice... Il y a des minutes qui font que la vie vaut vraiment la peine d'avoir été vécue... Toi, un verre d'eau-de-vie et tu ne te connais plus ; mais tu te reprends si vite... Va rejoindre ta fiancée, mon grand, et te nettoyer près d'elle de ces amertumes... Je ne suis pas généreux, c'est une question d'honneur professionnel, et j'ajoute, de salubrité publique... »

Il faudrait tout citer. On sait l'histoire de ces religieuses de Sainte-Claire, lors de la prise de Ptolémaïs par les Sarrasins, à la fin du XIIIe siècle, qui se coupèrent le nez avec un rasoir pour échapper aux outrages du vainqueur en le dégoûtant. L'héroïsme de Bourget est plus grand peut-être puisqu'il s'est coupé lui-même — je ne sais quoi — non pour dégoûter, mais pour plaire, ce qui paraît surhumain.

*
* *

Te souviens-tu, mon cher Paul, de la rue Guy-de-la-Brosse, autrefois, il y a trente-trois ans ? Tu étais

alors jeune et sans gloire, et on se voyait fort souvent. Richepin qui venait de publier la *Chanson des Gueux* partageait ton petit appartement. Tu chantais *Edel* et Richepin faisait la noce. On y voyait quelquefois le pauvre Sapek dans les intervalles de ses farces, Ponchon aussi, quand il n'était pas ivre-mort, Elémir Bourge, Coquelin Cadet et quelques autres encore dont j'ai oublié les noms. Jamais de femme. Tu étais chaste et j'ai fini par savoir pourquoi. Pas de cheval non plus. Tu n'étais pas encore sur le Granique et tu ignorais Bucéphale. Un certain lyrisme d'enthousiasme n'était pas exclu de nos juvéniles entretiens.

Ces temps, j'ose le dire, sont bougrement loin et nos destins ont été fort différents. Tu es devenu bientôt le Psychologue des Dames que ta virilité discrète n'effarouchait pas et qui jouissaient sans inconvénients ni ravages d'un romancier dont l'imagination leur paraissait un miroir. Heureux garçon, tu fus reçu dans d'aristocratiques salons que tes ancêtres auraient pu frotter ; l'Académie t'ouvrit son vieux sein, tu devins propriétaire et maintenant tu fais palpiter les foules.

Quel autre a été mon sort ! Je suis un raté, puisque je ne gagne pas d'argent, un scatologue fétide puisque je désigne mes contemporains par leurs noms propres, enfin et surtout un Vandale profanateur et justement détesté, puisque je secoue comme un Samson l'Église même dont tu es une des dernières colonnes.

O Paul que je contemple de loin, combien tu as

été habile! Adolescent encore, tu entendais pousser l'herbe et, de très loin, tu sentais venir le vent. Ce n'est pas toi qui aurais fait la gaffe de ne pas serrer des mains profitables ou de te dépouiller, si peu que ce fût, pour un de tes frères. Tes transports étaient mitigés d'astuce et tes générosités de circonspection. Tu savais déjà que les humbles ou les pauvres sont beaucoup moins respectables que le crottin et que toute révérence est due aux grands de ce monde.

Aujourd'hui tu voudrais *mourir de vieillesse* dans les bras de ton Hanotaux!

Mais, alors, je ne te comprends plus. Que signifie ta soudaine évolution de la *Barricade?* Jusqu'ici tu semblais ne vouloir connaître que des princes, tu n'écrivais, il me semble, que pour des *âmes fines* purement et inexprimablement aristocratiques. Et voici que tu te retournes vers les bourgeois. Tu t'agenouilles devant leurs caisses et leurs grands livres et tu leur conseilles, quoique avec prudence, d'assommer leurs ouvriers, comme si quelque chose te forçait à découvrir tout à coup l'existence de ces misérables prolétaires qui ne te menacent pourtant pas et qui t'ignorent, d'ailleurs, si profondément.

Que s'est-il donc passé pour que tu lâches ainsi les salons et les châteaux? Oui, sans doute, il y a les droits d'auteur, je le sais, mais, tout de même, tu t'encanailles avec tes bourgeois et tu joues gros jeu. Prends bien garde à toi. Nous devenons vieux, mon cher Paul, et je n'aurai peut-être plus l'occasion de t'écrire. Je veux donc profiter de celle-ci pour t'ouvrir tout à fait mon cœur.

Tu es arrivé, c'est sûr, le plus arrivé des hommes. Cependant je pense à toi, quelquefois, avec une étrange mélancolie. Je sais ton mal que tu caches avec tant de soin. Tu es un beau fruit rongé à l'intérieur. La justice qu'on ne voit pas, Celle qui n'a pas d'huissiers, ni de gendarmes, a voulu que ton bonheur, jugé par quelques-uns très insolent, fût payé très cher. Tu endures, chaque jour, même à cheval, le tourment suprême ignoré du Dante qui n'avait pas, en son XIVe siècle, de romanciers à placer dans son Enfer. *Tu ne peux jamais* TE RELIRE !

Tu l'essaies quelquefois, sans doute, mais en vain. Le livre te tombe des mains et tu es réduit à te jeter dans les productions huileuses de Barrès ou d'Anatole qui ne te consolent pas. Adieu, infortuné Paul. Je ne puis mieux faire, en terminant que de te souhaiter la mort « prompte et résignée » que demandait le pauvre Huysmans dans les dernières semaines de son épouvantable agonie.

(*La Flamme.*)

Cet article a été envoyé à tous les académiciens.

25. — La santé fragile de Véronique nous inquiète et nous afflige. Le voyage à Rome lui a été profitable, sans la guérir. Elle a la mélancolie congénitale de son père. La chère petite est écrasée par son âme.

26. — Un pauvre vieillard qui vient quelque-

fois me parlait singulièrement de la mort. « Je voudrais mourir », me disait-il, « pour savoir ce qui se passe de l'autre côté. » Si on était vraiment profond, on aurait la même curiosité en présence du mystère de chaque jour. En réalité, ce qui m'arrivera demain est aussi caché, aussi grave que ce qui m'arrivera après la mort.

27. — Lettre bizarre d'un comte d'Oréa (?) m'annonçant un petit travail intitulé « Le Réveil du monde », paru dans les *Croisés de Marie*, publication Sallettine et infiniment médiocre qui m'arrive en effet ce soir. Ces gens sont des prophètes qui me rabâchent en m'estropiant.

28. — Le *Matin* publie une lettre bien ridicule du pasteur Wagner sur Roosevelt et les « racines de sa pensée !!! Honorons nos racines », tel est le dernier mot. J'apprends ainsi que le grand saltimbanque américain continue saint Paul. Saint Paul est sa racine et il l'honore à sa manière sur tous les tréteaux disponibles. Ce tueur de rhinocéros est depuis quelques jours à Paris où il détermine un délire d'enthousiasme tempéré par quelques vomissements. Il n'y en a que pour lui. Hier, il a daigné passer en revue l'armée française !

Mai

2. — Projet d'un pèlerinage à la Salette avec deux prêtres amis, en vue du nouveau livre à faire. Cette expédition aura lieu en juin.

3. — Brou m'apporte un récit de mer. Il a, ces derniers temps, formé le dessein d'une série de contes ou épisodes tirés de ses souvenirs de matelot, ayant navigué sur toutes les mers et pris part à quelques événements historiques. Sans expérience littéraire, il doute de lui et me consulte. Or ce qu'il vient de me lire est excellent. Je l'encourage de toutes mes forces. Cet étonnant Brou n'est pas un observateur quelconque. C'est un poulpe qui suce et vide ses victimes.

4. — Je me suis réveillé ce matin avec ceci dans la pensée, peut-être même *dans mes oreil-*

les : « Il n'y a rien qui coûte aussi cher qu'une grande âme, mais ce qu'elle coûte à elle-même, c'est l'infini. »

Le Citoyen d'une république, par Théodore Roosevelt, conférence à la Sorbonne, le 23 avril dernier. Ennui parfait. C'est tellement misérable que je ne vois même pas le moyen de me moquer de ce gros Américain. On me dit qu'il est actuellement devenu le Souverain Pontife de la Franc-Maçonnerie universelle. Alors s'expliquent les ovations et les réceptions chez les souverains les plus altiers, et les honneurs dus seulement à un chef d'État, prodigués à ce simple paltoquet. C'est Jenner qui nous vaut tout ça. J'ai connu un vieux propriétaire qui s'est fait vacciner pour la dixième fois, à quatre-vingt-douze ans, craignant de n'être pas encore assez *vache* pour mourir.

On me raconte ceci de Mélanie, bergère de la Salette. Déjà très âgée, la sainte voyageait en compagnie d'un prêtre. Trois hommes montent dans leur compartiment. L'un d'eux s'empresse de dire une polissonnerie. Le prêtre reste impassible. Mélanie se lève, s'avance vers cet homme et dit : « Mais il est idiot, ce monsieur » ! et l'homme, à l'instant, est frappé d'i-

diotie. Stupeur énorme de ses compagnons. L'affaire fit quelque bruit.

5. — Tous les chrétiens devraient pouvoir faire des miracles.

6. — Quelques dédicaces à Juliette et à Georges :

La Chevalière de la mort. — Ma chère Juliette, j'étais presque jeune, lorsque j'écrivis ce livre, il y a plus de trente-trois ans. Depuis, j'ai connu plusieurs autres chevalières qui n'ont pu me dégoûter de la vie, bien quelles ne fussent, à l'examen, que de très déplorables juments, aujourd'hui profondément oubliées. N'en parlons pas. J'ignore ce que Dieu a fait de la pauvre Reine de France qui a aujourd'hui cent cinquante-cinq ans. Mais je sais qu'elle vit toujours, en une manière que nous ne pouvons pas comprendre, et qu'elle est ainsi, comme il est promis à chacun de nous, véritablement triomphatrice de la mort.

La Femme pauvre. — Voici un livre, ma chère Juliette, qui fut écrit pour vous, encore plus, je pense, que le *Désespéré*. Vous en jugerez. Je suis si peu le compagnon d'infortune de Paul Bourget que je ne me lasse pas de le *relire*, ce livre mien, et que je voudrais pouvoir en donner le goût à toutes les femmes riches. Mais la puissance divine elle-même ne parviendrait pas à toucher ces chiennes, vous le savez. Alors que voulez-vous que fasse un pauvre écrivain

qui n'a que des larmes à leur offrir, des larmes terribles qui risqueraient de brûler leurs belles robes ou tout au moins de délayer leurs peintures et de les montrer ce qu'elles sont *en réalité*, des caricatures effroyables et démoniaques de la Ressemblance de Dieu.

Le Salut par les Juifs (Edition Demay). — Ce livre qui n'a pas 130 pages pleines, représente un grand nombre d'années de méditations ou de prières et presque une longue vie de souffrances. Il peut donc être considéré comme l'œuvre d'un vieillard, trop heureux de pouvoir, un certain jour, la présenter à son Juge.

Le Salut par les Juifs (Edition Victorion). — Voici la seconde édition du *seul* de mes livres qui ait été réédité jusqu'à ce jour et il l'a été — vous voyez avec quelle magnificence — par le dévouement de deux amis rares, tels que vous, qui pensaient que nul décor ne pouvait être trop beau pour cet ouvrage universellement inconnu. Une telle générosité ne se rencontre que chez les pauvres.

Je m'accuse... — Oui, je m'accuse d'avoir été trop doux encore pour cette affreuse canaille.

Sueur de Sang. — Aujourd'hui ce n'est pas du sang qui découlerait du pressoir. Je vous laisse à deviner ce que ma modestie bien connue ne me permet pas d'écrire.

Belluaires et Porchers. — Trop de porchers et pas assez de belluaires. Inconvénient grave. C'est comme si on noyait un peu de vin pur dans beaucoup d'eau sale.

Léon Bloy devant les Cochons. — Nous y sommes ensemble, hélas ! et qui pourra dire à quel point ils sont incomestibles? Imagine-t-on du boudin de Paul Bourget ou les pieds grillés de Mme Fallières ?

Propos d'un entrepreneur de démolitions. — Livre de début, antérieur à la conquête plus ou moins glorieuse de mon individualité.

Histoires désobligeantes. — Surtout pour l'éditeur qui n'a jamais pu les vendre et qui a fini par les jeter avec rage le long du quai où quelques mordus comme vous, mon cher Georges, les découvrent de temps en temps.

Exégèse des Lieux communs. — Le Bourgeois, ai-je dit, est un cochon qui veut mourir de vieillesse. Cette définition, la seule acceptable, m'a coûté de longues recherches. Ce livre est donc écrit pour flatter sa décrépitude, pour dessaler son antique lard. Malheureusement il ne comprend pas.

Mon Journal. — Le vrai titre serait « Dix-sept mois en Danemark », l'une de mes époques les plus noires. Lisez la page 61. Je vous la recommande spécialement. En quelques lignes, elle vous fera comprendre toute ma vie d'écrivain.

Quatre Ans de Captivité à Cochons-sur-Marne. — Toujours les cochons. Ils pourraient tout aussi bien être sur Seine ou sur Loire, sur la Garonne ou même sur l'Isle ou la Dordogne. Il y en a partout et nous sommes faits, mon cher Georges, pour endurer la captivité la plus dure aux bords de tous les fleuves. Je me compare quelquefois à ce malheureux écrivain

public, connu dans mon enfance, objet de persécutions ignobles, qui, ayant oublié sa clef sur la porte de son échoppe, se vit forcé de l'aller chercher, en revenant à *midi* juste, dans le *quatorzième* des excréments du voisinage, côté gauche, d'après l'indication précise charbonnée par un polisson. Il la repêcha, en gémissant de dégoût, et se remit à écrire des lettres d'amour. Cette histoire ne vous semble-t-elle pas éminemment symbolique ?

L'Invendable. — Quel titre après celui-là ? Avec des amis tels que vous, ne conviendrait-il pas d'écrire simplement *Hors du Gouffre,* en tête du cinquième et peut-être dernier volume de ce journal de vingt ans ?

7. — Une grande couturière me fait admirer sa collection de belles robes. Idée de plus sur la vanité moderne. Ces robes sont peut-être d'un grand prix, en ce sens qu'elles coûtent beaucoup d'argent. Mais qu'est-ce que ce satin, ces dentelles, ce paillon ou ce brocart en comparaison de ces robes byzantines qui coûtaient des provinces ?

Grande nouvelle du jour. Edouard VII est mort la nuit dernière. Les journaux le nomment grand roi, peut-être parce qu'il a fumé pour plusieurs millions de cigares. Et c'est fini. De cette vie pleine de splendeurs et d'ordures, il

reste exactement une pauvre charogne et le deuil de l'hypocrite Angleterre.

8. — Document pour servir à l'histoire de la Déliquescence du Christianisme :

A l'occasion des fêtes religieuses qui auront lieu aujourd'hui à Notre-Dame et dans les diverses églises de Paris, une note de Mgr Amette parue dans la *Semaine religieuse*, invitait les catholiques à pavoiser et à illuminer. Déjà un certain nombre de drapeaux et de bannières avaient été arborés, ce matin, aux fenêtres de diverses maisons. Dès qu'il a connu la mort du roi d'Angleterre, Mgr Amette a décidé d'inviter les catholiques à s'abstenir du pavoisement qu'il avait conseillé et l'archevêché nous communique à ce propos la note suivante :

« A raison de la mort du roi d'Angleterre et en signe d'union au deuil d'une nation amie, les catholiques de Paris sont invités à s'abstenir des pavoisements et illuminations projetés pour dimanche. Ils n'en seront que *plus empressés* à célébrer religieusement dans les églises la fête de la Bienheureuse Jeanne d'Arc. »

Mgr Amette n'est pas complet. Son Eminence future eût été plus logique et aurait mieux contenté l'ambassade d'Angleterre en supprimant carrément et résolument la fête.

Notre petite Madeleine et sa compagne Thé-

rèse Brou très ignorantes, les chères enfants, des délicatesses politiques de notre archevèque, ont pavoisé et illuminé notre maison, très déterminées à honorer Jeanne d'Arc reconnue, d'ailleurs, pour la grande parente de Thérèse.

9. — Même temps qu'en octobre ou en mars. Rien ne pousse, rien ne fleurit, mais la terre tremble, ici et là, et l'Angleterre sèche ses pleurs, en acclamant Georges V, son nouveau roi. Nous autres, nous venons d'élire une Chambre exclusivement composée d'imbéciles ou de crapules. Tel est le dernier fruit de cet arbre précieux qui se nomme le Suffrage universel.

La comète s'approche, au grand effroi de plusieurs. Je remarque que c'est le 18, jour de la rencontre avec cet astre menaçant, que je dois, aux termes du contrat, obtenir un premier règlement de Juven pour le *Sang du Pauvre*. Cet homme de bien a-t-il compté sur le chambardement éventuel de notre planète pour s'en dispenser? Comment savoir ce qui se passe dans l'âme spiroïdale d'un éditeur?

10. — Un prêtre de mes amis vient de faire une enquête à Tours pour vérifier un miracle accompli récemment dans une maison religieuse. Deux quêteuses de cette maison hospitalière

ayant parlé injurieusement de Maximin et de Mélanie, la statue de Notre-Dame de la Salette — non pas celle inventée par Mgr Fava, mais la *vraie* — qui se trouvait là, aurait répandu de grosses larmes. Le 30 avril dernier, la même statue se serait animée en présence d'une demoiselle V..., habitante de Montmartre. L'enquête a prouvé que ces faits sont parfaitement exacts.

11. — A l'ami du 16 avril, en lui reparlant de sa milliardaire :

... N'espérez plus rien pour vos pauvres. Si l'âme de la comtesse X... est dans les griffes de Luther ou de Calvin, il n'y a rien à faire, le protestantisme étant implacable. Je pense qu'il n'y a rien d'aussi maudit sur la terre que cette doctrine bâtarde et difforme, exclusive de l'Absolu, excepté dans la haine ou dans l'orgueil.

A Henri de Weindel, secrétaire de Juven :

Cher monsieur, les six mois stipulés dans notre contrat pour le premier règlement de mes droits d'auteur sont sur le point d'expirer et j'ai des échéances le 15 courant. Voudriez-vous me dire par un tout petit mot si je peux me présenter utilement demain ou après-demain Il m'est arrivé de vous écrire au moins deux lettres importantes auxquelles vous n'avez ja-

mais répondu, j'ignore pourquoi. Je vous serais très obligé de répondre à celle-ci, ne fût-ce que de la manière la plus concise.

Le soir même, réponse inouïe que j'offre à l'admiration de toutes les personnes « dans le commerce ». Il me dit que les règlements ne se font que le 15 du mois *qui suit l'échéance* (!!!) Dans quelles mains suis je tombé, Seigneur !

La *Messie* de Hændel au Trocadéro. Raugel et Borrel organisateurs de ce merveilleux concert sont inouïs et admirables d'avoir pu faire applaudir trois heures, par un immense public tout à fait mondain, une telle œuvre si exclusivement, si amoureusement religieuse. Quel orchestre aussi et quel chef d'orchestre que Raugel ! Il semblait que tout émanât de lui et qu'il fût à lui seul l'instrument multiple et grandiose. Je suis revenu, ivre de magnificence.

12. — Tempête horrible toute cette nuit et elle continue. Les gens finiront peut-être par voir que quelque chose de grave les menace. Personne ne se souvient d'avoir vu un pareil trouble, un état aussi extraordinaire de notre planète, et ce printemps inouï, sans herbe ni fleurs, à l'approche d'une comète que les sa-

vants affirment inoffensive. Silencieusement Dieu les entend braire.

13. — Visite d'un ingénieur de province, chrétien doux et humble qui paraît entièrement gagné à moi. C'est une bizarrerie de ma destinée. Je ne sais pas ce que j'ai pour plaire aux ingénieurs, mais je commence à ne plus pouvoir les compter, ceux qui m'ont déclaré leur affection. Quelques-uns, il est vrai, récalcitrent plus ou moins. Question de temps et de patience, j'ose l'espérer. Celui d'aujourd'hui me confirme dans la certitude, acquise déjà depuis longtemps, que jamais je ne pourrai avoir ce qu'on appelle un *succès*, c'est-à-dire intéresser plus qu'un groupe restreint. Il ne m'a connu et compris que par un prêtre qui lui a expliqué mes livres comme il eût expliqué le catéchisme à un enfant. Autrement non. « Vous êtes trop différent des autres écrivains pour être apprécié du premier coup », me disait, en partant, cet aimable visiteur. En effet voilà mon sort.

15. — A propos d'une brochure quelconque dont notre archevêque interdit la lecture dans le diocèse, Mgr Amette feint de croire, affirme honteusement que le Secret de la Salette a été *condamné*... Depuis quand le mensonge le plus

impudent fait-il partie des attributions épiscopales ?

19. — On avait annoncé, pour la nuit dernière, le passage de la terre dans la queue de la comète et beaucoup de gens intrépides crevaient de peur. Suicides et paniques en divers pays. Je sais des personnes qui se disaient adieu, hier soir. Il n'y a rien eu du tout, par cette raison très simple que lorsque Dieu aura décidé de punir, il le fera *en une manière que nul ne peut prévoir.*

20. — L'Apothéose de l'Idiotie

OU

Les Rois qui demandent une grenouille

En ce temps d'élections, j'ai entr'ouvert timidement et péniblement le *Manuel électoral* Dalloz qui « se propose », dit l'Avertissement, « de faciliter à chacun, par une exacte connaissance de la loi, l'exercice de ses droits et l'accomplissement de ses devoirs électoraux ».

Dans mon ignorance, jusqu'alors parfaite et certainement très coupable, j'ai été stupéfait de l'étendue de mes droits. Il m'a semblé que je découvrais un

continent. J'ai appris, avec une joie que je renonce à exprimer, qu'il suffit d'être régulièrement inscrit pour être admis au vote, que cela suffit au point que le bureau ne pourrait exclure même un *étranger*, même un mineur, même un individu *privé de ses droits électoraux* par suite de condamnations judiciaires.

« Le bureau (je copie textuellement) n'a pas même le droit de s'assurer que l'état physique, permanent ou accidentel, de l'électeur permet de recevoir de lui un vote valable. Par exemple, il doit admettre le bulletin d'un électeur *sourd-muet* qui ne saurait pas écrire. Jugé en ce sens que le bureau ne saurait refuser de recevoir le vote d'un individu *qui ne jouit pas de ses facultés mentales*, s'il est inscrit. Le bureau ne peut, d'autre part, refuser le vote d'un individu inscrit sur la liste électorale en se fondant sur ce que cet individu, en vertu d'une double inscription, aurait déjà voté dans une autre commune. »

Ici, commentaire marginal d'un lecteur astucieux qui m'a précédé : « Si ce « déménagé » inscrit ici et là, est, par-dessus le marché idiot, il votera donc *deux* fois ! » Sans doute. Pourtant « le droit de prendre part au vote est *suspendu* pour les personnes retenues dans un établissement public d'aliénés ». Conséquence : « Le fou *évadé* est essentiellement électeur et, par suite, éligible. » Du même commentateur.

C'est admirable. L'Urne bâille pour tout le monde, sans exception. Soyez Chinois, apache ou Groenlandais ; soyez du bagne, du ministère de l'Instruction publique, du bureau des Longitudes ou de la maison Dufayel ; soyez académicien ou aviateur ; soyez

cocu, si cela vous chante : vous êtes inscrit, tout est au mieux. Il ne tient qu'à vous d'assurer le salut de la République et le bonheur du genre humain. Car ces deux objets seront le résultat nécessaire et tangible de votre vote.

On comprend l'éloquence de cette image qu'il me fut donné de contempler dans un récent numéro de l'*Illustration* : Un océan de mains levées et de chapeaux au bout des cannes, avec cette légende : « Le serment du parc de Treptow. Par 150.000 mains levées, le peuple de Berlin affirme sa volonté de conquérir le Suffrage universel. » La Germanie entière nous envie cette toison d'or. Il y a de quoi.

Dans le Paradis terrestre toute l'espèce humaine socialisée, *unifiée* dans la personne indiciblement féconde du Premier Homme était sainte, par grâce et par nature, inondée de la lumière béatifique, ruisselante de gloire et de beauté. Elle était comme un déluge de joie dans un déluge de splendeurs et se promenait au Jardin de Volupté, en la compagnie des tigres affables, des crocodiles suaves, des hippopotames conciliants, parmi des végétations divines dont le seul parfum guérirait tous nos malades et ressusciterait tous nos morts. Eh ! bien, tout cela est restitué par le Suffrage universel.

Aux âges de ténèbres où on ne le connaissait pas plus que la poudre à canon ou la pomme de terre, il était généralement et obscurément admis qu'un idiot devait être jugé tout à fait inapte à quoi que ce fût. Quelques-uns, il est vrai, furent monarques ou princes de l'Église et, quelquefois, non des moindres, mais

plutôt par naissance que par élection. Le suffrage, alors très restreint, n'allait pas spontanément et de plain-pied aux crétins non plus qu'aux hydrocéphales. Autant que possible, on choisissait en haut. Aujourd'hui on choisit en bas et telle est la victoire de la raison humaine démaillotée de ses vieux langes.

L'idiot désormais est maître du monde, enfin ! C'est lui qu'il faut, c'est lui qu'on demande. Lui seul est capable de représenter, de légiférer, de présider ! L'expérience est faite. S'il y a quelque chose d'impossible, c'est d'imaginer un homme, je ne dis pas supérieur, mais seulement doué d'une intelligence rudimentaire, pouvant être jugé digne de faire des lois ou d'exercer une fonction publique. Le crétinisme est rigoureusement exigé.



J'aime les inconnus. En voici un qui l'est à ravir. Il se nomme Henri Barbot et gagne sa vie comme il peut dans un petit journal de province. Si on lui rendait justice, les plus fiers quotidiens de Paris s'honoreraient de sa collaboration, ou plutôt il serait mis en état d'écrire en paix, dans sa maison, de nobles livres pour l'illumination et le réconfort de ce qui peut nous rester encore d'esprits généreux. J'ai beau regarder, je ne vois personne à son niveau dans le monde de la pensée philosophique, lequel monde, quoique devenu minuscule, n'est point beau à voir, il faut en convenir, ni même ragoûtant d'aucune manière.

J'ai donc consulté Henri Barbot sur le cas du Suffrage universel et voici, en substance, quelle a été sa réponse. Il me faut l'extraire d'une dissertation assez étendue que je voudrais voir intégralement publiée dans quelque revue retentissante.

La Divinité moderne, aussi bien pour les chrétiens et les juifs que pour les athées, c'est l'idole Quantité, le dieu *Quantum*, avec son culte plus exigeant, plus implacable que le *Fatum* antique.

Autrefois, il y a longtemps, quand les hommes avaient leur tête entre les deux épaules, on savait que la notion abstraite du Nombre ne devait pas être confondue avec la notion de Quantité. Il n'était pas permis, même aux enfants, d'ignorer que la Quantité, c'est le corps matériel, la tendance inférieure du Nombre, et que sa tendance supérieure, son esprit, sa part de lumière, c'est la *Qualité*.

La personne mystérieuse du Nombre dont nous ne connaissons ni le commencement ni la fin, est à la disposition de l'homme sous ces deux espèces. Parent du Nombre absolu, l'homme ne peut pas ne pas connaître, d'instinct fondamental, cet endroit et cet envers du Nombre abstrait. C'est le tissu même de sa conscience. Aussi ne lui est-il pas permis de dire après son choix : « J'ai agi sans connaissance de cause. » Il a conscience de ces deux aspects, comme il a connaissance de la *verticalité* et de l'*horizontalité* qui symbolisent si bien les deux tendances...

S'il y eut une époque où les hommes négligèrent la Quantité pour se tourner exclusivement vers la

Qualité, c'est incontestablement le Moyen Age et cette époque peut nous offrir le spectacle ou du moins un avant-goût du spectacle qu'aurait pu donner au monde le plein épanouissement de cette tendance, mais il fut traversé brusquement et fauché par la Renaissance. Tendance verticale des lignes, élancement des ogives, amincissement et dégagement des clochers, des flèches. L'époque des donjons, des beffrois, des cathédrales, symbolisait ses tendances par des œuvres en hauteur...

L'époque moderne, au contraire, allonge dans le sens horizontal ses ateliers, ses usines, ses tunnels, ses chemins de fer. L'effort de l'homme rampe à la surface de la planète. Aucune de ses œuvres ne peut être appréciée autrement qu'en longueur. L'ordonnance, la proportion, ce qui *qualifiait* l'œuvre n'existe plus. C'est au kilomètre et l'homme ne manque pas de proclamer magnifiques les voies ferrées les plus longues. Un tunnel de 10 kilomètres est dix fois plus beau qu'un tunnel de 1 kilomètre. C'est que la Quantité est essentiellement destructive de la Qualité, si elle ne lui est soumise. Egaliser, niveler est pour elle d'une importance vitale et elle exige l'anéantissement de tout ce qui la dépasse. C'est une succession indéfinie de quantités perpétuellement égales.

Canaux, voies ferrées, lignes télégraphiques ou téléphoniques, paquebots express allant transmettre partout les oracles du nombre quantitatif : de la Bourse, quantité de l'argent ; de la Loi démocratique, quantité de l'opinion ; et cherchant à violer, jusque dans le dernier recoin du globe, la magnifique liberté

de ceux qui rejettent le nombre — c'est-à-dire le chiffre, le *numéro* — par amour de l'Unité.

Voyez ces usines dans lesquelles chaque ouvrier est l'élément, toujours le même, d'une addition plus ou moins énorme. Voyez la guerre où tout courage individuel, tout héroïsme va être supprimé par un explosif plus terrible, par un plus grand coefficient d'expansion des gaz. Voyez les mœurs : les mariages conclus par la quantité de l'argent ; l'amour de la famille subordonné à la quantité de l'argent ; la liberté de penser, de dire et de faire, proportionnée à la quantité de l'argent ; la beauté, la vertu, l'intelligence, toutes les qualités enfin, taxées suivant la quantité d'argent qu'elles peuvent procurer, tout, en un mot, ramené à une valeur marchande, autant dire la prostitution universelle...

La Qualité ne peut s'exprimer à nous que par un symbolisme. Il faut qu'un homme, conscient d'une manifestation supérieure du Nombre, force la matière soumise à la Quantité qui est son expression, à répéter analogiquement, dans la tendance inférieure, ce qu'il a connu de la tendance supérieure. C'est la soumission absolue de la Quantité que l'artiste a maîtrisée et qui incarne, dans le temps et l'espace, aux yeux des hommes, l'harmonie incorporelle entrevue. En fixant dans la matière sa conception, l'artiste a, en quelque sorte, créé...

En résumé, le Nombre est conçu, en tant que Qualité, par la face supérieure de notre esprit et conçu en tant que Quantité par sa face inférieure. C'est donc la face inférieure de l'esprit humain, son mode

de conception le plus bas, qui régit en maître, à l'heure où nous sommes, les intérêts majeurs de la société...

Le Protestantisme, en déchaînant la préférence pour la Quantité, s'est mis en tête du cortège triomphal de cette reine du monde. Et il y fut installé à tout jamais quand, après avoir conquis Henri VIII par les sens, il eut dicté à la volonté d'Élisabeth cet acte de soumission à la déesse du Plus-ou-Moins : « Que Dieu me donne quarante ans de règne, et je me passerai bien de son ciel ! » Dieu qui, sans doute, *ne regarde pas à la Quantité,* lui fit bonne mesure. Elle a régné quarante-cinq ans et on aime à croire que, depuis ce temps, elle a appris à se passer de la Qualité éternelle. Modelée sur cette parole, l'Angleterre ne pouvait manquer de prendre le pas sur les autres nations dans un temps où, grâce à une connaissance exacte du prix des choses, le commerce n'a plus à craindre la concurrence déloyale de Dieu offrant son ciel gratis à tout le monde.

La préférence pour la notion de Quantité, portant avec soi la haine de la notion de Qualité, règne donc en maîtresse dans la société chrétienne tout entière, car les catholiques ont suivi le mouvement. Depuis la Réforme, elle développe peu à peu toutes ses conséquences et nous approchons de son plein épanouissement. Si rien n'y met obstacle, tout ce qui est un privilège naturel ou une supériorité acquise, tout ce qui est éclatant, beau et grand, tout ce qui est *qualifié*, en un mot, va disparaître.

L'homme a choisi la Quantité, parce qu'elle ne peut

admettre ni le Superlatif ni le Comparatif. Elle est elle-même le *Positif* — par conséquent le dispositif. C'est une divinité *assise ou couchée par terre* à la portée de chaque électeur. Tout ce qui prétend se tenir debout déchaîne sa rage et périra. Ce qui reste de Qualité dans le monde est caché et prisonnier au fond de certains cœurs, comme est prisonnier lui-même, au fond de son palais, le Souverain Pontife, image terrestre de la Qualité suprême.

*
* *

J'ai accueilli cette réponse, véritablement transcendante, comme si elle m'était venue de Dieu même et je ne vois pas le moyen de prononcer d'une manière plus décisive contre le Suffrage universel envisagé tel que la suprême sottise du genre humain, le gâtisme social, la paralysie générale des peuples, après quoi il ne peut plus y avoir que la plus ignoble des morts.

« Si la Providence », conclut mon ami Barbot, « ne suscite pas un homme capable, par les qualités de son nom, de son âme, de son intelligence et de son énergie, de faire le contrepoids nécessaire, il faudra bien alors que le peuple paie pour son propre salut. » — « Mais, me demanderez-vous, faudra-t-il donc voir couler le sang des martyrs ? » Je vous répondrai : « C'est probable. » Et si vous ajoutez : « Ce monde en trouvera-t-il encore ? » alors je vous répondrai sans hésiter : « J'en suis sûr ! »

Eh ! oui, on en est là, et malheur à qui ne le voit

pas. Des martyrs, il y en aura sans doute, parce qu'il faudra qu'il y en ait. Il y en aura peu, c'est probable, infiniment peu. Mais n'y en eût-il qu'un seul, Il aurait le terrible et prodigieux honneur d'accomplir, après Notre Seigneur Jésus-Christ, la prophétie de Caïphe : *Expedit unum hominem mori pro populo, ut non tota gens pereat.*

Le suffrage universel, c'est l'élection du père de famille par les enfants. J'ai écrit cela je ne sais où. C'est donc l'extrémité de la démence. C'est l'immolation frénétique, systématique et mille fois insensée de la Qualité par la Quantité, par conséquent la course de plus en plus enragée vers l'Inqualifiable. Les juges cités au commencement de cet article sont dans la logique la plus rigoureuse, le principe d'expansion indéfinie de la Quantité ne permettant pas un autre point d'arrivée que l'Infinitésimal humain dans la petitesse de l'esprit, dans la bassesse du cœur, dans l'idiotie. Les élections, chaque fois, témoignent d'une accélération inouïe, fatale, vraiment symbolique et prophétique. Je ne sais plus ce qu'il y avait naguère, des chiffres quelconques déjà effrayants. Aujourd'hui, ce matin même, 9 mai, on marche avec plus de cinq cents idiots résolus sur un peu moins de cent imbéciles déterminés. Et voici que la comète approche pour confondre, s'il plaît à Dieu, les deux armées.

Les inexcusables, les impardonnables, ce sont les chrétiens, c'est-à-dire les catholiques, lesquels ont ou devraient avoir, à défaut de tout génie, la pratique des sacrements de l'Église, l'Eucharistie qui confère

le *Custodiat* éternel, en d'autres termes la préférence déterminée de ce qui est en haut, le mépris absolu de ce qui est en bas, l'assurance plénière et l'appétition infinie d'une vie supérieure. Or, c'est précisément le contraire. Cela est à confondre la pensée.

Athées inconscients pour la plupart, mais athées pratiques, à épouvanter les démons, ils vont jusqu'à prétendre que c'est leur *devoir* de recueillir les fruits de l'arbre maudit où s'est pendu le mauvais apôtre et où ils finiront par se pendre tous en crevant par les intestins ; que c'est une obligation religieuse pour eux de donner leur vote à tel ou tel prostitué qui leur paraît un sauveur, simplement et bassement, *parce qu'il ne les dépasse pas.*

Les « perfides Juifs », qui avaient tout de même le sens de l'attraction supérieure, avaient cloué Dieu en haut. Les catholiques le clouent par terre, au niveau de la gueule des chiens. Le plus savant des anges ne pourrait plus leur faire comprendre que la multitude n'est rien, qu'on ne peut être sauvé ou délivré, comme l'enseigne l'histoire de tous les siècles, que par un seul homme très haut, qui offre sa vie, et que même l'oligarchie la plus précieuse ne vaut pas un sou de plus que ce que vaut son chef. Mais où l'impuissance du plus grand ange serait surtout manifeste, c'est lorsqu'il entreprendrait de montrer que leur bulletin de vote soufflette Celui qui les a *seul* rachetés au prix de son Sang et dont ils se prétendent les adorateurs.

Les Maîtres chrétiens, ceux qu'on nomme les Saints, et dont l'Église a placé les ossements sur ses autels,

se sont usés à enseigner, par la parole ou par l'exemple, qu'il n'y a que la prière *sine intermissione*, la parfaite confiance en Dieu, le déplacement des montagnes par la seule foi, le miracle enfin, et que tout le reste est billevesée. Il paraît bien aujourd'hui qu'ils ont enseigné cela tout à fait en vain.

Hier, dimanche 8 mai, huitième anniversaire de la destruction soudaine et totale de Saint-Pierre Martinique, on faisait la fête de Jeanne d'Arc béatifiée et c'était, en même temps, le *ballottage*. L'occurrence est fantastique. L'archevêque de Paris, qui avait, tout dernièrement, conseillé à ses fidèles diocésains de pavoiser et d'illuminer en l'honneur de la Pucelle, a tout à coup décommandé cette manifestation, afin de s'associer au deuil de l'Angleterre, car notre ineffable pontife a ceci de commun avec les plus grands saints, qu'il ne laisse échapper aucune occasion de se faire mépriser. Il a eu ce tact, qu'on ne peut assez admirer, de sentir l'inconvenance qu'il y aurait à glorifier Jeanne d'Arc, juste au moment où la sentimentale Angleterre est en train de pleurer son plus gros cochon. Cela nous met à une certaine distance des Martyrs et des Thaumaturges, n'est-ce pas ? mon cher Barbot.

Il est tout à fait probable que ce grand chef religieux eût fait une avantageuse figure devant les Anglais, au procès de Rouen, s'il avait pu vivre et pontifier en 1431 et on peut considérer comme certain que, faute de mieux, il condamne aux feux éternels les rares catholiques modernes, trop français à ses yeux, qui vomissent de dégoût à la seule pensée de

faire un choix dans le lupanar des candidatures électorales.

Donc, pendant qu'on accrochait ou qu'on décrochait guirlandes et girandoles, le ballottage fonctionnait, les dévôts de Jeanne d'Arc étant descendus à la cuisine pour conditionner fraternellement, avec des républicains ou des socialistes variés, tel ou tel bouillon destiné à des chrétiens d'une autre chapelle. Les uns et les autres ont ainsi obtenu un mastic de représentation nationale, amalgame quantitatif de non pareils saltimbanques et d'irrémédiables idiots, nul Moïse, d'ailleurs, n'ayant élevé les mains au ciel pendant le combat.

Qu'une occasion nouvelle se présente, les catholiques accompliront leur *devoir* de même façon, mais forcés, par la nature des choses, par le despotisme accepté du Nombre aveugle, de chercher toujours plus bas, à des myriamètres innombrables au-dessous de la haute Croix du Rédempteur, jusqu'à rencontrer le vrai Dieu des lâches, Satan lui-même, qui les prendra par la main et les conduira, plus bas encore, dans ses Ténèbres.

(*La Flamme.*)

Exposition des tableaux de mon ami Georges Desvallières. Beaucoup plus intéressante que je ne pensais. Plusieurs toiles que je ne connaissais pas sont extrêmement remarquables. Je revois avec admiration le *Sacré-Cœur* qui m'a tant impressionné en 1906.

25. — A Termier qui m'a envoyé une étude critique de lui sur le livre d'un savantissime géologue allemand, science perdue pour moi, et un discours à l'archevêque de Paris qu'il prononça comme président d'un patronage :

Il est dans la nature humaine d'admirer ou d'envier ce qu'on ne peut atteindre. Je ne dis pas cela précisément pour votre étude critique sur la *Face de la terre* que sa *technicité* met tout à fait hors de ma portée, mais pour votre discours au patronage Sainte-Mélanie, lequel discours est un petit chef-d'œuvre d'ironie onctueuse et attendrie dont je me sens bien incapable. Mais d'abord, j'admire que vous soyez président d'un patronage Sainte-*Mélanie*. Cela, que vous ne m'aviez jamais dit, est infiniment extraordinaire. Je savais déjà que vous étiez un prédestiné, mais cette confirmation nouvelle est trop précise pour que vous n'en ayez pas été vous-même ébloui. Or, voici ce qui se passe.

Mgr Amette, contempteur de la Salette, par conséquent ennemi intime de la Bergère, mais poussé par son destin, vient vous visiter. Alors, sans merci, vous lui servez le nom détesté de Mélanie jusqu'à sept fois, j'ai compté. Pour que l'allusion soit très claire vous offrez à Sa Grandeur l'image si perfidement délicieuse d'« une petite source qui ne fait pas beaucoup de bruit », de laquelle « des hommes importants souriraient », mais qui est pourtant « une eau un peu miraculeuse ». Et vous continuez doucement

suavement. Vous enfoncez amoureusement votre dard. Puis, tout à coup l'éloge des Évêques! « C'est surtout vers vous que nous regardons, parce que vous êtes notre Évêque... Il n'y a plus que les Évêques, maintenant, qui *se dressent.* » Énorme!

Et voilà ce que je vous envie, cette innocence dans la cruauté; cet arrière-goût de vinaigre et d'*assa fœtida* dans la congratulation la plus doucereuse! Vous êtes admirable et terrible, ô Termier. Moi, j'aurais manqué le but en tirant plus haut et plus fort. Quelque dénué de finesse que puisse être notre cher pontife, il a dû sentir que le persiflage allait tout de même un peu loin, surtout quand vous avez eu le toupet — je ne trouve pas d'autre mot — de lui dire en terminant que ses prières allaient peut-être « retenir le Bras de Dieu ». A ce moment-là, c'était tout à fait complet. Je vous embrasse envieusement.

26. — Dans le *Journal*, article trousse-queue et pet-en-l'air de Lucien Descaves sur la manie des statues, à propos de Brou qu'il traite avec un fier mépris, donnant même, à titre de pièce justificative, une reproduction de son monument à Villiers. Au fond, c'est une tentative *plus ou moins désintéressée* de transformation du projet de monument en un projet d'édition complète des œuvres de Villiers.

A la place de Brou, j'écrirais ceci à Descaves:

Monsieur et cher *confrère*, Vous me faites de la réclame, c'est sûr, mais, en même temps, vous ruinez mon petit commerce de cercueils. Ne pensez-vous pas qu'il serait équitable de me dédommager? Je vous en offre le moyen. Ayant été longtemps marin, ayant navigué et même combattu sur toutes les mers, je me délasse de mes travaux de sculpture et de menuiserie funèbre, d'ailleurs improductifs, en racontant mes impressions ou mes souvenirs de matelot. Le *Journal* qui aime les choses d'imagination en voudrait peut-être si j'étais recommandé par vous. Vous deviendriez alors mon bienfaiteur.

27. — Brou écrit au *Journal* une lettre rectificative en réponse à l'article. Cette lettre est assez habile en ce qu'elle suppose très légitimement un calcul, une combinaison commerciale de Descaves qui doit tenir à la correction de ses attitudes et qui voudra sans doute protester. [Brou ayant omis ou négligé de recourir au ministère d'un huissier, l'insertion, naturellement n'a pas été faite et le généreux Lucien a pu mettre cette petite rallonge de silence aux *Dialogues des Morts*.]

28. — Reçu de Milan un *Manifeste des Peintres futuristes*. La lecture en est assez amusante Citons quelques lignes :

Notre besoin grandissant de vérité ne peut plus se contenter de la Forme et de la Couleur comme elles furent comprises jusqu'ici. Le geste que nous voulons reproduire sur la toile ne sera plus *un instant fixé* du dynanisme universel. Ce sera simplement la *sensation dynamique* elle-même... Un cheval courant n'a pas quatre pattes, il en a vingt et leurs mouvements sont triangulaires... Rien n'est absolu en peinture... Nous déclarons, par exemple, qu'un portrait ne doit pas ressembler à son modèle...Pour peindre une figure humaine il ne faut pas la peindre... L'espace n'existe plus... Que de fois, sur la joue de la personne avec laquelle nous causions n'avons-nous pas vu le cheval qui passait très loin au bout de la rue !... La construction des tableaux a été jusqu'ici stupidement traditionnelle. Les peintres nous ont toujours montré les personnes et les objets placés devant nous. Nous placerons désormais le spectateur au centre du tableau... Pour concevoir et comprendre la beauté d'un tableau futuriste, il faut que l'âme se purifie... etc., etc.

Ces messieurs, dont je voudrais bien voir les tableaux, ne fût-ce que pour savoir si mon âme est suffisamment *purifiée*, déclarent « considérer comme un titre d'honneur l'appellation de *fous*, avec laquelle on s'efforce de les bâillonner » (Textuel). *Bâillonner* avec une *appellation* appartient évidemment au style futuriste. Mais tout de même ils sont trop ambitieux. Je

me garderais bien de les traiter de fous. L'appellation d'*idiots* doit leur suffire, au moins pour commencer. Je n'ai pas d'autre *bâillon* à leur offrir.

29. — *Annales mensuelles des Croisés de Marie.* « Un appel sublime au Rosaire. Une croisée de Marie nous écrit le 31 mars 1910 : « Monseigneur, je viens de recevoir *Le Talon de l'Immaculée* qui est un cri d'angoisse sorti de votre cœur » !...

Deux dédicaces :

Le Sang du Pauvre. — « Mon cher ami Alfred Pouthier, Je me rappelle vous avoir traité un jour d' « homme gluant ». Je ne vous connaissais pas alors. Aujourd'hui les rôles sont intervertis. C'est moi qui suis devenu poisseux au point que vous ne me décollerez pas et que vous en avez pour toute la vie présente et, je l'espère bien, pour la vie future. »

Le Salut par les Juifs. — « A René Martineau, Quand je pense à ce que ce livre a coûté, je suis tenté de croire qu'il a dû, en quelque sorte, faire partie de la Sueur de Gethsémani. « J'ai versé telles gouttes de sang pour toi », disait Pascal faisant parler Notre Seigneur. Ce serait donc avec ces gouttes que j'ai pu écrire le « Salut par les Juifs » et, peut-être autre chose encore. Que cette pensée plus qu'audacieuse me soit pardonnée. »

Juin

1er. — Seconde audition du *Messie* de Hændel au Trocadéro. Je reçois une des impressions les plus fortes que puisse me donner jamais l'art de la musique. Je ne sais pas s'il existe quelque chose d'aussi parfaitement beau que cet oratorio du maître allemand si mal connu jusqu'ici, mais je sais bien qu'aucun sermon, même d'un saint, ne pourrait m'émouvoir autant, me pénétrer à une telle profondeur. La tendresse infinie dans la majesté absolue, voilà ce que j'ai senti, ce que je sens encore à l'heure où j'écris. Pourrais-je l'oublier jamais ? Ce grand homme était-il catholique ou protestant ? Je l'ignore, mais on dit qu'il fut pauvre toute sa vie et qu'il vécut uniquement pour les pauvres, que même ce chef-d'œuvre il le composa pour consoler les âmes de quelques pauvres

qu'il avait recueillis, pour leur donner un peu de paradis.

Les paroles, toujours tirées de l'Écriture, sont d'une simplicité, d'une candeur angéliques, et la musique sur laquelle elles viennent à nous est amoureuse comme le ciel. Je pleurais en entendant le « Berger toujours fidèle » et « Il était méprisé et abandonné des hommes », chantés divinement par l'admirable contralto de la Schola, Mme Marthe Philip ; et encore « Qu'ils sont beaux les pieds de ceux qui annoncent la bonne nouvelle ! » par Mme Mellot-Joubert. Et l'Alleluia demandé deux fois à grands cris. Mon Dieu !

Ainsi que je le disais, le mois dernier, quel triomphe pour ces deux chrétiens pauvres, Raugel et Borrel, d'avoir pu faire accepter cela d'un énorme public mondain, d'avoir pu lui faire applaudir cette musique absolument et surnaturellement religieuse. Tel est leur apostolat.

2. — Un prêtre très zélé pour la Salette me fait lire une longue lettre qu'il vient d'écrire au Pape, le suppliant d'user de son autorité suprême pour que la parole de la Sainte Vierge ne soit pas bafouée dans l'Eglise et de ne pas

tolérer que ceux qui ont mission de gouverner les diocèses de France déclarent ou laissent déclarer au-dessous d'eux, dans les feuilles dont ils sont responsables, que le Secret de la Salette est condamné, puisqu'il ne l'est pas...

3. — Je loue cette démarche éloquente et généreuse, mais j'en espère très peu d'effet :

Comment Pie X pourrait-il voir l'énormité du mal qu'on lui cache avec tant de soin ?... Votre lettre lui parviendra-t-elle seulement? Enfin vous avez fait la seule chose que puissent aujourd'hui les chrétiens qui est de *rendre témoignage* et de se préparer ainsi au martyre. En ce qui me concerne, je sais bien que j'écris pour un petit nombre. Mais n'y eût-il personne pour me lire, j'écrirais quand même, parce qu'il faut que la vérité soit dite, ne fût-ce qu'à des pierres. Les saints ermites, dans leurs déserts, chantaient ou criaient les louanges de Dieu et Dieu faisait, avec ces cantiques inentendus des créatures humaines, de la foi vivante pour toute l'Eglise et de l'héroïsme pour ceux qui mouraient dans les supplices. Vous avez donc bien fait, quel que puisse être le sort de votre imploration courageuse. Vous savez mes pensées dont je n'ai fait aucun mystère. Je suis parfaitement assuré qu'il n'y a plus de remède, que tout est désormais inutile dans le sens de l'effort humain, pour esquiver les châtiments qui seront effroyables. Le troisième et dernier avertissement a été donné à

Pontmain, le 17 janvier 1871, et donné en vain. Puis quarante ans de silence d'en Haut et d'aggravation du mal sur la terre. J'ai pensé souvent que 1910 était l'année *climatérique* de la Salette. Le 19 septembre prochain sera le soixante-troisième anniversaire des menaces.

C'est aujourd'hui la fête du Sacré-Cœur. Notre rue est remplie de gens qui mobilisent leur piété en autos, Mgr Amette devant pontifier. Quelle attraction!

Borrel par qui j'ai connu le livre de l'abbé Bethléem lui avait envoyé mon article, *Une crue extraordinaire de bêtise*, du 20 mars dernier. Le digne prêtre a été si touché qu'il en est devenu spirituel au point de répondre ceci : « L'abbé Louis Bethléem remercie vivement M. Borrel de son attention et de son envoi. On voit que Léon Bloy a séjourné à Cochons-sur-Marne. »

Cette carte était accompagnée d'un prospectus pour obtenir, par le moyen de l'éperon, des abonnés à une revue prophylactique du même auteur infatigable qui a décidé d'en finir avec toutes les productions impures, depuis le roman jusqu'au théâtre et jusqu'au café concert. Voilà un curé qui me prépare du travail.

Par quelle autorité? roman de Benson, auteur du *Maître de la terre* et de la *Lumière invisible* que j'ai tant admirés. Sans insister sur le talent extraordinaire de l'auteur qu'il est difficile de louer suffisamment, on peut supposer que ses livres ont une rare puissance de persuasion apostolique. Celui-ci que, dès les premières pages, on croirait écrit par un protestant et qui traîne son lecteur despotiquement jusqu'aux plus extrêmes conséquences du catholicisme, est d'une force inouïe, déconcertante. Mais j'imagine que les protestants anglais réfractaires doivent s'indigner de voir déshonorer, comme le fait Benson, leur auguste et vénérée chienne Elisabeth, la potentate la plus noire et la plus haïssable qu'il y eut peut-être jamais.

5. — Il y a une sainte *envie* qui consiste à désirer le mal d'autrui, si ce mal est l'unique remède. Vieil axiome regardé aujourd'hui comme un paradoxe.

Inauguration du monument à Coppée, boulevard des Invalides. Je ne l'ai pas vu, mais j'ai lu le discours de Richepin. «... Coppée, dit-il, a su recueillir les rais du soleil qui luisent dans les flaques du ruisseau et en composer un reliquaire dans lequel il a enchâssé les larmes des désh-

rités ainsi que les siennes. » Des larmes enchâssées dans un reliquaire fabriqué avec des rais de soleil recueillis dans les flaques du ruisseau !!!

7. — Une marchande d'objets de piété m'a dit, ce matin, que par ordre d'un prêtre, serviteur probable de l'Archevèque, elle avait retiré de sa montre *Celle qui pleure*. Ces évèques et ces prètres faisant la guerre à la Sainte Vierge !

8. — Examen de violon à la Schola. Grand succès de Madeleine. Vincent d'Indy m'a dit en ètre très content. Il répond absolument de l'avenir de violoniste de cette enfant, si elle continue à travailler, et me serre la main avec grande affection.

9. — Trouvé dans une feuille :

Les Rothschild héritent. MM. Rothschild, les richissimes banquiers parisiens, viennent de recueillir un legs inattendu. Par testament authentique reçu par Me Philippe Corniglion, notaire à Menton, un hivernant étranger a, en effet, disposé de toute sa fortune, évaluée à plusieurs millions, en faveur des frères Rothschild, et ce, a-t-il déclaré, pour les récompenser d'avoir fait fructifier ses capitaux d'une façon honnête et avantageuse.

[La nouvelle, paraît-il, a été démentie. C'était trop beau.] Que n'ai-je connu ce testament quand

j'écrivais le *Sang du Pauvre* ! Une soudaine manifestation du démon sous une apparence quelconque doit produire une subite constriction du cœur, la suffocation, le tremblement, la pâleur de mort. L'âme, alors, appelle Dieu, la Vierge et tous les saints à son secours.

Tel doit être l'effet de ces lignes imprimées dans le voisinage immédiat d'un récit du mariage *religieux*, à Saint-Philippe-du-Roule de cette vieille farceuse de Liane de Pougy, devenue, hier, princesse Ghika, après avoir été la princesse de tout le monde.

Je manque donc d'imagination. Je n'aurais pas su inventer un millionnaire à son lit de mort, dictant à un notaire *Corniglion* une telle volonté dernière.

10. — Termier m'envoie un permis de chemin de fer pour le pèlerinage à la Salette projeté le 2 mai. Il m'accompagnera au moins jusqu'à Lyon.

Réponse

Je remercie naturellement tout le réseau P.-L.-M. à qui je n'ai eu rien à reprocher jusqu'ici... Je ne finis pas de vous admirer. Il paraît sûr que vous n'avez rien qui vous appelle à Lyon non plus qu'à Gre-

noble. Alors vous faites ce voyage uniquement *pour moi*, pour que je ne sois pas seul pendant ces heures ennuyeuses. Mais j'y pense tout à coup avec une certaine émotion. Vous vous nommez mon « petit frère ». C'est la seconde fois que cela vous arrive. C'est ainsi que l'humble Mélanie nommait le petit enfant Jésus, quand il venait la voir dans sa solitude et son abandon de petite bergère méprisée... Comment faudra-t-il que je vous nomme et qui verrai-je près de vous quand nous serons en Paradis ?...

Raoul Gilbert me raconte le cas extrêmement singulier d'un homme riche qu'il connaît. Cet homme est dans l'impuissance *physique* de donner. Un pauvre s'approche de lui et l'implore. N'étant pas avare, il a la volonté de faire une aumône à ce malheureux. Il accomplit le geste de plonger sa main dans sa poche et la retire sans avoir pu saisir la moindre pièce de monnaie. Cela toujours. Et ce n'est pas une simagrée. C'est une impossibilité réelle, inexplicable. Il a une fille qui donne beaucoup et il l'y encourage. « Donne tout ce que tu voudras et tant que tu pourras, lui dit-il. Moi je ne peux pas. » Qui pourrait expliquer cela ?

12. — Brou raconte avoir vu à la Villette un cocher de vidangeur sur son siège, lisant mes

Pages choisies ! Cette anecdote est un véritable cadeau que je fais à mes bons amis des journaux.

13. — Voyage en compagnie de Termier déterminé à pousser jusqu'à Grenoble. Philippe Raoux plein du désir de visiter avec moi la Sainte Montagne, nous attendait à Lyon.

14. — Fidèles à un rendez-vous donné depuis plusieurs jours, les deux prêtres amis de la Salette qui doivent m'y accompagner, m'attendaient à la gare de Grenoble. Termier pressé de regagner Paris, vient de partir, me laissant Raoux. On me présente à une dame bienveillante et pieuse accourue de Toulon pour ce pèlerinage, et bien connue de mes deux prêtres que je n'ai pas le droit de nommer non plus qu'elle-même. Dieu me préserve d'oublier ces quatre compagnons exquis et les quatre bienheureux jours passés ensemble !

15. — Je tenais à voir à Corps plusieurs choses ignorées de moi jusqu'ici et qu'on ne signale jamais aux pèlerins. Nous commençons par une statue de la Sainte Vierge portant l'Enfant Jésus, confinée soigneusement dans la sacristie de l'église. Cette image, sans aucune beauté quoique infiniment précieuse, je la considère

en pleurant. Mélanie âgée de deux ou trois ans, avait dérobé deux sous à sa mère, et ce larcin avait été pour elle une occasion de remords allant jusqu'au désespoir. Un jour elle suppliait devant cette pauvre statue qui s'anima soudain et l'enfant ravie eut la consolation merveilleuse de voir le petit Jésus passer l'une de ses mains sur l'autre, en disant à sa Mère : « J'efface le péché de Mélanie [1]. »

1. Exactement : «... Je priais de tout mon cœur, quand tout à coup il me sembla que cette statue s'animait, prenait vie et mouvement, que la face s'illuminait d'une très belle lumière. Sur son bras gauche était mon Frère qui tenait dans ses mains un cadre très brillant. Il le regardait, puis le mettait sur son cœur, puis le regardait de nouveau et le faisait voir à la belle Reine qui, après l'avoir regardé, Elle aussi, fit un signe à son divin Fils. J'étais toujours à genoux devant l'autel et, bien que l'amabilité, la suavité, la grandissime bonté de la Reine du ciel me poussât à courir vers Elle et vers mon Frère, pourtant mon péché de vol et le dégoût que j'avais donné à mon divin Rédempteur pesant sur ma conscience coupable, je faisais des actes sincères de contrition.

Je ne sais dire comment, en moins d'une seconde, je fus en face de la belle et toute pure Marie, la Vierge qui ravit les cœurs, la Vierge de la paix avec Dieu, la Vierge qui guérit les plaies du péché, la Vierge réconciliatrice des pécheurs et en face de mon amoureux Frère qui regarda encore à diverses reprises, puis me montra ce que j'avais pris pour un cadre. C'était un joli miroir en très pur argent. Je compris que c'était

Le jour est, sans doute, peu éloigné où les chrétiens de bonne volonté sauront enfin l'histoire *vraie* de la Bergère dont la vie, dès sa première enfance, fut un continuel miracle jusqu'à l'Apparition fameuse qui n'en est, à vrai dire, qu'un *épisode*.

Pont suspendu sur le Drac, site extraordinairement sauvage et magnifique. Ce pont n'est pas celui d'où Mélanie, toute petite encore, fut précipitée un jour. Mais son père y était employé à la perception du péage. Il habitait la petite maison que voici et c'est bien là que, dans un accès de rage, il tenta de la tuer d'un coup de fusil.

Cimetière. Tombe de Maximin que Mélanie

mon âme dont les nombreuses taches empêchaient que Notre-Seigneur s'y vît parfaitement.

A cette vue je tombai à genoux, implorant Marie, Vierge et Mère, que, par les mérites de la Passion et de la Mort de Jésus Christ, par les mérites de sa pauvreté, elle me pardonnât et m'obtînt le pardon de tous mes péchés ;et je priai mon très doux Frère de me donner une entière absolution, ce qu'il fit avec sa main droite. Puis Marie, oui, Marie très-sainte, la vraie Mère de la miséricorde, passa, en forme de croix, l'index de sa bénigne main droite sur le miroir qui devint très beau et très lustré, et Jésus s'y regarda avec complaisance, le serra, le pressa sur son cœur, me bénit et tout disparut. »

Vie (inédite) *de Mélanie écrite par elle-même.*

jusqu'à ses derniers jours proclamait un saint. affirmant qu'il n'y avait que le *Magnificat* à réciter sur son tombeau. Nous disons donc le *Magnificat* tous ensemble, non sans émotion, et nous cueillons quelques fleurs poussées sur cette sépulture modeste, mais entretenue avec soin — ce qui étonne dans ce village où la Salette n'est considérée que comme une source de profits, sans qu'on y parle jamais des Témoins, sinon, parfois, avec un sourire étrange, en ayant l'air de revenir de très loin.

L'un de nous avait fait prier le frère de Mélanie, Eugène Calvat, de venir nous parler. C'est un pauvre petit vieux, maçon très humble et vivant de son travail à soixante dix-sept ans, — circonstance qui nous paraît singulièrement honorable pour les chapelains prospérant et vivant à l'aise sur la montagne. Nul étonnement pour nous, d'ailleurs. Ces prébendiers de l'imposture n'ont-ils pas adopté toutes les pratiques des prétendus missionnaires leurs prédécesseurs, lesquels ont laissé périr de misère à côté d'eux le doux Maximin, après l'avoir calomnié et déshonoré ?

Ce pauvre Eugène Calvat nous a donné avec joie quelques menus objets ayant appartenu à

Mélanie. Comme je lui parlais de la sainteté de sa sœur, il s'est mis à fondre en larmes. Ensuite le cher vieillard nous a conduits à la maison où Mélanie est née et où lui-même a vécu sa petite enfance. Rien de plus humble, de plus touchant que cette minuscule demeure de paysan occupée actuellement par une bonne femme qui ne cesse de gémir sur la dépravation du siècle : « La crainte de Dieu, nous dit-elle, ne roule pas par le temps qui court. »

En quittant notre guide que je n'ai pas osé embrasser, quoique j'en eusse le désir, nous allons à la chapelle de Saint-Roch, au bout des champs. C'est sur le seuil de ce sanctuaire de campagne presque abandonné que Mélanie déjà grande a reçu pour la première fois le baiser de son « petit frère ». Il doit être difficile, même quand on ignore la sublime histoire, de ne rien sentir en un tel endroit. Je ne pense pas qu'il y ait au monde un lieu plus splendide et il est étrange que je l'aie ignoré jusqu'à ce jour. Les gens de Corps n'en parlent jamais aux pèlerins.

Enfin, nous montons à la Salette péniblement, mais l'âme joyeuse, à travers un épais brouillard qui se dissipe, pour faire place quelques minutes seulement, *juste au moment de notre*

arrivée, à un éclatant soleil empressé de nous bienvenir, ce dont les chapelains se dispensent. L'économe seul nous reçoit parce que telle est, sans doute, sa fonction et il me reconnaît tout de suite, non sans un peu d'émoi, je le suppose.

16. — Boutique de la Salette, en compagnie de Raoux. Achat de médailles. On m'en offrait, ayant, à leurs envers, la statue *couronnée* (voir *Celle qui pleure*, pages 184-189). Je les repousse, disant que je ne veux pas de la statue de Mgr Fava. L'économe qui faisait, à deux pas de là, je ne sais quelle vérification de registres, au lieu de lire son bréviaire en se souvenant des vendeurs du temple, éprouve alors le besoin de se mêler de ce qui ne le regarde pas et me dit avec force, élevant tout à coup la voix jusqu'au ton de la colère, que c'est faux, que Mgr Fava n'y est pour rien, que tout est venu de Rome, qu'ils ont un dossier, etc. Il me serait facile de répondre à ce malheureux dont je sens la rage. Mais je viens de communier, je veux garder ma paix et je m'abstiens, quoique tremblant d'indignation.

La journée, d'ailleurs, s'écoule sans aucune autre manifestation que l'indifférence très ostensible de ces pauvres chapelains qui feraient

preuve de quelque esprit et se montreraient sans doute plus habiles en nous traitant, moi surtout, de manière affable.

A déjeuner, la femme de service nous apprend qu'un prêtre nouveau venu que nous vîmes apparaître hier soir à notre table et qui demeura silencieux, n'est rien moins qu'un des voyants de Pontmain, en 1871 (il avait alors dix ans), et qu'à deux heures, il va faire le récit de cet évènement aux chapelains et aux familiers de la maison. L'un de mes prêtres, personnage d'un haut toupet, obtient du supérieur que nous soyons admis à cette conférence à laquelle nous n'aurions certainement pas été invités.

Ainsi notre pèlerinage devient tout à fait extraordinaire. Je connaissais déjà l'évènement de Pontmain mais il est merveilleux que ce voyant qui n'est jamais venu à la Salette, y vienne pour faire ce récit, exactement le seul jour où nous y sommes pour l'entendre. Je n'imagine rien de plus pénétrant que cette vision de la Sainte Vierge racontée par un pauvre, croyant parler à d'autres pauvres. Raoux et mes deux prêtres en pleuraient.

Promenade dans la montagne. Revu avec battement de cœur, l'endroit charmant, paradisia-

que, où Véronique, il y a quatre ans, chantait pour Florian et le malheureux ou bienheureux Polák (*Invendable*, p. 206). Le brouillard, il est vrai, ne nous permet pas de jouir complètement de ce paysage bordé de gouffres que je me figure le plus beau du monde.

Notre voyant a disparu. Il a été certainement écarté de nous, chambré par les chapelains qui l'ont invité à dîner pour le soustraire à notre influence pernicieuse. Leur goujatisme est d'autant plus manifeste et militant que nous sommes actuellement leurs seuls hôtes. Tristement, bassement inquiets de notre présence, ils doivent se dire que, sans doute, nous sommes venus pour quelque chose — en quoi ils ne se trompent guère — et doivent être impatients de notre départ. Que pourrait-il se passer d'autre dans ces âmes de prévaricateurs ?

17. — Départ à 7 heures. Nul ne se présente pour nous souhaiter un heureux voyage.

Je pense que Raoux se souviendra longtemps et profondément de ce pèlerinage. Je sens qu'il a dû recevoir beaucoup et sa vie intérieure, l'avenir de son âme ont dû en être singulièrement modifiés. Je crois aussi que notre amitié a dû s'accroître d'autant.

On me raconte une belle histoire.

L'évèque de Grenoble et les chapelains de la Salette avaient formé un beau projet. Pour en finir une bonne fois avec le Secret de Mélanie, il s'agissait d'obtenir de la Sacrée Congrégation des Rites un *Office* de Notre Dame de la Salette d'où serait bannie toute allusion à ce terrible Secret qui les obsède. C'eût été l'enterrement liturgique, la victoire décisive enfin. A cet effet un chanoine Grospellier, intrigant de carrière ugé fort habile et que la crainte de Dieu n'étouffait pas, fut expédié à Rome.

Voici le résultat de cette ambassade.

Le 14 juillet 1908, Grospellier mourait *subitement*, à la minute où il sortait pour aller à la Congrégation des Rites, afin d'y assister comme consulteur à une séance quelconque — la question de l'Office de Notre Dame de la Salette ayant été ajournée. La dite Congrégation avait, en effet, répondu déjà « dilata », à sa présentation du texte des leçons du bréviaire ne faisant pas mention du Secret et, alors, il devait recommencer son travail pour le présenter à nouveau.

Aussi le mauvais apôtre, un peu découragé, mais ne doutant pas du succès final, laissait-il

passer quelque temps, s'occupant d'autre chose comme consulteur... « Quant à sa mort », écrivait un prélat romain dont j'ai lu la lettre, « elle fut inattendue, foudroyante, et son corps devint très vite ce je ne sais quoi qui n'a de nom dans aucune langue. »

Cet avertissement profitera-t-il à Mgr Henry et à ses dignes enfants, les chapelains-aubergistes de la Salette ?

Sur le chemin de La Mure à Grenoble, retrouvé, dans notre vagon, le voyant de Pontmain parti de la Salette et de Corps avant nous. On en profite pour l'édifier complètement, en rectifiant les dires probables des chapelains. Mais voici une particularité bien étrange. Cet homme qui a *vu* la Sainte Vierge avait peur de voir l'abîme du Drac et se détournait continuellement, alléguant la peur du vertige. Je me suis souvenu du texte : *Abyssus abyssum invocat*, et je n'ai pas compris.

18. — Retour à Paris. Un ami, envoyé chez Juven en mon absence, a obtenu la somme de 91 francs, règlement de mes droits d'auteur pour le *Sang du Pauvre,* après une attente de sept mois. Un « relevé de compte » avoue la vente de 500 exemplaires *environ*. Mais l'édi-

teur me faisant payer scrupuleusement diverses choses qui devraient être à sa charge, telles que les exemplaires indispensables à ce qu'on est convenu d'appeler « service de presse » ; me taxant en outre au plus haut prix et sans nul crédit pour quelques volumes sur papiers de luxe, presque toujours offerts gracieusement partout ailleurs ; je dois m'estimer encore trop heureux de ne pas lui devoir d'argent.

Quatre-vingt-onze francs ! Tel est le salaire, à soixante-trois ans, d'un auteur célèbre dont les ouvrages épuisés se vendent fort cher et pour un livre qui est, peut-être, ce qu'il a écrit de plus important !...

20. — Pouthier m'envoie un article du *Gil Blas* : « Christophe Colomb était-il juif ? » dernière prouesse de l'érudition tactique en vue de démolir partout le christianisme. Pouthier me propose de répondre. Où le pourrais-je, et à quoi bon ?

Une Résurrection décommandée

Lucien Descaves, que je m'honore d'avoir connu, il y a vingt-trois ans, sollicite aujourd'hui ma modération. Je ne la lui refuserai pas. Les lecteurs in-

nombrables du *Journal* savent qu'il est la providence visible des déshérités. Quand tout le monde oublie les pauvres, lui seul s'en souvient. Il n'y a pas un aveugle, un estropié, un orphelin, une repentante putain dont il ne soit le tuteur. C'est une spécialité, une vocation bien déterminée, quoiqu'elle ait été un peu tardive.

Autrefois, il voulut être littéraire, et, de fait, il parvint jusqu'à un fauteuil profitable de l'Académie Goncourt, groupe décimal de jolis auteurs. Mais ce n'était pas là son chemin de Damas. Quand le foudroiement se produisit, aussitôt il cessa d'écrire. Sans lâcher son fauteuil qu'il pouvait avoir l'occasion d'utiliser pour des rachitiques ou des gâteux, il renonça généreusement, héroïquement, à passer pour un de ces écrivains éblouissants qui ne s'occupent jamais des malheureux. On l'a compris, d'ailleurs, et les contemporains l'ont exceptionnellement rémunéré avec tant de justice qu'il serait absurde aujourd'hui de chercher, fût-ce dans les hôpitaux ou les casernes, un individu capable de l'incriminer de littérature. Il fait de la copie, de la bonne et valeureuse copie humanitaire, voilà tout.

Alors on se demande en quoi et comment un tel bienfaiteur peut avoir besoin de ma modération et dans quelles circonstances ou dans quels termes il a bien pu la solliciter. C'est très simple. Il n'a rien sollicité du tout. Je veux parler seulement d'une certaine attitude récente, dont je fus, d'ailleurs, très étonné, qui le met bizarrement à ma discrétion.

Voici le fait. Le 26 mai dernier, à la même place

où, si souvent et si efficacement, Lucien Descaves met en mouvement le diaphragme de la charité contemporaine, le *Journal* publiait un article de lui intitulé, je crois, *Statuomanie*, où ce consolateur acharné des miséreux et des égrotants, se profilait tout à coup en critique d'art, à propos du projet de monument à la mémoire de Villiers de l'Isle-Adam. Ce projet dont j'ai beaucoup parlé en 1906, ayant eu l'air de péricliter, ces derniers temps — par l'effet de manœuvres obscures et salopes dont je devine l'auteur, notre éternel rouquin, le joyeux enfant de Grenoble prédestiné à d'incomparables triques — ce projet, dis-je, on avait l'air de le vouloir complètement ruiner.

Mais, en même temps — et cela semblait contradictoire — l'article donnait une reproduction du magnifique monument de Frédéric Brou, exécuté déjà depuis trois ans et qu'il ne s'agit plus que de réaliser sur une place publique.

D'abord, dans ma candeur, et connaissant ou croyant connaître l'innocence congénitale de Descaves, je crus à un nouveau transport charitable de cet homme de bien, s'efforçant de favoriser l'entreprise. Même son blâme formel de la conception d'une telle œuvre de statuaire me parut une finesse héroïque.

N'avait-il pas l'air de dire : « Jugez vous-même. On sait que je n'y connais rien. Ce n'est pas mon métier. En dehors des furoncles et des poils dans la main qui font l'ouvrier assistable, je ne suis vraiment pas à consulter et il faudrait ne m'avoir jamais lu pour me supposer une compétence en matière d'art. Tenez

mon opinion prétendue pour une sorte de repoussoir très malin destiné à mettre en valeur une machine qui me dépasse. »

Obstinément, je ne voulais pas voir plus loin. Il le fallut pourtant. On me fit remarquer que cet article, publié dans un des journaux les plus lus qu'il y ait au monde, tendait simplement à transformer en un projet d'édition complète des œuvres de Villiers, le projet bien autrement considérable d'un monument grandiose en plein Paris — combinaison simplement et bassement financière consistant à canaliser *autrement*, d'une façon très plausible quoique imprévue, la majeure partie des fonds déjà souscrits, expédient quasi-génial qui permettrait à *quelqu'un* de barboter... Que n'étais-je derrière le pauvre Lucien quand il s'est laissé rouler au point de devenir le facteur aveugle et magnanime de cette manigance !

Frédéric Brou a protesté, vainement, cela va sans dire. Sa lettre n'a pas été insérée et j'aime à croire que Descaves n'en a rien su. Sa santé en eût pu être altérée et beaucoup de pauvres en auraient souffert. Mais, après quinze jours, il me semble qu'on peut parler. Et comme on a osé dire que moi-même j'avais fini par me dégoûter du monument, je ne vois pas mieux à faire que de livrer à la *Flamme* l'article que voici, écrit l'an dernier pour le *Matin*, article commandé, accepté et même *payé* par cette feuille honorable qui n'a jamais voulu le publier, j'ignore pourquoi.

(*La Flamme*.)

Voir cet article plus haut, 5 mai 1909.

22. — Qu'est-ce qu'avoir une bonne conscience ? C'est être persuadé qu'on est une parfaite canaille.

23. — Une personne bienveillante a mis à notre disposition pour trois semaines, un chalet situé au Nouveau-Brighton, près de Cayeux. La santé des enfants exige, croyons-nous, ce déplacement. Ah ! combien j'aimerais mieux rester ici !

Voyage plus que pénible. De Cayeux à Brighton, épouvantable désert de galets et de sable. N'ayant pas vu le Sahara non plus que l'Arabie Pétrée, je n'avais aucune idée d'une pareille désolation. Il doit y avoir des plages comme ça en enfer. Quelques amis de la nature ont pourtant imaginé de s'y installer, d'y construire des habitations affreuses, comme dans la banlieue de Paris, et d'y vivre trois ou quatre mois chaque année, parmi les délices, à l'orée d'un bois de pins lamentables et poussiéreux, poussés sur la dune on ne sait par quel miracle, tordus par un vent toujours furieux, dardant leurs racines comme des javelots. Nous voilà donc arrivés au Nouveau-Brighton. On dîne de quelques provisions apportées de la chère Butte et

je me couche désespéré. Ah! les villégiatures !

24. — Ne pouvant nous passer de la messe quotidienne et l'église étant située à une énorme distance, il nous faudra, chaque jour, accomplir un pèlerinage de trois heures et nous reviendrons à moitié morts. Enfin j'essaierai de travailler, c'est mon unique ressource.

26. — Découvert dans l'église de Cayeux une statue de saint Blaise l'Auxiliateur, l'un des quinze martyrs *apotropéens* si vénérés au Moyen âge et l'objet de ma dévotion particulière. J'apprends qu'il est le protecteur de la ville. Impression charmante qui me console de ma fatigue. Voilà qui surnaturalise mon voyage. Saint Blaise a voulu ma présence ici.

Ce même jour, bénédiction de la mer, cérémonie qui se fait une fois par an. Il est remarquable que nous soyons venus tout juste pour y assister. Je me souviendrai de ce prêtre allant au devant des flots...

27. — A un jeune Belge

Je reçois ici une lettre hideusement et insolemment cochonnée de Georges Ramaekers qui se dit votre ami. Il me qualifie « théologien » *sur l'enveloppe* et me nomme « cher père ». Ayant l'honneur

d'être Français, Parisien surtout, je possède au plus haut degré le sens du ridicule et ce genre de flagornerie sentimentale m'est absolument odieux. J'ai vu chez moi ce jeune homme, en 1905, *avec déplaisir* et je veux en rester là. Je tiens par-dessus tout à n'être pas vénéré ni importuné. Vous me rendrez service en le lui faisant comprendre. J'ai reçu, en 1906, un volume de ses vers, *Le Chant des Trois Règnes* que je n'ai pu lire. Il me menace d'un second envoi qui aura le même accueil. Rarement je peux lire des vers. Je me borne pour quelque temps aux *Derniers Refuges* de Jeanne Termier qui viennent de paraître avec une préface de moi. A mon retour je vous enverrai ce livre, si cela peut vous être agréable. C'est une œuvre *extraordinaire*, je vous le dis sans phrase Mais défendez-moi contre les importuns.

Combien cette plage immense est déserte et triste ! La mer à marée basse est si loin qu'on la voit à peine. On a presque peur en plein jour dans ce gouffre de silence où des crimes se commettraient sans qu'un cri pût être entendu.

29. — Lu dans le *Journal*, le récit d'une vraie bataille à Paris. Funérailles d'un ouvrier tué dans une précédente bagarre entre grévistes et agents, faubourg Saint-Antoine. Dix mille manifestants, drapeaux rouges et noirs. Syndicalistes d'une part, agents et dragons de l'au-

tre, 250 blessés, dit-on. Il faudrait une nouvelle Pentecôte pour faire comprendre à ces pauvres ouvriers libertaires, asservis et martyrisés par quelques blagueurs, combien ils sont imbéciles !

30. — Lecture du *Pirate* de Walter Scott. Vent horrible qui ajoute quelque chose de panique à cette lecture d'un roman dont le théâtre est aux îles Shetlands, pays des tempêtes.

Juillet

3. — Simple note. A opposer au Monde. Notre petite amie V... serait étonnée si on lui disait que le fait de négliger la sanctification du Dimanche est infiniment plus grave que l'adultère ou l'assassinat, et pourtant c'est la vérité.

Même observation pour le Blasphème.

4. — Un très bon ami est venu me voir. Il me rappelle une de mes victoires, l'ascendant immédiat et salutaire que je pris sur lui, un jour, il y a plus d'un an, et par quoi fut déterminée sa conversion. Nous étions au café et il lui arriva de jurer le Nom de Dieu. « Mon ami, lui dis-je, pourquoi blasphémez-vous ? » Il n'en fallut pas davantage pour toucher son cœur et il ne peut se souvenir sans émotion de cet instant.

5. — Plus notre séjour se prolonge et plus cette plage nous paraît sinistre, à force de ga-

lets et de solitude. Sécurité d'ailleurs incertaine. En certains endroits le sable paraît mouvant.

6. — Étrange pensée. Le bruit des vagues, leur plainte continuelle, me font penser aux larmes d'Ève et lorsque, comme aujourd'hui, leur agitation est plus grande et leur bouleversement plus terrible, je me dis que c'est une image de l'énorme lamentation, depuis six mille ans, de cette Mère de tant de milliards d'humains qu'elle-même condamna par sa Désobéissance indicible, avant même de les avoir enfantés. Chaque flux de l'océan, jamais inerte, jamais silencieux, me paraît le battement inapaisable de son cœur toujours en sanglots, depuis le commencement du monde.

Achevé le *Pirate*. Fin vertueuse et bête de tous les romans de Walter Scott.

7. — Fin misérable du Dr Duchastelet tué par son propre automobile. Ce docteur célèbre pour avoir été le médecin de Coppée, ne paraît pas avoir recueilli une très ample bénédiction. Dans le récit de sa mort je ne vois pas qu'il ait demandé un prêtre.

8. — *A la lanterne, le rouquin*. Titre d'un article dans un petit journal très informé. Il est question du monument de Frédéric Brou à la

gloire de Villiers de l'Isle-Adam et des manœuvres probables ou trop certaines du secrétaire du comité, l'inénarrable Tourteau de la Citerne, formellement accusé de faire la noce avec l'argent des souscripteurs assez imprudents pour verser dans ses mains leur cotisation. On s'étonne de l'inertie du président du comité, Jean Richepin, qui ne met pas cet aventurier en demeure de rendre ses comptes.

Suit une anecdote savoureuse et confirmative de la moralité du personnage. Le rouquin se faisant le protecteur et l'avocat des artistes infortunés, avait obtenu de la duchesse de Rohan un secours d'argent pour un vieux poète miséreux qui n'a jamais vu venir cette aumône. [La duchesse n'ayant pas voulu poursuivre, l'affaire en est restée là et le rouquin, que ses antécédents de Grenoble ont mis en garde contre la justice des hommes, s'est abstenu soigneusement de toute plainte en diffamation. Sa conscience lui suffit.]

A ce propos, il me paraît expédient, « juste et salutaire », d'avertir les personnes bienveillantes qui me font la charité de me lire. Depuis longtemps je n'ai pas revu le rouquin, nourri à ma table plusieurs mois et congédié — le jour

même où j'ai cessé d'être aveugle — avec la plus copieuse ignominie. J'ignore ses ressources, mais on m'assure qu'il a l'air de vivre dans l'abondance. Brou l'a plusieurs fois aperçu de loin, tout battant neuf, dans une allure de pommadin victorieux. A moins que les magistrats de Grenoble, *juges* compétents de ses mérites, ne lui fassent une pension alimentaire et somptuaire, ce qui paraît incertain, cette prospérité ne nous semble explicable que par des procédés analogues à celui dont il fit usage à l'égard de la duchesse de Rohan qui doit être une furieuse bonne femme pour n'avoir pas été démontée par le grotesque transcendant d'un pareil solliciteur. Nous supposons donc — Brou et moi — que cet héroïque rouquin nous fait l'honneur de mendier pour nous, à notre insu, et l'honneur plus grand de resplendir, à nos frais, infiniment au-dessus de nos têtes humiliées. Les poires tapées sont averties.

Expédition à Le Hourdel, petit port de pêcheurs à 4 kilomètres de Brighton, dans la baie de Somme. Nul intérêt. Nous allons par la route en plein désert où ne croissent que des contrebandiers ou des douaniers insuffisamment arrosés, et nous revenons par les champs et le bois

de pins dont je jouirais peut-être si ma fatigue était moindre.

9. — Les journaux m'apprennent que je suis menacé d'une captivité nouvelle. Grève imminente et générale des chemins de fer pouvant empêcher notre retour à Paris. Alors ???

14. — Forcé de courir à Cayeux, en ce jour de prétendue fête nationale, j'ai l'extrême ennui d'errer dans une foule idiote, après une séance mélancolique sur la plage empoisonnée de familles bourgeoises venues de Paris, et qui grouillent au devant du plus épouvantable casino que l'architecture moderne ait jamais construit. Je redemande le désert.

16. — Mais le désert ne veut plus de nous. Comme autrefois à Kolding (Danemark) nous déménageons en exil, Brighton ayant cessé d'être possible et la santé de Véronique paraissant exiger une prolongation de séjour. On s'installe sans confort dans une petite maison ridicule que le vent continuel secoue de la base au faîte, mais située heureusement près de l'église.

19. — Lettre de Josef Florian touchante et curieuse. Il m'annonce l'envoi d'une traduction de *Je m'accuse*... et, le mois prochain, du *Mendiant ingrat*. C'est une sœur franciscaine nom-

mée *Véronique* (1) qui l'aide beaucoup dans ces entreprises et c'est un de ses amis à lui qui, gagné par mes livres au point de renoncer à la carrière du barreau pour se faire imprimeur, s'est mis entièrement à sa disposition pour le travail typographique. « Les doigts de mes mains, dit-il, jettent des étincelles par l'avidité de traduire votre prochain livre. »

Cette sœur Véronique voit la Moravie comme une profonde abîme pleine de ténèbres. Mais elle espère sa Résurrection. A propos de cette profonde abîme, je crois que la pauvre Morava est destinée pour être le futur champ de bataille des empereurs apocalyptiques, car elle conserve la plus grande abîme du continent, nommée *Macocha*, ce qui signifie la marâtre (marastra) et qui est capable d'accepter milliers et milliers d'hommes tués dans la grande bataille qui doit précéder l'arrivée de la règne de l'Antéchrist. Aussi le mot Morava est composé de *Mor* (qui est comme la mort et signifie Peste) et *ava* (qui signifie l'eau, symbole biblique des nations).

20. — Impression reçue à la messe. Au dernier évangile : *Caro factum est*, à rapprocher du *factus est peccatum Christus* (2 Cor. V, 21). Par un mystère impénétrable, il n'a pas suffi à

Jésus d'être le fruit, il a voulu aussi en être le ver rongeur. Quelle pensée !

22. — Il est temps de partir. Un vent continuel, furieux et glacé nous désespère et Cayeux ne réussit pas du tout à Véronique ni à moi-même.

... Dans ces heures si lentes et si lourdes, à Brighton ou à Cayeux, le très beau livre de Jeanne Termier, *Derniers Refuges*, heureusement apporté, m'a procuré une consolation certaine que je n'aurais demandée ni à Baudelaire, ni à Verlaine, ni à aucun autre poète. Il m'est difficile d'exprimer cela, d'expliquer une telle préférence.

Il serait, sans doute, extravagant de comparer cette poésie à *un serpent qui se repentirait*. Le beau Serpent de la Tentation, le serpent maudit et irrésistible, le reptile qui « brise les fleurs en se jouant », cet Ennemi qui ne peut ni pardonner ni obtenir son pardon et qui, cependant, paraît avoir gagné quelque chose qui ressemblerait à un sursis.

Ah! je sais bien que le fond est tout ce qu'il y a de plus terrible : L'âme des triomphateurs qui pourrit en eux « comme une terre communale » ; leurs cœurs, « ces palais d'ombre où

rôde le silence » ; « le lent cheminement des Peines par la nuit » ; et « les vagabonds qui pleurent tout bas » ; et « les chiens tristes de ces hameaux sans bergeries » ; et ces yeux plus tristes encore, ces « yeux pâlis », ces « yeux déserts de pensées » ; et ces « mains faibles et désolées », ces « mains d'ombre contre la face de misère » ; et toute la Douleur du monde, et « l'angoisse universelle », et Dieu qui « chemine affirmé par la désespérance ».

Oui, sans doute, il n'y a pas moyen de fuir ; mais « le soir est là, comme un hôte timide et doux », « le soir qui fait les monts redoutables pâlir » ; l'âme aussi qu'on ne peut pas tuer, « l'âme trop vaste et trop hautaine pour mourir », et « l'inexprimable Symphonie » dans le donjon de la Joie et de la Lumière !

J'ai eu la sensation qu'il doit y avoir peu de tristesses qu'une telle poésie ne puisse pas assoupir au moins quelques instants.

J'ai relu aussi ma préface et, vraiment, elle dit peu de chose. Presque rien, me semble-t-il. Mais comment faire et que dire aux autres, sinon : « Lisez vous-même ? » Les grands poètes se reconnaissent à ceci qu'ils mettent en nous des traces qu'il n'est plus possible d'effa-

cer. L'ombre d'un vers, l'ombre d'un seul mot tombe sur une âme, en voilà pour toute la vie et, quand on souffre, c'est un *refuge* tel quel en attendant l'ombre bienheureuse des ormeaux du Paradis.

25. — Un peu avant la messe, le curé de Cayeux me parle de *Celle qui pleure* que je lui ai donnée, je ne sais plus quel jour. Je trouve en lui la même *prudence* que parmi tous ceux de ses confrères qui ne sont pas hostiles. Il parle de pamphlet et demande à quoi cela peut être utile. C'est tout le remerciement que j'obtiens.

Je réponds, bien vainement, sans doute, qu'il n'y a qu'une chose utile, c'est d'obéir à la Sainte Vierge en faisant connaître la Salette.

Temps horrible, pluie et vent atroce capable de me rendre fou. Dernier coup d'œil à la plage malgré ce souffle infernal, pour voir la marée, la plus haute, paraît-il. Beau spectacle qui ne me donne que de la tristesse. *Omnis creatura ingemiscit.*

26. — Sainte Anne, mère de Marie et aïeule de Jésus, nous ramène à Paris. Joie de nous éloigner de ce pays affreux. Joie plus grande de nous retrouver enfin chez nous. D'ailleurs,

souffrir ici ou là, qu'importe? puisqu'il faut toujours souffrir.

ÉPILOGUE

Le monde paraissant devoir bientôt finir, on a parlé pour moi du prix Nobel. Mais j'ai un concurrent formidable, m'a-t-on dit. C'est Guillaume II. Ce pacifiste a besoin d'un peu de monnaie pour sa flotte et pour ses canons.

LISTE ALPHABÉTIQUE

DES NOMS CITÉS DANS CET OUVRAGE

Bontoux.
Henri Bordeaux.
Henri de Bornier.
Eugène Borrel.
Élémir Bourge.
Paul Bourget, hongre.
Abbé Boutin,
Sergent Bourgogne.
Adolphe Brisson.
Frédéric Brou.
Brunetière.
Camille Bruno, romancière et poétesse.

C

Calman-Lévy.
Eugène Calvat, frère de Mélanie, bergère de la Salette.
Calvin.
Alfred Capus.
Carlyle.
Carnot.
Sainte Catherine.
Cauchon, évêque de Beauvais.
Emmanuel Chabrier.
Claire de Chandeneux (!)
Gui Chantepleure, auteur de *Ma Conscience en robe rose.*
Henriette Ch.
Chateaubriand.
Chauchard.
Chopin.
Christophe Colomb.
François Coppée.
Coquelin Cadet.
Abbé Pient Cornuau.
Georges Courteline.
Alphonse Coutélier, paysagiste.
Mme Craven.
Curie.

D

Dalloz.
Alphonse Daudet.
Léon Daudet, fils d'Alphonse.
Maréchal Davout.
Jacques Debout.
Delavache, poète.
Lucien Descaves.
Georges Desvallières.
Père Didon.
Maurice Donnay, académicien de chienlit.
René Doumic.
Conan Doyle.
Drumont.

Dr Duchastelet, médecin de François Coppée.
Dufayel.
Louis Dumur.
Dupanloup.
André Dupont.

E

Saint Edmond, roi d'Angleterre, martyr.
Edouard VII.
Elisabeth, reine d'Angleterre.
Anne-Catherine Emmerich.
D'Ennery.
Erckmann-Chatrian.
Ernest-la-Vieillesse.
Saint Eugène, martyr.

F

Emile Faguet, dit l'Harpagon de l'Académie.
M. et Mme Fallières, Présidents de la République française.
Mgr Fava, de Grenoble.
Mlle Le Fer de la Motte, mère Mercédès.
Ferrer, marchand de soupe, escroc, souteneur et martyr.
Paul Féval.
Camille Flammarion.
Gustave Flaubert.
Zénaïde Fleuriot.
Josef Florian.
Abbé Fonssagrives, auteur de *L'Éducation de la pureté.*
Fouché.
Anatole France, des *Pingouins*.

G

Père Gaffre.
Paul Gault.
Geoffroy de Grandmaison.
Georges V, roi d'Angleterre.
Raoul Gilbert.
Roland Gosselin, chanoine honoraire.
Gourgaud.
Remy de Gourmont.
Bernard Grasset, éditeur.
Saint Grégoire de Tours.
Henri Grégoire.
Bienheureux Grignon de Montfort.
Bertrand du Guesclin.
Guillaume II.

H

Hændel.
Gabriel Hanotaux.
Harduin.
Ernest Hello.
Henri VIII.
Henry Houssaye.
Huc, missionnaire.
Victor Hugo.
J.-K. Huysmans.

I

Saint Ignace de Loyola.
Vincent d'Indy.

J

Alfred Jarry.
Jaurès.
Jeanne d'Arc.
Jenner.
Juliette et Georges.
Juven, éditeur.

K

Paul de Koch.

L

Saint Benoît Labre.
Lacordaire.
Lafayette.
Lanfrey, cuisinier de Napoléon.
Lamartine.
Maréchal Lannes.
Las Cases.
Jean de la Laurencie.
Henri Lavedan.
Georges Lecomte.
Jules Lemaître.
Léon XIII.
Hugues Le Roux.
Léon Letellier.
Jean Lorrain, professionnel.
Pierre Loti, professionnel.
Louis XVIII.
Hyacinte Loyson et sa famille.
Albert Lumbroso, directeur de la *Revue Napoléonienne*.
Luther.
Cardinal Luçon.

M

Général Marbot.
Louis Madelin, historien de Fouché.
Hector Malot.
Marie-Antoinette.
Marie-Julie, la stigmatisée de Blain.
Jacques et Raïssa Maritain.

Comtesse de Martel.
René Martineau.
André Martineau.
Maupassant.
Maximin, berger de la Salette.
Maréchal Masséna.
Frédéric Masson, le plus ennuyeux des historiens.
Mélanie, bergère de la Salette.
Mme Mellot-Joubert.
Catulle Mendès.
Cardinal Merry del Val.
Arthur Meyer, dit le Tombeau du grand Turenne.
Louise Michel.
Michelet.
Octave Mirbeau.
Jean Moréas.
Charles Morice, buveur très illustre.
Abbé Mouterde.
Abbé Mugnier.
Comte de Mun.
Alfred de Musset.

N

Mlle Eugénie N.
Napoléon.
Raoul Narsy.
Ludovic Naudeau.
Naundorff.
Maréchal Ney.
Comtesse de Noailles.

O

Abbé Odelin, vicaire général.
Georges Ohnet.
Comte d'Orea (?).

P

Cardinal Perraud, successeur de Talleyrand et persécuteur de Mélanie.
Mme Marthe Philip.
Philippe duc d'Orléans, de son vrai nom Égalité-Chiappini, sauveur prochain de la France.
Pie IX.
Pie X.
Josef Polák
Liane de Pougy.

R

Georges Ramaekers, poète très belge.
Philippe Raoux.
Félix Raugel.
Paul Reboux, journaliste.

Henri de Régnier.
Adolphe Retté.
Cardinal Richard.
Jean Richepin.
Mgr Rigaud (*Annales des croisés de Marie*).
Rodenbach.
Rodin, caricaturiste de Balzac et de Barbey d'Aurevilly, élève et surtout plagiaire de Médardo Rosso.
Duchesse de Rohan.
Abbé Rohmer.
Maurice Rollinat.
Théodore Roosevelt.
Rosny.
Rostand (*Chantecler*).
Rothschild.
Georges Rouault.
Roussel, secrétaire général de la Fédération des Amicales !
Rouveyre.

S

Mlle Rita Santos.
Sapck
Francisque Sarcey.
Gustave Schlumberger.
Mgr Schœpfer, de Tarbes.
Mme Olga de Ségur, vicomtesse de Pitray.
Jacques Servy, directeur de la *Flamme*.
Sienkiewicz.
Soleillant, assassin d'enfant, protégé par M. Fallières.
Albert Sorel.
Georges Sorel.
Paul Souday.
Stendhal.

T

Laurent Tailhade, poète et cyclope.
Talleyrand.
Léo Taxil.
Pierre Termier, de l'Institut.
Jeanne Termier, auteur de *Derniers Refuges*.
Dr Joseph Termier.
André Theuriet.
Général Thiébault.
Thiers.
Tola Dorian.
Tolstoï.
Mgr Touchet, d'Orléans.
Mme de la Tour du Pin.

TABLE DES MATIÈRES

—

ACHEVÉ D'IMPRIMER

le trois octobre mil neuf cent dix-neuf

PAR

CH. COLIN

A Mayenne

pour le

MERCVRE

DE

FRANCE

MERCVRE DE FRANCE

26, rue de Condé, Paris. — VIe

—

Littérature, Poésie, Théâtre, Beaux-Arts
Philosophie, Histoire, Sociologie, Sciences, Critique
Voyages, Bibliophilie
Littératures étrangères, Revue de la Quinzaine

Le *Mercure de France* paraît le 1er et le 16 de chaque mois et forme tous les ans six volumes d'un maniement aisé, avec une Table des Sommaires et une Table par Noms d'Auteurs.

Sa liberté d'esprit lui conférerait déjà un caractère assez exceptionnel ; sa « Revue de la Quinzaine » lui assigne dans la presse universelle une place unique. Cette partie de la revue appartient tout entière à l'actualité : c'est, si l'on veut, du journalisme « criblé », débarrassé de ce qui est par trop éphémère. La « Revue de la Quinzaine » est d'une variété sans limite, car aux chroniques fondamentales et de roulement régulier se joignent, éventuelles, toutes les rubriques que commandent les circonstances. Elle constitue ainsi un organe d'une extrême souplesse. Et comme elle est attentive à tout ce qui se passe, à l'étranger aussi bien qu'en France, dans presque tous les domaines, et ne laisse échapper aucun événement de quelque importance, elle présente un caractère encyclopédique de premier ordre.

On voit combien le *Mercure de France* s'éloigne de la conception habituelle des revues, et que mieux que toute autre revue, cependant, il est la chose que signifie ce mot. En outre, alors que l'intérêt des autres périodiques est momentané, puisque la totalité de leurs matières paraît en volumes à bref délai, il garde une évidente valeur documentaire, les deux tiers de ce qu'il publie ne devant jamais être réimprimé.

Complété de tables méthodiques et claires, le *Mercure de France*, par l'abondance et l'universalité des documents recueillis, est un instrument de recherches incomparable.

Les abonnements partent de tous les numéros

FRANCE		ETRANGER	
Un an	32 fr.	Un an	37 fr.
Six mois	17 »	Six mois	20 »
Trois mois	9 »	Trois mois	11 »

Poitiers. — Imp. du Mercvre de France, G. Roy (Marc Texier, Succr), 7, rue Victor-Hugo.

